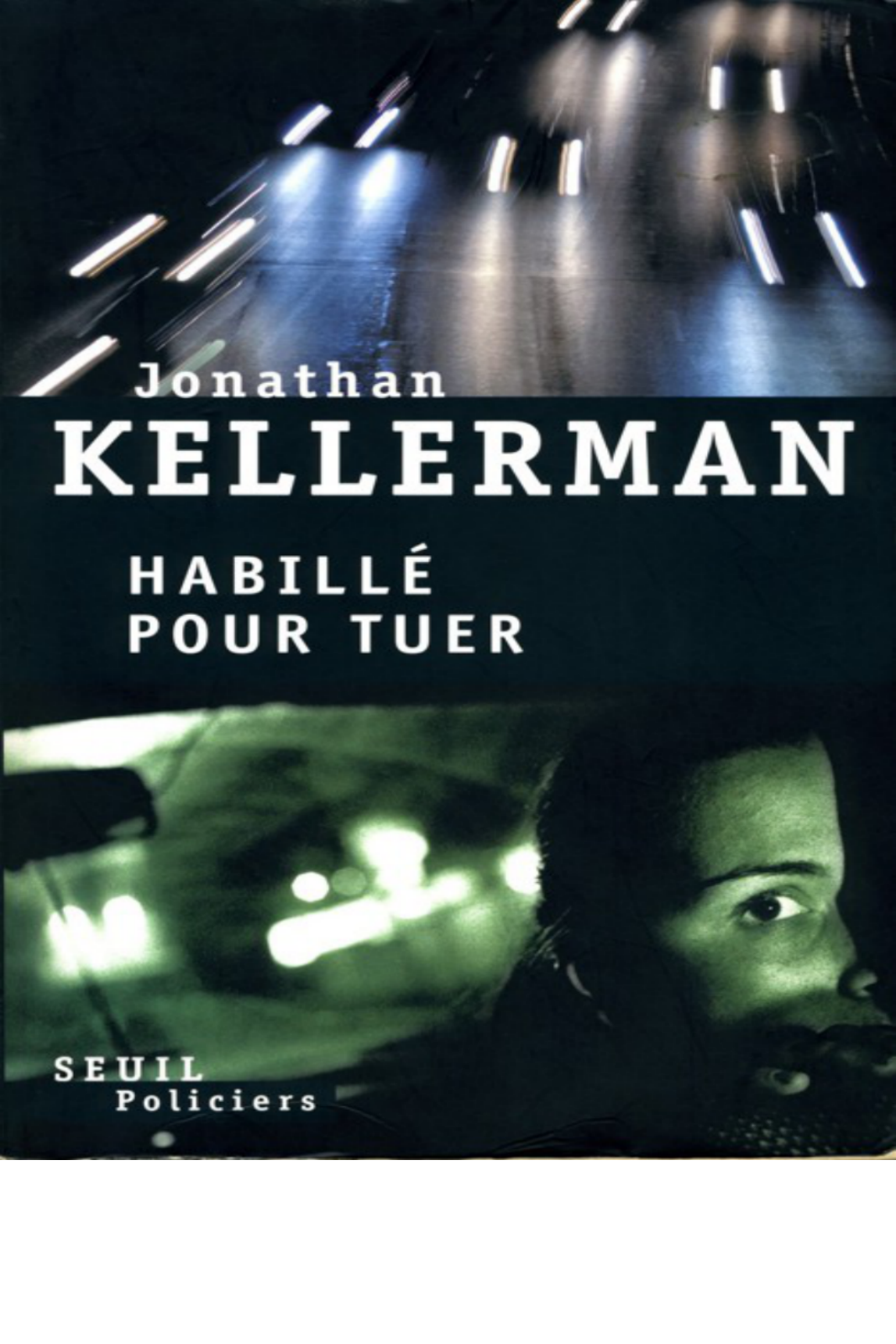


Habillé pour tuer

Kellerman, Jonathan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Jonathan

KELLERMAN

HABILLÉ
POUR TUER

SEUIL
Policiers

Jonathan Kellerman

HABILLÉ POUR TUER

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR THIERRY PIELAT

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Compulsion*
Éditeur original : Ballantine Books, New York
© 2008 by Jonathan Kellerman
ISBN original : 978-0-345-46527-6

ISBN 978-2-02-098131-6

© Éditions du Seuil, septembre 2010, pour la traduction française

www.seuil.com

À Gina Centrello

Désobéir, Kat adore ça.

On ne parle pas avec les inconnus.

Ce soir, elle a parlé avec une foule d'inconnus. Et dansé avec quelques-uns, aussi. Si on peut appeler « danser » leurs gesticulations minables. Résultat navrant : un doigt de pied écrasé, cadeau d'un pauvre type en chemise rouge.

Pas de mélange quand on boit.

Que dire alors du long island iced tea – en gros, on y mélange tout –, le truc qui déchire le plus au monde ?

Elle en a bu trois. Plus les tequilas, la bière à la framboise et l'herbe offerte par le type en chemise de bowling rétro. Sans parler de la... La mémoire flanche. Passons.

On ne boit pas quand on conduit.

Pas bête. Mais qu'est-ce qu'elle était censée faire ce soir – laisser le volant de sa Mustang à un de ces branleurs pour qu'il la ramène chez elle ?

Au départ, le plan, c'était que Rianna se limite à deux verres et fasse le chauffeur pour que Kat et Bethie puissent s'éclater. Sauf que Bethie et Rianna s'étaient branché deux types, des faux blonds en fausses chemises Brioni. Des frères, des marchands de planches de surf à Redondo.

On se disait qu'on allait peut-être faire la fête avec Sean et Matt (hi hi). Si ça t'embête pas, Kat.

Qu'est-ce qu'elle pouvait répondre ? « Restez avec moi, je suis la reine des losers » ?

Résultat, il est trois ou quatre heures du matin, elle sort en titubant du Light My Fire et elle cherche sa Mustang.

Putain, ce qu'il fait noir ! Pas de lampadaires, pas d'éclairage ?

Elle fait trois pas, un de ses talons aiguilles bute dans l'asphalte et elle trébuche, manquant de se tordre la cheville.

Elle reprend son équilibre de justesse et se redresse.

Sauvée par tes réflexes, Supergirl. Et aussi par toutes ces leçons de danse qu'on t'a obligée à suivre – elle ne l'aurait jamais reconnu devant sa mère, pour ne pas alimenter le baratin genre « je te l'avais bien dit ».

La mère et ses préceptes. *On ne porte plus de blanc après la fête du*

Travail[1]. D'accord, mais seulement à Los Angeles.

Kat fait encore deux pas et l'une des fines bretelles de son haut en lamé prune glisse de son épaule. Elle la laisse : c'est bon, ce baiser de l'air nocturne sur la peau nue.

Se sentant un peu sexy, elle rejette ses cheveux en arrière, se souvient qu'elle les a coupés – pas grand-chose à rejeter.

Sa vue s'obscurcit de nouveau – combien de long island a-t-elle avalés ? Disons quatre.

Elle respire un grand coup et elle voit clair dans sa tête.

Puis tout s'obscurcit. S'éclaire. Comme des volets qu'on ouvre et qu'on ferme. L'herbe était peut-être trafiquée... Où est la Mustang ?... Elle presse le pas, trébuche encore ; les réflexes de Supergirl ne suffisent pas, il faut s'accrocher à quelque chose – à l'aile d'une voiture... pas la sienne, une petite Honda merdique ou autre chose... Où est la Mustang ?

Avec aussi peu de voitures sur le parking, la Mustang devrait être facilement repérable. Mais l'obscurité n'arrange rien... Les patrons du Light My Fire sont trop radins pour investir dans quelques spots. Comme s'ils ne gagnaient pas assez de fric en entassant les corps à l'intérieur... – les videurs et les cordons en velours, quelle blague !

Des minables. Comme tous les hommes.

Sauf Royal. Difficile à croire, mais la vie, enfin, avait souri à sa mère. Qui aurait cru qu'elle avait ça quelque part en elle ?

L'image la fait rire. Quelque part en sa mère.

Peu probable. Royal va aux toilettes toutes les dix minutes. Ça sent la prostate détraquée, non ?

Elle traverse le parking obscur en vacillant. Le ciel est si noir qu'elle ne voit même pas le grillage de la clôture ni les entrepôts ou les hangars de ce quartier misérable.

D'après le site Web du club, celui-ci était à Brentwood. Autant dire collé sous l'aisselle poilue et puante de Los Angeles Ouest, oui... OK, la voilà, cette conne de Mustang.

Elle se dépêche, ses talons claquent sur l'asphalte bosselé. Chaque impact déclenche de petits échos qui lui rappellent ses sept ans, l'époque où sa mère l'obligeait à faire des claquettes.

Enfin arrivée, elle cherche ses clefs à tâtons dans son sac. Les trouve. Les fait tomber.

Elle les a entendues cliqueter par terre, mais il fait trop sombre pour les voir. Elle se penche, titube, prend appui d'une main sur le sol et les cherche de l'autre.

Introuvables.

Elle s'accroupit, sent une odeur chimique – de l'essence, comme lorsqu'on a fait le plein et qu'on a beau se laver les mains trente-six fois on ne peut pas se débarrasser de l'odeur.

Une fuite du réservoir ? Manquait plus que ça.

Avec dix mille kilomètres au compteur, la voiture n'arrête pas de poser des problèmes. Au début, elle l'a trouvée géniale, avant de décider que ce n'était pas une affaire. Et elle a cessé de payer les mensualités. Bonjour, monsieur l'huissier. Une fois de plus.

On a versé le premier acompte, Katrina. À toi de te rappeler, le 15 de chaque...

Où sont ces foutues clés ? Elle s'écorche les doigts sur le sol. Un de ses faux ongles saute, elle en pleurerait.

Ah, les voilà !

Elle se remet debout péniblement, actionne la télécommande, se laisse tomber sur le siège, tourne la clé de contact. La voiture hoquette, puis démarre. C'est parti, Supergirl fonce droit dans la nuit noire – ah, oui, mettre les phares.

Lentement, avec la prudence exagérée des gens qui ont bu, elle glisse vers la sortie, la manque, fait marche arrière et passe. Elle prend au sud dans Corinth Avenue jusqu'à Pico. Le boulevard est désert quand elle s'y engage. Un coup de volant trop brusque la rejette du mauvais côté de la chaussée, mais, après une embardée et un redressement de trajectoire, la voiture rentre enfin dans le droit chemin.

Au croisement de Sepulveda, elle tombe sur un feu rouge.

Pas une voiture. Pas un flic.

Elle grille le feu.

En filant vers le nord, elle se sent libre, comme si la ville – non, le monde entier – lui appartenait. Comme si on avait largué une bombe atomique et qu'elle était la dernière survivante.

Ça serait pas génial, ça ? Elle pourrait rouler jusqu'à Beverly Hills, griller un milliard de feux rouges, débarquer dans la boutique Tiffany de Rodeo Drive et rafler tout ce qui lui plaît.

Une planète sans personne. Elle rit.

Elle traverse Santa Monica et Wilshire Boulevard, continue dans Sepulveda jusqu'à Pass Avenue. Sur sa gauche, la 405, à peine ponctuée de quelques feux arrière. De l'autre côté, la pente qui se perd dans le ciel sans lune.

Aucune lumière dans les maisons à mille millions de dollars pleines de riches endormis – ces mêmes imbéciles qu'elle doit supporter à La Femme.

Des femmes comme sa mère, qui refusent de se voir comme elles sont : bouffies ou flétries.

En pensant à son travail, Kat se crispe. Elle respire à fond, ce qui déclenche un rot retentissant, un éclat de rire, un coup d'accélérateur. À ce rythme-là, elle sera vite de l'autre côté de la colline et chez elle, dans son trou à rats de Van Nuys. Elle se vante d'habiter à Sherman

Oaks, puisque c'est juste à la limite – donc, où est le problème ?

Soudain, ses yeux commencent à se fermer et elle doit se secouer pour se réveiller. Un bon coup d'accélérateur et la voiture file.

Ça roule, ma fille !

Quelques secondes plus tard, la Mustang crachote, couine et s'arrête.

Elle réussit à se ranger sur le bas-côté. Laisser le moteur se reposer une seconde et essayer de redémarrer.

Rien d'autre qu'un bruit plaintif.

Deux autres tentatives, puis cinq.

Merde !

Elle ne trouve pas tout de suite l'interrupteur du plafonnier. La lumière, une fois allumée, lui fait mal à la tête et elle voit des petites choses jaunes danser devant ses yeux avant de se dissiper. Elle regarde alors la jauge d'essence.

Zéro.

Merde merde merde ! C'est pas possible, elle aurait juré...

La voix de sa mère vient la sermonner. Elle se bouche les oreilles et essaie de réfléchir.

Où est la station-service la plus proche ? Nulle part. Rien à des kilomètres à la ronde.

Elle cogne sur le tableau de bord, à s'en faire mal. Elle pleure, se laisse aller contre le dossier, rétamée.

Se rendant compte que l'éclairage intérieur l'expose aux regards, elle l'éteint.

Et maintenant ?

Appeler l'Automobile Club ! Pourquoi n'y a-t-elle pas pensé plus tôt ?

Elle met un temps infini à trouver le portable dans son sac. Encore plus longtemps à mettre la main sur sa carte de l'Automobile Club.

Pas facile de composer le numéro gratuit, malgré la luminosité des touches : les chiffres sont tout petits et ses mains tremblent.

Lorsque l'opératrice décroche, elle lui lit son numéro de membre. Elle doit recommencer parce que sa vision trouble lui fait confondre les 3 et les 8.

L'opératrice la met en attente puis lui annonce que son abonnement est arrivé à expiration.

— Pas possible, rétorque Kat.

— Désolée, mademoiselle, mais ça fait dix-huit mois que vous n'êtes plus membre.

— C'est complètement impossible...

— Je suis désolée, mademoiselle, mais...

— Désolée, mon cul !

— Ce n'est pas une raison pour...

— Raison, mon cul !

Kat coupe la communication.

Et maintenant ?

Réfléchir, réfléchir, réfléchir... Bien, plan B : appeler Bethie sur son portable et si je dérange, tant pis.

Le numéro sonne cinq fois avant d'obliquer sur la messagerie.

Kat coupe. Et le téléphone expire.

S'acharner sur le bouton vert n'y change rien.

Ça lui rappelle vaguement quelque chose qu'elle aurait dû faire.

Recharger le portable avant de sortir – comment a-t-elle pu oublier, bordel ?

Elle tremble de tout son corps, oppressée, en nage.

Elle vérifie par deux fois que les portières sont verrouillées.

Peut-être qu'un gars de la police routière va passer par là.

Et si c'est une autre voiture ?

On ne parle pas avec les inconnus.

Que faire d'autre, sinon passer la nuit ici ?

Elle est près de s'endormir quand des phares la font sursauter : une voiture, la première, fonce dans sa direction.

Une grosse Range Rover. Parfait.

Kat agite la main à la portière. Le salopard passe à toute vitesse.

Deux minutes plus tard, des phares grossissent dans son rétroviseur. Le véhicule se range contre le sien. Pick-up merdique, des trucs entassés à l'arrière sous une bâche.

La vitre du passager s'abaisse.

Un jeune Mexicain. Un autre Mexicain au volant.

Ils la regardent d'un drôle d'air.

Le passager descend. Petit et débraillé.

Kat se tasse sur son siège et quand le Mexicain s'approche et lui dit quelque chose à travers la vitre elle fait comme s'il n'était pas là, terrorisée pour de bon.

Elle continue de jouer les femmes invisibles et le Mexicain finit par retourner dans le pick-up.

Il lui faut cinq minutes avant de se redresser et de respirer normalement. Elle a mouillé son string. Elle le fait glisser sur ses fesses et le long de ses jambes, le jette derrière elle.

Dès que le sous-vêtement atterrit sur la banquette arrière, la chance tourne.

Une Bentley !

Baisée, la Range Rover !

Grosse, noire et brillante, calandre agressive.

Et elle ralentit !

Oh, merde ! Et si c'était Clive ?

Même si c'est Clive, c'est gérable. Toujours mieux que dormir ici toute...

Tandis que la Bentley s'arrête, elle baisse la vitre et essaie de voir qui est dedans.

La grosse voiture noire tournait au ralenti, elle redémarre.

Va te faire voir, salaud de riche !

Elle saute de la Mustang et agite les bras frénétiquement.

La Bentley stoppe à nouveau. Fait marche arrière.

Kat se donne un air inoffensif en souriant et en montrant sa voiture avec un haussement d'épaules.

La glace de la Bentley s'abaisse en silence.

Une seule personne, celle qui tient le volant.

Pas Clive, une femme !

Merci, mon Dieu !

De la voix sucrée qu'elle emploie à La Femme, Kat dit :

— Merci beaucoup de vous être arrêtée, madame. Je suis tombée en panne d'essence, et si vous pouviez seulement me déposer quelque part où je pourrais trouver une...

— Bien sûr, très chère, répond la femme.

Voix rauque, comme cette actrice qu'aime sa mère... Lauren... Lauren... Hutton ? Non, Bacall. Lauren Bacall est venue la sauver !

Kat s'approche de la Bentley.

La femme lui sourit. Plus âgée que sa mère, cheveux argentés, énormes boucles d'oreilles en perle, maquillage très classe, tailleur en tweed, foulard en soie mauve, apparemment hors de prix, drapé sur les épaules avec la décontraction propre aux rupins.

Tout ce que sa mère essaie de singer.

— Je vous suis très reconnaissante, madame, dit Kat, avec l'envie soudaine que cette femme soit sa mère.

— Montez, ma chère, dit la femme. On va vous trouver du pétrole.

Du « pétrole » – une Britannique.

Une aristo dans sa Bentley.

Kat monte dans la voiture, radieuse. Ce qui a commencé comme une nuit de merde va bien finir.

Tandis que la Bentley démarre sans bruit, Kat remercie encore la conductrice.

Celle-ci hoche la tête et met la stéréo. Du classique – Dieu, quelle sono ! On se croirait dans une salle de concerts.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous remercier ?...

— Rien, ma chère.

Une femme fortement charpentée, des mains robustes couvertes de bagues.

— Votre voiture est incroyable, dit Kat.

La femme sourit et monte le volume.

Kat se laisse aller contre le dossier et ferme les yeux. Pense à Rianna et à Bethie avec les mecs en fausses Brioni.

Leur raconter cette histoire va être un bonheur.

La Bentley file en silence sur la Pass. Les sièges confortables, l'alcool, l'herbe et la chute d'adrénaline plongent soudain Kat dans un sommeil presque comateux.

Elle ronfle puissamment tandis que la Bentley tourne et monte sans à-coups dans les collines.

Vers un lieu sombre et froid.

Le portable sonne tandis que je déjeune avec Milo au Surf Line Café de Malibu.

Seul le temps splendide explique notre présence dans ce restaurant, un bungalow en planches avec de grandes baies vitrées et une large terrasse en bois, perché sur le côté ouest du Pacific Coast Highway, juste au sud de Kanan Dume Road. À huit cents mètres de l'océan, sans vue sur l'eau, il porte mal son nom. Mais la cuisine est excellente et, même à cette distance, on sent l'iode dans l'air.

Il est une heure de l'après-midi et, installés sur la terrasse, nous mangeons une limande grillée en buvant de la bière. Milo revient d'une semaine à Honolulu, où il a réussi à conserver un teint de lait écrémé. Une mauvaise lumière fait ressortir ce que son visage a de pire – la peau grêlée, les cratères laissés par l'acné, les rides de son front, ses bajoues de dogue lestées par la pesanteur. Ce jour-là, la lumière est excellente, mais elle ne peut, au mieux, que jeter une ombre qui estompe les traits les plus ingrats.

Malgré tout ça et malgré la chemise hawaïenne la plus hideuse que j'aie jamais vue, il a bonne allure. Rien, dans ses crispations et grimaces fugitives, qui trahisse sa douleur à l'épaule.

Sa chemise est une débauche d'éléphants marron, de chameaux turquoise et de singes ocre sur une mer de rayonne vert olive qui colle à son torse massif.

Le voyage à Hawaï a suivi un séjour de vingt-neuf jours à l'hôpital, où il était entré pour se rétablir de la douzaine de plombs qui s'étaient logés dans son bras et son épaule gauches.

Le tireur, un psychopathe, était mort, épargnant à tout le monde la corvée d'un procès. Milo a traité ses blessures par le mépris : des « éraflures ». J'ai vu les radios. Des plombs de chevrotine sont passés à quelques millimètres du cœur et des poumons et l'un d'eux était logé si profondément qu'il aurait fallu endommager le muscle pour l'extraire – d'où les crispations et les grimaces.

Malgré cela, l'hospitalisation n'aurait pas dû dépasser trois jours. Mais, au deuxième, une infection à staphylocoques s'est déclarée et il s'est retrouvé sous perfusion d'antibiotiques pendant près d'un mois. Séquestré à l'étage des VIP parce qu'il vivait avec le docteur Rick Silverman, directeur des urgences.

Chambre plus spacieuse et meilleure nourriture n'ont pas eu l'effet bénéfique escompté. La fièvre restait forte et la fonction rénale a même paru atteinte. Il s'en est finalement sorti et a commencé à ronchonner au sujet du confort ou de l'actrice de vingt et un ans qui occupait la suite au bout du couloir. Elle était là, officiellement, pour « épuisement ». Le directeur du service d'addictologie avait pratiquement emménagé avec elle.

Deux paparazzi qui avaient réussi à déjouer la sécurité s'étaient fait vider sans cérémonie par l'un des gardes du corps de la starlette.

« Ils n'ont pas réussi à avoir la fille ; ils se contenteront peut-être de toi, avais-je dit.

— Oh, bien sûr, les magazines people ne survivraient pas à la guerre des tirages sans gros plans sur l'immense toundra arctique qu'est mon cul de VIP. »

Il était descendu de son lit, était sorti à pas lourd dans le couloir et avait jeté un regard furieux au privé qui rôdait près de la porte de sa chambre. Le type s'était éloigné.

« Fouineur de merde. »

En voie de guérison, pas de doute.

Sorti de clinique, il a fait comme si tout allait bien. Rick, Robin, moi et tous ceux qui le connaissent, on faisait semblant de ne pas voir sa raideur ni sa baisse de régime. Le médecin de la police a insisté pour qu'il prenne un congé et, pour le commissaire, la question ne se posait même pas.

Milo et Rick parlaient de vacances sous les tropiques depuis des mois, mais, le moment venu, il faisait une tête de condamné à la prison.

Il m'a envoyé une seule carte postale : des sumotori samoans gargantuesques s'affrontant sur du sable blanc.

A.,

Je passe des vacances fabul-et-patati-et-patata (bâillement). Tu vois comment sont les gens du cru. Encore quelques luaus[2] .../MEP/Kellerman, Jonathan/Habilel pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark4 et je dis adieu à ma carrière de mannequin.

Bien à toi, primitivement,

M.

Il finit sa deuxième bière et dit :

— Tu te moques de quoi, là ?

— J'ai l'air de rire ? Je ne savais pas.

— Si. J'ai appris à observer les gens. J'ai bien vu.

Je hausse les épaules.

- C'est la chemise ?
- Elle est géniale.
- Tu as de la chance, il n'y a pas de détecteur de mensonges. Quoi, tu n'aimes pas l'authentique haute couture des îles ?
- Des éléphants à Oahu ?
- Dr Premier Degré, je présume ? (Il fait rouler la rayonne entre ses doigts boudinés.) Si j'en avais trouvé une avec Freud en train d'analyser un poisson-lune, je te l'aurais rapportée.
- Les noix de macadamia étaient parfaites.
- Ouais, ouais.

Il écarte les cheveux noirs qui lui tombent sur le front, commande une autre bière et la finit rapidement. Ses yeux vert vif sous les paupières abaissées balaient le large ruban d'asphalte en contrebas.

- Ça va ?
- Je reprends le boulot demain. Je n'en peux plus de ne rien faire. Le problème, c'est qu'au bureau non plus il n'y a rien à faire. Pas de nouvelles affaires, rien... À plus forte raison d'affaires intéressantes.
- Comment tu le sais ?
- J'ai envoyé un e-mail au commissaire, hier.
- Jours tranquilles à L.A. Ouest, dis-je.
- Le calme avant la tempête, ou pire.
- Qu'est-ce qu'il y aurait de pire ?
- Pas de tempête.
- Pourquoi il t'a appelé ?

Il insiste pour payer, il va pour sortir son portefeuille. Son portable bourdonne. J'en profite pour tendre ma carte de crédit au garçon.

— Comme par hasard... (Il prend la communication.) OK, Sean, pourquoi pas ? Si on a un vrai crime, ça change tout.

- Sean a récolté un faux crime ?
- On s'en va.
- Vol de voiture à Brentwood. Voiture retrouvée.

Comme pour beaucoup d'inspecteurs de la brigade des homicides, tout ce qui n'est pas mort d'homme est à peu près aussi grave que de traverser en dehors des passages protégés.

— Il pense qu'il y a peut-être autre chose, à cause du sang sur un des sièges.

- Peut-être, oui.
- Il n'y en avait pas des seaux, Alex. Juste une cuillerée.
- Et ce serait le sang de qui ?
- C'est le grand mystère. Le jeune impertinent a besoin de mes compétences. Personne ne lui a dit que j'étais en liberté jusqu'à demain.

Je ne fais pas de commentaire. Quand il est comme ça, l'ironie lui

passé au-dessus de la tête.

Sean Binchy attend devant une maison au crépi crème, vêtu de son costume sombre habituel, d'une chemise et d'une cravate bleues, des Doc Martens parfaitement cirées aux pieds. C'est un jeune inspecteur fringant, roux, dégingandé, ancien bassiste ska-punk qui a découvert simultanément Jésus et la police de Los Angeles. Il a été formé par Milo, muté par ses supérieurs à la brigade des vols, puis aux vols de voiture. Selon la rumeur, tous ces transferts ne seraient pas sans lien avec son « manque de créativité ».

La bâtisse derrière lui est l'une de ces maisons de rêve imposantes et fades qui commencent à envahir les quartiers huppés de Los Angeles.

On est dans une zone privilégiée de Brentwood, à l'ouest de Bundy, au nord de Sunset Boulevard, où les rues deviennent plus étroites et où les trottoirs font place à l'herbe. Des eucalyptus hirsutes ombragent la majeure partie de la rue. Les petites maisons de plain-pied au voisinage immédiat de la maison crème, condamnées par le marché immobilier, attendent la démolition.

Sean désigne une large allée en dalles blanches menant à deux garages contigus. Une Bentley Arnage noire est stationnée devant l'un d'eux.

— Une bagnole de VIP, dit Milo. Exactement ce qu'il me faut.

— Salut, lieutenant. Bonjour, docteur Delaware. Comment c'était, Hawaï ?

— Je t'ai rapporté des noix de macadamia, dit Milo.

— Merci... Super, la chemise.

Les yeux de Milo se tournent vers la Bentley.

— Quelqu'un a volé ça et a eu le culot d'y laisser du sang ?

— Ou quelque chose qui y ressemble beaucoup.

— Sinon, ce serait quoi ?

— Je suis presque sûr que c'est du sang, lieutenant. Je n'ai pas demandé d'analyse parce que je voulais d'abord savoir ce que vous en pensiez.

— Qui a retrouvé la voiture ?

— Son propriétaire. (Binchy feuillette son bloc-notes.) Nicholas Heubel. Un type sérieux – il n'était pas forcé de commencer par nous appeler.

Milo va jusqu'à la Bentley. Le soleil tombe sur la peinture si brillante qu'on dirait du goudron fondu.

— Comment il l'a retrouvée ?

— Il a fait le tour du quartier et l'a repérée à trois rues d'ici.

— Pas vraiment une folle virée pour le voleur.

— Si vous croyez que je dois oublier l'affaire, je veux bien. J'aimerais seulement être sûr de ne pas passer à côté de quelque

chose.

— La voiture n'est pas fermée à clé ?

— Non.

— Donne-moi des gants et voyons ce que tu appelles du sang.

L'équivalent de plusieurs vaches pour le cuir de qualité supérieure et d'un arbre ou deux pour le placage en ronce.

Le tout fleurant bon un club privé de Mayfair.

L'intérieur de la Bentley est blanc cassé à garnitures noires ; impossible de manquer la tache. Deux centimètres et demi de large, sur le côté droit du siège conducteur. Elle descend vers la trépointe, plus diluée vers le bas. Ça a coulé ou quelqu'un l'a essuyée dans cette direction.

Ça peut être du ketchup séché, mais à mon avis c'est de l'hémoglobine.

— Rien de bien impressionnant, dit Milo.

— Il y en a peut-être plus, mais comme le tapis est noir il est difficile de repérer quoi que ce soit sans l'examiner de près.

— Tu as regardé dans le coffre ?

— J'y ai jeté un coup d'œil. Il semble qu'il n'y ait jamais rien eu dedans. Littéralement. Deux parapluies sont encore roulés et attachés au panneau pare-feu. D'après le propriétaire, ils étaient en option, 800 dollars, et il ne s'en est pas servi une seule fois.

Milo se gante de latex, se penche sur la tache mais n'y touche pas. Tout en reniflant, il poursuit son examen, jette un œil au tapis, à la garniture des portières, au cadran des jauges.

— La voiture sent le neuf, dit-il en ouvrant une portière arrière.

— Elle a un an.

— Cinq mille kilomètres au compteur. Apparemment, il n'y a pas que les parapluies qui ne servent pas.

— Il a une Lexus, dit Sean. Elle est moins tape-à-l'œil et plus fiable, d'après lui.

Milo réexamine la tache.

— On dirait du sang, mais je ne vois aucun impact, rapide ou non. Un connard, probablement un jeune du quartier, l'aura prise pour s'éclater et se sera coupé sur sa pipe à eau ébréchée. La voiture était dans le garage quand elle a été volée ?

— Dans l'allée.

— Une tire pareille, le propriétaire ne la met pas au garage ?

— Faut croire.

— Les clés étaient sur le contact ?

— Le propriétaire prétend que non. Je m'apprêtais à lui demander des précisions, mais il a dû rentrer pour répondre au téléphone.

— Il les a sans doute laissées dessus, personne ne veut avoir l'air con. Piquer un machin qui attire autant l'œil, ça pue la jeunesse et l'improvisation. Ça colle avec l'hypothèse du petit salopard de quartier. De même que le fait de l'avoir laissée tout près d'ici. Qu'est-ce que tu en penses, Alex ?

— Ça se tient.

Il se retourne vers Sean.

— Si c'était une affaire sérieuse, je quadrillerais le quartier en commençant par l'endroit où on l'a retrouvée et chercherais à savoir qui a des ados à problèmes. Mais c'est un grand « si ».

— Donc, je ne devrais pas insister, dit Sean.

— Le propriétaire te pousse à le faire ?

— Il est paniqué par le sang, mais dit qu'il ne veut pas en faire toute une histoire « parce qu'il n'y a pas de dégâts ».

— Si c'était moi, Sean, je lui dirais de laisser tomber et de sortir le Meguiar's.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un super produit nettoyant pour le cuir.

— OK, ça me va, dit Sean.

— Bonne journée.

Alors qu'on retourne à la Seville, la porte de la maison crème s'ouvre et un homme en sort précipitamment.

La quarantaine approchant ou juste passée, un mètre quatre-vingts, membres longs, décontracté et cheveux châains coupés court grisonnant sur les tempes. Il porte un T-shirt gris, un jogging en velours bleu, des chaussures de bateau marron sans chaussettes. Toutes petites lunettes à verres ovales perchées sur un nez droit, étroit. Lèvres serrées en cul de poule, comme si on lui avait comprimé les joues.

— Lieutenant ?

Dépassant Sean, il se dirige vers nous. Son regard s'arrête sur la débauche d'éléphants sur la chemise de Milo, puis sur mon polo noir et mon jean. Il plisse les yeux derrière ses lunettes, essayant de déterminer qui est le supérieur hiérarchique.

— Milo Sturgis.

Une main aux longs doigts se tend.

— Nick Heubel.

— Enchanté.

Heubel montre la Bentley du pouce.

— Bizarre, hein ? J'ai dit à l'inspecteur Binchy que je ne voulais pas en faire un plat, mais maintenant j'ai des doutes. Et si le voleur était un type du quartier et cherchait autre chose que des sensations fortes

pour pas cher ?

— Plutôt des sensations fortes au prix fort, dit Milo.

Heubel sourit.

— Je l'ai achetée dans un de ces moments après lesquels on se dit : « Qu'est-ce qui m'a pris ? » Après l'avoir conduite une semaine, on se rend compte que ce n'est qu'une voiture et qu'on s'est laissé avoir par un mirage... Ce que je veux dire, c'est : qu'est-ce qui va se passer si un délinquant à fortes tendances antisociales rôde dans le quartier et si le vol n'était qu'un signe annonciateur ?

— De quoi, monsieur Heubel ?

— Qu'il va mettre la main sur tout ce qu'il veut.

Les yeux de Heubel sont marron clair et sans cesse en mouvement derrière ses lunettes.

— Ce qui vous préoccupe, c'est qu'il revienne et essaie autre chose.

— Préoccupe... je ne dirais pas ça. C'est plutôt que... je crois que si, en fait. C'est gonflé, de s'introduire en un clin d'œil dans une voiture et de partir avec.

— Vous avez une idée de l'heure à laquelle ça s'est passé ?

— J'ai dit à l'inspecteur Binchy que ça pouvait être n'importe quand entre onze heures du soir – quand je suis rentré chez moi – et ce matin, lorsque je suis sorti de la maison et que j'ai constaté qu'elle avait disparu. J'allais prendre mon petit déjeuner au Country Mart. Pendant une seconde, je me suis demandé si je ne l'avais pas rentrée dans le garage, mais j'ai bien vu que c'était impossible : mon autre voiture y était et le reste sert de débarras. (Il roule des yeux.) Disparue ! Je n'arrivais pas à le croire.

— À quelle heure êtes-vous sorti ce matin, monsieur ?

— Huit heures moins le quart. Si vous voulez que je réduise l'intervalle, je doute que ce soit arrivé après cinq heures du matin, parce que j'étais déjà levé et à mon bureau, qui se trouve sur le devant de la maison, et je crois donc que j'aurais entendu quelque chose. Quoique... Elle a une qualité, cette voiture, c'est que le moteur est silencieux.

— Cinq heures du matin... Vous êtes un lève-tôt, remarque Milo.

— J'aime être prêt pour l'ouverture des marchés à New York. Parfois, pour suivre le cours des Bourses internationales, je me lève encore plus tôt.

— Trader ?

— Je boursicote sur le marché à terme. Ce matin, rien ne me tentait, je me suis dit que j'allais prendre un petit déjeuner et passer quelques coups de fil.

— Un boursicotage qui rapporte, apparemment.

Heubel hausse les épaules et se gratte la tête.

— Ça rapporte plus que de travailler pour de vrai. Toujours est-il

que j'ai signalé le vol et que, quand l'inspecteur Binchy m'a appelé, je l'avais retrouvée.

— Dans le quartier, dit Milo.

— À trois rues d'ici, dans Villa Entrada.

— Vous aviez une raison particulière d'aller là-bas ?

Heubel a l'air perplexe.

— Vous avez entendu parler d'un délinquant habitant Villa Entrada qui aurait pu faire quelque chose de ce genre ? précise Milo.

— Oh, pas du tout, répond Heubel. J'ai seulement sillonné le quartier. Je ne peux même pas vous dire pourquoi je l'ai fait, parce que je n'avais pas beaucoup d'espoir. Sans doute seulement par besoin de faire quelque chose... vous voyez ce que je veux dire ? Essayer de reprendre les choses en mains.

— Tout à fait, monsieur.

— Si on m'avait demandé de parier, j'aurais dit qu'elle était à Los Angeles Ouest, à Watts ou sur le plateau d'un camion en route pour Tijuana. Imaginez ma surprise quand je l'ai aperçue, garée contre le trottoir, les clés sur le contact.

— À propos des clés, dit Milo, comment... ?

— Je sais, je sais. Ridicule... dit Heubel. J'en ai un jeu dans le tiroir de mon bureau, mais comment imaginer que quelqu'un trouverait l'autre ?

— Le jeu de rechange ?

— Je le laisse fixé par un aimant sous une aile, au cas où j'égarerais le jeu principal. (Heubel rougit.) C'est idiot, hein ?

— Qui savait qu'il était là ?

— Justement, personne. Je suis si prudent que je l'enlève quand je fais laver la voiture. J'imagine que je n'ai pas été encore assez prudent. Peut-être que quelqu'un, en passant, m'a vu l'enlever. Croyez-moi, j'ai compris la leçon.

— Tout est bien qui finit bien, dit Milo.

— Absolument. Mais ce sang pose problème, lieutenant. Je ne l'ai remarqué qu'en arrivant chez moi. (Il cligne des yeux.) C'est bien du sang, n'est-ce pas ?

— C'est possible, monsieur, mais même s'il s'avère que c'en est, il n'y a aucune trace de violence.

— Ce qui veut dire ?

— Il n'y en a vraiment pas beaucoup, alors qu'en cas de violence on voit ce qu'on appelle des « éclaboussures d'impact » – des gouttes, des projections ou des taches importantes. On a plutôt l'impression que quelqu'un s'est coupé et s'est essuyé sur le cuir.

— Je vois, dit Heubel. N'empêche, quelqu'un a saigné là-dedans et ce n'est pas moi.

— Vous en êtes sûr, monsieur ?

— À cent pour cent. La première chose que j'ai faite, c'est de rentrer chez moi et de regarder mes jambes – peut-être que je m'étais fait piquer par un moustique sans m'en apercevoir. Et pas au point de saigner à travers le pantalon – je portais un jean épais, mon Diesel d'hiver, du solide. (Il se tapote la cuisse.) J'ai vérifié sur le devant et l'arrière de mes jambes, je me suis même servi d'un miroir. Rien.

— Vous vous êtes donné du mal, observe Milo.

— J'étais un peu secoué, lieutenant. D'abord la voiture est volée, là, sur mon allée, mais je la retrouve, puis des traces de *sang*. Quand vous aurez fait un test ADN et vous serez assurés que ça ne correspond à aucune victime de crime, je serai plus tranquille.

— Il n'y a aucune raison de faire un test ADN, monsieur.

— Non ? dit Heubel. J'ai entendu dire que la technique était beaucoup plus au point que du temps d'O.J. Simpson. Avec toutes ces nouvelles méthodes, on a plus rapidement les résultats.

Milo lance un regard à Sean.

— Plus rapidement, oui, dit celui-ci, mais ça prend du temps quand même, monsieur. Et les tests ADN coûtent très cher.

— Ah, fait Heubel. Ce n'est donc pas une priorité pour vous.

— Ce n'est pas qu'on ne se met pas à votre place, monsieur...

— Le traumatisme, ajoute Milo. L'impression qu'on a été violé...

— Vous m'avez compris, dit Heubel. Mais l'essentiel est de savoir s'il n'est pas dans les parages en train de préparer quelque chose.

Milo lui débite ce qu'il appelle sa « conférence sur l'expertise des dégâts matériels ». Nécessité de plus en plus fréquente à cause des contes de fées que diffuse la télé à longueur de semaine. Les principaux points sont les suivants : les trésors d'ingéniosité des experts médico-légaux permettent de faire de bons films, mais les bricoles relevées sur le lieu du crime sont pertinentes dans moins de dix pour cent des cas, les recherches d'ADN demandées par la justice sont si nombreuses que le ministère sous-traite l'excédent à un labo du New Jersey et le retard est tel que seuls les homicides et les agressions sexuelles avec violence méritent analyse.

— Même pour un crime, cela peut prendre des mois, monsieur Heubel.

— Ah ! Et comment vous arrivez à élucider les affaires criminelles, lieutenant ?

Milo sourit.

— On part un peu dans toutes les directions et quelquefois on a de la chance.

— Désolé, je ne voulais pas... Dix pour cent, c'est tout ?

— Au mieux.

— OK, je comprends... Seulement, on n'habite pas dans n'importe quel quartier, on se croit à l'abri de... Je suppose que c'est aussi un

fantasme.

— Le quartier est sûr, monsieur. L'un des plus sûrs de notre secteur, répond Milo.

Sans révéler le désagréable petit secret de Westside : la violence est rare dans les beaux quartiers, mais non les cambriolages, y compris les vols de voitures de luxe. Parce que, comme disait un cambrioleur après son arrestation, « c'est là qu'on trouve la bonne came ».

— Je devrais donc me raisonner et oublier toute cette histoire ? dit Nicholas Heubel.

— Voilà ce qu'on va faire, monsieur : si l'inspecteur Binchy a le temps, il demandera un prélèvement, ne serait-ce que pour confirmer que c'est du sang. Si les spécialistes ont le temps, ils pourront aussi inspecter le reste de la voiture. Si vous le désirez.

— Qu'est-ce qu'ils chercheraient ?

— D'autres traces de sang, tout ce qui sort de l'ordinaire... Ça peut prendre du temps.

— Je n'aurai donc pas l'usage de la voiture pendant quelques jours ?

— C'est possible.

— Je n'ai rien vu d'autre nulle part... (Sourire penaud.) J'ai regardé un peu partout avec une lampe de poche. J'ai dû faire du gâchis, rapport à l'expertise.

— Vous avez passé l'aspirateur dans la voiture ?

— Non, mais mes empreintes digitales...

— Vos empreintes sont sur tout le véhicule puisque c'est vous qui le conduisez. Mais si vous n'avez pas passé l'aspirateur, si des taches ou des fibres ont été laissées là, on pourra les trouver.

Heubel glisse un doigt derrière un verre de ses lunettes.

— Dix pour cent, hein ? J'aurais parié quatre-vingt-dix. Ce n'est vraiment pas mon domaine.

— C'est pourquoi nous sommes ici, monsieur. Voulez-vous que l'inspecteur Binchy demande une expertise ?

— Il faudra enlever la garniture des portières ?

— Non, monsieur. Les techniciens effectueront des prélèvements, peut-être quelques grattages superficiels, ils conserveront tout ce qu'ils trouveront dans une solution saline et y ajouteront divers produits chimiques qui réagissent avec les fluides corporels. Ils peuvent faire une analyse sur place pour détecter des protéines humaines et, si c'est du sang, obtenir son groupe – A, B ou O. Tout ça ne demande que quelques minutes, mais attendre les techniciens risque de prendre beaucoup plus longtemps, peut-être des jours ; il vaudrait donc mieux que vous ne vous serviez pas de la voiture. En attendant, l'inspecteur Binchy peut recueillir toutes vos informations et rédiger un rapport complet pour nos dossiers.

Sean cogne ses chaussures l'une contre l'autre.

— Je peux me servir de mon autre voiture. Laissez-moi y réfléchir, dit Heubel.

— À vous de décider, monsieur.

— C'est bien d'avoir le choix, dit Heubel. Ou de croire qu'on l'a.

— Un rapport complet ? Qu'est-ce que c'est ? La punition de Sean pour t'avoir fait perdre ton temps ? dis-je alors que la Seville nous emporte, Milo et moi.

— Ce genre d'agressivité m'est étranger.

— Tu en profiteras pour lui interdire le terrain et lui confisquer sa Game Boy ?

Il rit.

— Ce que je compte effectivement faire, c'est couvrir nos arrières. Un type comme Heubel connaît peut-être le maire. La dernière chose dont j'aie besoin – pardon, dont Sean ait besoin –, c'est des cancans mondains sur le laisser-aller de la police.

— Ah ! Tu protégeais le petit jeune...

— C'est ce que fait Tonton Milo.

— Et, qui sait, la tache pourrait bien mener quelque part.

Il tourne la tête vers moi.

— Calmer les riches est une chose, Alex. Faire apparaître des vampires rétro-gothiques et néo-mansonniens traînant dans les rues de Brentwood pour massacrer des traders en est une autre.

— Les adeptes de Manson traînaient dans Beverly Hills et Los Feliz et massacraient toutes sortes de gens riches.

— Il s'agit ici d'un vol de voiture sans effraction commis par un amateur de rallyes nocturnes assez prévenant pour se garer à un endroit où le propriétaire avait des chances de retrouver sa foutue bagnole.

— Si tu le dis.

— Ne me parlez pas sur ce ton, jeune homme, fait Milo.

Si Sean a fait venir les techniciens sur place pour passer la Bentley au peigne fin, il ne l'a jamais notifié à Milo.

Pendant une semaine, aucun nouveau meurtre n'est signalé à L.A. Ouest. Maudissant Dieu sait quels facteurs socio-économiques à l'origine d'un automne aussi paisible, Milo se met au travail sur d'anciennes affaires non réglées. Les dossiers qu'il cherche manquent à l'appel ou sont minces au point d'être inutilisables, et il n'aboutit à rien.

Huit jours après qu'il a repris le travail, je lui téléphone pour savoir comment il va. Son commissaire vient juste de relayer une directive reçue du bureau du chef de la police. Un assassin violeur nommé Cozman « Cuz » Jackson, qui attend d'être exécuté au Texas, fait tout pour éviter l'injection létale en avouant des meurtres commis dans tout le pays et en promettant d'indiquer les endroits où sont enterrés les corps.

Avant d'accepter d'enquêter, les Texans veulent que les flics locaux leur fournissent des faits tangibles.

L'une des victimes revendiquées par Cuz Jackson en Californie est un garçon de L.A. Sud, Antoine Beverly, quinze ans au moment des faits, qui a disparu seize ans plus tôt à Culver City alors qu'il faisait du porte-à-porte pour placer des abonnements à des magazines. À l'époque, Jackson habitait non loin de là, à Venice, et il travaillait comme homme à tout faire dans un refuge pour animaux de Westchester, à une quinzaine de kilomètres du trajet suivi par Antoine.

Cette fois encore, aucune trace du dossier Beverly aux archives centrales. Le commissariat central veut que Milo le recherche à L.A. Ouest et, s'il le trouve, recontacte les témoins.

Sans résultat jusque-là.

— Il est temps de lancer une fatwa sur le Grand Satan bureaucratique, me dit-il. Laisse-moi t'expliquer comment j'ai hérité de l'affaire : normalement, elle aurait dû être confiée aux mecs de la brigade spéciale des homicides, mais ils aiment les grosses affaires bien gore et bien médiatiques, et celle-ci n'est ni l'un ni l'autre, alors ils l'ont refilée à L.A. Ouest. Le commissaire s'est imaginé que n'importe quoi me ferait plaisir en ce moment et il me l'a passée.

- Bon, en tout cas, il y a un élément nouveau.
- Qui est ?
- Une preuve de compassion de la part d'un commissaire.
- Il faut que je te laisse, Alex.

Le nuage gris suspendu au-dessus de lui ne s'est pas du tout dissipé. Peut-être à cause du plomb qu'il a dans l'aile et des restes de douleur.

Ou parce que vingt ans dans la police de L.A. comme inspecteur homosexuel, ça use, mentalement.

Cette image, celle du flic gay, avait changé, si lentement sans doute qu'il n'avait jamais perçu de progrès.

À ses débuts, il dissimulait. La vérité s'était fait jour malgré tout, d'où des petits sourires narquois, des murmures et des manifestations d'hostilité ouverte. Il avait cessé de dissimuler, mais sans s'afficher. Il avait trouvé plusieurs fois des lettres d'injures dans son casier. Le travail d'équipe à deux, essentiel au fonctionnement du service des homicides, était exclu pour lui, car les partenaires qu'on lui affectait, sensibles aux ragots, demandaient tous leur mutation.

Tirant le meilleur parti de son isolement, il avait accumulé les heures supplémentaires et réalisé l'un des pourcentages d'affaires résolues les plus élevés du service. Ne sachant trop que faire de lui, ses chefs avaient hésité jusqu'au moment où les avancées en matière de droits civils et l'afflux de lettres de remerciements de familles des victimes l'avaient mis à l'abri des brimades.

Puis une vieille affaire lui avait permis de tomber sur des indélicatesses dont s'était rendu coupable le commissaire divisionnaire. Du coup, on lui avait mis le marché en main : il gardait tout ça pour lui et, en échange, il serait promu lieutenant, dispensé du travail de bureau inhérent à ce grade, et il continuerait à travailler sur les meurtres.

Éliminé de la salle des inspecteurs, on l'avait entreposé dans un bureau grand comme un placard, et qui avait longtemps servi de débarras, on lui avait donné un ordinateur mammothéen, accordé l'aide occasionnelle d'inspecteurs inexpérimentés et momentanément désœuvrés, et on lui avait laissé le choix des affaires à traiter.

Traduction : « Vous évitez de nous emmerder et réciproquement. »

Un autre aurait séché sur pied. L'arrangement plaisait à Milo, qui avait fait d'un restaurant indien voisin son bureau annexe et bouclait les dossiers avec une fiabilité écoeurante. Tout en se livrant à son seul passe-temps : gémir.

Son taux de réussite avait attiré l'attention du nouveau chef de la police, un obsédé des statistiques criminelles.

La nouvelle commissaire, Raymonda Grant, se fichait de savoir avec qui on couchait.

Avec un ordinateur de meilleure qualité et des renforts plus

présents, il était resté libre de choisir ses affaires.

Il ne recevait jamais d'invitation aux barbecues de la division, mais justement les mondanités ne l'intéressaient pas, et c'est tout juste s'il avait du temps à consacrer à Rick.

S'il avait la vie plus facile, il ne le montrait pas.

Pour la famille Beverly, la disparition d'Antoine est toujours d'une actualité vitale, mais le pessimisme de Milo est fondé : seize années suffisent à masquer toutes les preuves et la surenchère d'aveux, stratagème souvent utilisé par les condamnés à mort, ne mène généralement à rien.

N'empêche, il devrait être content de travailler. À moins que je ne projette sur lui la satisfaction retirée cette année de mon travail. Plusieurs affaires de garde des enfants ont tourné comme il fallait, les parents s'efforçant sincèrement de ne pas cannibaliser leurs rejetons et les avocats muselant les pulsions destructrices. Parfois même mes rapports ont atterri sur le bureau de juges intelligents qui ont pris le temps de les lire.

J'ai fantasmé sur un monde plus aimable, meilleur, peut-être en réaction à la violence étalée à la une des journaux.

Lorsque j'en ai évoqué la possibilité avec Robin, elle a souri, caressé la chienne et dit : « Ça pourrait être un des effets positifs du réchauffement climatique. On lui attribue tout ce qui ne va pas. »

Elle et moi sommes de nouveau ensemble après notre seconde séparation en dix ans, dans la maison au-dessus de Beverly Glen qu'elle a conçue et qui m'a semblé sépulcrale en son absence. Elle a reçu d'un nabab de point.com une commande à six chiffres pour fabriquer une famille de quatre instruments – guitare, mandoline, mandoline ténor, mandoloncelle –, projet qui va l'absorber pendant la majeure partie de l'année.

Commande de rêve si elle oublie que ledit nabab n'a pas d'oreille et ne peut pas jouer une note.

La carpe koï de notre pièce d'eau a eu une douzaine de petits, la pluie a regonflé les plantes du jardin et nous avons avec nous le Chien Qui Sourit Pour De Vrai : un bulldog français d'un an appelé Blanche, petite chose blonde, chaude et douce, si intelligente, aimable et tranquille que j'ai imaginé faire don de ses chromosomes à la recherche sur le gène de la gentillesse. Recherche sans chercheur – on ne parle pas des chiens qui n'attaquent pas.

Le neuvième jour du retour de Milo, quelqu'un s'est fait attaquer.

C'est arrivé dans une de ces rues où normalement ça n'arrive pas.

À six heures trente-deux du matin, un dimanche tranquille dans un quartier de Westwood Sud où des petites maisons propres sont

dominées par la flèche du temple mormon de Santa Monica Boulevard, une enseignante à la retraite de soixante-treize ans nommée Ella Mancusi a ouvert la porte de son petit pavillon en stuc vert menthe, fait une dizaine de pas pour prendre ses journaux et s'est retrouvée face à un homme armé d'un couteau.

Le seul témoin, un rédacteur publicitaire insomniaque du nom d'Edward Moskow, buvait son café et lisait son journal dans son séjour, deux maisons plus bas. Par hasard, il a jeté un coup d'œil par la fenêtre, il a cru qu'un homme frappait Ella Mancusi à coups de poing et, horrifié, il a vu la vieille femme s'écrouler dans une mare de sang.

Le temps d'arriver, elle était morte et le meurtrier avait disparu.

Le légiste a dénombré neuf blessures, dont quatre mortelles. À en juger par leur profondeur et par leur largeur, l'arme serait une grosse lame à un seul tranchant, sans dents de scie, genre couteau de chasse.

Le plus remarquable est la description de l'assassin donnée par Moskow : un homme fortement charpenté de haute taille à cheveux blancs, portant des vêtements sombres amples et une casquette en tissu écossais bleu.

— Une de ces casquettes troisième âge. C'était un vieux. Quand il est retourné dans sa voiture, il avait une démarche toute raide, comme les vieux.

Pendant qu'il massacrait sa victime, l'homme à la casquette a laissé la voiture contre le trottoir, moteur au ralenti, portière ouverte. Après avoir essuyé la lame sur une jambe de son pantalon, il s'est remis au volant et a démarré à vitesse normale.

Le véhicule non plus n'a pas échappé au regard d'aigle de Moskow.

— Mercedes S600 dernier modèle, noire, étincelante, toute propre. C'est *leur* quatre portes haut de gamme, si on ne compte pas la Maybach. J'en suis sûr parce que je suis un dingue de voitures, et je vous dis que celle-là, elle vaut une fortune. Je n'ai pas vu toute la plaque d'immatriculation.

Une lettre, trois chiffres. Milo a fait rechercher le véhicule avant d'aller inspecter le lieu du crime. Quand il m'appelle, il a été retrouvé.

— Volé sur le parking de Prestige Rent-a-Car à Beverly Hills, ramené au même endroit avant l'ouverture à neuf heures. Avant mon coup de fil, personne ne s'était aperçu que la voiture manquait. D'après le compteur, elle a parcouru soixante-neuf kilomètres.

— Le parking était fermé ?

— Il y avait, paraît-il, une chaîne.

— Homicide à six heures trente, ramenée où elle était deux heures et demie plus tard.

— Ça, pour du culot...

— Une grosse voiture de luxe noire barbotée et restituée, souligné-

je.

Il fronce les sourcils.

— Il y a de ça, oui.

— Sean a suivi l'affaire de la Bentley ?

— Heubel n'a autorisé qu'un prélèvement sur la tache, pas de machins techniques sophistiqués. Sean a pris une trousse et a effectué le prélèvement lui-même. Sang humain, groupe O positif. Mais on est loin de pouvoir faire le lien entre la Bentley et ce gâchis. Et épargne-moi tes vannes sur les enjeux à mille contre un.

— À Dieu ne plaise !

— Quand Il est occupé ailleurs, je m'occupe moi-même de ce qui me plaît. Tu veux jeter un coup d'œil sur place ?

— Bien sûr.

— On se retrouve dans vingt minutes.

Le corps d'Ella Mancusi a été transporté à la morgue. Il ne reste plus que la brique imbibée de sang et la pelouse poisseuse.

Difficile de distinguer quelque chose de significatif sur la surface irrégulière et je ne suis pas un spécialiste, mais j'en ai assez vu au fil des ans pour faire la différence entre projection de sang artériel et simple saignement. Là, grosse hémorragie, panne sèche du cœur, vieille femme vidée de son sang et de son âme en même temps.

Milo, que je n'ai pas vu se tenir aussi droit depuis longtemps, parle à Sean Binchy. Les mèches brunes reviennent balayer son visage dès qu'il les écarte. Il faudrait un ouragan pour faire bouger ceux de Sean, courts et bétonnés de gel.

Je m'éloigne du sang et je les rejoins.

— Une vieille dame. Une prof, dit Sean, tout pâle.

— La Mercedes est en route pour le labo auto. Sean va demander à M. Heubel qu'il nous laisse la Bentley de son plein gré, pour un supplément d'analyses. S'il refuse, nous n'avons pas de pot, comme dirait le substitut le plus féroce que je connaisse.

— Peut-être que si je le lui dis, il sera sympa. C'était un chic type, apparemment, dit Sean.

— Ou tout le contraire.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Les riches n'aiment pas les vagues, répond Milo en s'éloignant.

— Hum... officiellement, lieutenant, je suis toujours sur les vols de voitures.

— Tu veux que j'en parle à quelqu'un ?

Sean se mâchouille la lèvre.

— Je ne suis pas certain que le lieutenant Escudo serait ravi et j'ai besoin de lui pour mon évaluation.

Milo plisse les yeux.

— Qu'est-ce que tu me racontes, Sean ?

Sean regarde à nouveau les traces de sang.

— Tout ce que je peux faire d'utile, je le ferai.

Tel que je connais Milo, il aurait dû lui aboyer après, mais il dit :

— Vois jusqu'où tu peux aller avec Heubel et on en reparle.

Sean salue et s'éloigne à grands pas. Je demande :

— Quand est-ce qu'il aura la permission de dix heures ?

— Quand il aura de meilleures notes. (Milo se tourne vers la petite maison verte.) Rapidement et sans réfléchir, qu'est-ce que tu en penses ?

— Victime et meurtrier âgés. Tout cet acharnement, ça a probablement un caractère personnel. Je chercherais du côté des petits amis, des ex-maris, des liaisons qui ont mal tourné.

— Prise de bec entre amants du troisième âge carburant aux suppléments vitaminés ? Mon témoin dit qu'elle était veuve et que le seul visiteur qu'il ait jamais vu est un type dans la quarantaine qu'il a supposé être son fils. Les techniciens sont à l'intérieur. Lorsqu'ils auront fini, je commencerai à fouiller dans ses affaires personnelles.

Un homme sort d'une maisonnette de style espagnol située un peu plus loin. En se frottant les yeux, il se détourne de la vue du sang.

— C'est lui, dit Milo. Pourquoi tu discutes pas un peu avec lui pendant que je regarde comment se passe la fouille de la maison ?

Edward Moskow a entre cinquante-cinq et soixante ans. Chauve, une barbe grise frisée. Sweat-shirt de Swarthmore [3] [../MEP/Kellerman, Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm](http://../MEP/Kellerman,Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm) - bookmark6 effiloché aux poignets et trop grand d'une taille, pantalon beige décoloré qui tire sur le blanc cassé, presque aussi pâle que ses pieds nus.

Je me présente en omettant le titre.

Moskow hoche la tête.

— Affreux à voir, dis-je.

— Je ne l'oublierai jamais. (Il se touche le front.) C'est gravé là.

— Vous vous rappelleriez autre chose ?

— Quel vieux salaud ! (Sa voix est douce et rauque.) Incroyable. On penserait qu'à cet âge l'envie leur passe.

— C'est souvent le cas.

Il me regarde comme s'il découvrait qu'il parle à quelqu'un.

— On appelle ça le « tarissement des pulsions criminelles ». Trop faible pour tirer.

Petit hochement de tête.

— Monsieur Moskow, vous lui donnez quel âge, à cet homme ?

— Je ne l'ai vu que quelques secondes. (Il fait la grimace et sa barbe se hérisse.) Je regardais surtout son bras. (Il lève le sien, mime un coup porté vers le bas.) Je croyais qu'il la frappait avec la main, je suis

sorti en courant pour l'en empêcher. Quand je suis arrivé là, il retournait à sa voiture et j'ai vu le sang sous Mme Mancusi. Une mare... une inondation... Jamais rien vu de pareil...

Il frissonne.

— Et son âge ?...

— Ah, oui, pardon... Soixante-dix ? Soixante-cinq ? Soixante-quinze ? Je ne peux vraiment pas dire. Tout ce que je sais, c'est qu'il se déplaçait comme un vieux. Pas de claudication ni rien de ce genre, seulement une raideur. Comme s'il avait eu tout le corps enveloppé de bandelettes.

— Au ralenti...

Il réfléchit.

— Il n'a pas couru, mais il avait une démarche heurtée.

Je n'ai vu vraiment que son dos. Il se dirigeait vers sa voiture. Je dirais qu'il marchait à une allure moyenne. Un pas normal. Comme s'il venait de livrer un colis. Et il n'a pas regardé en arrière. Je l'ai appelé et c'est comme si je n'avais pas été là. Le salaud n'a même pas pris la peine de se retourner, il a continué à marcher, il est monté dans sa voiture et il a démarré. C'est ça qui m'épate. Sa conduite *normale*.

— Le train-train quotidien, quoi.

Il tripote un fil défait à l'encolure de son sweat-shirt.

— Vous n'avez donc pas vu son visage, dis-je.

— Non. C'était dingue. Je criais à pleins poumons, en espérant que quelqu'un sortirait, mais non. (Il regarde l'îlot d'habitations.) Une ville fantôme. Tout à fait L.A.

— Vous avez crié quoi ?

— Allez savoir... Probablement quelque chose comme : « Arrête-toi, salopard ! » (Moskow tire sur l'ourlet de son sweat-shirt avec l'ongle de son pouce.) Mme Mancusi couchée là, couverte de sang, et cette ordure qui s'en allait tranquillement comme s'il ne s'était rien passé. Je me suis lancé à sa poursuite, ce qui, rétrospectivement, était stupide. Mais, dans ces cas-là, on ne réfléchit pas. Puis j'ai vu le couteau et je me suis arrêté net.

Ses paupières inférieures se mouillent.

— Le couteau, vous l'avez vu comment ?

— Il l'a essuyé sur le devant de son pantalon. Au-dessus du genou. Négligemment, comme si c'était tout naturel.

— Et ensuite ?

— Il l'a fourré dans sa poche, il est monté dans la voiture et il est parti.

— Il avait laissé le moteur en marche ?

— Je ne me rappelle pas qu'il ait démarré – il avait dû le laisser tourner. Je ne me souviens pas du moindre bruit de moteur, mais

peut-être que je ne l'ai pas entendu. C'est un modèle particulièrement silencieux.

— Par où est-il parti ?

Il montre le sud.

— Il est passé juste devant chez moi.

Je connais le quartier depuis l'université, j'ai parcouru toutes ses rues, à la recherche de raccourcis pour regagner ma petite chambre lugubre dans Overland Avenue.

— C'est un vrai dédale, toutes ces impasses.

Moskow se raidit.

— Vous pensez qu'il est du coin ?

— Non, mais il se peut qu'il ait repéré les lieux pour ne pas se tromper de chemin.

— Je ne l'avais jamais vu dans le quartier. La voiture non plus. Il n'y a pas beaucoup de S600 par ici.

— Pas beaucoup de Mercedes ?

— Si, plein, mais pas de S600.

— Vous vous y connaissez en voitures ?

— J'ai eu quelques vieux tacots que j'ai remis en état. (Il a un pauvre sourire.) Une DeLorean. Une sacrée expérience. Il s'agirait donc d'un vieux mafioso ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Grosse voiture noire, meurtre style exécution, un type âgé. C'est peut-être un vieux tueur à gages qui, contrairement aux autres, est encore d'attaque. (Il arrache le fil de son sweat-shirt et le frotte entre le pouce et l'index.) Cette casquette ridicule.

— Il y aurait une raison pour que M^{me} Mancusi ait eu affaire à un vieux mafioso ?

— Je ne crois pas. Mais toute l'histoire est inimaginable !

— Vous la connaissiez bien ?

— Pas du tout. Elle était réservée, apparemment assez aimable. On se disait bonjour, au revoir, ça s'arrêtait là.

— Elle fréquentait des gens ?

— Juste ce type dont j'ai parlé au lieutenant.

— Il venait souvent ?

— Peut-être chaque mois, c'est pourquoi j'ai supposé que c'était son fils. Ça pouvait être plus souvent, mais je n'avais pas les yeux braqués sur sa maison.

— Vous pouvez m'en dire plus sur lui ?

— La quarantaine, blond, l'allure négligée. Maintenant que j'y pense, je ne les ai en fait jamais vus ensemble. Il frappait à la porte et elle lui ouvrait. Quand il s'en allait, elle ne le raccompagnait jamais dehors.

— Elle avait du mal à marcher ?

— Au contraire, elle avait bon pied bon œil.
— Vous pouvez me dire autre chose sur ce type blond ?
— Plutôt bien bâti ; quand je dis négligé, je veux dire pas soucieux de son apparence.

— Vous avez une idée de son nom ?

— Je n'ai jamais entendu M^{me} Mancusi l'appeler par son nom. Comme je l'ai dit, je ne les ai jamais vraiment vus ensemble. Il n'avait pas l'air content d'être là et ils avaient peut-être des relations tendues. La dernière fois qu'il lui a rendu visite, il y a à peu près un mois, il est resté dehors et a parlé à M^{me} Mancusi par la porte ouverte. Je suppose que c'était elle, parce que personne d'autre n'habite là. Je n'ai pas pu entendre ce qu'ils disaient, mais ils pouvaient très bien se disputer. Puis il a fait ça. (Il plaque une main sur sa hanche, fléchit une jambe en faisant la moue.) C'était un peu... théâtral, vous voyez ce que je veux dire ? C'était drôle, un adulte qui n'avait pas particulièrement l'air homo et qui jouait les femmes fatales. Surtout qu'il parlait à sa mère. Si c'est bien sa mère...

— Vous pensez qu'ils pouvaient se disputer ?

— Écoutez, je ne veux causer d'ennuis à personne, dit Moskow, et je n'en jurerais pas. C'est seulement une impression.

— À cause de son comportement ?

— Son attitude... Il avait l'air un peu...

— Agressif ?

— Plutôt sur la défensive. Comme si M^{me} Mancusi lui disait quelque chose qu'il aurait préféré ne pas entendre.

— Un coup de la Mafia parce qu'elle s'appelait Mancusi ? dit Milo.

Nous sommes au Moghul, juste après le coin en venant du commissariat. Les propriétaires du restaurant le considèrent comme un vrai rottweiler et ne demandent qu'à lui fournir un menu personnalisé. Je le regarde piocher dans le curry d'agneau, le homard tandoori, l'okra, les lentilles et le riz épicé. Une cruche de thé glacé aux clous de girofle est posée près de son coude.

Après tout ce sang dans l'allée d'Ella Mancusi et le film mental du meurtre que je me suis passé, tout ce que je peux faire, c'est me verser un verre.

— Ce n'est pas ce que Moskow a dit, mais c'était probablement implicite. Il a peut-être découvert quelque chose. La façon dont le coup a été monté – le fait que le meurtrier ait su quand elle sortait chercher son journal, qu'il ait laissé le moteur tourner, qu'il ait prévu par où s'en aller –, ça sent le pro. Son comportement aussi : sa violence méthodique, l'absence de hâte dans sa fuite.

— Le grand-père truand... dit Milo. Lui régler son compte en plein jour et se donner moins de trois heures pour faire nettoyer la voiture et la ramener où elle était, c'est professionnel ? Sans parler de la ramener à Beverly Hills au vu de tout le monde ?

— Où se trouve le parking de la société de location ?

— Dans Alden Drive, près de Foothill.

— La zone industrielle de Beverly Hills, dis-je. Plutôt calme, le dimanche matin.

— C'est aussi à cinq minutes du commissariat local.

— Mais une Mercedes noire n'attire l'attention de personne. Ni une voiture entrant dans un parking. Il y avait du sang à l'intérieur ?

— Au premier coup d'œil, non. On verra ce que détecte le labo.

— Il a essuyé le couteau sur le devant de son pantalon : sage précaution pour ne pas salir. Deux heures et demie suffisaient pour laver la voiture avant de la ramener. Il dispose peut-être d'une planque entre le lieu du crime et l'endroit où il l'a laissée.

— Ça fait une bonne moitié du Westside. Je crois que je vais obtenir une couverture médiatique sur cette affaire. Il peut y en avoir combien, des pépés tueurs ? (Attaquant le homard à la fourchette, mâchant, avalant.) Un tueur qui a le culot de faire ça en plein jour...

— Peut-être que dans son esprit la buter de jour était moins risqué, parce que, de nuit, il aurait dû s'introduire par effraction dans la maison. Elle est équipée d'un système d'alarme ?

— Pas grand-chose. Aux portes de devant et de derrière, pas aux fenêtres.

— Pour un vieux, escalader les fenêtres peut être un problème, dis-je. Il aura pensé que, le dimanche de bonne heure, la plupart des gens dorment. Et puis on a une victime peu susceptible d'opposer une résistance efficace et une arme silencieuse. Il l'a attaquée si vite qu'elle n'a même pas eu le temps de crier. Si Moskow n'avait pas oublié de prendre son somnifère hier soir, toute l'histoire aurait pu passer inaperçue. D'autres voisins ont des informations ?

Il se plaque les mains successivement sur les oreilles, les yeux et la bouche.

— Moskow n'a pas de casier ?

— Sans tache. (Il repousse son assiette.) Essuyer la lame sur son pantalon, à quoi ça rime ?

— Peut-être une manifestation de mépris.

— Blessures artérielles... Pas moyen d'éviter de laisser des traces dans la voiture.

— Il a nettoyé le plus évident, la Mercedes a été passée à la vapeur par la société de location... il est sorti d'affaire.

— Pour le mépris, je suis client, dit Milo. Il y a quelque chose de furieux, là-dedans. Le problème, c'est : qu'a fait une prof retraitée de soixante-treize ans pour provoquer ça ?

— Les gens ont des secrets.

— Aucun des siens ne s'est révélé jusqu'ici. La maison était bien en ordre, propre, une vraie maison de grand-mère.

Il rapproche son assiette, recommence à engloutir la nourriture.

— Furie, oui, mais préparation minutieuse. Il n'a peut-être pas fait aussi attention la fois précédente, dis-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— La tache dans la Bentley.

— Pas de corps en relation avec la Bentley, Alex. Je ne suis pas prêt à faire le lien entre les deux.

Je ne dis rien.

— Ouais, d'accord, il y a des analogies, reprend-il. Mais il faut encore que tu trouves un autre homicide qui fasse le lien et que tu m'expliques comment un type aussi soigneux aurait pu laisser une tache aussi visible.

— Il faisait nuit quand il a ramené la Bentley et il ne l'a pas vue. Ou quelque chose l'a inquiété et il a filé rapidement.

— C'est faible, docteur.

— Autre possibilité : il l'a laissée exprès.

— Un autre signe de mépris ?
— Une façon de nous narguer. Peut-être que la Bentley n'était que la répétition de l'action d'aujourd'hui.

— Un psychopathe du troisième âge qui aime jouer... (Il tambourine sur la table avec sa fourchette.) Ou bien la Bentley n'a rien à voir avec Ella.

— Ou ça.

— Tu n'y crois pas.

— Et toi ?

Il soupire.

— J'ai demandé aux archives de voir si on a signalé des meurtres pendant les heures où la Bentley était aux mains du voleur : rien jusqu'ici. (Il porte une cuillerée de lentilles à sa bouche.) Quelqu'un de cet âge-là... Bizarre.

— En cas de lien avec le crime organisé, ça peut vouloir dire travail d'équipe. Quelqu'un vole la voiture, la passe au tueur et reste prêt à la laver, peut-être à la ramener. Si tu ajoutes à ça le fait que le meurtrier a limité son contact aux sièges avant, alors le temps lui était moins compté.

— L'assassinat en équipe... (Il casse une pince du homard, semble écouter le sens profond du bruit qu'il produit.) Le milieu, c'est fini depuis l'époque de Mickey Cohen [4] .../MEP/Kellerman, Jonathan/Habillel pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark7, mais il y a des usuriers qui rôdent autour de San Fernando Valley et dans la galerie marchande de Canon Drive, à Beverly Hills.

— Canon Drive n'est pas loin non plus du parking de la société de location.

— C'est exact. (Il extrait la chair de la pince, l'avale et répète l'opération avec l'autre.) Alors, notre gentille petite prof à la retraite aurait un sombre passé de nana de gangster ?

— Ou un vice caché. Comme le jeu.

— Avec sa retraite, elle aurait réussi à accumuler une dette assez grosse pour se faire dépecer ? Ça n'a pas de sens, Alex. La dernière chose que veut un usurier, c'est estourbir le menu fretin et perdre tout espoir d'être remboursé.

— À moins que le requin n'ait renoncé à récupérer son fric, dis-je. Ou bien ce n'était pas elle qui jouait, mais quelqu'un d'autre, et ils ont fait un exemple.

Je lui rapporte la confrontation dont Moskow a été témoin entre Ella et le blond qu'il suppose être son fils.

— Une dispute, dit-il.

— Rien de tel que l'argent pour provoquer des conflits. Peut-être que le fiston a demandé du fric à sa maman et qu'elle a refusé.

— Ce que je ne vois pas, c'est un prêteur, même un gros, égorgeant

une vieille dame juste pour terroriser son bon à rien de gamin.

— Tu as sans doute raison. Mais l'époque est cruelle.

— Ce qui veut dire ?

— Écoute les infos au hasard.

Il replonge dans son assiette.

— Autre façon de raconter l'histoire : le blond n'est pas son fils, mais le type chargé du recouvrement des créances, dis-je.

Il sort un classeur en plastique bleu de son attaché-case et me le tend. Dedans, un formulaire de rapport préliminaire pas encore complété, quelques papiers personnels, apparemment, d'Ella Mancusi et une photo couleur 8x12 dans une enveloppe.

Sur le cliché, une toute petite femme à cheveux blancs, robe imprimée serrée à la taille par une ceinture et talons hauts, à côté d'un blond au physique mou, dans la quarantaine. En toile de fond, du plâtre vert menthe. Ella Mancusi a une tête d'oiseau et des yeux sombres étincelants. Rouge à lèvres et vernis à ongles. Elle sourit, mais quelque chose manque dans le retroussement de la lèvre.

Le blond a les bras ballants. Une raideur dans les épaules, comme si on l'avait obligé à poser pour la photo.

— Ça correspond bien au type décrit par Moskow, dis-je.

— Lis ce qu'il y a au dos.

D'une chiquenaude, je retourne la photo. « Anthony et moi à mon anniversaire. J'ai préparé un gâteau au chocolat. » Écriture cursive élégante. Datée de décembre, deux ans plus tôt.

— Le fils dévoué laisse sa mère préparer son propre gâteau d'anniversaire, fais-je remarquer.

J'étudie encore un peu le sourire d'Ella Mancusi et je vois ce qui lui manque. De la fierté maternelle.

— J'imagine qu'il est fils unique, dit Milo, parce que les quelques photos qu'on a trouvées dans la maison sont toutes de lui, la plupart quand il était gamin, depuis l'école primaire. Elle a gardé son extrait de naissance et douze ans de bulletins scolaires. Élève « C moins » quand il s'appliquait. Il y a un Anthony Mancusi dans le comté et la seule chose qu'on trouve dans son casier, c'est une inculpation pour conduite en état d'ivresse, ramenée à un simple délit. S'il a un problème d'alcool, ça n'a pas l'air génétique. Chez Ella, le seul remontant, c'était une bouteille de sherry, encore bouchée, couverte de poussière. (Il se frotte le visage.) Elle ne possédait pas grand-chose, Alex. Tous ses papiers importants étaient rangés dans trois boîtes à cigares près de son lit. Il y a dix-huit ans, elle a pris sa retraite de L.A. Unified. Son dernier job : prof de sciences humaines à la Louis Pasteur School ; excellentes références. Elle était veuve depuis longtemps – Anthony était ado. Le mari, Anthony père, cadre dans une laiterie à Santa Fe Springs, est mort pendant son travail d'une crise cardiaque.

Le crédit de la maison a été remboursé en onze ans ; avec sa pension et celle du mari, ça allait. Image classique de la dame respectable, classe moyenne, qui passe sa retraite dans un quartier à faible criminalité. Pourquoi, nom de Dieu, a-t-elle fini comme ça ?

Je jette à nouveau un coup d'œil à la photo.

— C'est l'anniversaire de sa mère, mais il préférerait être ailleurs. Ajoutes-y la relation que Moskow a faite de la conversation tendue et il y a quelque chose là-dessous. On a trouvé un testament dans les boîtes ?

Il réfléchit.

— Non. Le fiston l'aurait supprimée pour hériter ?

— C'est déjà arrivé.

— Bien sûr. Mais quel genre de monstre pourrait découper sa mère comme un poulet du dimanche ?

D'un geste, il réclame l'addition. Son habituelle serveuse souriante à lunettes se précipite et demande si ça lui a plu.

— Tout était délicieux, dit-il en lui glissant quelques billets. Gardez la monnaie.

— C'est beaucoup trop, lieutenant.

— Pas de souci.

— Je vous ferai un avoir. Pour la prochaine fois.

— Ne vous embêtez pas avec ça.

— Si, si.

Devant le restaurant, il remonte son pantalon et regarde sa montre.

— Il est temps d'aller bavarder avec Tony Mancusi Junior, notre dangereux auteur d'une infraction au code de la route.

— Un casier léger ne signifie pas qu'il n'est pas joueur, dis-je.

— Ouais, mais pourquoi se commettre avec des usuriers quand on peut utiliser PayPal ?

— Pourquoi un acteur qui descend au Four Seasons traîne-t-il sur Sunset à la recherche de putes à 30 dollars alors qu'il peut s'offrir des call-girls plus belles que ses partenaires ? Le sale et le dangereux peuvent être des aiguillons.

— Petits jeux, tout ça, dit Milo. Allons parler à ce rigolo. Au moins je lui apprendrai la mauvaise nouvelle.

Le téléphone d'Anthony James Mancusi est coupé, ce qui renforce la détermination de Milo à le trouver.

Au sommier, la carte grise de sa Toyota de huit ans indique une adresse dans Olympic, à quatre rues à l'est de Fairfax Avenue. L'adresse correspond à un immeuble rose de cinq étages néo-Regency construit autour d'une cour exiguë et verdoyante. Charme de l'ancien, abondance de fleurs, allées impeccables. Pas mal du tout, abstraction

faite du vacarme de la circulation qui vous martyrise le cerveau.

Le propriétaire, un Asiatique sexagénaire nommé William Park, habite un appartement au rez-de-chaussée. Il vient ouvrir, un exemplaire du *Smithsonian* à la main.

— Tony ? dit-il. Il a déménagé il y a trois mois.

— Comment ça ? demande Milo.

— Son bail prenait fin et il voulait quelque chose de moins cher.

— Problèmes d'argent ?

— Les appartements ont deux chambres. Tony a peut-être jugé qu'il n'avait pas besoin d'autant de place.

— En d'autres termes, problèmes d'argent.

Park sourit. Milo dit :

— Combien de temps a-t-il habité ici, monsieur ?

— Il était déjà là quand j'ai acheté l'immeuble. C'était il y a trois ans. Avant cela, je ne sais pas.

— Un bon locataire ?

— Pour l'essentiel, répondit Park. Il a des ennuis ?

— Sa mère vient de décéder et nous avons besoin de le trouver.

— Décédée... Oh. (Park nous examine.) Quelque chose... de pas naturel ?

— Je le crains, monsieur Park.

— C'est terrible... Attendez, j'ai l'adresse où faire suivre le courrier de Tony. Il m'arrive encore d'en recevoir pour lui.

— Vous en avez en ce moment ?

— Non. J'inscris « Faire suivre » et le facteur le remporte. Park disparaît à l'intérieur de l'appartement, laissant voir une pièce blanche bien rangée.

— D'abord le très observateur M. Moskow, ensuite lui. La police et les citoyens qui travaillent main dans la main... Peut-être que le monde n'est pas si mauvais, après tout.

Curieux de dire ça après avoir vu Ella Mancusi baignant dans son sang. N'empêche, c'est bien de l'entendre positiver.

— Le réchauffement climatique, dis-je.

— Hein ?

— Rien.

Park revient et tend à Milo un bout de papier.

« Boîte postale, L.A. 90027. »

Hollywood Est. De fortes chances que ce soit une simple boîte aux lettres. Milo sourit malgré sa déception et remercie Park.

— Si je peux faire quoi que ce soit pour être utile... Pauvre Tony.

— C'était donc un bon locataire, insiste Milo. Pour l'essentiel.

— Il lui arrivait parfois d'être en retard pour le loyer, mais il payait toujours la pénalité sans rouspéter.

— Comment gagne-t-il sa vie ?

— Il m'a dit qu'il travaillait pour les studios – comme machiniste, à déplacer les décors. Il y a quelques années, il s'est fait mal au dos et il a dû vivre sur une pension d'invalidité. Sa mère l'a aidé à s'en sortir. Parfois, le chèque du loyer venait d'elle. Quelqu'un l'a tuée ?

— Vous la connaissiez bien, monsieur Park ?

— Moi ? Pas du tout, je ne faisais qu'encaisser son chèque.

— Tony parlait d'elle ?

— Jamais. Tony ne parlait pas beaucoup.

— Le genre pas causant.

— Oui, plutôt.

— Sa mère payait souvent son loyer ?

— Hum... je dirais à peu près la moitié du temps. Peut-être plus, les derniers mois.

— Beaucoup plus ?

— Je crois que sur les derniers six mois elle en a payé quatre.

— Elle vous envoyait les chèques par courrier ?

— Non, Tony me les remettait.

— De quelle nature est l'invalidité de Tony ?

— Vous voulez savoir s'il est infirme ou quelque chose comme ça ?

Non, il a l'air normal. Mais cela ne veut rien dire. Il y a quelques années, j'ai eu une hernie discale. C'était douloureux, mais je le gardais pour moi.

— Tony souffre en silence...

— Vous ne le soupçonnez tout de même pas ? dit Park. Il n'a jamais été violent.

Mal à l'aise à l'idée d'avoir peut-être loué à un meurtrier.

— Ce ne sont que des questions de routine, monsieur.

— Je l'espère. Il était vraiment sans histoire.

La boîte postale se trouve dans un centre commercial jonché de détritiques dans Vermont, juste au-dessus de Sunset, une de ces mini salles des coffres qui sentent le métal, bordées de casiers en laiton, dont les locataires ont les clés et auxquelles ils peuvent accéder vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Un écriteau sur la vitrine annonce : « En cas de problème, s'adresser à côté au pressing Avakian. »

Là, un homme, occupé à défaire un tas de chemises froissées, fait « Oui ? », sans lever les yeux. Moustache à la William Saroyan, mains agiles.

— Police. Nous cherchons l'un de vos locataires de boîtes aux lettres. Anthony Mancusi.

Cette fois-ci, il lève les yeux.

— Tony ? Il apporte son linge sale ici. Avec le prix de l'eau et du savon, ça ne revient pas plus cher que chez soi et vous n'avez pas à

avoir une machine à vous. Qu'est-ce qui se passe avec Tony ?

— Sa mère est morte, monsieur...

— Bedros Avakian. (Claquement de langue.) Morte, hein ? C'est triste. Pourquoi la police ?

— Ce n'était pas une mort naturelle.

— Oh... c'est vraiment triste.

— Pouvons-nous avoir son adresse, s'il vous plaît ?

— Ouais, attendez, je vais vous la chercher.

Avakian passe dans un petit bureau et fait quelques clics sur un portable.

— Vous avez de quoi écrire ? Présentez mes condoléances à Tony.

Anthony Mancusi habite maintenant dans une sordide cage à lapins de deux étages dans Rodney Drive, non loin du centre commercial. Pas d'aménagements paysagers, pas de charme, s'adresser pour information à une société immobilière dans Downey Street.

La porte de l'immeuble est fermée à clé. Dix-huit locataires, chacun sa boîte aux lettres. Personne ne répond à l'appartement marqué « A. Mancusi ».

— Sacrée baisse de standing par rapport au précédent. Ça plus les chèques de la mère, ça sent les problèmes d'argent, dis-je.

Milo sonne encore puis glisse une carte de visite dans la boîte aux lettres.

— Allons voir la société de location.

Alors qu'on retourne à la voiture, un mouvement, un peu plus loin dans la rue, nous attire l'œil. Un homme en chemise blanche à manches courtes et pantalon marron vient vers nous d'une démarche traînante.

Moins de cheveux que deux ans auparavant, blond décoloré à l'eau oxygénée, graisse en excès aux endroits prévisibles. Mais c'est bien lui qui a posé sans enthousiasme avec sa mère.

Milo me demande d'attendre là et va à sa rencontre. En voyant briller la plaque dorée, Tony Mancusi rentre la tête dans les épaules comme s'il avait reçu une claque.

Milo lui dit quelque chose.

Mancusi se prend la tête entre les mains.

Sa bouche s'ouvre et le vagissement qui en sort évoque une image : des animaux enchaînés dans un abattoir.

La fin de l'espoir.

Les mains de Tony Mancusi tremblent quand il bataille pour introduire la clé dans la serrure. Lorsqu'il la fait tomber pour la deuxième fois, je prends le relais. On entre chez lui, dans une petite pièce crasseuse, il s'appuie au mur et pleure.

Milo l'observe, aussi impassible qu'un nain de jardin.

Certains inspecteurs font grand cas des réactions initiales aux mauvaises nouvelles, trouvant également suspects le conjoint stoïque et l'hystérique qui théâtralise.

Je réserve mon jugement, car j'ai vu des victimes de viol détachées jusqu'à la désinvolture, des témoins innocents agités de tics *forcément* associés à la culpabilité, des psychopathes mimant le bouleversement et le chagrin si parfaitement qu'on avait envie de les dorloter et de leur faire manger leur soupe.

Mais il est difficile de ne pas être impressionné par le tressautement des épaules rondes de Mancusi et par ses braillements déchirants qui le font presque décoller de l'ottoman usé jusqu'à la corde. Derrière lui, un lit escamotable fixé au mur.

C'est Ella Mancusi qui, pour son propre anniversaire, a préparé le gâteau. Son fils s'en souvient peut-être.

Lorsqu'il s'arrête pour reprendre sa respiration, Milo dit :

— Désolés pour vous, monsieur.

Mancusi se lève péniblement. Il change de couleur de manière soudaine et convaincante.

Verdâtre sur les bords de sa pâleur de reclus.

Il parcourt à toute allure les deux mètres qui le séparent de la kitchenette miteuse et vomit dans l'évier.

Lorsque les haut-le-cœur cessent, il s'asperge le visage et retourne à l'ottoman avec les yeux rouges et des mèches de cheveux clairs collées sur son front séborrhéique. Un peu de vomi a été projeté sur sa chemise, juste au-dessous du col chiffonné.

— Je sais que c'est un moment difficile pour parler, fait Milo, mais si vous avez quelque chose à nous dire...

— Qu'est-ce que je pourrais vous raconter ?

— Vous ne connaissez personne – vraiment personne – qui aurait pu en vouloir à votre mère ?

— Qui ?

— C'est ce que nous...
— Elle était prof ! dit Mancusi.
— À la retraite...
— On lui a donné une médaille ! Elle était sévère mais juste, tout le monde l'aimait. (Il agite le doigt.) « Vous voulez une bonne note ? Faites vos devoirs ! » C'était sa devise.

Je me demande en quoi c'est cohérent avec un fils qui vit d'une pension d'invalidité et qui emprunte à sa mère l'argent du loyer.

Élève « C moins », quand il s'appliquait.

— Il n'y a donc personne qui vous vienne à l'esprit ? dit Milo.

— Non. C'est... c'est dément.

Le morceau de vomi tombe sur la moquette, à quelques centimètres de la *desert boot* de Milo.

— Un cauchemar dément.

Mancusi baisse la tête. Haletant.

— Ça va, monsieur ?

— Du mal à respirer. (Il se redresse pour inspirer profondément.)
Toujours quand je suis stressé.

— Si ça ne vous fait rien, on a encore quelques questions.

— Lesquelles ?

— Après le décès de votre père, votre mère a-t-elle eu des relations amoureuses ?

— Amoureuses ? Elle aimait les livres. Regardait quelques feuilletons. C'était ça sa vie amoureuse.

Il rejette les cheveux en arrière, donne un coup de menton, écarte une mèche oxygénée de son front trempé de sueur.

Suite compassée de mouvements qui rappellent les poses observées par Moskow.

— Des amis proches, hommes ou femmes ?

Mancusi secoue la tête, remarque le grumeau de vomi par terre et lève les sourcils. La moquette est couverte de taches de gras, duvetée de miettes et de moutons. Une sorte de beige, tirant sur le brun dents nicotiné.

— Elle ne voyait absolument personne ? demande Milo.

— Personne. Après sa retraite, maman préférait rester seule. Quand je pense au baratin de L.A. Unified, qu'elle a supporté pendant trente ans...

— Elle tenait à son quant-à-soi.

— Elle y a toujours tenu. Là, enfin, elle pouvait être elle-même. (Mancusi réprime un sanglot.) Oh, maman...

— C'est difficile à accepter, dit Milo.

Silence.

— Votre mère avait-elle des passe-temps ?

— Quoi ?

Milo répète la question.

— Pourquoi ?

— On essaie de la connaître.

— Des passe-temps... dit Mancusi. Elle aimait les jeux – les mots croisés, le sudoku. C'est le sudoku qu'elle préférait, à cause des chiffres. Elle avait un diplôme de maths, mais c'est les sciences sociales qu'on lui demandait d'enseigner.

— D'autres jeux ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Elle était enseignante. Ça n'est pas arrivé... à cause de ses passe-temps. Un... un cinglé.

— Donc, pas de jeu, rien qui aurait pu l'amener à s'endetter ?

Les yeux marron larmoyants de Mancusi se tournent lentement vers le visage de Milo.

— De quoi vous me parlez, là ?

— C'est des questions qu'on doit poser, monsieur Mancusi. Est-ce que votre mère achetait des billets de loterie, jouait au poker en ligne, quelque chose comme ça ?

— Elle n'avait même pas d'ordinateur. Moi non plus d'ailleurs.

— Elle n'allait pas sur Internet ?

— Pourquoi vous me demandez ça ? Vous-mêmes, vous dites qu'elle n'a pas été cambriolée.

— Désolé, dit Milo. On doit aller jusqu'au bout.

— Ma mère ne jouait pas.

— Elle était du genre habitudes régulières ?

— C'est-à-dire ?

— Elle avait des habitudes... comme sortir tous les matins à la même heure pour aller chercher son journal ?

Mancusi reste assis, sans bouger, les yeux vitreux.

— Monsieur ?

— Elle se levait tôt. (Il se prend la peau du ventre.) Voilà que ça recommence.

Il se précipite encore à l'évier. Cette fois, il ne vomit rien et les haut-le-cœur le font tousser et haleter. Il ouvre un petit réfrigérateur, en sort une bouteille qu'il décapsule et dont il boit le contenu transparent. Il revient s'asseoir, la bouteille à la main.

Du Schweppes basses calories.

Empoignant son bas-ventre, il appuie fortement et fait rouler la couche de graisse.

— Trop gras. Avant, je buvais du gin tonic, maintenant je ne prends que du tonic sans sucre. (Il boit à la bouteille et ne peut s'empêcher de roter.) Maman n'a jamais pris un kilo du jour où elle s'est mariée.

— Elle faisait un régime ? demande Milo.

Mancusi sourit.

— Pas besoin. Elle pouvait manger des pâtes, du sucre, n'importe

quoi. Je tiens ça de papa. Il est mort d'une crise cardiaque. Il faut que je fasse attention.

— Le cholestérol ?

Mancusi hoche la tête.

— Maman... ils lui ont fait mal ?

— Qui, ils ?

— Ceux ou celui qui ont fait le coup. C'était violent ? Elle a souffert ? Dites-moi que non.

— Ça été rapide.

— Oh, mon Dieu.

Nouvelles larmes. Milo lui tend un mouchoir en papier d'un petit paquet qu'il a toujours sur lui quand il va voir les familles.

— Monsieur Mancusi, le pourquoi des questions sur les fréquentations de votre mère, c'est que, d'après un témoin oculaire, l'agresseur était à peu près du même âge qu'elle.

Les doigts de Mancusi se relâchent. Le mouchoir en papier tombe.

— Quoi ?

Milo répète la description que Moskow a donnée de l'assassin, sans oublier la casquette écossaise bleue.

— C'est dingue, dit Mancusi.

— Ça vous dit quelque chose ?

Mancusi secoue la tête.

— Bien sûr que non. Papa avait tout un tas de casquettes comme ça. Une fois chauve, il n'a plus supporté le soleil sur la tête. C'est complètement dément.

— Et la Mercedes S600 ? demande Milo.

— Je n'y connais rien, aux voitures.

— C'est une grosse berline quatre portes. Modèle haut de gamme.

— Maman ne connaissait personne qui ait une voiture comme celle-là. Elle était prof, bon sang !

— S'il vous plaît, ne prenez pas mal la question suivante, monsieur Mancusi, mais votre mère connaissait-elle quelqu'un, même de loin, qui ait un quelconque rapport avec le crime organisé ?

Mancusi rit. Donne un coup de pied dans le grumeau de vomi.

— Parce qu'on est italiens ?

— C'est une piste qu'on doit envisager...

— Figurez-vous, lieutenant, que maman n'était pas italienne. Elle était allemande, son nom de jeune fille était Hochswelder. C'est papa qui était italien. Il a grandi à New York ; il prétendait que, quand il était gamin, il connaissait toutes sortes de types de la Mafia. Il racontait des tas d'histoires.

— Quel genre d'histoires ?

— Des corps jetés hors de voitures, des types flingués sur le fauteuil du coiffeur... Mais ce n'étaient que des histoires et maman les

détestait, les trouvait « grossières ». Son idée du suspense, c'était *Arabesque*, pas *Les Sopranos*[5].././MEP/Kellerman, Jonathan/Habillé pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark9. (Il retourne à la kitchenette, pose la bouteille de Schweppes sur le plan de travail.) Le jeu, les gangsters... c'est ridicule.

— Je suis certain que ça en a l'air, mais...

— Elle est morte sans raison, d'accord ? Sans raison, sans aucune putain de raison. C'est idiot, c'est fou, ça n'aurait pas dû arriver... Vous pourriez vous lever ?

— Pardon ?

— Levez-vous, dit Mancusi. S'il vous plaît.

Milo obtempère, Mancusi se glisse derrière lui et tire d'un coup sec sur le lit pliant pour l'abaisser. À mi-course, il prend une brusque inspiration, se tape du plat de la main dans le creux des reins et se redresse.

— Mon disque.

Milo finit d'abaisser le lit, révélant un matelas mince comme une gaufrette, des draps grisâtres, blancs à l'origine.

Mancusi entreprend de se baisser vers le lit. La sueur ruisselle sur ses joues.

Milo tend la main pour l'aider.

— Non, non, ça va.

Nous le regardons se baisser par étapes. Il se retrouve finalement pelotonné sur le lit, les genoux remontés vers la poitrine, respirant toujours péniblement.

— Je ne peux rien vous dire. Je ne *sais* rien.

Milo l'interroge sur les autres membres de la famille. Mancusi fait non de la tête, mouvement rapide qui ébranle le mince matelas.

— Maman a fait une fausse couche après moi et ç'a été tout.

— Des tantes, des oncles ?...

— Aucun parent proche.

Milo attend.

— Personne, dit Mancusi.

— Personne ne vous aide ?

— À quoi ?

— À vivre avec ça.

— Le gin tonic m'a bien aidé. Je vais peut-être m'y remettre. Vous croyez que c'est bien ?

Rire discordant.

Milo ne répond pas.

— Peut-être tout envoyer chier. Je devrais manger et boire ce que je veux. Peut-être que je devrais arrêter d'essayer de faire bonne impression. (Ses joues s'inondent de larmes.) Faire bonne impression sur qui ? (Il se tourne sur le dos.) Vous pourriez aller me chercher

mon antalgique ? Il est dans le meuble près du réchaud.

Je trouve le flacon, en sors un comprimé, remplis un verre d'eau au robinet.

— Il m'en faut deux, dit Mancusi.

Quand je reviens, il attrape les deux comprimés dans ma main, écarte le verre d'eau.

— Je les avale sans rien. (Il joint le geste à la parole.) C'est ma grande spécialité... Il faut que je me repose.

Il se détourne de nous en roulant sur le côté.

— Vraiment désolé pour vous, dit Milo. Si vous pensez à quoi que ce soit, appelez-moi.

Pas de réponse.

Alors que nous nous dirigeons vers la porte, Mancusi dit :

— Maman a toujours détesté ces casquettes.

— Tu crois que c'était du cinéma ? me demande Milo devant l'immeuble.

— Moskow a qualifié son attitude de « théâtrale », mais qui sait ?

— Théâtrale comment ?

Je lui raconte comment il a rejeté les cheveux en arrière, une main sur la hanche. Il fronce les sourcils.

— C'est un peu ce qu'il vient de faire. Mais il a dégueulé pour de bon.

— Il y a toutes sortes de choses qui font vomir, dis-je. Y compris la culpabilité.

— Catharsis symbolique ? Ou je ne sais comment vous appelez ça.

— J'appelle ça « vomir ». Il est fils unique sans proches parents... j'aimerais vraiment savoir s'il y a un testament.

— Moi pareil. Le problème est de savoir où il est.

— Peut-être que des parents dont elle n'était pas proche pourraient te le dire.

— Tony minimiserait ces liens de parenté parce qu'il n'a pas envie que je leur parle ?

— Les valeurs familiales, dis-je. Tout part de là.

Il va trois rues plus loin, ouvre le coffre de la voiture banalisée, enfle des gants et fouille dans la boîte d'effets personnels qu'il a trouvée dans la chambre d'Ella Mancusi.

Aucune mention de parents autres que Tony, par contre un paquet de cartes de visite entouré d'un élastique. Il tire celle d'une avocate et fait un geste de victoire.

« Jean Barone, Esq. Wilshire Boulevard, Santa Monica. »

Les autres cartes sont celles de plombiers, d'électriciens, de réparateurs de clim' et de chauffage, et d'une épicerie qui livre à

domicile. Des hommes qui sont entrés chez Ella Mancusi et se sont fait une idée de ses habitudes. Si aucune autre piste ne se dégage, il faudra les interroger tous.

Milo appelle Jean Barone. Après s'être remise du choc, elle dit que oui, elle a rédigé le testament de M^{me} Mancusi, mais préfère ne pas discuter au téléphone des affaires de ses clients.

Sur le trajet vers Santa Monica, Milo dit :

— Je me fais peut-être des idées, mais elle avait l'air très intéressée.

Jean Barone nous accueille dans le hall étrié et vide de son immeuble, deux étages juste à l'ouest de Yale. Les lieux auraient besoin d'être rafraîchis. Elle vient, semble-t-il, de se remaquiller.

C'est une brune d'âge mûr aux cheveux ondulés, engoncée dans un tailleur pseudo-Chanel bleu électrique. Après avoir jeté un coup d'œil à la carte de police de Milo, elle nous emmène par l'ascenseur dans son cabinet de deux pièces. Pas d'autre nom que le sien sur la porte blanc uni. Sous son diplôme, des références supplémentaires telles que « notaire » et « conseiller fiscal agréé ».

La pièce sent *Shalimar*. Elle prend place derrière un bureau en simili-bois foncé.

— Affreux, ce qui est arrivé à M^{me} Mancusi. Vous avez une idée de l'auteur des faits ?

— Pas encore. Vous auriez des choses à nous dire sur elle, madame ?

— Pas vraiment. La seule chose que j'ai faite pour elle, c'est la rédaction du testament, il y a cinq ans.

— Qui vous l'avait adressée ?

— Les pages jaunes de l'annuaire. Je venais d'obtenir mon diplôme et n'avais pas encore de références. Elle a été un de mes seuls clients en six mois. Ça été facile, pour l'essentiel des clauses passe-partout. (Elle ouvre un tiroir et en tire une simple feuille de papier.) Voici un double pour vous. Pas de secret professionnel pour les personnes décédées.

— Il n'y en avait pas d'exemplaire chez M^{me} Mancusi.

— Elle n'en a pas voulu. Pour elle, c'était à moi de le garder.

— Comment ça ?

Barone hausse les épaules.

— Elle n'avait peut-être pas envie que quelqu'un le trouve.

Milo parcourt rapidement le testament.

— C'est tout ?

— Étant donné sa situation, ça n'avait pas besoin d'être très sophistiqué. Ses biens consistent en sa maison, plus une pension et un peu d'argent à la banque. Pas de créances, pas de charges hypothécaires, pas de saisie sur revenus.

— Un seul héritier mentionné.

— Son fils, dit Barone. Je lui ai suggéré les mesures à prendre pour réduire les droits de succession – mettre la maison en indivision avec une clause d'usufruit à vie en sa faveur –, ça ne l'a pas intéressée.

— Pourquoi ?

— Elle ne me l'a pas dit et je n'ai pas cherché à le savoir. Elle était davantage préoccupée par mon tarif horaire ; elle ne voulait manifestement pas dépenser un centime de plus.

Milo me tend le testament. Dans le cas où Anthony Mancusi Junior serait mort avant sa mère, tout revenait à l'Armée du Salut.

— Elle vous a parlé de son fils ? demande Milo.

— C'est un suspect ?

— Nous enquêtons sur tous ses proches.

— Je parie que ça ne fait pas grand monde.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Elle était polie, mais un peu... je ne l'ai pas sentie très sociable. Pas de bavardage, elle allait droit au but. Peut-être aussi pour réduire le prix de la consultation. Vous connaissez cette génération : un dollar est un dollar.

— Pas comme celle d'aujourd'hui, dit Milo.

— Mes deux enfants ont des super jobs, mais leur carte de crédit les met à découvert.

— Mme Mancusi estimait peut-être que son fils était irresponsable et pour cette raison ne voulait pas lui donner la maison.

— Elle ne la lui aurait pas vraiment donnée, seulement... (Barone sourit.) En pratique, ça revenait au même et il se peut donc que vous ayez raison. Mais si elle n'avait pas confiance en lui, elle ne me l'a pas dit. C'est peu dire qu'elle était réservée. Mais polie. Excellente éducation. Ça fait drôle de penser qu'elle a été assassinée. C'était un cambriolage ?

— Il ne semble pas.

— Vous pensez que le fils aurait voulu brusquer les événements ?

— On ne pense rien encore.

— Si vous le dites.

Battement de cils.

Milo se lève.

— Merci pour le double du testament. Et pour la gratuité de la consultation.

— Ça va de soi, dit-elle en lui serrant la main. Votre visite est ce que j'ai eu de plus intéressant de toute la semaine.

Dans l'ascenseur, je dis :

— Ça doit être l'uniforme... Oups, tu n'en portes pas.

— Non, c'est mon eau de toilette – mon eau déviante.

Il est quatre heures quand nous mettons le cap sur le parking de Prestige Rent-a-Car à Beverly Hills. Pendant le trajet, Milo appelle le labo voiture. Deux ou trois cheveux et diverses fibres de laine, coton et lin ont été trouvés dans la Mercedes, mais ni sang ni fluides corporels. L'aspirateur a été passé récemment dans la voiture par quelqu'un qui a pris soin de ne pas laisser d'empreintes. Le labo va démonter la garniture des portières demain, mais les techniciens avertissent Milo de ne pas s'attendre à grand-chose.

— L'histoire de ma vie, dit-il avant d'accélérer. À part sa maison, Ella n'avait pratiquement rien. Tu l'estimes à combien ?

— Dans cette partie de Westwood ? Un million trois, minimum, dis-je.

— C'est ce que je pensais. Bonne aubaine pour un pauvre type comme Tony.

— Ella n'a pas saisi l'occasion de réduire les droits de succession et elle n'a rien fait quand il a abandonné l'appartement d'Olympic pour finir dans ce taudis.

— Maman pensait que c'était un bon à rien et il le savait.

— Le meilleur carburant de l'envie de tout casser, c'est le mépris de soi. Et c'était une femme de soixante-treize ans pleine de santé, encore assez verte, et qui comptait bien rester là encore un moment. Ce qui signifiait que, pour Tony, la pauvreté allait durer.

La radio de la voiture banalisée annonce qu'il faut rappeler le commissariat.

— Ici Sturgis, je suis en route pour... Qui ?... Très bien, dites-leur... demain. Après-midi. Je les appellerai demain matin pour fixer une heure... Traitez-les avec égards. (Déclit.) Les parents d'Antoine Beverly sont passés au commissariat central. On leur a dit que j'étais sur l'affaire, ils veulent me rencontrer. Ça te dit d'être là ? Une présence psychologique peut s'avérer nécessaire.

— Bien sûr. Préviens-moi seulement deux ou trois heures avant.

— Merci... Oh, dis donc, regarde tout ce chrome.

Prestige Automotive Executive Services n'est qu'un parc à voitures en béton fissuré couvert d'un vélum. Panneaux en petits caractères, deux douzaines de véhicules pare-chocs contre pare-chocs et un simple apprentis faisant office de bureau sur le côté.

« Tout ce chrome », c'est une concentration de Porsche, Ferrari, Lamborghini, une colossale Rolls-Royce Phantom, deux coupés Bentley – des cousines plus petites de la majestueuse berline de Nicholas Heubel. Sur le devant, trois Mercedes S600.

Deux gris métallisés, une noire. Une place libre près de la noire.

Des poteaux en fer marquent l'entrée. Entre eux, une chaîne serpente sur le ciment. Un cadenas se ferme sur un anneau passé dans

l'épaisseur du poteau de droite. Clinquant, bon marché. Le rire de Milo manque de gaieté.

— Des millions sur quatre roues et ils se servent d'une saloperie de supermarché ! Même défoncé à tout ce qui déchire, je le crochète quand je veux.

Dans le bureau, un petit homme dans la trentaine, assis à côté d'une table de bridge pliante, écoute du reggae. Le badge épinglé à sa chemise bleue porte son nom, « Gil ». Son cou et ses bras couverts de tatouages évoquent une singulière résistance à la douleur. Ses cheveux noirs sont parfaitement peignés, sa mouche carrée sous la lèvre inférieure a la taille d'un jeton de Scrabble. Le calendrier d'un fabricant d'outillage et les playmates de *Playboy* épinglés au mur me rappellent mes dix ans.

Milo montre sa plaque. Le type éteint la radio.

— Oui, on m'a annoncé votre venue.

— Vous êtes hors des sentiers battus, monsieur...

— Gilbert Chacon.

— Les clients s'y prennent comment pour vous trouver, monsieur Chacon ?

— On ne loue pas directement aux particuliers. Le parc de location est dans La Cienega. Ici, c'est le parc superluxe. On répond aux commandes des hôtels et on les livre.

— Les clients veulent une voiture, vous la leur amenez.

— Ouais, mais on n'a pas affaire à eux directement, seulement aux hôtels. Tout passe sur la note de l'hôtel.

— Il n'y a donc pas beaucoup de passage.

— Personne ne vient ici.

— Quelqu'un y est venu la nuit dernière.

La bouche de Chacon se tord.

— C'était encore jamais arrivé.

— Qu'est-ce qui est prévu pour la sécurité ?

— Une chaîne et un cadenas.

— C'est tout ?

Chacon hausse les épaules.

— Le poste de police est à... quoi ?... une minute d'ici ? Et puis, à Beverly Hills, il y a des flics partout.

— Il y a un gardien de nuit ?

— Non.

— Un système d'alarme ?

— Non.

— Avec toutes ces bagnoles de luxe ?

Chacon tend le bras derrière lui. Ses doigts effleurent la cloison en planches. Le contact doit lui plaire, il se met à caresser le bois.

— Les voitures sont équipées d'une alarme.

- La Mercedes qui a été empruntée aussi ?
- C'est intégré, dit Chacon. Comme à toutes les autres.
- Le système était activé ?

La main de Chacon quitte la cloison pour se poser sur le bureau. Son regard monte vers le plafond bas en Placoplâtre.

- Normalement, oui.

Milo sourit.

- Dans un monde idéal ?
- Je suis le gardien de jour, j'arrive à neuf heures, je pars à seize heures trente. La nuit, c'est le bureau de location qui prend le relais.

- À La Cienega.
- Tout à fait.
- Qui a la clé du cadenas ?
- Moi.

Chacon tire de sa poche une clé au bout d'une chaînette.

- Qui d'autre ?
- Le parc de La Cienega. Peut-être d'autres gens, j'en sais rien. J'ai commencé à bosser ici il y a seulement deux mois.

- Il se peut donc que des doubles de la clé se baladent ?
- Ce serait idiot, fait remarquer Chacon.
- Le cadenas a l'air neuf, dis-je.
- Et alors ?

— Quelqu'un a réussi à défaire la chaîne, dit Milo. A piqué la Mercedes, a parcouru soixante-neuf kilomètres avec, l'a lavée, ramenée avant neuf heures et a remis la chaîne en place – elle l'était quand vous êtes arrivé ?

- Oui oui.
- Quelle heure était-il ?
- Comme je l'ai dit, ils veulent que je sois ici à neuf heures.

Chacon lève à nouveau les yeux vers le plafond.

- Peut-être étiez-vous un peu en retard ?
- Ce serait idiot.
- Vous étiez donc à l'heure.
- Ben oui.
- Lorsque vous êtes arrivé à neuf heures, rien d'inhabituel n'a attiré votre attention ?

- Non.
- Qui est chargé de fermer la chaîne à quatre heures et demie ?
- Moi. (Chacon passe la langue sur ses lèvres.) Et je l'ai fait.
- Que se passe-t-il si une voiture est ramenée après quatre heures et demie ?

— Si elle vient du parc de location, ils ouvrent le cadenas et ils la laissent là.

- Ça arrive souvent ?

- Des fois.
- La nuit dernière ?

Chacon se lève et ouvre un meuble classeur à côté de la fontaine d'eau fraîche. Miss Janvier sourit tandis qu'il compulse les chemises.

— Aucune voiture n'a été ramenée hier. Pour l'instant, on n'en a qu'une dehors, point. La Phantom noire, à l'Ermitage, dans Burton Way. Un cheikh arabe et son chauffeur la prennent trois semaines.

- Les affaires, ça dort ?
- Ça va, ça vient.

Les yeux de Chacon font des allers et retours droite-gauche.

— Quelqu'un est passé ici récemment, s'est intéressé aux voitures ? demande Milo.

- Non.
- Vous savez pourquoi nous vous posons ces questions, monsieur ?
- Non, monsieur.
- La voiture a été utilisée pour un meurtre.

Chacon cligne deux fois des yeux.

- Vous rigolez. Qui a été assassiné ?
- Une gentille vieille dame.
- C'est dégueulasse.

— Oui, vraiment dégueulasse, dit Milo. Elle a peut-être été tuée par un vieux monsieur moins gentil.

Il décrit l'assassin à casquette bleue.

— Non, dit Chacon.

— Vous pensez qu'il est impossible qu'un vieux fasse ce genre de chose ?

— Non, ce que je veux dire, c'est que je n'ai jamais vu quelqu'un comme ça.

— Et quelqu'un qui aurait fait le tour du parc, qui aurait examiné les voitures ?

Chacon fait non de la tête.

— C'est très calme par ici. On ne voit quelqu'un que lorsqu'une voiture est en panne et que La Cienega envoie un mécano.

— Personne n'a rôdé dans le quartier ? Ou seulement traîné par ici ? Qui que ce soit, même un SDF ?

- Sûr que non.
- Sûr et certain ?
- Si quelqu'un était venu, je vous le dirais.

Chacon tend la main pour rallumer la radio. Se ravise. Milo dit :

- Parce que vous voulez coopérer.
- Oui oui.

Nous retournons à la voiture. Introduire le nom de Chacon dans la banque de données fait apparaître une adresse à Boyle Heights. Pas

d'avis de recherche ni de mandat en cours. Trois arrestations dix ans plus tôt. Deux pour violences en bande organisée et une pour vol avec effraction ramené à un vol simple, toutes dans le secteur du Rampart.

— Un ancien membre de gang, dis-je.

— Et on l'a chargé de surveiller des super voitures.

— Il a changé de quartier et pris un boulot normal.

— Il s'est amendé ?

— Ça arrive.

— Mais tu ne le penses pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cette histoire de cadenas neuf... On se demande s'il n'a pas oublié de le mettre, trouvé la chaîne par terre ce matin et acheté un autre cadenas pour le remplacer.

— Tu lis dans mes pensées, dis-je. Et puis, ses yeux qui bougent beaucoup...

— Un vrai flipper. C'est peut-être pire que ça, et quelqu'un l'a payé pour ne pas mettre la chaîne hier soir.

— Ou le meurtrier a croché le cadenas, dis-je. Une saloperie à deux balles.

Il jette un coup d'œil à la cabane.

— Un type qui a le passé de Chacon connaît la musique, il n'a aucune raison de me faire une fleur. Quand j'en saurai un peu plus sur le meurtrier, j'aurai un moyen de pression. Je lui proposerai de fermer les yeux sur sa complicité.

Quand, pas si.

Ça fait du bien de le voir penser à l'avenir.

La réunion avec les parents d'Antoine Beverly est fixée à midi.

En arrivant au bureau de Milo, je trouve un mot sur la porte : « A. Salle 6. »

La pièce la plus spacieuse, au bout du couloir. Un écriteau « Entretien en cours : ne pas déranger » est suspendu à la poignée de la porte.

Je frappe une fois et entre.

Un couple de Noirs quinquagénaires est assis face à Milo. La photo format portefeuille d'un jeune garçon est posée devant la femme, qui, après m'avoir jaugé, reporte son attention sur le cliché.

Son compagnon porte un costume marron tout raide, une chemise blanche, une cravate or tenue par un clip en argent. Un petit drapeau américain est épinglé au revers de sa veste. Ses cheveux gris coupés court sont clairsemés sur le front. Sous sa moustache blanche filiforme, il affiche un perpétuel sourire.

La femme est en tailleur-pantalon anthracite. Sa chevelure ondulée et en hauteur est d'un ton plus foncé que ses vêtements. À contrecœur, elle détourne son regard de la photo et pose les mains à plat sur la table.

Milo dit :

— Monsieur et madame Beverly, je vous présente notre psychologue, le docteur Delaware. Docteur, Gordon et Sharna Beverly. Gordon Beverly se lève à moitié et se rassied.

— Enchantée, docteur, dit sa femme.

Pression de sa main sèche et fraîche. Je m'assieds à côté de Milo. Il dit :

— M. et Mme Beverly m'ont apporté cette photo d'Antoine.

J'examine la photo, peut-être plus longtemps que nécessaire. Un garçon souriant, les yeux clairs, les dents du bonheur. Cheveux courts, chemise bleue, cravate écossaise.

— Docteur, j'étais en train d'expliquer que vous participiez à l'enquête en raison de sa complexité.

— On a bien besoin d'un psychiatre, parce que si ce n'était pas ce fou du Texas, c'en était un de toute façon, dit Sharna Beverly. Je l'ai compris immédiatement et je n'ai pas cessé de le répéter aux autres inspecteurs. (Elle touche le bord de la photo de son doigt à l'ongle

argenté.) Depuis un bon bout de temps. Personne n'a rien fait.

— Ils ont essayé, dit son mari. Mais il n'y avait pas de pistes.

Le regard de Sharna Beverly révèle qu'il a blasphémé. Elle se tourne vers moi.

— Je suis venue vous parler d'Antoine pour que vous compreniez qu'il n'a pas fait de fugue.

— Personne ne l'en a jamais soupçonné, madame, dit Milo.

— Si. Il y a seize ans. On n'arrêtait pas de me dire « il a fugué, il a fugué ». Antoine aimait faire des farces, mais c'était un bon garçon. Nos autres fils allaient à l'université et Antoine voulait en faire autant. Il admirait particulièrement son frère le plus âgé, Brent. Brent est ingénieur du son et travaille sur des films. Gordon Junior est comptable à la Compagnie des eaux et de l'électricité.

— Antoine voulait être médecin, dit Gordon Beverly.

— Vous avez probablement entendu ça des milliers de fois, dit sa femme, mais rien n'est pire que de ne pas savoir. Docteur, soyez franc avec moi : sachant ce que vous savez sur les fous, combien de chances y a-t-il que ce démon du Texas dise la vérité ?

— J'aimerais pouvoir vous donner une réponse sûre, madame Beverly. Mais il n'y a aucun moyen de le savoir. Ce qu'il dit mérite certainement d'être creusé. Toutes les pistes le méritent.

— Voilà, dit-elle, *toutes* les pistes. C'est ce que je disais aux inspecteurs il y a seize ans. Ils répondaient qu'il n'y avait rien de plus à faire.

Je jette un coup d'œil à la photo. Un jeune garçon figé dans le temps.

Sharna Beverly reprend :

— Ils auraient dû avoir la politesse de répondre à nos coups de téléphone.

— Ils y ont répondu au début, et puis ils ont arrêté, fait remarquer Gordon.

— Ils n'ont pas mis longtemps à arrêter, rétorque-t-elle, mettant son mari au défi de discuter.

— J'en suis vraiment désolé, dit Milo.

— Pas la peine d'être désolé, lieutenant. Agissons maintenant.

— Pour en revenir à ce que nous disions, madame, reprend Milo, comment au juste Antoine a-t-il obtenu ce travail de vente de magazines ?

— De vente d'abonnements à des magazines, précise Gordon Beverly. Dans un bon quartier blanc, soi-disant sûr.

— Il ne demande pas quoi, mais comment, objecte sa femme. Antoine l'a trouvé à l'école. Quelqu'un avait collé un prospectus sur le tableau d'affichage juste avant les vacances d'été. Antoine adorait travailler.

— Antoine avait des ambitions, dit son mari. Il parlait de devenir chirurgien. Il aimait tout ce qui est scientifique.

— Le prospectus donnait l'impression que c'était de l'argent facile, que les magazines se vendaient tout seuls, sautaient dans les mains des gens, poursuit Sharna Beverly. J'ai dit à Antoine que c'était idiot, mais il n'y a pas eu moyen de le convaincre. Il a noté le numéro et est allé à une réunion un samedi. Il a emmené deux amis avec lui, ils se sont fait embaucher tous les trois. On les a envoyés à Culver City, qui à l'époque était entièrement blanche. Ils ont travaillé cinq jours d'affilée et c'est Antoine qui a vendu le plus d'abonnements. Le lundi suivant, il n'est pas rentré à la maison.

— Antoine ou les deux autres garçons ont-ils eu des expériences désagréables pendant le travail ? demandé-je.

— D'après Antoine, deux ou trois personnes les ont injuriés et leur ont claqué la porte au nez, répond Sharna.

— Elles les ont traités de « sales nègres ». Et d'autres insultes du même genre, précise Gordon.

— Pourquoi ils ont envoyé ces garçons dans un quartier blanc, je ne l'ai jamais compris, dit Sharna. À Crenshaw aussi les gens lisent des magazines.

— C'était plus sûr, apparemment, observe son mari.

— Apparemment, ça ne l'était pas, réplique-t-elle sèchement.

Il lui touche le coude. Elle l'écarte pour éviter le contact. Passe la main sur la photo.

— Ils ont lâché ces enfants dans un endroit où ils ne connaissaient personne.

— Est-ce que, il y a seize ans, les inspecteurs ont interrogé les gens du quartier où Antoine démarchait ? demande Milo.

— Ils prétendaient avoir parlé à tout le monde, dit Sharna. Dans le cas contraire, vous croyez qu'ils vont le reconnaître ?

Elle se croise les bras sur la poitrine.

— Quel est le nom de la société qui avait engagé Antoine ? demande Milo.

— Jeunes Actifs, répond Sharna. Ils ont fermé après la disparition d'Antoine. Du moins à L.A.

— À cause de sa disparition ?

— Après ça, les écoles ne les ont plus laissés déposer de publicité dans leurs locaux. Je suis allée à la bibliothèque pour faire une recherche informatique sur leur nom et je n'en ai trouvé aucune mention. C'était hier, quand on a su qu'on viendrait ici. La seule personne dont je me souviens est un certain M. Zint, qui m'avait appelée pour me dire combien il était désolé. J'ai bien vu qu'il avait peur d'éventuelles poursuites. Il ne savait rien d'utile.

— Antoine travaillait avec deux amis, dis-je.

— Will et Bradley, répond Sharna. Wilson Good et Bradley Maisonette. Amis depuis le jardin d'enfants. Ils pleuraient comme des bébés. Ils disaient que c'était Antoine qui vendait le plus. (Sourire gêné.) Antoine était capable de vous persuader de n'importe quoi.

Milo note les noms.

Sharna Beverly prend la photo et la porte à sa poitrine. Ses doigts couvrent le haut du visage d'Antoine dont l'éternel sourire me fait mal aux yeux.

— Brad ou Will ont-ils mentionné quelque chose d'anormal pendant ces cinq jours ? demandé-je.

— Non, et je leur ai posé la question, répond-elle. La fourgonnette les déposait l'un après l'autre dans Culver City. Antoine descendait le premier et était censé être ramassé le dernier. Le lundi, à l'heure dite, il n'était pas là. La fourgonnette a attendu une heure, puis a parcouru le quartier à sa recherche. Ensuite, M. Zint a ramené Bradley et Will à l'école, où il venait toujours les prendre. Puis il a appelé la police. Bradley et Will étaient secoués, surtout Bradley. Il avait déjà réchappé à des coups de feu tirés d'une voiture.

— Pas dans notre quartier, souligne Gordon. En visite chez un cousin à Compton.

— Si c'était moi, dit Sharna, j'irais immédiatement au Texas travailler ce démon au fer rouge, je l'électrocuterais en le passant au détecteur de mensonges, comme les Al-Qaïda de Guantánamo. Ça mettrait vite les choses au clair.

Elle jette un regard noir à son mari. Il tripote le drapeau agrafé à son revers de veste.

— Lieutenant, reprend-elle, vous y croyez, vous, à cette histoire que raconte le démon du Texas ?

— J'aimerais bien, madame Beverly, répond Milo. La triste vérité est que ces voyous mentent comme ils respirent et feraient n'importe quoi pour échapper à la mort.

— Qu'est-ce que vous envisagez, alors ?

— Au risque de vous décevoir, madame, je reprendrais les choses du début. Compte tenu que Bradley Maisonette et Will Good étaient proches d'Antoine, commençons par eux. Vous avez une idée de l'endroit où je peux les trouver ?

— Ça n'est pas dans le dossier ?

— Le dossier est très incomplet, madame.

— Hum... Will est entraîneur de football dans une école catholique, je ne sais pas laquelle.

— St. Xavier, dit Gordon Beverly.

Elle le regarde, sidérée.

— C'était dans le journal, la *Sentinel*, Shar. Il y a quelques années, il était entraîneur à Riverside, puis il est venu ici. Je l'ai appelé pour lui

demander s'il se souvenait de quelque chose à propos d'Antoine. Il a répondu que non.

— Non mais voyez-vous ça ! dit-elle. Il y a d'autres choses que tu ne m'as pas dites ?

— Inutile de parler quand il n'y a rien à dire.

Sharna Beverly enchaîne :

— Bradley Maisonette n'a pas bien tourné. À ce que j'ai entendu dire, il a passé le plus clair de son temps en prison. Il n'avait pas un bon cadre familial.

— Nous, on est une famille unie, précise Gordon. Antoine est rentré à la maison tout excité à l'idée de tout l'argent qu'il allait gagner, j'étais content pour lui.

— « Les magazines se vendent tout seuls, disait-il, les gens adorent les magazines », reprend Sharna. Je lui ai dit : « Antoine, quand ça a l'air trop beau pour être vrai, ça l'est vraiment. » Je lui ai dit qu'il fallait que je voie les gens qui s'occupaient de cette affaire, que je m'assure qu'ils ne profitaient pas de lui. Il a piqué une crise, il faisait des bonds, il suppliait, il implorait : « Fais-moi confiance, maman. Ne me fais pas honte, maman, les parents des autres ne se mêlent pas de ça. » J'ai dit : « Parce que les gens sont idiots, je devrais l'être aussi ? » Antoine a continué à supplier, il m'a fait son sourire... (Regard en coin à la photo. Elle se mord les lèvres.) Je lui ai dit : « L'ennui aujourd'hui, c'est que tout le monde démissionne. » Mais il a continué à me tanner, comme quoi, si je me montrais, il allait perdre la face tout l'été devant Will, Brad et tous les autres. Puis il a apporté son bulletin scolaire, A pour la moitié des notes, B pour l'autre moitié, comportement parfait. Il soutenait que c'était une preuve d'intelligence et qu'on pouvait lui faire confiance. (Son buste s'affaisse.) Alors j'ai cédé. La plus grosse erreur que j'aie commise de ma vie, et que je paie depuis seize ans.

— Chérie, je n'arrête pas de te le répéter, il n'y a pas de raison... commence Gordon.

Sharna le fusille du regard.

— Je sais. Quand tu me l'as répété, tu me le répètes encore.

Elle se lève, va à la porte et la referme sans bruit derrière elle, exprimant sa colère plus clairement que si elle l'avait claquée.

— Désolé, dit Gordon Beverly.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur, répond Milo.

— C'est une bonne épouse et une bonne mère. Elle ne mérite pas ce qui lui est arrivé.

— Ce qui vous est arrivé à tous les deux.

Un tremblement agite le visage de Gordon Beverly.

— C'est peut-être pire pour une mère.

— Belle partie de rigolade, dit Milo lorsque nous nous retrouvons seuls dans le bureau. Maintenant, j'ai le cœur en morceaux et des gens bien marchent dessus. Il est temps de jeter un œil à ces Jeunes Actifs, en comptant sur la maigre chance qu'ils soient toujours en activité et que Mme Beverly soit passée à côté.

Ce n'est pas le cas. Il entreprend de retrouver les amis d'Antoine.

Le nom de Wilson Good fait apparaître plusieurs références à des matchs de football joués par l'équipe de l'école secondaire privée St. Xavier, dans L.A. Sud. Outre ses fonctions d'entraîneur, Good y dirige la section d'éducation physique.

Bradley Maisonette a un casier judiciaire chargé. Plus d'une douzaine de condamnations pour usage ou trafic de stupéfiants, plus les petits vols qui sont le gagne-pain du drogué.

Sa dernière mise en liberté conditionnelle date de onze mois. Son adresse dans le centre-ville est celle d'une chambre subventionnée par l'État. Milo téléphone à son contrôleur judiciaire, tombe sur sa boîte vocale, laisse un message.

Il tire un panatela de la poche de sa chemise, ôte le plastique, mouille le bout, mais garde le cigare à la main.

— Tu vois autre chose que je pourrais faire ?

— Pourquoi le Texas n'envoie-t-il pas, tout simplement, Jackson ici pour lui faire indiquer les endroits où il a enterré les cadavres ?

— Parce qu'il y a un gros risque d'évasion... Il a fait quatre tentatives, a presque réussi une fois, et a blessé un gardien. En aucun cas ils ne le laisseront sortir tant que la police, sur place, n'aura pas solidement confirmé ses déclarations. Jusqu'ici, trois se sont révélées fausses – il ne savait pas qu'on avait déjà trouvé les auteurs des meurtres qu'il s'attribuait. Ce salopard cherche probablement sur Internet des horreurs dont il peut se vanter. Malheureusement, on ne peut pas l'écarter, l'enjeu est trop important. Avec le dossier d'Antoine, on aurait peut-être une piste, mais il faudrait déjà que je mette la main dessus.

— Où sont les inspecteurs qui y ont travaillé au départ ?

— L'un est mort, l'autre vit quelque part dans l'Idaho. Du moins, c'est là qu'est versée sa pension. Mais il n'a pas répondu à mes appels. En attendant, il y a Ella Mancusi, dont le cadavre est tout juste froid. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que je vais faire très mal aux Beverly.

Il range l'ébauche du nouveau dossier de l'affaire Antoine Beverly dans un tiroir. Change d'avis et le pose près de son ordinateur.

— J'ai commencé à faire surveiller Tony Mancusi – trois porteurs d'uniformes flambant neufs qui ne demandent qu'à être en civil. Toujours pas de meurtres signalés la nuit où la Bentley a été empruntée et M. Heubel avait fait nettoyer à fond la voiture le jour où

Sean l'a examinée ; les chances de trouver du nouveau sont donc inférieures à zéro. Je mets ça dans le bas de la pile.

— Il y a une chance d'avoir les médias pour l'affaire d'Ella ?

— Tu connais le *Times* : p't-êt' ben qu'oui, p't-êt' ben qu'non. D'après le service de presse, il devrait y avoir quelque chose au journal de six heures ce soir.

Son téléphone sonne. Il décroche, écoute, note quelque chose, coupe la communication.

— C'était un message d'un des cousins d'Ella, de ceux qu'elle ne fréquentait pas, paraît-il. Il veut me parler. Il travaille pas loin d'ici, dans un magasin de luminaires à l'angle d'Olympic Avenue et de Barrington. Peut-être que les dieux nous sourient.

Brilliant Crystal and Lighting, cent mètres carrés de lumière éblouissante. Aaron Hochswelder nous accueille à la porte, annonce qu'il est propriétaire des lieux et qu'il a envoyé ses employés faire une pause café. Il nous fait passer derrière la salle d'exposition. La chaleur des dizaines d'ampoules me brûle la nuque. La lumière aveuglante évoque les descriptions de ceux qui ont frôlé la mort.

Hochswelder : la soixantaine, grand et efflanqué, cheveux encore noirs, visage chevalin, yeux de renard. Il porte une chemisette verte, un pantalon kaki à pli et des oxfords parfaitement cirées.

— Merci d'être venus rapidement, dit-il. Ma démarche est peut-être discutable, mais j'ai besoin de vous parler. Je n'arrive toujours pas à croire à ce qui est arrivé à Ella.

— C'était votre cousine, dit Milo.

— Ma cousine germaine. Son père était le frère aîné du mien. Elle me gardait quand j'étais petit. (Son attention est brusquement attirée par une ampoule éteinte sur un lustre vénitien. Il lève le bras, la fait tourner et elle se rallume.) Vous avez une idée de l'identité de l'assassin ?

— Pas encore. Tout ce que vous pouvez nous dire sera utile, monsieur.

Aaron Hochswelder se mordille l'intérieur de la joue.

— Je ne suis pas vraiment certain de devoir vous dire ça, mais avez-vous rencontré son fils, Tony ?

— Oui.

— Qu'en pensez-vous ?

— À quel sujet ?

— Sa... personnalité.

— Il semble être dans une mauvaise passe.

— Ça laisse supposer qu'il a été dans une bonne.

— Une vie difficile ? demande Milo.

— Par sa faute. (Les maigres avant-bras de Hochswelder se tendent.)

Je ne veux pas faire d'histoires, mais...

— Quelque chose vous tracasse à propos de Tony ?

— C'est dur de dire ça d'un parent, mais il serait peut-être bon que vous l'envisagiez...

— Comme meurtrier éventuel ?

— C'est un peu pénible... Je ne dis pas qu'il a effectivement commis une chose pareille...

— Mais... relance Milo.

— Peut-être pas lui, mais des voyous de sa connaissance ? Je ne dis pas qu'il en connaît. Mais seulement... Écoutez, c'est pénible, j'ai l'impression d'être un traître. (Hochswelder inspire par le nez, expire par la bouche.) Tout ce que je dis, c'est que Tony est le seul qui me vienne à l'esprit. Dans la famille.

— Il nous a dit que la famille n'était pas très importante, point.

— C'est lui qui a choisi de ne plus voir personne.

— Personne, c'est-à-dire ?

— Moi, ma femme, nos enfants, mon frère, sa femme et leurs enfants. Mon frère est dentiste, il habite à Palos Verdes. Aucun des enfants n'est ami avec Tony. Ce qui, franchement, nous convient très bien.

— Mauvaise influence ?

Hochswelder fait craquer ses articulations.

— Je ne voudrais pas que vous vous fassiez des idées, que vous pensiez que j'ai une dent contre Tony. C'est seulement... Il m'a téléphoné ce matin, pour sa mère. C'est comme ça que je l'ai appris. Première fois que je l'entendais depuis des années. Il m'a dit qu'il n'avait pas la force de téléphoner aux autres et que c'était à moi de le faire. Il s'est déchargé sur moi. Pour l'enterrement, pareil, j'ai compris qu'il voulait que je m'en occupe. Financièrement et tout.

— Il était comment quand il a appelé ?

— Ni pleurs ni sanglots. Plutôt... à l'ouest.

— C'est-à-dire ?

— Très loin. Il planait.

— Il touche à la drogue ?

— Quand il était ado, oui. D'après mes enfants. Je pense aussi... la famille pense qu'il est peut-être homo – ça fait beaucoup de problèmes, tout ça.

— Pourquoi la famille pense-t-elle ça ?

— On n'a jamais entendu dire qu'il sortait avec des filles. Et parfois il... Il n'est pas efféminé, mais tout à coup il lui arrive de faire, comment dire ?... tante, vous voyez ? Il se donne un *genre*. On en parlait souvent. De la façon dont Tony – clac – rejetait ses cheveux en arrière, battait des cils. Et puis – clac – se conduisait de nouveau normalement.

— La dernière fois que vous l'avez vu, c'était quand ?

— Ça doit être pour Thanksgiving il y a quatre ans. Mon frère avait organisé une petite réunion familiale et Tony est venu avec Ella. Apparemment, il ne donnait pas souvent ses vêtements à nettoyer. Il avait pas mal grossi. Il avait peut-être déjà mangé, parce qu'il n'a pas fait honneur au repas de Len. Il s'est levé avant le dessert pour aller aux toilettes et, en revenant, il a prévenu qu'il avait appelé un taxi. Il est allé l'attendre dehors. Ella était très gênée. On a tous fait comme si de rien n'était et le repas s'est poursuivi normalement.

— Avait-il une raison de partir tôt ?

— Justement non, il n'y avait eu aucun conflit, rien. D'un seul coup, vlan, il se lève et annonce qu'il s'en va. Comme si quelque chose l'avait exaspéré. Mais, je vous le jure, il ne s'était rien passé.

— Tony est impulsif ? demande Milo.

Hochswelder se gratte la tempe.

— Pas vraiment, je ne dirais pas ça, non. Au contraire, il a toujours été du genre calme. Il est incompréhensible.

— Son côté efféminé.

— Oui, ça, et le fait de se comporter bizarrement – se lever avant le dessert et s'en aller, par exemple. Rester toujours à l'écart. Son père était comme ça aussi, mais au moins il venait aux réunions de famille et faisait semblant d'être sociable. Même si, franchement, la plupart du temps il restait assis dehors à fumer – un gros fumeur, c'est ce qui explique sa crise cardiaque. Il travaillait pour une compagnie laitière qui fournissait les studios et c'est là qu'il avait trouvé un job à son fils. À la Paramount, je crois. Homme à tout faire, déplacer le matériel... Mais ces boîtes paient bien. Les syndicats y sont forts. Tony Junior aurait pu être tranquille financièrement, mais il a invoqué un mal de dos, il a quitté son emploi et depuis il ne fait rien.

— « Invoqué » ?

— Je suis sûr qu'il avait mal. Des douleurs, on en a tous.

— Parlons de la drogue.

— Tout ce que j'en sais, c'est d'après les enfants.

— Vos enfants ?

— Les miens et ceux de mon frère Len. Tony n'est pas un grand sujet de conversation, mais parfois ça vient sur le tapis. On parle de tout dans notre famille.

— D'après ses cousins, il prenait quoi ?

— Ils ne savent pas précisément. C'était plutôt une défonce chronique, d'où son échec scolaire. Ce qui était dur pour Ella, je suis sûr. L'instruction comptait énormément pour elle.

— Elle vous avait fait part d'une déception ?

— Ella n'était pas du genre à se confier. Mais tout le monde avait l'impression que Tony la décevait beaucoup. Par ailleurs, je crois qu'il

joue. À vrai dire, je le sais. Mon fils Arnold l'a vu dans un casino indien près de Palm Springs. Arnold et sa famille étaient en vacances et avec Rita, sa femme, ils jouaient aux machines à sous – juste pour passer le temps, ils ne sont pas joueurs. Lorsqu'ils sont allés récupérer leurs enfants à la crèche du casino, Arnold a aperçu Tony à la table de blackjack. Il allait pour lui dire bonjour, alors que Tony et lui ne se fréquentaient pas, juste pour se montrer amical. Mais Tony a joué une main ; il a perdu tout son argent et il a quitté la table en jurant. Arnold a pensé que le moment n'était pas à la convivialité.

— Vous avez d'autres exemples attestant que Tony joue ?

— Non, mais Arnold a dit qu'à la façon dont Tony se tenait à la table – tout voûté, cachant ses cartes –, il donnait l'impression d'être un habitué.

— Drogue et jeu, dit Milo. Autre chose ?

— Et gay, lui rappelle Hochswelder. Mais je n'accuse pas, je transmets. Je ne veux pas que vous croyiez que j'ai quelque chose contre Tony. Il me fait de la peine. Franchement, Tony père ne devait pas être facile à vivre. Lui avait vraiment mauvais caractère, le sang chaud des Italiens. Mais après ce qui est arrivé à Ella... j'ai pensé que je devais vous toucher un mot de tout ça.

— De manière purement théorique, monsieur Hochswelder, dit Milo, supposons que Tony ait un lien avec le meurtre d'Ella. Vous verriez quel mobile ?

— Oh, lieutenant, je n'irais pas si loin.

— Simple hypothèse. Entre nous, conversation privée.

Hochswelder se mordille la lèvre supérieure.

— Connaissant Ella, elle a probablement tout laissé à Tony. Aucune raison de ne pas le faire, c'était son seul enfant. Quoique, à mon avis, donner de l'argent à quelqu'un qui ne travaille pas, c'est comme le jeter aux cabinets.

— Vous ne croyez pas à la lésion vertébrale de Tony.

— Qui sait ? Ça ne regarde que lui et Dieu.

— Comment décririez-vous les rapports de Tony avec sa mère ?

— Je vous l'ai dit, Ella ne disait rien de personnel.

— Vous est-il arrivé de percevoir de l'animosité entre eux ?

— Non, je ne peux pas dire ça. Sauf à ce Thanksgiving.

— Ella s'est fâchée contre lui ?

— Tous les deux avaient l'air tendus en arrivant. Ella affichait une sorte de sourire figé, comme si elle faisait semblant d'être heureuse.

— Et Tony ?

— Parti dans son monde.

— Vous avez une idée de ce qui avait pu provoquer cette tension ?

— Pas la moindre.

— Passons à autre chose, dit Milo. Qui étaient les amis d'Ella ?

— Je ne lui en ai jamais connu, répond Hochswelder. Tony père et elle avaient tendance à rester seuls. Tous les ans, on l'invitait à Noël, on lui disait d'amener Tony Junior. Tous les ans elle arrivait avec une belle corbeille de fruits. Lui n'est jamais venu. Franchement, on se demandait si elle lui en avait parlé.

— Pourquoi ne l'aurait-elle pas fait ?

— Elle savait qu'il était asocial. Et après cette histoire à Thanksgiving il y a quatre ans, elle était peut-être gênée.

— Son départ avant le dessert.

Hochswelder ajuste une ampoule.

— Croyez-moi, lieutenant, ça vaut le coup d'attendre nos desserts. C'est ma femme qui les prépare, et la femme de mon frère aussi. Cette année, on a eu droit à six tartes, plus du pudding et de la compote. Tony regardait le déploiement des plats préparés par les femmes et, en voyant sa tête, vous auriez cru qu'on essayait de lui faire manger des cochonneries.

Nous sortons du magasin de luminaires dans la douceur du soir.

— C'est l'enfer de Dante là-dedans, dit Milo. Charmant bonhomme, hein ?

— Il se défend de dire du mal de Tony.

On retourne à la voiture banalisée et il prend le volant.

— Clan très uni, sauf quand il ne l'est pas. Ce qu'il a dit t'a donné des idées ?

— Sa description des Mancusi est intéressante. Père asocial, mauvais caractère, famille repliée sur elle-même. Les pères maltraitants ont un talent remarquable pour parquer le troupeau et l'enfance de Tony n'a pas dû être très heureuse.

— Tu y vois une raison pour que le fils ait suffisamment de haine en lui pour faire massacrer sa mère ?

— Les enfants maltraités peuvent en vouloir à celui des parents qui ne les a pas protégés. Moskow dit que lorsque Tony allait voir sa mère elle ne sortait jamais pour le raccompagner – c'est donc qu'il y avait des problèmes.

— Elle se levait de son fauteuil pour le journal du matin, mais pas pour Tony.

— Et c'est là qu'elle y a eu droit, dis-je. Intéressant.

— Tu ne vas pas un peu vite ?

— Peut-être pas. Par les symboles, on peut accéder à toutes sortes de zones sombres.

— Le gars Tony, avec la fureur archaïque et la douleur chronique qu'il trimbalait depuis l'enfance, ne peut pas tourner bien rond...

— Tant qu'Ella l'a aidé financièrement, il a été capable de maîtriser ses sentiments, dis-je. Elle ferme le robinet, il y voit un nouvel abandon. Il vient lui rendre visite, plaide sa cause, elle dit non. Il discute. Elle se fâche. Si, sous l'effet de la colère, elle a menacé de modifier son testament, de tout laisser à l'Armée du Salut, ç'a pu être la raison.

— Elle a dit à Barone qu'elle ne voulait pas d'exemplaire du testament chez elle. Peut-être pour le mettre à l'abri de Tony.

— Un million trois pour cette maison, c'est plus que tentant. S'il est vraiment accro au jeu, il connaît peut-être des truands prêts à faire le boulot.

Milo conduit en silence un moment.

— C'est aussi logique que n'importe quel scénario, mais Hochswelder a collé à Tony l'étiquette de joueur invétéré sur la base d'un témoignage de seconde main et d'un épisode unique. Et il n'aime pas Tony, donc tout ce qu'il dit est suspect.

Une rue plus loin :

— Un gros un peu négligé, ni décorateur, ni fleuriste, ni chorégraphe, et qui serait pédé ? Impossible.

Je ris.

— Tu considères que le sexe a quelque chose à voir là-dedans ?

— Pas toi ?

— Où tu veux en venir ?

— Un autre motif de réprobation maternelle, fait-il. Il arrive que les parents soient tatillons sur ce chapitre.

De retour au commissariat, il se fait transmettre le rapport du flic en civil chargé de surveiller Tony Mancusi. L'individu est sorti une fois de son appartement pour aller acheter un burrito et un soda à un stand de Sunset, près de Hillhurst Avenue. Pas loin de chez lui à pied, mais il a pris sa voiture et s'en est servi de salle à manger sur le parking.

— L'agent Ruiz a également observé que le sujet a jeté ses emballages par terre par la vitre au lieu d'aller les déposer dans une poubelle à trois mètres de là. L'agent Ruiz a commencé à remplir un formulaire d'infraction. Quand j'ai fait remarquer à l'agent Ruiz que laisser des déchets sur une propriété privée était une incivilité mais pas un délit, il a été déçu, visiblement.

— Zélé, dis-je.

— Vingt et un ans, sorti de l'école depuis six mois. Les deux autres sont aussi jeunes. J'ai l'impression de diriger une crèche, mais au moins ils sont motivés.

— Mancusi est allé quelque part après avoir déjeuné ?

— Il est rentré directement chez lui et il y est encore. J'aimerais avoir une bonne raison d'obtenir ses relevés d'appels téléphoniques.

Il remue les messages déposés sur son bureau, met à la corbeille les quatre premiers, lit le cinquième et dit :

— La vie nous réserve toujours des surprises. Sean devient créatif.

Binchy, bien que toujours sur les vols de voitures, a continué à dépouiller les procès-verbaux, à la recherche d'incidents qui se seraient produits pendant que la Bentley a été empruntée. Comme Milo, il n'a trouvé ni homicides, ni vols, ni agressions. Mais le jeune inspecteur, en allant plus loin, a découvert un cas de disparition.

Milo l'appelle, pousse un grognement approbateur, écoute les détails.

— Katrina Shonsky, vingt-huit ans, race blanche, blonde, yeux marron, un mètre soixante, cinquante kilos. Sortie faire la fête cette nuit-là avec des amies, repartie seule en voiture chez elle, pas de nouvelles depuis. La mère l'a signalé trois jours après. Plus le temps que ça entre dans le système informatique.

— Bravo, Sean. Tu diriges une bonne crèche, Papa Sturgis, dis-je.

M. et Mme Royal Hedges habitent un vaste appartement en copropriété, style loft, au quatorzième étage d'un immeuble luxueux de Wilshire Corridor. Les murs en verre donnent vers le sud, non pas sur l'océan mais sur Inglewood, Baldwin Hills, les couloirs aériens de l'aéroport de L.A. L'altitude et la nuit sans étoiles transforment des kilomètres de lotissements en un spectacle lumineux.

Installés sur un canapé Roche Bobois noir, Royal et Monica Hedges fument tous les deux. Sol de l'appartement en granit noir, murs en plâtre blanc diamantin, toiles de grande dimension, tachistes à dominante grise.

Monica Hedges, entre cinquante et soixante ans, toute petite, blonde et maigre, voire desséchée, a les yeux marron très maquillés, le visage lifté au-delà du raisonnable et de fort belles jambes mises en valeur par une robe noire.

Royal Hedges, soixante-dix ans au minimum, moumoute brun-roux convaincante et barbiche assortie, porte une chemise en soie rouge, un pantalon blanc, des mocassins de daim rose sans chaussettes. Il cache son quatrième bâillement derrière ses mains couvertes de taches de vieillesse et fait tomber la cendre de sa cigarette dans un cendrier chromé.

— Katrina est ma seule enfant, dit Monica. De mon deuxième mariage. Son père est parti depuis longtemps.

— Disparu ? s'enquiert Milo.

— Mort.

D'après le ton de sa voix, ce n'est pas une grosse perte. À voir ce qu'exprime le langage corporel du troisième mari, le veuvage ne concerne qu'elle.

— Je ne panique pas, lieutenant, reprend-elle, je m'inquiète un peu. Katrina a déjà fait des bêtises, mais là ça fait plus d'une semaine. Je me fais du souci, comme toutes les mères. Pourtant je sais que je vais la voir débarquer avec une de ses excuses idiotes.

Royal dit « Je reviens », lui tapote le genou et quitte la pièce.

— Les bonshommes et leur plomberie... commente Monica Hedges. Il ne va pas arrêter de se lever. Nous sommes mariés depuis deux ans, il ne connaît pas vraiment Katrina.

— Y a-t-il des amis ou des parents que Katrina aurait pu aller voir ? demande Milo.

— Vous pensez à la famille de son père ? Certainement pas. Norm Shonsky ne faisait pas partie de sa vie et sa famille non plus.

Geste désinvolte. Elle semble trouver normal que, pour une simple disparition, un gradé comme Milo se déplace à domicile. Vu les revenus de madame, madame est probablement habituée à être servie.

— Et puis, Katrina ne rend pas visite aux gens. Sur un coup de tête, elle ramasse ses affaires et elle s'en va.

— Pour aller où, madame ?

Autre geste vague de la main.

— N'importe où. Mexique, Europe. Une fois, elle est même allée à Tahiti. C'est ça ses bêtises : elle trouve un vol charter sur Internet, ne fait aucun préparatif et embarque avec un total je-m'en-fichisme.

— Seule ?

Silence.

— Madame Hedges ?

— Elle a des hommes dans sa vie, je suppose, dit-elle. Si elle ne voyage pas avec eux, elle est capable d'en trouver pendant le voyage. Elle ne manque jamais de tout me raconter en rentrant.

— De vous raconter quoi ?

— Qu'elle s'est conduite d'une façon que je n'aime pas. Elle le fait uniquement pour me contrarier. Sauf les fois où elle néglige d'emporter assez d'argent et m'appelle au secours. Dans ces cas-là, on dirait Travel Channel[6] ../MEP/Kellerman, Jonathan/Habille%20pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark10 : elle est intarissable sur les sites, les musées, les vieilles pierres. (Elle aspire avidement la fumée.) J'aime ma fille, lieutenant, mais elle est parfois fatigante.

— La dernière fois que vous l'avez vue, c'était quand ?

Hésitation.

— Il y a environ un mois. On n'était pas en conflit, pas du tout. Mais Katrina s'était mis dans la tête qu'elle devait être indépendante. Autrement dit, pas de contact avec sa mère jusqu'à ce que ses finances en décident autrement. Je n'aurais jamais rien su si une amie ne m'avait pas appelée pour me demander si Katrina était chez moi.

— Quelle amie ?

— Une certaine Beth Holloway. Je ne l'ai jamais vue. Elle était en boîte avec Katrina, mais elles sont parties chacune de son côté. Elle n'a pas de nouvelles depuis.

Milo lit à haute voix l'adresse de Van Nuys mentionnée sur le permis de conduire de Katrina Shonsky.

— Adresse toujours valide, madame ?

— Oui.

— Katrina vit seule ?

— Oui. Dans un dépotoir.

— En ce moment, elle a des hommes dans sa vie ?

— Pas que je sache, répond Monica Hedges en baissant le ton à la fin de la phrase, comme si elle doutait de sa véracité. Katrina a tendance à protéger sa vie privée.

— Elle est depuis combien de temps à cette adresse ?

— Quinze mois.

Elle écrase sa cigarette, regarde la traînée de fumée se dissiper.

— À propos de vous exclure...

— Elle ne me tient pas au courant.

— Ne le prenez pas mal, madame, mais vous pensez qu'elle cache quelque chose ?

— C'est possible, lieutenant. Si elle était sortie avec une pointure, je suis sûre qu'elle me l'aurait fait voir, uniquement pour me prouver que je me trompe.

— Que vous vous trompez sur quoi ?

— C'est une fille superbe. Je ne cesse de lui répéter qu'elle doit relever le niveau de ses fréquentations, évoluer dans un milieu différent. Royal et moi sommes membres du Riviera Country Club. Il y a sans arrêt des petites occasions de sortir. Quand j'appelle Katrina pour la prévenir, ça la fait rire et elle devient très désagréable.

— Elle préfère s'organiser à sa façon.

Les yeux de Monica se tournent vers la porte de l'appartement.

— Je suis certaine qu'elle va se retrouver à sec et rappliquer, le bec enfariné, d'un moment à l'autre.

— Auriez-vous une photo récente qu'on pourrait garder ?

Après avoir pris une autre cigarette, elle traverse le séjour et disparaît. On entend des voix étouffées qui discutent, âprement.

Elle revient seule, la cigarette pas allumée dans une main, un tirage brillant 7 x 12 dans l'autre.

— C'était il y a quatre ans, mais Katrina n'a pas beaucoup changé. (Elle se touche la joue.) De bons gènes. C'était au mariage d'une cousine. Katrina était demoiselle d'honneur. Ce qu'elle a pu râler après la robe...

Jolie fille au visage en cœur, robe en satin très épaulée couleur chair nécrosée. Mancherons mal coupés, trop haut sur ses bras lisses. Corsage court, carré, peu flatteur. Cheveux blonds ramenés en hauteur et frisés en anglaises qui ressemblent à des saucisses cuivrées. Les lèvres dessinent quelque chose comme un sourire, mais le reste du visage n'exprime que dédain.

— Vous êtes donc presque sûre qu'il s'agit d'une escapade, mais vous avez signalé sa disparition pour plus de sûreté, dit Milo.

— Je sais qu'elle n'est pas partie loin parce qu'elle n'a pas pris son passeport.

— Vous êtes allée chez elle ?

— J'ai persuadé le propriétaire de me laisser entrer et j'ai regardé

partout. J'en ai profité pour mettre de l'ordre – Dieu sait que ce n'était pas du luxe. Son passeport était dans le tiroir de la commode. Si elle a emporté des vêtements, elle n'en a pas pris beaucoup, lieutenant. Mais Katrina est capable de sauter dans un avion avec son sac à main et sa carte de crédit.

— Vous êtes caution pour sa carte ?

— Ça, non ! Fini ce genre de choses, Katrina a exagéré. Elle a maintenant une Visa avec 1 000 dollars par mois au maximum et elle doit payer ses factures. Grosso modo, elle y arrive, il faut reconnaître.

Elle croise les doigts.

— Pas de passeport, pas de vêtements, dit Milo. Pas grand-chose à voir avec des vacances.

— Dans certains des endroits où elle va, vous n'avez besoin que d'un bikini et d'un verre à pied. Possible aussi qu'elle ait profité de la ristourne de son employeur pour s'habiller.

— Elle travaille dans la mode ?

— Elle vend des vêtements à la boutique La Femme, à Brentwood. Vulgaire et hors de prix, à mon avis. Je lui ai dit que je pourrais probablement lui trouver une place chez Harari ou dans une boutique de Rodeo Drive par l'intermédiaire de Royal. Il était dans la confection. Il avait une énorme société qui travaillait pour des grands couturiers.

Elle joue avec sa cigarette pas allumée, tend la main vers un briquet en onyx blanc. Milo la devance.

— Le travail de Katrina est sans avenir, dit-elle entre deux bouffées. Comme tous ses emplois. Si vous voulez mon avis, elle pense qu'elle ne mérite pas mieux parce qu'elle manque d'instruction. Elle a quitté le lycée, elle a passé son diplôme en candidate libre et fait un semestre à Santa Monica Community. L'idée, c'était de faire deux années et d'entrer à l'université. Au lieu de ça, elle a vendu des chaussures chez Fred Segal. Ils l'ont mise à la porte : pas assez assidue. Je lui ai dit d'en profiter pour reprendre les cours à Santa Monica – il ne lui restait plus qu'un an et demi. Rien à faire.

— C'est un peu une rebelle, votre Katrina, dis-je.

— Un peu ? (Rire guttural.) Messieurs, j'adore ma fille, mais je suis persuadée que, de son point de vue, elle n'existe vraiment qu'en s'opposant à moi. Elle a toujours été difficile. Bébé, elle avait des coliques... visage mignon comme un cœur, mais elle braillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Après ça, elle s'est mise à marcher, très tôt, elle se cognait partout. Elle a toujours détesté l'école. Et pourtant elle est intelligente. Elle sait chanter, mais ne veut pas aller à la chorale. Elle est bien faite, elle aurait pu être pom-pom girl. (Elle soupire.) Elle finira peut-être par être grande.

— Revenons à cette fameuse nuit, dit Milo. Katrina est sortie en

boîte avec deux amies. Beth Holloway et...

— Rianna quelque chose, un nom étranger.

— Dans quelle discothèque sont-elles allées ?

— Une boîte dans L.A. Ouest, plus une grange qu'une vraie discothèque.

— Vous connaissez ?

— J'y suis passée hier et j'ai parlé à des monstres... les videurs. Une affreuse zone industrielle près de Pico. Une de ces petites rues... J'ai aussi parlé au gérant. On ne m'a rien appris d'utile. Ils ont dit que, vu le monde, ils n'ont pas remarqué Katrina ni personne, et ils n'ont pas de caméras de surveillance. Vous ne trouvez pas que c'est idiot, lieutenant ?

— Si j'étais le patron de la boîte, je m'y prendrais autrement. C'est quoi, son nom ?

— Le Light My Fire.

— Comme dans la chanson.

— Pardon ?

— Vous avez les téléphones de Beth et de Rianna ?

— Non, mais je peux vous dire où les trouver. Beth a dit qu'elle vendait des bijoux dans un magasin près de La Femme et Rianna est au rayon cosmétiques chez Barneys.

— Vous avez le nom du magasin de bijoux ?

— C'est près de là où travaille Katrina – San Vicente Boulevard, du côté de Barrington Avenue. Si c'était quelqu'un d'autre que Katrina, je m'inquiéteraï. Il s'agit d'elle, mais je me fais quand même du souci... Qu'est-ce que vous allez faire pour moi, lieutenant ?

— Son escapade la plus longue, elle a duré combien de temps ?

— Dix jours. À Hawaï... Elle est allée dans toutes les îles, pas un coup de fil ; quand elle est revenue, elle était noire, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi bronzé, on aurait dit une Mexicaine. Une autre fois, elle a passé neuf jours à Cozumel, voyage en promo.

— Son absence n'a donc rien d'exceptionnel.

— Ça veut dire que vous n'allez rien faire ?

— Non, je vais m'en occuper, madame. Beth Holloway a dit comment Katrina s'est séparée d'elle et de son autre amie ?

— J'ai bien dû lui poser deux fois la question. L'idée de départ était que cette Rianna joue le rôle de chauffeur, mais sa voiture était en panne et elles ont pris la voiture de Katrina. Rianna et Beth se sont fait draguer par deux garçons et ont demandé à Katrina si ça ne la dérangeait pas qu'elles partent de leur côté. Beth affirme que Katrina était d'accord. C'est la dernière fois qu'elles l'ont vue.

— Vous pensez que Katrina a mal pris ce changement de programme ?

— Ma fille est allergique à la déception, lieutenant. Ses professeurs

appelaient ça « faible tolérance à la frustration ». Ce qui me tracasse, c'est qu'elle ait pu décider de prendre sa revanche en se trouvant quelqu'un et qu'ils soient partis je ne sais où.

— Sans son passeport ?

— Quand on veut s'amuser, l'endroit n'a pas d'importance, répond Monica Hedges.

Elle se détend une seconde, comme si des souvenirs lui revenaient.

— Si Rianna était désignée comme chauffeur, ça veut dire que Katrina a bu, ce soir-là, dit Milo.

— Et Katrina aime ses long island iced teas. Un cocktail invraisemblable, une cochonnerie qui vous fait Dieu sait quoi au cerveau. Je lui dis toujours de s'en tenir aux classiques, qu'ils ne lui feront pas de mal. Martini ou manhattan, jamais de glaçons. Pour savoir quelle quantité on boit. Mais essayez d'expliquer ça à Katrina ! Pour elle, tout ce qui contient un alcool de fruits et vous donne un coup de fouet est un martini.

— Elle a déjà fait des excès ?

Monica Hedges change de position.

— De temps en temps.

— Vous craignez qu'elle ne soit rentrée chez elle en état d'ivresse ?

— Un accident ? J'ai appelé la police de la route et on n'a rien signalé sur l'autoroute cette nuit-là.

— Elle emprunte généralement la 405 pour rentrer chez elle ?

— Je ne sais pas. C'est le chemin normal pour aller dans la Vallée, non ? (Froncement de sourcils.) Elle avait un appartement près de l'université, qu'elle partageait avec une autre fille... une étudiante indienne toujours plongée dans ses bouquins. Ce n'est pas le style de Katrina, et ça n'a pas duré longtemps. Elle regrettait que tous les locataires de l'immeuble soient des étudiants. Elle avait l'impression d'être une vieille. Je la soupçonne d'avoir été complexée par son manque d'instruction. Elle voulait un appartement à elle, elle disait que les loyers de ce côté-ci de la colline étaient trop élevés. Je lui ai promis de l'aider. Elle n'a pas voulu, elle a pris ses affaires et déménagé à Van Nuys, qu'elle appelle Sherman Oaks. Vous trouvez ça logique, lieutenant ? Refuser une proposition honnête ?

— Les jeunes... dit Milo.

Monica Hedges fume frénétiquement.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Qu'est-ce que vous allez faire, exactement, pour moi ?

— Qu'est-ce que vous voudriez qu'on fasse, madame Hedges ?

La question la fait sursauter. De la cendre tombe sur le sol de granit.

— J'aimerais que vous *localisiez* ma fille. Servez-vous de votre informatique – billets d'avion, reçus de cartes de crédit, appels téléphoniques. Envoyez un message à toutes les patrouilles.

— Madame, si rien ne prouve qu'il y a crime, c'est une ingérence dans la vie privée de Katrina.

— Oh, je vous en prie ! s'exclame Monica Hedges.

— Désolé, madame, mais c'est comme ça. Si elle était mineure, ce serait différent.

— Mentalement, elle a quatorze ans à peu près.

Milo sourit.

— Vous voulez dire que vous ne pouvez rien faire ?

— Nous allons faire tout ce que nous pouvons, légalement. Interroger ses amies, passer à la discothèque...

— Je l'ai déjà fait.

— Recommencer est parfois utile, madame. Nous allons aussi rechercher sa voiture. Elle conduit toujours la Mustang jaune immatriculée à son nom ?

— Oui, mais pas pour longtemps. Je viens d'être prévenue qu'elle n'a pas payé les deux dernières mensualités. On s'était mises d'accord : je faisais le premier versement et elle se chargeait du reste.

— Donnez-moi les coordonnées de l'organisme de crédit, je vais voir si elle a été saisie.

— Je m'en suis déjà occupée. Non, elle ne l'a pas été.

— On dirait que vous n'êtes pas restée inactive.

— On n'est jamais si bien servi que par soi-même. Alors, c'est tout ce que vous allez faire ? Ça ne paraît pas de très bon augure.

— On s'y met et on voit où ça nous mène, madame Hedges. Appelez-moi n'importe quand si vous pensez à quelque chose.

— Oh, je n'y manquerai pas, croyez-le bien.

Elle se lève et court vers la porte, qu'elle tient ouverte.

— Je vais encore vous poser une question, qui risque de vous alarmer, mais elle fait partie de la procédure en cas d'accident.

Monica Hedges se redresse et tire sur sa cigarette.

— Quoi ?

— Vous connaissez le groupe sanguin de Katrina ?

— Ça me... fait froid dans le dos.

— C'est la procédure normale, madame.

— Vous parlez d'une procédure ! Je n'aimerais pas faire votre métier.

Milo sourit.

— Comme la plupart des gens.

— Le même groupe que moi. O positif.

Le plus apprécié. Toujours fumant, elle nous regarde aller à l'ascenseur. Au moment où nous y entrons, je l'entends dire :

— Ah, te voilà, chéri. Tout *fonctionne* ?

La porte se referme en claquant.

Milo a demandé au portier de l'immeuble de garer la voiture tout près. Lorsque nous sortons, elle n'est pas là et le portier pianote sur un BlackBerry.

Un sonore raclement de gorge lui fait lever les yeux.

— Où est la Crown Victoria ?

— J'ai dû la déplacer... trop encombré.

Pas d'autres voitures en vue.

— Vous pouvez aller la chercher ? demande Milo, ajoutant un « s'il vous plaît » qui fait vaciller le portier.

Le type se dirige d'un pas élastique vers le parking souterrain.

— La petite Shonsky a disparu depuis plus d'une semaine, pour sa chère maman elle fait l'école buissonnière et je devrais jouer les conseillers d'éducation personnels, dit Milo.

— À moins qu'elle ne refuse complètement de voir la réalité.

— Elle se déclare soucieuse, mais je l'ai seulement vue fâchée.

— La colère peut masquer l'anxiété.

Il jette un coup d'œil à sa Timex.

— Où est-ce qu'il l'a garée, bon sang ? À Chula Vista ?... D'abord Tony, sa mère et Hochswelder, maintenant cette équipe harmonieuse... Ça existe encore, les familles heureuses ?

— Dans notre métier, on est mal placés pour en rencontrer.

— Alors, que penses-tu de notre disparue ? Avec cette manie de partir sur des coups de tête, tu crois que je dois pousser plus loin ?

— O positif, dis-je. Comme dans la Bentley.

— Tu n'as pas entendu la mère ? C'est le groupe le plus apprécié... « Apprécié » ! Comme par un jury. Élevée par quelqu'un comme ça, je comprends qu'elle ait besoin de s'évader.

— Ce genre de rivalité peut aussi l'avoir rendue vulnérable.

— À quoi ?

— Au bling-bling. Maman épouse un beau parti, mais Katrina travaille pour des clopinettes. Imagine : elle sort de la boîte dans les vapes, écœurée que ses copines l'aient laissée tomber, et elle voit arriver une voiture à 200 000 dollars. Ça a dû lui paraître providentiel – l'occasion de prendre une revanche sur sa mère.

— Si elle s'est fait embarquer. Quand on voit le Light My Fire, on a du mal à l'imaginer. J'y suis allé l'année dernière, en suivant une

fausse piste dans une affaire de meurtre liée à la dope. La clientèle masculine est du genre chemises en nylon, tonnes de gel dans les cheveux et encore plus mauvais danseurs que moi. Si la Bentley de Heubel s'était montrée, les videurs et tous les autres l'auraient remarquée, et cinquante filles lui seraient tombées dans les bras avant qu'il ait fait deux pas à l'intérieur.

Il téléphone à la discothèque, demande à parler au gérant, regarde de nouveau sa montre, fronce les sourcils. Déclit. Une brève conversation s'ensuit.

— Le mec a rigolé, il a dit : « Qu'est-ce que vous croyez que c'est ? L'hôtel particulier de Playboy ? » Il a dit aussi qu'il ne s'était rien passé d'inhabituel ce soir-là, qu'il l'avait déjà dit à Maman-de-quoi-je-me-mêle.

— Si Katrina était vexée d'avoir été larguée par ses copines, elle a pu aller dans une autre boîte, essayer de sauver la soirée. Ou alors elle a conduit après avoir trop bu, a eu un problème mécanique quelconque. On vient de nous dire qu'elle est impulsive et qu'elle avait cessé de payer les mensualités de la Mustang. Tout ça augmente les chances qu'elle ait mal entretenu la voiture. Qui nous dit qu'elle n'est pas tout simplement tombée en panne d'essence, restée en rade quelque part ?

— Une fille soûle, seule, tard la nuit, M. Plein-aux-As passe par là et lui dit de monter... Ça se tient. Ou alors elle est à Hawaï.

— Elle cachait sa vie privée à maman, dis-je, mais son amie s'est assez inquiétée pour appeler sa mère.

— Si elle avait eu une panne sur la 405, même tard, quelqu'un l'aurait vue.

— Avec plusieurs verres dans le nez, elle n'a peut-être pas osé prendre l'autoroute et a pu choisir un autre itinéraire.

— Ou elle s'est complètement perdue et s'est dirigée vers le sud. Ce qui a pu la conduire dans des zones sérieusement glauques.

— Pourquoi ne pas partir de l'hypothèse la plus simple ? Quand je vais vers le nord, si je veux éviter l'autoroute, je prends Sepulveda Pass. Dans la nuit, une fois que tu as dépassé Sunset Boulevard, tu roules bien ; mais si tu tombes en panne, tu te retrouves à pied dans un coin perdu.

Un bruit de moteur parvient du parking souterrain. Le portier conduit une berline Jaguar bleu clair. Il sort de la voiture et reste debout près de la portière. Milo va à lui.

— Si vous insistez.

— Hein ?

— Je la prends en échange si vous me donnez une garantie longue durée.

Le portier reste bouche bée. Milo s'approche à quelques centimètres

de son visage.

— Où est la Crown Vic, l'ami ?

— J'ai reçu un appel de quelqu'un de l'immeuble.

Milo sort son portable.

— Vous voulez que je vous appelle, moi aussi ? Donnez-moi votre numéro, mon vieux. Et pendant que vous y êtes, montrez-moi vos papiers. Enquête policière.

Le portier ne répond pas. Milo lui présente sa plaque.

— Allez la chercher immédiatement.

— M. et Mme Lazarus vont sortir dans une...

— Je m'occupe d'eux. Allez-y.

Le portier se risque à le regarder dans les yeux. Ce qu'il y voit le fait déguerpir à toute allure.

Milo jette un coup d'œil à la Jag.

— Bagnole tout juste bonne pour s'endetter. Peuh ! Si Katrina a eu une panne et s'est fait ramasser, tu crois que M. le Voleur de Bentley la suivait ?

— Ou maraudait à la recherche d'une victime. Et l'a trouvée à son goût.

— Psychopathe sexuel. Quel est le lien avec Ella Mancusi ?

— L'ivresse de la chasse, dis-je.

— Faut croire. En temps normal, j'aurais laissé tomber Katrina, estimant qu'elle ne valait pas que je perde mon temps. Mais avec ces deux grosses voitures noires volées et du sang dans cette fichue Bentley... (Il secoue la tête.) Essayons de retrouver la Mustang.

Un couple âgé sort de l'immeuble, le voit près de la Jaguar. S'arrête. Il sourit jusqu'aux oreilles.

— 'soir, monsieur et madame Lazarus. (D'un geste large, il ouvre les deux portières.) Bonne soirée.

Le couple s'approche de la voiture, visiblement pas tranquille, y monte et s'empresse de démarrer.

Quelques secondes plus tard, le portier monte la rampe en faisant ronfler le moteur de la voiture banalisée et s'arrête dans un crissement de freins. Milo lui prend la main, l'ouvre et lui plaque un billet de cinq sur la paume.

— Pas nécessaire, dit le portier.

— Ni mérité. Portez-vous bien.

Nous prenons Sepulveda Pass vers le nord jusqu'à la limite sud de la Vallée, juste avant Ventura Boulevard, continuons quelques kilomètres au-delà. Au nord de Wilshire, le cimetière des anciens combattants, étendue basse et plate, précède des petits commerces et des immeubles d'habitation. Après ça, une pente couronnée de lumières. Peu de circulation. Rien qui ressemble à la voiture de Katrina Shonsky.

Sur le chemin du retour, Milo dit :

— Bah, si j'avais voulu une vie simple, je me serais fait agriculteur.

— Il reste le sud, dis-je.

— Deux cents kilomètres et quelque avant le Mexique.

Je lève les yeux vers les contreforts des collines à l'est.

— Des tas de petites rues à explorer.

— Qu'est-ce qu'on rigole avec toi, grommelle-t-il en tournant à droite avant de parcourir lentement plusieurs petites voies sombres et sinueuses.

Une heure plus tard :

— Je passerai le relais à la patrouille demain, histoire de mettre la main sur les copines de Katrina. Pour ce que nous en savons, elles vont nous raconter une histoire tout à fait différente. Par exemple, qu'elle est avec un bon à rien qui ne plairait pas à maman. Et ne me parle plus d'O positif. Je ne me sens pas apprécié.

La lumière caramélise les fenêtres à l'arrière de l'atelier de Robin. Je dépasse la mare, m'arrête pour jeter un coup d'œil aux bébés carpes. Les vieilles lampes-pagodes en fer éclairent le sol, permettant de bien voir les poissons. Huit ou dix centimètres de long, maintenant. Ils dansent gaiement dans le courant produit par la cascade.

La première fois que je les ai vus, c'étaient des alevins, des larves. Une douzaine de petits bouts de vermicelle qui nageaient courageusement au milieu d'adultes de soixante centimètres de long. Les carpes koï mangent leurs propres œufs, mais pas leurs petits une fois qu'ils sont nés. Contrairement aux autres poissons, elles n'attaquent pas leurs congénères malades ou mourants. C'est peut-être pour ça qu'elles vivent cent ans.

Je continue jusqu'à l'atelier, tambourine à la fenêtre. Robin lève les yeux de son établi et me sourit. Elle colle à son oreille un rectangle blanc d'épicéa alpin, qu'elle tapote pour y chercher les sons caractéristiques du bois dont on fait les tables d'harmonie. D'après la dimension de la planchette, c'est pour une mandoline.

Je vois à son expression quand elle la repose qu'elle n'a pas eu de chance. Quand j'entre, elle a un autre morceau de bois à la main. Blanche est nichée dans son giron, sereine comme toujours.

Robin me dit « Salut ! », Blanche émet un grognement asthmatique de bienvenue.

Lorsque Robin m'embrasse, Blanche tourne la tête de côté comme font les bulldogs et fourre son museau contre ma main.

— Une blonde et une rousse, dis-je.

— Tu as bien de la chance !

Je jette un coup d'œil au morceau d'épicéa qu'elle a mis de côté.

— Pas de musique là-dedans ?

— Remarque, pour lui, ça ne changerait rien ! (Elle considère brièvement un colis de la FedEx ouvert dans un coin.) Vous avez appris quelque chose à propos de cette pauvre vieille dame ?

— L'hypothèse de départ, c'est que le fils y est pour quelque chose, mais rien qui ressemble à une preuve.

— Un fils, faire ça à sa mère. Incroyable !

Elle regarde encore le carton.

— De nouveaux outils ? demandé-je.

— Une collection de DVD. De M. point.com. Dix films d'Audrey Hepburn et un petit mot pour dire que quand il me voit il pense à elle.

Hepburn mesurait aux alentours d'un mètre soixante-quinze, elle était mince comme un fil. Robin fait un mètre cinquante-huit dans les bons jours et a des courbes partout.

— Vous êtes de toute beauté toutes les deux.

Elle plie et déplie ses doigts, comme lorsqu'elle est énervée.

— Il a déjà eu un comportement déplacé ?

— Pas vraiment.

— Pas vraiment ?

— Lorsque je l'ai rencontré au Salon de la lutherie, il était un peu démonstratif, mais rien qu'on puisse trouver inconvenant.

— Tout va bien, alors, dis-je. Audrey Hepburn a fait quelques bons films.

— Je dramatise, c'est ça ?

— Il fantasma peut-être. Ça arrive tout le temps.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les hommes te regardent toujours. Tu as le facteur X... des phéromones, je ne sais quoi.

— Tu parles !

— C'est vrai. Tu ne le remarques jamais parce que tu n'as aucune coquetterie.

— Je plane, c'est ça ?

— Ça aussi, parfois.

— Alex, je ne lui ai jamais laissé entendre, de près ou de loin, qu'il s'agissait d'autre chose que d'affaires.

— Tu n'y es pas forcément pour quelque chose.

— Formidable.

— Eh ! Au pire, qu'est-ce qu'il se passe ? Il fait un geste et tu le décourages gentiment. En attendant, tu peux lui envoyer un e-mail de remerciement pour les films, amical mais convenu, et lui dire qu'on se fera un plaisir de les regarder ensemble, toi et moi.

Elle caresse Blanche.

— Tu as raison, je suis bête. Comme ils disaient en terminale, « imbue d'elle-même ».

Elle touche l'anneau à son oreille. Rejette ses cheveux en arrière.

Beaucoup mieux que Tony Mancusi.

Je joue avec le bouton du haut de sa chemise. Elle dit :

— Le facteur X, hein ? Ça veut dire que tu serais monsieur Y ?

On choisit deux films pour les regarder au lit. *Vacances romaines* n'a pas pris une ride en un demi-siècle. *Petit Déjeuner chez Tiffany* a vieilli, et quand le mot « Fin » s'affiche on dort à moitié.

Caresse légère après avoir éteint. Je murmure quelque chose de très gentil, j'en suis sûr.

— Audrey Hepburn était belle, rien à voir avec moi, dit Robin avant de sombrer dans le sommeil.

À dix heures le lendemain matin, je vais chercher Milo au commissariat et nous mettons le cap sur Barneys, à Beverly Hills.

Le rez-de-chaussée est plein de filles ultraminces qui motivent les acheteuses de produits de beauté. Une blonde spécialisée dans le vernis à ongle nous indique Rianna Ijanovic.

Une grande brune élancée, un rayon plus loin.

Elle nous sourit à travers un nuage parfumé. Un étalage d'atomiseurs de démonstration orne le comptoir. Clientes et vendeuses bavardent. Toutes sont à la recherche du dernier produit miracle pour améliorer leur image. Milo décline son identité et Rianna réagit par un regard vide et effrayé de gamine désarçonnée.

Elle a une trentaine d'années. Pâle, carrée d'épaules, des yeux noirs durs, des seins optimistes et un visage auquel la beauté a été épargnée grâce à un nez de travers et un menton trop pointu.

— Police ? Je comprends pas.

— C'est au sujet de Katrina Shonsky, dit Milo.

— Oh oh.

Prononcé presque « aou aou ». Un léger accent, à peine perceptible dans ce chœur de femmes qui jacassent.

— On peut trouver un endroit tranquille pour parler ?

Rianna Ijanovic tapote l'épaule d'une autre pulvérisatrice de parfum.

— Raplace-moi, tu veux ?

On sort du magasin par la porte principale, qui donne sur Wilshire, on tourne le coin de Camden Drive et on passe sur le parking.

— Ijanovic... Vous êtes tchèque ? demande Milo.

— Croate. Légalement immigrée, répond-elle en roulant les « r ».

— Même si vous ne l'étiez pas, ça n'aurait aucune importance. On est là au sujet de Katrina, c'est tout.

— Je connais Katrina que par l'intermédiaire d'autre fille.

— Beth Holloway ?

— Oui.

— On a essayé de contacter Beth en premier, mais elle ne travaille pas aujourd'hui et on n'a pas ses coordonnées.

— Vous la trouverez pas chez elle, dit Rianna Ijanovic.

— Où ça, alors ?

— À Torrance. Elle a rencontré un garçon.

Elle tire la langue.

— Vous n'approuvez pas ? demande Milo.

— Elle c'est elle, moi c'est moi.

— Il s'agit du type qu'elle a rencontré le soir où vous êtes allées en boîte avec Katrina ?

— Oui.

— On m'a dit que vous aviez vous aussi rencontré un garçon, dit Milo.

Rianna Ijanovic plisse ses yeux noirs.

— Qui vous a dit ça ?

— La mère de Katrina, Beth le lui a dit.

— Beth parle parle parle.

Les doigts en bec de canard, elle tapote l'index contre le pouce.

— Ça nous est complètement indifférent, que Katrina cache quelque chose à sa mère, dit Milo. Mais ce serait tellement plus simple de le savoir.

— Je suis pas dans ses secrets.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, au juste, quand vous dites que Beth parle trop ?

— Je raconte pas ma vie, répond Rianna. Beth est très américaine... sauf votre respect. Elle répète tout.

— Vous voyez une raison pour laquelle Beth n'aurait pas dû parler à la mère de Katrina ?

— Peut-être, répond-elle en regardant au-delà de nous.

— Laquelle ?

— Katrina déteste sa mère.

— Elle vous l'a dit ?

— Des tas de fois.

— Rianna, vous avez une idée de l'endroit où est Katrina ?

— Je regrette, non.

— Et la dernière fois que vous l'avez vue, c'était...

— Ce soir-là.

— Au Light My Fire.

— Oui.

— Parlez-nous de cette soirée.

— Nous sommes allées en boîte, je conduisais, je devais pas boire. Beth a rencontré Sean. Le frère de Sean s'appelle Matt. Beth voulait être avec Sean, je devais donc être avec Matt.

— Vous deviez ?

— C'est une amie.
— D'où sont Sean et Matt ?
— De Torrance. Deux frères. Ils dirigent affaire de planches de surf, soi-disant. Ils dirigent rien du tout. Sean travaille dans fabrique de planches de surf. Matt veut être acteur. (Elle montre du pouce le grand magasin.) Tout le monde là-dedans veut devenir actrice ou mannequin.

— Vous aussi ?
— Non, non, non. Je veux travailler, c'est tout.
— Vous faisiez quoi en Croatie ?
— Études architecture.
— Vous êtes donc parties, Beth et vous, avec Sean et Matt. Et vous êtes allés...

— À Torrance. (Elle tire encore la langue.) J'ai appelé taxi pour rentrer chez moi, ça coûte de l'argent.

— Quelle heure était-il ?
— Quatre heures du matin.
— Et Beth ?
— Restée là-bas, dit Rianna. Elle y est presque tout le temps maintenant.

— Avec Sean.
— Oui.
— Le grand amour, dit Milo.
— L'amour à l'américaine.
— Comment Katrina a-t-elle pris ce changement de programme ?
— Elle a pas poussé les hurlements.
— Mais elle n'était pas contente.
— Moi non plus. Elle l'était encore moins.
— Comment a-t-elle exprimé son mécontentement ?
— Pardon ?
— Qu'a-t-elle dit, Rianna ?
— Rien. Elle a fait demi-tour.
— Où est-elle allée ?
— Là où ça se passe.
— Sur la piste de danse.
— Oui.
— Vous avez remarqué si elle dansait avec quelqu'un en particulier ?
— J'ai pas vu.
— À un moment ou à un autre de la soirée, s'est-elle attachée à un garçon ?
— J'ai pas vu, non.
— Personne, de toute la soirée ?
— Il y avait beaucoup de monde, répond Rianna. J'étais occupée.

- Avec Matt.
- Avec Matt, là, là, là et là, dit-elle avec une grimace et en se donnant une tape sur le cou, l'épaule, la poitrine, le derrière.
- Empoisonnant, ce Matt, dit Milo.
- Empoisonnant, oui, M. le Surfer.
- Il était quelle heure quand vous avez annoncé à Katrina que vous partiez avec Beth, Sean et Matt ?
- Vous voulez franchise ? Je sais pas.
- À peu près ?
- Peut-être une heure et demie, deux heures. Ils veulent sortir de là.
- Beth et Sean.
- L'amour à l'américaine.
- Qu'est-ce que vous pouvez nous dire sur Katrina... le genre de personne qu'elle est ?
- Kat, nous on l'appelle Kat. Après l'inondation, jamais Katrina.
- Elle n'aime pas que son nom soit associé à un ouragan.
- Tous ces dégâts ? dit Rianna Ijanovic. C'est comme... avoir un nom de bête déchaînée.
- Katrina n'est pas déchaînée.
- Comme une bête ? Non.
- Déchaînée autrement ?
- Qu'est-ce que voulez dire ?
- Elle aime faire la fête ?
- Beaucoup.
- Quoi d'autre ?
- Les fringues.
- On dirait qu'elle a trouvé le job idéal.
- Pardon ?
- La boutique La Femme.
- Trop cher, dit Rianna. Même avec la ristourne au personnel. Elle se moque des grosses dames qui s'habillent grandes tailles.
- Katrina n'aime pas les clientes.
- Vieilles, grosses, riches, récite-t-elle. Peut-être elles lui rappellent sa mère.
- Vous avez déjà rencontré sa mère ?
- Jamais.
- Elle est maigre.
- Ah, d'accord.
- Katrina a un faible pour l'argent ?
- Confusion dans les yeux noirs.
- L'argent est vraiment important, pour elle ? insiste Milo.
- Pas pour vous ?
- Je veux dire : particulièrement important ? Plus que pour la

plupart des gens ? Par exemple, les hommes qui ont de l'argent lui font de l'effet ?

Le sourire de Rianna s'épanouit lentement.

— Les minables devraient lui faire ?

— Elle est déjà sortie avec quelqu'un de riche ?

— Depuis que je la connais, jamais sortie avec personne.

— Ça fait combien de temps ?

— Deux, trois mois.

— Comment ça se fait, qu'elle ne fréquente personne ?

— Elle dit qu'elle a jamais rencontré les types qu'il faut.

— Et les voitures ?

— Quoi ?

— Elle s'intéresse particulièrement aux voitures ?

— Particulièrement... non. Au début, elle aime bien sa Mustang.

Payée par son beau-père, un type riche.

— Qu'est-ce qu'elle dit de lui ?

Elle secoue la tête.

— Qu'il est riche.

— Pourquoi a-t-elle cessé d'aimer sa Mustang ? Haussement d'épaules.

— Peut-être elle s'est lassée.

— Katrina s'ennuie facilement ?

— Elle passe d'une chose à l'autre. Comme le papillon. Hyperactive, vous savez ? Elle dit elle hyperactive à l'école. Beaucoup d'hyperactifs en Amérique, non ? Les clientes me parlent de gamins qui sautent comme les kangourous. Tout le monde voit un psychiatre.

— Kat a un psychiatre ?

— Je sais pas... Vous posez questions parce que sa mère paie vous pour la retrouver ?

— Nous travaillons pour la collectivité, Rianna.

— La collectivité veut retrouver Kat ?

— Si quelqu'un lui a fait du mal.

— Je crois pas.

— Pourquoi ?

— Hyperactive. Toujours comme ça. (Ses iris noirs voltigent rapidement d'un côté et de l'autre, de haut en bas.) Elle saute partout.

— Agitée, dit Milo.

— Pas heureuse, ajoute Rianna Ijanovic. Parfois quand elle boit, elle parle de partir ailleurs.

— Elle boit beaucoup ?

— Elle aime bien.

— Elle parle de partir où ?

— Elle le dit jamais, seulement quelque part. C'est pas une fille heureuse. J'aime pas être tout le temps avec elle. Elle... Le malheur,

des fois, ça s'attrape... Comme le rhume, oui ? Elle est amie avec Beth. Moi, je suis mouvement.

— On peut avoir le numéro de portable de Beth, s'il vous plaît ?

Rianna énumère les chiffres.

— Je peux retourner travailler ? J'ai besoin ce boulot.

— Bien sûr, dit Milo. Merci de nous avoir consacré de votre temps. Si vous avez des nouvelles de Kat, faites-le-moi savoir, s'il vous plaît.

— Oui. Mais je n'aurai pas nouvelles.

— Pourquoi pas ?

— Si elle appelle quelqu'un, elle appelle Beth.

On la raccompagne jusque devant le magasin. Avant d'arriver à la porte, Milo dit :

— Est-ce que Kat vous a parlé de quelqu'un qui a une vraie voiture de luxe... une Ferrari, une Rolls-Royce... une Bentley ?

— Elle a parlé de Bentley, mais pas de type riche.

— Qui est-ce ?

— Un type avec qui elle sort. Un super loser, un ouvrier.

— Un mécano.

— Piston, elle l'appelle.

Rianna Ijanovic rit.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demande Milo.

— Piston. (Elle fait un geste de va-et-vient.) C'est rigolo.

— Quel est le nom de Piston ?

— Peut-être Clyde... Je suis pas sûre.

— Clyde comment ?

— Clyde Piston.

Riant de plus belle, elle ouvre la porte et se dépêche de retourner dans l'univers de l'artifice.

Je sors du parking de Barneys au volant de la voiture pendant que Milo téléphone.

— Clyde, le gars de la Bentley, ça devrait pas être un exploit de le trouver.

Il commence par le principal concessionnaire de Westside. O'Malley Premium Motors se trouve dans la partie est de Beverly Hills, mais le service après-vente est dans Pico, à Santa Monica.

À quelques minutes du Light My Fire.

Milo appelle, demande Clyde, dit :

— Oui, c'est lui... il est là ? Merci. Non, inutile. (Déclic.) C'est pas Clyde, mais Clive. Probablement le genre de type à manger des chips, à boire de la bière et à jouer aux fléchettes. Et à bricoler des anglaises de luxe au moment où je te parle.

Des bureaux gris en quart de brie appuyés contre le garage en brique qui les domine, tel est le service après-vente et entretien d'O'Malley Premium Motors. Sur le parking des employés, quelques voitures ordinaires s'exposent au soleil et à la pollution. Sur la gauche, un espace « Réservé à notre aimable clientèle » contient quelques millions de dollars de signes extérieurs de richesse.

— Gare-toi près de la Rolls bleue, dit Milo.

— Je n'ai pas besoin d'une autorisation préalable ?

Il donne une bonne tape sur le tableau de bord en vinyle de la Seville.

— Combien de kilomètres au compteur de ce chef-d'œuvre ?

— Le deuxième moteur en a cent mille.

— Le marathon bat toujours le sprint. Tu es le classicisme en personne.

La zone d'attente : un espace minuscule face à une cafetière vide. Pas de chaises, pas de revues, personne. Derrière une cloison en verre, une Noire portant des lunettes grossissantes déplace des colonnes de chiffres sur l'écran d'un ordinateur.

Milo tapote sur la vitre. La cloison s'ouvre.

— Que puis-je pour vous ?

Il se présente et demande Clive.

— Clive Hatfield ? Pourquoi ?

— On veut seulement lui parler.

Elle appuie sur un bouton du parlophone.

— Clive au bureau. Le bureau pour Clive.

— Le client se fait rare, remarque Milo.

— Chez nous, c'est une « aimable clientèle », pas des clients. Ils viennent pas souvent ici.

— Vous leur amenez les voitures et vous les reprenez ?

— C'est le service qu'ils exigent. On le faisait gratuitement. Maintenant on facture 100 dollars la course et personne ne se plaint.

— L'époque n'est pas à l'optimisme.

— Pardon ?

— Le prix de l'essence, hein ?

— C'est ce que disent les patrons.

— Qui est-ce qui amène et qui ramène les voitures ?
— Les gars qui les lavent.
— Pas les mécanos ?
— Au tarif où ils sont payés ? Vous voulez rire.
— Un travail qualifié.
— C'est ce qu'ils disent.
— Depuis combien de temps Clive travaille ici ?
Elle se rapproche de la vitre.
— Vous le soupçonnez de quelque chose ?
— Pas du tout.
— Des questions de routine, dit-elle. Comme à la télé.
— Bien vu.
— Si vous le dites.
Elle retourne à son ordinateur.

On attend cinq minutes avant que Milo lui demande de rappeler Hatfield.

— Il fait peut-être un travail bruyant et n'a pas entendu, dit-elle.
— On peut aller le chercher.
— Non, pas la peine.

Elle répète son appel. Elle n'a pas plus tôt fini que la porte s'ouvre derrière nous et qu'une voix stridente lance :

— J'avais entendu ta première annonce, Esther !

Accent marqué, mais pas trace de chips ni de bière. Peut-être juste le bon vieil Alabama.

— Il est à vous, marmonne Esther.

Clive Hatfield s'essuie les mains sur un chiffon pas beaucoup plus propre que sa peau. La trentaine juste passée, grand, les jambes arquées, en salopette grise à fines rayures, cheveux longs raides et ternes d'un châtain cuivré aux pointes, rouflaquettes broussailleuses, petit nez écrasé. Il nous toise de la tête aux pieds de ses petits yeux perçants tout en s'efforçant d'éliminer le cambouis de ses mains. La crasse disparaissant un peu, je remarque une bande de chair pâle autour de son annulaire gauche.

— Ouais ?

Esther dit :

— C'est la police. Ils sont là pour te voir.
— La police... Qu'est-ce que... ? Je rêve ?
— Allons parler dehors, dit Milo.

Hatfield hésite, puis nous suit.

On passe à côté d'un coupé Continental GT rouge vif que Hatfield regarde avec dédain.

— Un peu tapageur, dit Milo.
Haussement d'épaules.

— C'est leur pognon. Où vous m'emmenez ?

— Ici, répond Milo en s'arrêtant à la Seville.

Le visage de Hatfield se contracte tandis qu'il examine ma voiture.

— C'est une bagnole de flics ? Un truc banalisé ? (Il passe le doigt sur le capot, laisse une traînée grise.) GM a utilisé un châssis de Chevrolet Deux là-dessus, l'a fignolée un peu et a quadruplé le prix.

— J'ai entendu dire que la Bentley Continental est une Audi avec une décoration intérieure, fait remarquer Milo.

Hatfield fourre le chiffon dans une poche arrière de sa salopette.

— Vous aimez les bagnoles ? Qu'est-ce que vous conduisez en dehors du travail ?

— Une Porsche 928.

— Pas mal pour ce que c'est. Mais ça vaut pas la Carrera.

— Clive, nous sommes ici à propos de Katrina Shonsky.

Hatfield chasse les cheveux de ses yeux. Au passage, il effleure le bout de son petit nez, qu'il marque d'une tache de cambouis.

— Vous l'avez vue quand, pour la dernière fois ?

— Qu'est-ce qu'y a ? Elle est dans la merde ?

— Si vous vous contentiez de répondre à la question ?

— La dernière fois... Elle s'est mise dans la merde, c'est pas étonnant. (Hatfield tire un paquet de Salem de sa poche intérieure, prend une cigarette, l'allume et souffle la fumée vers la gueule béante d'une Aston Martin noire.) La dernière fois que je l'ai vue, c'est quand elle a fait un drame et m'a jeté de son pieu à coups de pied dans le cul... Je dirais... il y a trois mois.

— Querelle d'amoureux ?

— Il n'y a jamais eu d'amour, dit Hatfield en souriant. Juste la chose.

— Une relation physique.

— Juste du physique, pas de relation. Je l'ai draguée dans un bar, on est un peu sortis ensemble. Elle a un numéro très au point. Au lit, je veux dire. Le délire, comme si elle allait exploser. J'ai finalement compris que c'était bidon et je le lui ai dit. C'est là qu'elle m'a foutu dehors.

— C'était quel bar ?

— Quel bar...

Hatfield se gratte la tête.

— La question ne semble pas très difficile, Clive.

— C'est que... il y en a un paquet, je ne peux pas me rappeler comme ça. J'habite à Hollywood Nord, elle à Van Nuys, mais pour prendre un verre il faut qu'elle aille à Sherman Oaks, Studio City, elle dit que c'est classe... La première fois, je dirais que c'était... non, pas un bar genre bar, c'était un restaurant, un français... Chez Maurice. Je mangeais un steak. Elle était au bar. Quand je suis allé aux toilettes,

j'ai vu son cul sur le tabouret et je suis revenu sans me presser. Belle fille. Ses cheveux, sous l'éclairage, on aurait dit de l'or. Petite, mais un corps super. On a bavardé, cool. Je l'ai draguée sans problème, on s'est retrouvés chez elle. Quelques jours après, je l'ai appelée et on a commencé à sortir ensemble.

— Combien de temps ça a duré ?

— Combien de temps... Je dirais deux mois et demi, trois. Et puis c'est devenu le truc habituel.

— Quoi ?

— Compliqué, dit Hatfield. Beaucoup de cinéma, comme toutes les filles. Alors, qu'est-ce qu'elle a fait pour se mettre dans la merde ?

— Pourquoi elle aurait fait quelque chose ?

— Elle n'a aucune discipline.

— À propos de quoi ?

— Elle boit trop... Ces saloperies de long island ice teas, ça a le goût de pisse glacée. Des fois elle fume trop vous savez quoi, des fois elle se blanchit le nez avec vous savez quoi. Moi, c'est une bière, des fois deux. Je touche pas à cette merde.

— Cinéma et came, dit Milo.

— Vous pouvez pas savoir combien il y en a comme ça. (Il tire sur sa cigarette, attendant un commentaire qui ne vient pas.) Moi, j'ai les pieds sur terre. Dans le temps, je faisais de la course à Pass Christian. Fallait des réflexes.

— C'est où, ça, Pass Christian ?

— Dans le Mississippi.

— NASCAR[7] ../MEP/Kellerman, Jonathan/Habillee pour tuer/Untitled.FR11.htm-bookmark11 ?

— *ProStreet*, Dixie Sportsman[8]. Je suis capable de conduire en dormant.

— Katrina fait des excès, dit Milo. Alors peut-être que ses réflexes ne sont pas terribles.

— S'écarter, c'est tout ce qui compte pour elle. Je fais des heures supplémentaires pour payer la pension alimentaire de mes gosses et ce qu'elle veut, c'est du steak et du homard. Elle me prenait pour un plouc du Sud, on s'est jamais vraiment entendus. Elle conduit comme un pied. Une fois, je lui ai laissé le volant de ma Corvette, elle a failli fusiller la boîte. Après ça, plus question qu'elle y touche. Quand je le lui ai dit, elle a fait la gueule. Elle a eu un accident avec sa Mustang et elle a amoché quelqu'un ?

— Elle est venue vous voir ici ?

Hatfield reprend le chiffon crasseux et le fait passer d'une main dans l'autre.

— Peut-être.

— Peut-être ?

- Ouais, elle est venue.
- Combien de fois ?
- Disons... deux. Ouais, deux fois. La deuxième, elle m'a fait des ennuis, elle est entrée dans la zone après-vente comme si elle était chez elle, elle a demandé à me voir. Alors que personne n'y entre à part nous, les spécialistes.
- Comme dans un bloc, dit Milo.
- Quoi ?
- Comme des chirurgiens dans leur bloc opératoire – les patrons en limitent l'accès.
- Vous l'avez dit, je suis comme un chirurgien, dit Hatfield en levant ses mains noires. D'autres ressemblent plus à des bouchers. (Sourire en coin.) Si les clients savaient ce qui se passe là-dedans...
- Katrina a donc débarqué deux fois.
- « Débarqué », c'est le mot, je ne l'ai jamais invitée. La deuxième fois, elle m'a apporté à déjeuner. Une saloperie végétarienne, des nouilles, je sais pas quoi. Je lui ai dit de laisser tomber.
- Votre relation battait de l'aile.
- Il n'y avait pas de relation. Trop de cinéma.
- Mais pendant deux ou trois mois vous l'avez supportée, dis-je.
- C'était à cause de la chose. Et pas question de relation, parce que j'étais marié, fait-il en massant la bande de peau pâle de son annulaire.
- Votre divorce a quelque chose à voir avec Kat ?
- Hatfield rit.
- Oh non ! On s'est mariés à dix-sept ans, on a eu quatre mômes en quatre ans et on en avait marre l'un de l'autre. Elle les a pris tous les quatre et elle est retournée à Columbus.
- Elle est au courant à propos de Kat ?
- Ça la regarde pas. (Il sourit et se frotte une articulation.) Kat était pas la seule et unique.
- Vous êtes coureur ? dit Milo.
- Je bosse dur, elle a pas à se plaindre, dit Hatfield. Je l'entretiens, elle et les gosses, et je me remue le cul pour y arriver. Si j'ai envie de m'amuser un peu, personne va m'en empêcher.
- Vous avez rencontré des amis de Kat ?
- Non, et elle n'a jamais rencontré aucun des miens. C'était uniquement...
- La chose.
- Exact. (Hatfield laisse tomber sa cigarette sur l'asphalte et l'écrase lentement.) Vous allez pas me dire ce qu'elle a fait ?
- Elle a disparu.
- Disparu ? Et alors ? Elle disparaissait tout le temps.
- Que voulez-vous dire par là ?

— Je lui filais un rencard le soir et elle ne venait pas. Quelques jours après, c'est elle qui me filait un rencard, elle me baratinait qu'elle était allée au Mexique, à Hawaï, je ne sais où. Soi-disant elle avait rencontré un mec riche qui réglait les notes pendant son séjour, elle mangeait du homard, du crabe des neiges et du filet mignon sans déboursier un centime. Quand elle était comme ça, c'était mauvais signe.

— Pourquoi ?

— On aurait dit qu'elle cherchait les emmerdes. Vous croyez vraiment qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Elle a disparu depuis plus d'une semaine.

— Pas de quoi s'en faire ! Elle se lève, hop, elle est partie.

— Il vous arrive de conduire les voitures ? demandé-je.

— Hein ?... Ouais, tout le temps, pour les essayer.

— Le tour du pâté de maisons ?

— Ça dépend du problème. Si le client signale que les freins grincent après avoir roulé dix minutes, il faut que je roule pendant dix minutes. Pourquoi ? Vous voulez faire un tour ?

— Kat vous a demandé d'en faire un ?

Hatfield se gratte la tête.

— Pourquoi elle aurait fait ça ?

— Ce serait cohérent avec le homard et le filet mignon, dis-je.

Il ne répond pas. J'insiste :

— Elle vous cassait les pieds avec ça ?

— Pourquoi vous me posez la question ?

— Elle a dit à son amie que vous lui aviez fait faire une balade dans une des Bentley.

Pieux mensonge ; parfois je me surprends moi-même.

Milo tourne la tête pour que Hatfield ne voie pas son sourire.

— Elle a dit ça ? demande-t-il en ouvrant de grands yeux.

— Oui.

— Qui dit qu'elle raconte pas des histoires ?

— Une fille casse-pieds, ça peut être pesant, dis-je.

Pas de réponse.

— Clive ? dit Milo.

— Pourquoi je devrais reconnaître avoir fait ça ?

— Clive, on se fiche complètement de vos patrons, on essaie seulement de se faire une idée du genre de fille qu'est Kat.

— Le genre de fille ? Elle me prenait la tête. Ça oui ! Elle me cassait les pieds, elle se collait à moi, elle me disait ce qu'elle me ferait en échange d'un petit tour. « Oh, s'il te plaît ! » (Il imite une voix d'alto geignarde.) De toute façon, il fallait que j'en essaie une, alors je l'ai emmenée avec moi.

— Qu'est-ce que c'était comme voiture ?

— Une Rolls Phantom.
— Pas une Arnage ?
— Je connais la différence.
— C'était la première fois qu'elle est passée vous voir ou la seconde ?

— La première, dit Hatfield. C'est pour ça qu'elle est revenue une deuxième fois.

— En s'imaginant que vous recommenceriez.

— En s'imaginant qu'elle était maintenant chez elle ici. Elle est allée directement à l'atelier en demandant : « Où est Clive ? » Elle est tombée sur le chef du service.

— La première fois, elle vous avait attendu devant ?

— Elle m'avait fait appeler. Comme vous. J'étais occupé, j'ai pris mon temps. Ça l'a mise de mauvais poil. On s'est vus un instant, elle m'a tarabusté.

— Vous ne l'avez jamais emmenée faire un tour en Bentley ? demandé-je.

— Non, seulement en Rolls.

— À qui appartenait-elle ?

— On nous le dit pas.

— Ça lui a plu ?

— Un peu, oui ! Elle pense qu'au fric, à mettre le grappin sur un mec plein aux as, à en fiche plein la vue à sa mère. Elle la déteste, sa mère. C'est elle qui le dit, pas moi. Débile !

— Quoi ?

— De penser qu'un mec est génial du fait de sa bagnole. Je vais vous dire : des connards pleins de fric paient une fortune pour frimer et puis ils paniquent et ils finissent par ne plus jamais sortir leur caisse du garage. C'est comme si j'avais du blé et que je vous l'agitais sous le nez et puis, d'un seul coup, j'ai la trouille qu'on s'en aperçoive et qu'on vienne tout me piquer.

Milo rit. Hatfield dit :

— Difficile de faire plus drôle. (Il allume une autre cigarette.) Si vous retrouvez Kat, dites-lui qu'elle peut m'appeler si elle veut, je ferai même semblant de pas voir qu'elle simule. J'ai été marié pendant un bail, alors je connais la chanson.

Il fait mine de s'en aller, mais Milo le retient, lui pose une petite question subsidiaire sans conséquence, destinée seulement à détendre l'atmosphère. Hatfield devient un peu plus aimable, raconte une blague douteuse à propos d'une femme, d'un raton laveur et d'un pot d'échappement. Mais il n'a rien de plus à dire sur Kat Shonsky. Lorsque Milo lui demande où il était le soir de sa disparition, il répond :

— Généralement, je serais incapable de le dire. Mais, coup de pot,

cette nuit-là, je sais où j'étais. J'étais retourné à Columbus. C'était l'anniversaire de ma fille aînée.

— Quand êtes-vous arrivé là-bas et quand en êtes-vous parti ?

— Vous ne me croyez pas ?

— Question de routine, dit Milo. Ça nous aide à mettre les choses au clair et on vous fichera la paix.

— D'accord, d'accord. Je suis arrivé... voyons... le jeudi d'avant le jour où vous dites qu'elle a fait la fête. Je suis resté à Columbus quatre jours et je suis parti en bagnole voir ma mère à Biloxi. Elle est dans un foyer médicalisé ; quand j'y vais, je l'emmène au casino, je pousse son fauteuil roulant devant une machine à sous jusqu'à ce qu'elle perde toute sa monnaie. Deux jours après, je suis revenu ici. Je vous dirais bien de vérifier avec ma carte de pointage, mais je ne veux pas d'histoires avec les patrons, alors me faites pas de vacheries, d'accord ? Je suis réglo avec vous.

— Très bien. Est-ce que vous auriez gardé vos billets d'avion ?

— Pourquoi je l'aurais fait ?

— Quel est le nom de votre ex, et son numéro de téléphone ?

— Vous êtes sérieux ?

— On ne peut plus sérieux, Clive.

— Je rêve.

— Et vous, il manque une roue quand vous rendez une voiture ?

Hatfield lisse ses cheveux en arrière, nous gratifie d'un sourire édenté.

— D'accord. Demandez-le-lui, elle n'a aucune raison de raconter des craques. Et dites-lui que j'ai l'air en forme.

— Je n'y manquerai pas, Clive.

— Asticotez-la. Dites-lui que vous m'avez vu avec une actrice.

— Son nom et son numéro, Clive.

— Brittany Louise Hatfield. Et loin de l'oreille, le téléphone. Des fois elle gueule.

Milo note l'information et le regarde s'éloigner. On retourne au bureau pour montrer une photo de Kat Shonsky à Esther. Elle l'examine un moment.

— Je ne le jurerais pas, mais c'est peut-être une de celles qui viennent le voir. (Rapprochant la photo :) Pas mal. Mieux que certaines autres.

— Clive a la cote ?

— Pas croyable ! Elles lui apportent son déjeuner. Ce type a quelque chose, mais je vois pas quoi.

— On peut exclure le charme, dis-je.

— Les mains soignées aussi.

— Dans ce genre de boulot, c'est difficile de rester propre, fais-je remarquer.

— Tout juste. C'est pourquoi je sors avec un prof.
— Clive vous a déjà proposé de sortir avec lui ? demande Milo.
— Vous rigolez. (Elle lui rend la photo.) Vous croyez qu'il lui a fait quelque chose ?

— Vous pensez qu'il en serait capable ?
— Pour moi, c'est un plouc aigri, mais il ne se met jamais en colère et n'agresse jamais personne. Mais n'importe qui est capable de n'importe quoi, j'imagine. Donc, vous le soupçonnez.

— On en est loin, madame. Mieux vaut que cette conversation reste entre nous.

Elle retire ses lunettes.

— Je n'avais pas l'intention de baver.

— Bien sûr que non. Donc, Clive...

— Rien à redire sur Clive, dit-elle. Rien à redire sur personne ici. J'ai du travail.

La cloison de verre se referme.

Au moment où je fais marche arrière pour sortir du parking, une Bentley se présente à l'entrée et me bloque le passage.

Encore une noire. Intérieur rouge.

J'avance.

La Bentley ne bouge pas.

Milo passe la tête par la portière et dit :

— Écartez-vous, qu'on passe.

La glace côté conducteur s'abaisse et un type en chemise bleue sort la tête et crie :

— Tu sais pas lire ? Réservé aux clients, mec.

Milo dit :

— Ah, encore un surmâle travaillé par ses hormones.

Il descend de la voiture et va parler trente secondes au braillard. Quand il remonte dans la Seville, le conducteur abasourdi m'a déjà laissé amplement la place de passer.

— L'art de se faire des amis et de persuader autrui, dis-je avant de tourner dans Pico.

— Si j'avais eu le charme naturel de Clive, j'étais invité à déjeuner. Comment tu le vois, Clive ?

— Je lui vois un certain pouvoir de séduction, dans le genre vache.

— Assez vache pour s'en prendre à Kat Shonsky ?

— Il n'aime pas les femmes. Et celle-là l'a largué.

— Sa femme et ses gosses partis, il est seul. Peut-être qu'il a eu des envies et s'est rappelé que faire un tour dans une belle bagnole excitait Kat ; pourquoi ne pas réessayer ?

— Il prétend ne pas connaître les clients, dis-je, mais il lui suffirait de lire une commande pour trouver l'adresse de Heubel. S'il a effectivement révisé sa voiture, il a pu savoir qu'un double de la clé était caché sous une aile.

— Et puis il pouvait aussi avoir un passe. Alors, il te semble avoir le profil ?

— Malheureusement, il ne ressemble pas du tout à l'assassin d'Ella Mancusi. Et il y a son alibi.

Il trouve le numéro de Brittany Hatfield dans le Mississippi et le compose.

— Salut, ta maman est là ?... Un ami de Californie... Oui, Cali...

Madame Hatfield ?... Lieutenant Sturgis, de la police de Los Angeles... Non, désolé, ce n'est pas à ce propos... Je vois. Je vais faire ce que je peux. Mais, d'abord, est-ce que vous pouvez me dire... ?

Il écoute longuement, finit par tenir le téléphone loin de son oreille. Enfin il raccroche.

— Clive avait raison, elle donne dans le son surround. Et elle a des raisons de gueuler. Il semble que le prince ait un problème de chèques sans provision : trois chèques en bois coup sur coup pour la pension alimentaire des enfants. Elle a demandé une saisie sur salaire, elle croyait que j'appelais pour ça. Malheureusement, elle confirme qu'il était bien dans le Mississippi au moment où il l'a dit. Il est resté avec elle et les enfants jusqu'à ce qu'il parte à Biloxi, je cite, « voir sa vieille tarée de mère ». (Il allonge les jambes.) Retour à la case départ à la vitesse grand V.

Notes de service et messages tapissent son bureau. Le service de presse a appelé pour l'informer que le meurtre d'Ella Mancusi passerait peut-être au journal télévisé du soir, qu'il devait rester à disposition pour apporter des précisions si nécessaire. Sean Binchy a téléphoné deux fois sans laisser de message. Gordon Beverly voulait savoir si on a progressé à propos d'Antoine.

— Seize ans et c'est toujours pour eux comme hier, dis-je. Mais Tony, qui vient de perdre sa mère, n'a pas appelé pour avoir des nouvelles.

— Ça a quelque chose de bizarre ?

Il appelle le flic chargé de surveiller Mancusi, qui confirme un comportement inchangé : l'individu reste dans son appartement toute la journée, en sort en fin d'après-midi pour faire un saut en voiture au même stand, mange un burrito dans la voiture, jette le papier par terre, rentre chez lui.

Sean a pris l'initiative d'enquêter dans le pâté de maisons de Villa Entrada où la Bentley a été abandonnée. Aucun voisin n'a vu ou entendu quoi que ce soit, personne ne voit quels jeunes du quartier pourraient voler des voitures.

Aucun signe de la Mustang de Kat Shonsky.

Milo tripote le message de Gordon Beverly.

— Je me sens devenir conseiller familial. En tout cas, la mère de Kat n'a pas encore dépassé le stade du déni.

— Elle le ferait peut-être si tu lui demandais un échantillon sanguin.

— Pour comparer ses mitochondries à celles du sang trouvé dans la Bentley ? Voyons où en est la demande d'analyse initiale.

Il va sur le site du labo du New Jersey.

— Le dossier est toujours dans le bas de la pile et, sans crime confirmé, il va y rester. Bon, l'heure de la déception a sonné pour les

Beverly.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi le Texas n'exige pas de Jackson plus de précisions avant de te faire perdre tout ce temps.

— Parce que ce n'est pas une question de logique ni d'éthique, Alex. C'est politique.

Il pose son gros pied sur le bureau. Les papiers s'éparpillent et tombent par terre. Il ne bouge pas le petit doigt pour les ramasser. Défait la cellophane d'un cigarillo et en mord l'extrémité. De la vraie sciure de bois. Il inspecte le bout déchiqueté et jette le machin à la corbeille. Ouvre un tiroir d'un coup sec, en sort une mince chemise bleue.

— Essayons encore les copains d'Antoine.

Il rappelle le contrôleur judiciaire de Bradley Maisonette. Même boîte vocale, même message. À St. Xavier, on l'informe que M. Good est en congé maladie. Au lieu d'amadouer la réceptionniste pour lui extorquer des renseignements, il lance une recherche de véhicule.

— Ford Explorer grise de deux ans, adresse à North Broadmoor Terrace. (Il regarde son plan.) Dans les collines, près du Bowl. C'est le moment de rendre visite au malade.

Le téléphone de son bureau sonne. Ce qu'il entend au bout du fil l'incite à reboutonner sa veste et resserrer le nœud de sa cravate. Il vérifie ses lacets, roule des épaules, fait une grimace imperceptible, se lève.

— Une réunion au pied levé au commissariat central ? dis-je.

Il me jette un long regard.

— Tu t'es refait une beauté, expliqué-je.

— C'est exact, monsieur le devin. Le patron veut bavarder, je dois être à son bureau avant que ce soit matériellement faisable.

— Bavarder de quoi ?

— Des affaires en cours. Sa Sainteté a probablement reçu des appels des médias concernant Mancusi ou Beverly ou les deux, et elle ne veut pas paraître mal informée.

— Amuse-toi bien.

— Une vraie partie de rigolade... Ça t'ennuie d'aller tout seul voir Wilson Good ?

— Non, sauf si ce n'est pas prévu par le code de procédure.

— Une affaire psychologiquement sensible comme celle d'Antoine ! Le tact d'un psy est manifestement nécessaire. Et puis le patron t'aime bien, il approuvera donc.

— Quand est-ce que tu as découvert ça ?

— La dernière fois qu'il m'a convoqué. Apparemment il avait lu l'article que tu as publié au printemps dernier et il est d'accord : les profils psychologiques sont de la connerie dans la plupart des cas.

— Le patron lit des revues de psychologie ?

— Il a une maîtrise de psycho. Il a laissé entendre que tu devrais faire partie du personnel. Je lui ai dit que l'offre salariale du service n'était pas compétitive.

Il cite l'échelle des salaires. Je dis :

— Merci, monsieur.

— Je veille toujours sur tes intérêts. Salue de ma part l'entraîneur Good. Tu pourras peut-être obtenir des tuyaux sur les passes et l'attaque.

— Je jouais au base-ball à la fac.

— Et tu étais quoi ?

— Polyvalent, dis-je. Là où on avait besoin de moi.

La maison de Wilson Good fait partie d'un ensemble de cinq, de plain-pied, pimpantes, bordant une impasse au-dessus des places bon marché du Hollywood Bowl. Typiques de ce que les agents immobiliers appellent « construction milieu de siècle », comme si les années 1950 étaient une décennie inavouable.

Assez proche de l'amphithéâtre pour entendre la musique pendant les chaudes nuits d'été. Pour le reste, paysage d'arbres, de broussailles et de ciel appauvri en ozone.

La maison de Good est recouverte d'un enduit couleur pêche là où elle n'a pas de bardage en séquoia. L'Explorer grise et une VW Passat verte sont garées sur une allée de gravillons derrière une large grille d'entrée à commande électrique.

J'appuie sur le bouton de l'interphone qui déclenche les premières notes du *Canon* de Pachelbel. Un oiseau moqueur saute des branches d'un rince-bouteille sur une haie de chèvrefeuille. Au loin, des corbeaux font de la politique politicienne. Et toujours, le vrombissement des voitures ; l'autoroute est le véritable Philharmonique de LA.

Avant de partir, j'ai trouvé une photo de Wilson Good sur le Net. À une fête pour célébrer la victoire après un match de championnat. Bel homme au cou épais, aux yeux tristes contrastant avec l'environnement festif.

Peut-être un type sensible. Peut-être cela ne le dérangera-t-il pas que je le tire de son lit de malade.

Je sonne à nouveau. J'envisage une troisième tentative quand une femme arrive dans Broadmoor, remorquée par une petite chose brune. L'animal bondit et tire sur sa laisse à enrouleur. La femme trotte pour suivre l'allure.

L'hypothèse chihuahua est rapidement invalidée : c'est le plus petit teckel que j'aie jamais vu, qui s'élance et fonce résolument, telle une saucisse chargée de mission.

La femme, elle-même brune et couverte de taches de rousseur, porte

un haut assorti à la Passat, un pantalon moulant noir, des chaussures noires. La trentaine, un mètre soixante-deux ou trois, longues jambes et hanches pleines.

Le chien, pris d'un désir physique irréprensible pour ma chaussure gauche, dévide toute la longueur de sa laisse. La femme dit « Arrête, Indy » sans grande conviction ; tirée brusquement par une secousse au poignet, elle lutte pour tenir bon.

— Indy, comme la grande course automobile [9].../MEP/Kellerman, Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark13 ? dis-je.

— Il ne coupe jamais le moteur.

Elle prend le chien dans ses bras, se débat avec la masse de poils qui se tortille. Lorsque Indy se calme enfin, elle jette un coup d'œil vers la maison de Wilson Good. Des yeux vert mousse. Couleur douce, mais regard inquisiteur. Elle demande :

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

Je sors mon badge de conseiller des services de police de L.A. Plus valable depuis longtemps et assez miteux, mais rares sont ceux qui se donnent la peine d'y regarder de près. La femme aux taches de rousseur reste trop éloignée pour lire les détails, alors qu'Indy se met en tête d'y poser sa truffe.

— Je suis venu voir M. Good.

— Je suis Andrea. Sa femme, ajoute-t-elle, avec quelque chose d'évasif dans son intonation. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Il y a seize ans, il avait un ami nommé Antoine Beverly qui...

— Oui, Antoine. (Indy imite la langue des gremlins et reprend la lutte pour se dégager. Andrea Good cède et le dépose par terre.) Will et Antoine étaient amis depuis la garderie. L'histoire d'Antoine est ce que Will a vécu de plus triste. Mais je ne vois pas ce que la police pourrait en tirer.

— Vous en êtes sûre ?

— Évidemment. Est-ce que la police a fini par apprendre quelque chose ?

— Le dossier vient d'être rouvert. Pouvez-vous demander à votre mari s'il peut m'accorder quelques minutes ?

— La police envoie des psychologues pour enquêter sur de vieilles affaires ?

— Sur certaines, oui. Si je...

— Je suis certaine que Will aimerait coopérer, mais ce n'est pas le bon moment. Il a une mauvaise grippe et deux matchs importants bientôt. Laissez-moi votre numéro.

— L'inspecteur chargé de l'affaire a déjà appelé...

— Ah bon ? Je vais voir le répondant. Will a été complètement HS. Une grosse fièvre... Ça ne lui ressemble pas, mais il y avait un virus qui traînait à l'école.

Des protestations étouffées nous font regarder au ras du sol.

Les yeux exorbités, dressé sur ses pattes de derrière, Indy agite celles de devant, suspendu par la laisse qui l'étrangle à moitié.

— Oh, non ! dit Andrea Good en la relâchant. (Indy retombe, pantelant. Elle s'agenouille.) Pardon, bébé.

Indy émet un dernier jappement de protestation et lui lèche le visage.

Foi et amour inconditionnels – un jour, peut-être, le Vatican béatifiera et canonisera les chiens.

— Bon, c'est pas tout ça, dit-elle en se relevant.

— Nous aimerions vraiment avoir des nouvelles de votre mari. J'espère qu'il va se rétablir rapidement.

— Oh, oui. C'est un costaud.

On n'a pas parlé du meurtre d'Ella Mancusi au journal de dix-huit heures, mais il a fait l'objet du dernier reportage de celui de vingt-trois heures, avec commentaire pompeux (voix de baryton) et gros plans sur une lame de couteau ensanglantée (images d'archives).

Le numéro gratuit des appels à témoin n'est apparu qu'une seconde, ce qui est bien suffisant. Quand, le lendemain matin, je téléphone au bureau de Milo, je tombe sur un tout nouveau message : « Ici le lieutenant Sturgis. Si vous appelez au sujet de l'homicide Mancusi, veuillez laisser vos nom et numéro de téléphone. Parlez lentement et distinctement. Merci. »

Je téléphone à Wilson Good, espérant qu'une petite conversation avec sa femme, le repos et le devoir civique lui auront délié la langue. Pas de réponse.

Blanche est partante pour une promenade et bondit gaiement tandis que nous descendons le vallon. Les écureuils, les oiseaux et les voitures l'amuse. Les arbres aussi. Elle trouve les pierres hilarantes.

Une femme musclée interrompt son jogging pour lui faire des mamours.

— C'est le plus joli chien que j'aie jamais vu.

Blanche est bien de cet avis.

À une heure, Robin et moi prenons la voiture pour aller à Sherman Oaks manger des spaghettis chez Antonio. Après lui avoir demandé si elle a le temps, je l'emmène à l'adresse de Katrina Shonsky, à Van Nuys.

Un grand ensemble dans un quartier sans arbres. Une odeur de poussière de chantier flotte dans l'air bien qu'aucune construction en cours ne soit en vue. Tout le charme d'une éruption cutanée.

— Je comprends pourquoi elle a envie de ficher le camp d'ici, dit Robin. Remarque, habiter une maison de trente pièces entourée de huit hectares n'arrange rien, si on se sent seul.

— Tu penses à quelqu'un en particulier ?

Elle hoche la tête.

— Il vient ici pour affaires dans une semaine. Entre deux rendez-vous, il a l'intention de me rendre visite pour « voir où en est sa commande ». Rien de bien grave, mais si tu pouvais être là, ça ne me gênerait pas.

- Il a fait des remarques déplacées ?
 - Non, mais quand il me parle, il a l'air tellement en manque. Il est... enveloppant. Tu vois ce que je veux dire ?
 - Des intentions cachées derrière sa commande...
 - Je me fais peut-être des idées.
 - Prétentieuse.
- Elle sourit.
- Alors, tu seras là ?

Elle retourne à son atelier et je réfléchis un moment à Ella Mancusi et Kat Shonsky. Impossible de voir un lien solide en dehors des grosses voitures noires volées.

Je joue avec les moteurs de recherche. D'abord la combinaison « homicide + voiture de luxe », puis, comme ça ne donne rien, je remplace « homicide » par « meurtre ». Encore zéro.

J'associe « meurtre » à des marques, Jaguar, Rolls-Royce, Ferrari et BMW, sans plus de résultats.

« Lamborghini » et « Cadillac » font apparaître deux meurtres, l'un à L.A., l'autre à New York. Deux *gangsta rappers* abattus à la sortie d'un studio d'enregistrement tard dans la nuit, l'un seul dans sa Murciélago, l'autre avec sa bande dans une Escalade abondamment customisée. Officiellement, les deux affaires n'ont pas été élucidées, mais dans le monde du hip-hop on sait qui a fait le coup.

« Bentley » et « Aston Martin » ne donnent rien. « Mercedes » ne fait rien apparaître sur Ella Mancusi, probablement en raison du manque de couverture médiatique – et cela me fait douter que ce genre de recherche soit utile. « Benz » rapporte des photos de Hitler dans ses deux grosses 770K et les divagations d'un blogueur du Qatar, pour qui le Führer était un « type cool accusé de meurtre par tout le monde » et mal compris.

Je tape « Lincoln » sans espérer grand-chose – comme quoi mon don de prescience laisse à désirer !

Double homicide, neuf ans plus tôt, à Ojos Negros, un hameau agricole qui survit tant bien que mal à l'intérieur des terres, au nord de Santa Barbara. L'affaire est détaillée sur DarkVisions, un site Web limite débile qui se régale de meurtres horribles non élucidés, de dessins humoristiques choquants et de photos grossièrement scannées dans d'authentiques dossiers criminels.

Les faits, tels que rapportés par le « ceul auteur et webmaster, DV Zapper », du site, sont minces et brutaux : Leonora Bright, propriétaire de l'unique salon de beauté d'Ojos Negros, et Vicki Trinh, sa manucure, ont été assassinées après la fermeture du salon, les corps retrouvés le lendemain matin « multiplement frappés de coups de

couteau » et « peut-être démambrés ».

Une Lincoln noire Town Car s'était garée près de la boutique juste avant la tombée de la nuit. Un grand homme en cache-poussière de toile tombant jusqu'au sol, coiffé d'un large chapeau de cow-boy, avait été vu plus tôt dans la journée. Il était sorti de la voiture, était passé à pied devant le salon avant de repartir au volant de la Lincoln.

Celle-ci avait été par la suite identifiée comme une voiture de location, volée sur le parking d'un hôtel de Santa Barbara.

Les cow-boys étaient nombreux à Ojos Negros ; plusieurs ranchs voisins luttait contre les grosses firmes agroindustrielles. Mais la dégaine de l'inconnu et sa tenue carnavalesque avaient attiré les regards.

« Pale Rider », l'avait baptisé le site. « Et au temp du Far West, le monstre de Détroit aurait probablement pu être un étalon noir comme la sui. »

Le lendemain, le chauffeur d'un service de livraison qui apportait du vernis à ongles et d'« autres articles cosmétiques fait une découverte à vous retourner l'estoma ».

« Ce que je me demande, remarquait DV Zapper, c'est que si Leona été mariée et peut-être aussi Vicki, pourquoi leurs maris les ont pas rechercher tout de suite ? »

Je lance une recherche en utilisant les noms des victimes.

Un seul article, paru dans le *Santa Barbara Express* une semaine après le meurtre. Deux faits nouveaux : la voiture avait été volée au Wharf Inn. Et : « Le shérif Wendell Salmey est actuellement en réunion avec des inspecteurs de Santa Barbara. »

Sur Google, « Salmey » n'aboutit à aucun résultat et l'ordinateur suggère la graphie « Wendell Salmon ». Par acquit de conscience, j'essaie et je me retrouve sur le site Web d'une brochure pour enfants, *Poissons et Gibier de l'État de Washington*.

J'imprime le texte du journal, reviens sur DarkVisions, clique sur l'icône « contact » – un couteau ensanglanté – et demande s'il y a du nouveau sur l'affaire.

En quelques secondes, j'ai la réponse :

Salut Alex ici Jason Blasco dit DV Zapper dit le meilleur. Non y a des trucs que les flics veulent pas dire, préjugés ou quelque chose comme sa. Tranh été vietnamienne tu sais ? ? ? si t'as du nouveau tu peu me l'envoyer.

En tapant « Jason Blasco » sur Google, je trouve une page MySpace aussi mal écrite.

Je viens de chatter avec un petit balourd de quatorze ans aux cheveux sombres, qui se qualifie de « grand sorcier génial du gore », habite à Minneapolis et aime AC/DC « meme si sont plus vieux que

l'antiquité et ont des percus de merde ».

Je lui demande comment il a entendu parler de l'affaire d'Ojos Negros.

Cété dans un zine genre détective je sais pas lequel y en a dé ta
E-Bay ?
J'veais pas sur cète merde. Tro lant ton truque on va sur MSN
Désolé, j'ai pas de compte.
Tu rigoles
Désolé.
Trop naze
Alors ce magazine...
T'aime ces merdes ? ? ?
Si les articles sont bons.
J'aime quand y trouve le type et le niquent
Oui c'est mieux.
Jé des tones de ces trucs que tu peus acheté si tu kifes le bizarre
Combien ?
Cinq chaque
J'y réfléchis.
À prendre ou a laissé
Je prends.
Envoi le fric mec j'ai pas encore paypal

Je demande une adresse. Il a une boîte postale. Ah, entreprenante jeunesse !

Ou té Alex sur la carte je veus dire
L.A.
Cool un Manson un Nightstalker original et un Ramirez Skid Row
gore peut-être même que Zodiac [10] [../MEP/Kellerman, Jonathan/
Habillel pour tuer/Untitled.FR11.htm](#) - [bookmark14](#) était là-bas pas
seulement à San Fransco
C'est comment le Minnesota ?
Sa craint envoie le fric si tu veus par fedex donne-moi un numéro
Par la poste ok.
Loi. Si t'aimes la préhistoire jy vai

Milo appelle à sept heures du soir. Je lui demande :

— Des indices ?

— Pense à Noé quand il regardait par la fenêtre de l'arche. Appel anonyme d'un type qui prétend que Tony Mancusi est « pervers sur les bords ». Le reste, des médiums et des cinglés. J'étais au milieu de la pile quand Gordon Beverly a débarqué. Sympa, il a essayé lui-même avec les amis d'Antoine : pas de bol. Tu as fait mieux avec Good ?

Je décris ma rencontre avec Andrea et Indy.

— Ça l'a troublée, elle a failli étrangler le chien ? Intéressant...

— Je m'en doutais.

— Maintenant il faut qu'on aille voir de plus près ce respectable M. Good. (Il rit.) On pense que les gens vont faire les malins. Ouvrir la porte, sourire, mentir gentiment, et les intrus dégagent.

— Ça, c'est ce que pensent les criminels, dis-je. Les gens ordinaires,

eux, peuvent avoir la trouille.

— Les gens ordinaires qui ont quelque chose à cacher. Soit, je continuerai avec M. Good une fois que j'aurai avancé sur Mancusi.

— Tu veux que je retourne chez Good ce soir ?

— Non, il a un match important dans pas longtemps, il va rester là. Qu'il mijote un peu. Même si je voulais aller lui casser les pieds, ma soirée est déjà prise. On m'a retiré un de mes bleus, c'est moi qui vais planquer devant chez Mancusi dans une heure.

— C'est le moment où jamais de prendre un café bien fort.

— Fort et amer. Comme ma pomme. Je t'appelle demain, Alex.

— Une dernière chose.

— Bonne ou mauvaise ?

— L'une ou l'autre.

Je lui parle des meurtres d'Ojos Negros et du site Web DarkVisions.

— Un fana de l'hémoglobine de quatorze ans... « Et un petit enfant les conduira[11]/MEP/Kellerman, Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark15 »...

— Cet enfant nous conduit peut-être à quelque chose de sérieux. Une bagnole de luxe noire piquée sur le parking d'une société de location, un suspect en tenue de cow-boy. C'est tout ce qu'on a remarqué de lui. Se poudrer les cheveux de blanc, porter une casquette écossaise voyante et traîner les pieds aurait abouti au même résultat. De même que conduire une voiture tape-à-l'œil, d'ailleurs.

— Des déguisements, dit Milo. L'art d'entraîner sur de fausses pistes. Ojos Negros, hein ? Jamais entendu parler de l'endroit. Ça fait neuf ans... On peut dire que tu as élargi le champ des recherches !

— S'il existe un lien, il se pourrait qu'il y ait eu autre chose entre les deux. Je n'ai pas trouvé d'autres meurtres avec des voitures noires, mais Ella n'a pas encore été entrée dans le système et le Web est loin d'être exhaustif.

— Exact. Je ne suis pas sûr que tout ça me mette de bonne humeur... Bon, première chose, je dois charger la mule, faire un saut au 7-Eleven, me ravitailler en bouffe et caféine. Tu es partant pour un voyage bucolique ? Temps et kilomètres remboursés, comme l'a promis l'Être suprême ?

— Dieu veut me payer ?

— Le patron, dit-il. C'est kif-kif. Le même abîme entre eux et nous.

— C'était comment, ta réunion ?

— Regard d'acier, poignée de main de fer. Il a essayé de savoir si j'avais progressé, a fait comme si ça l'emmerdait pas quand je lui ai dit que ça n'avait pas avancé d'un pouce. Mais sa face d'irlandais est devenue rose sur les bords. Et – surprise – il a voulu savoir si tu intervenais sur l'une ou l'autre des affaires. Je lui ai répondu : sur toutes, quand tu avais le temps. Il m'a demandé ce que ça voulait dire.

Je lui ai répondu que, compte tenu de ce que la police payait, tu avais d'autres casseroles sur le feu. Là, il est devenu vraiment rose. Il s'est lancé dans une tirade, disant que le service était resté bloqué entre le mésozoïque et le jurassique, qu'il était temps de le moderniser, qu'on avait besoin d'une vraie aide psychologique et pas de pys payés pour mépriser nos personnels. J'ai essayé d'en placer une sur l'aspect financier, mais quand il est comme ça pas moyen de l'arrêter. Donc, en gros, on n'a plus parlé que de toi.

— Mince alors ! Vite, un coussin de glace, j'ai la tête qui enfle.

— Jette plutôt un coup d'œil au tarif qu'il propose, ça te fera le même effet. Trente pour cent supplémentaires d'indemnités pour l'essence et les kilomètres, mais la rémunération horaire reste juste au-dessus du seuil de pauvreté. Je suis censé tenir les comptes et, toi, conserver soigneusement les factures. Sauf qu'on n'en fera rien parce qu'on va avoir du travail. Est-ce que tu vois assez clair pour prendre la route quand même ?

— Hum.

— Merci. Et n'oublie pas de manger. Trente pour cent de plus t'amènent aux tarifs de 1965.

— C'est ça : hamburgers et Haribo...

— Tout juste. Les aliments du cerveau.

La vallée de Santa Ynez se prélassait entre deux chaînes de montagnes, baignée de soleil et de grâce. Avec sa température estivale et ses vignobles, on l'a prise pour le paradis sur terre. Là où le raisin ne pousse pas, les pommes prospèrent. Les collines, dans leur sfumato artistique, sont douces comme la brise de mer qui tempère les matins. Les touristes affluent dans la vallée pour le vin, la nourriture, les antiquités, les chevaux, et rêvent de ce que ce serait si seulement...

La plupart des villes de la région – Solvang, Buellton, Ballard, Los Olivos – ont bâti leur prospérité là-dessus.

Et puis il y a Ojos Negros, qui doit son nom à l'orbite noire d'une carrière abandonnée.

Érigée sur un triangle inhospitalier de terre oubliée par les eaux souterraines au sud du tournant de la 101 vers Los Alamos, Ojos Negros faisait office, naguère, de halte routière. La prospérité avait ses inconvénients, notamment les piétons broyés par des poids lourds, confirmant que tout passe, et trépasse. Mais on y gagnait sa vie. Quand l'autoroute a été déviée quelques kilomètres plus au nord, Ojos Negros n'a pas survécu.

Pas plus que Wendell Salmey, le shérif qui a enquêté sur les meurtres Bright-Tranh neuf ans plus tôt – information trouvée par Milo sur la base de données des services de police. Il a par contre organisé pour moi un rendez-vous avec George Cardenas, le nouveau shérif. « N'en attends pas trop, Alex. Il est à son poste depuis dix-huit mois. Si tu peux fouiner, super. Tu trouveras peut-être une âme esseulée assoiffée de contact. »

Ojos Negros ne figure sur aucune de mes cartes routières. Je vais voir sur Internet. L'itinéraire proposé indique une sortie non balisée à 6,9 kilomètres après la bretelle de Baca Station.

À dix heures du soir, Milo me rappelle. Trois heures de planque dans sa voiture à constater qu'il ne se passait rien chez Tony Mancusi.

— Assoiffé de contact... dis-je.

— De me sentir vivant, oui. Je viens de dénicher l'enquêteur du shérif de Santa Barbara qui a travaillé sur Bright-Tranh avec Salmey. Il m'a dit que l'affaire avait été un casse-tête insoluble dès le départ. Mais il a pris sa retraite, il s'ennuie, il a donc accepté de te voir. Donald Bragen habite à Buellton. Il était sergent et on dirait qu'il tient

encore à son grade. Il s'envole cet après-midi pour Seattle, d'où il doit sauter dans un coucou qui l'emmène en Alaska pour une partie de pêche. Si tu arrives à Santa Barbara à neuf heures, il petit-déjeunera avec toi au Moby Dick, sur le quai Stearn.

— J'apporterai mon harpon.

— Ciao. Je retourne à mon Red Bull et à mon burrito.

— Tu partages les goûts culinaires de Tony ?

— Et la même cuillère sale ! dit-il.

— Empathie ?

— Question de bon goût.

Je me mets en route le lendemain matin à sept heures dans la cohue des banlieusards d'Encino à Thousand Oaks, je prends des libertés avec la limitation de vitesse après Camarillo et, à neuf heures moins le quart, Santa Barbara est en vue. Quelques kilomètres avant la sortie de Cabrillo, Milo m'appelle pour me dire que Donald Bragen a pris le vol précédent et qu'il annule le petit déjeuner.

— Pas envie de parler des échecs du passé, dis-je.

— Ou bien c'est les saumons qui ont décidé de se lever plus tôt... Ils se prennent pour qui ?

— Les poissons ?

— Oui, ces cons qui croient nous en mettre plein la vue en sautant à contre-courant.

Je suis maintenant à une cinquantaine de kilomètres au-delà des limites de la cité balnéaire, après le tournant de la 101 vers l'intérieur des terres et le nord, où toute idée de flots bleus s'évanouit. Après la très discrète bretelle de Baca Station Road, la sortie non balisée est plutôt à une dizaine de kilomètres. Même un fin limier pourrait la louper.

Bringuebalé sur une route mal entretenue, je file à travers un bosquet de peupliers de Virginie interrompu aussi brusquement qu'un mariage à Hollywood. De chaque côté, le paysage se compose de hautes herbes jaunies et de troncs d'arbre épars, gris et tordus. Au nord, la chaîne de Santa Ynez laisse voir un peu de son épiderme, mais garde ses distances comme une starlette qui ne sait pas ce qu'elle veut.

L'ancienne carrière apparaît et je ralentis pour y jeter un coup d'œil. Des plaques tordues de plastique ondulé accrochées à du grillage cachent la majeure partie de l'excavation, mais par les interstices j'entrevois sa gueule sombre. L'environnement convivial est assuré par des écriteaux à tête de mort. Au moment où je redémarre, un mouvement attire mon regard.

Un coyote galeux file dans l'herbe, puis disparaît complètement.

Quelques bosquets de peupliers et étendues vides plus loin, l'herbe fait place à une décharge sauvage. Un panneau vert maculé de fientes d'oiseaux indique qu'Ojos Negros culmine à 69 mètres d'altitude et compte 927 habitants.

Huit cents mètres plus loin encore, j'aperçois, de dos, une femme brune et maigre qui marche sur la route en portant péniblement à deux mains une grosse cage métallique. Elle s'y prend vraiment très mal.

Au bruit que fait mon moteur, elle regarde derrière elle puis continue vers une vieille Jeep marron, arrêtée dix mètres plus loin.

Je m'arrête, je descends la vitre. Elle me fait face brusquement, tenant la cage devant elle. Un piège à animal dont la fermeture est déclenchée par un ressort, assez lourd pour forcer sur ses épaules. Des taches brunes colorent le plancher de grillage.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

La vingtaine juste passée, latino-américaine, chemise western blanche, un jean et des bottes. Épais cheveux brillants tirés en arrière découvrant un large front lisse. Elle a les yeux marron doré, le nez fort, les lèvres minces. Exceptionnellement jolie ; un rapace, à tout point de vue.

— Je cherche le shérif Cardenas.

Elle baisse un peu la cage.

— Continuez. Il est en ville.

— C'est loin ?

— Juste après le premier virage.

— Merci.

— Vous êtes le docteur de L.A. ?

— Alex Delaware.

— Il vous attend.

— Vous travaillez pour lui ?

Elle sourit.

— Je suis sa sœur, Ricki.

Je lui tends la main.

— Vaut mieux que vous ne me touchiez pas ; je viens de tripoter ça.

— Qu'est-ce que vous avez attrapé ?

— Encore un coyote. Ils mettent la pagaille dans les poubelles d'une des vieilles dames dont George s'occupe, mais elle ne veut toujours pas s'équiper de poubelles qui ferment. Elle a quatre-vingt-neuf ans, alors quand elle entend du bruit ou trouve des crottes, elle appelle George. La régulation des populations animales fait partie de son travail, mais essayez toujours de les faire partir d'ici !

— Vous êtes bénévole ?

— Je suis venue passer une semaine... Pas grand-chose d'autre à faire. (Elle soupèse le piège.) C'était un petit bébé coyote,

complètement affolé, il poussait des cris pitoyables.

— Je viens d'en voir un plus gros près de la carrière.

— Il y en a partout.

— On en a même à L.A., dis-je. Des petits malins.

— Pas au point de ne pas entrer dans un piège plein de pâtée pour chats. George a de tout ici. Lynx, rats laveurs, serpents à sonnette. On lui a signalé des pumas, mais il n'en a pas encore vu. Bon, il faut que je nettoie le piège. George est à son bureau. Vous n'avez qu'à me suivre.

Elle démarre après avoir posé le piège dans la Jeep. Le virage est huit cents mètres plus loin. Il débouche sur la grand-rue, Ojos Negros Avenue, bordée de chaque côté par des places de stationnement en épi. Quatre véhicules pour deux douzaines d'emplacements. Trois pick-up et une Bronco blanche avec gyrophare.

Ricki me fait signe que c'est à gauche et s'éloigne sur la route, qui gravit une colline de terre vers deux sycomores mal en point. Je me range à côté de la Bronco.

Les trottoirs sont lézardés et défoncés. L'herbe pousse dans les fissures. La plupart des devantures de magasin sont opaques, certaines masquées de planches.

Les locaux en activité sont un cube blanc en parpaings où est peint « OJOS NEGROS – SHÉRIF » en lettres majuscules plutôt voyantes, un bar en plâtre vert perroquet baptisé The Limelite, une épicerie-bazar qui fait aussi assureur et bureau de poste, un institut de beauté-salon de coiffure avec des photos pâlies de visages dans la vitrine et un magasin d'aliments pour animaux orné d'une bannière « Soutenez Nos Troupes ».

Les promos de la semaine proposées par le magasin sont l'avoine, le fourrage et des lapins reproducteurs originaires de « Belgique (Europe) ».

Dans le bureau du shérif, un type jeune, complètement chauve, en chemise et pantalon beige, est assis devant un ordinateur. Derrière lui, une unique cellule aussi nue que son crâne. Les murs sont tapissés d'avis de recherche, bulletins et habituels baratins sur la sécurité. Les parpaings repoussent l'adhésif et certaines des affichettes se décollent ou gondolent.

— Docteur Delaware ? George Cardenas.

— Bonjour, shérif.

Contrairement à sa sœur, il me serre volontiers la main et me sourit sans réserve. Il a la peau aussi claire qu'elle, les mêmes yeux marron doré. Mais il a une bouille ronde et douce, sans rien de cette vivacité d'oiseau de proie. Un visage de bébé ; l'absence de cheveux ne le vieillit guère.

— Un café ?

— Noir, merci.

Cardenas nous remplit deux tasses en polystyrène, ajoute du Coffee-Mate à la sienne et me fait signe de m'asseoir.

— Vous êtes un peu en avance.

— Mon rendez-vous précédent a été annulé.

— L'inspecteur Bragen a changé d'avis, hein ?

— Vous le connaissez ?

— Je lui ai parlé pour la première fois ce matin. Je ne suis pas étonné.

— Pourquoi ?

— Parler de l'affaire l'ennuyait. Il a dit que l'enquête était mal barrée depuis le début et qu'il ne voulait pas remuer le passé.

Une petite pile de papiers est posée près de son ordinateur. Il prend celui du dessus et me le tend : le résumé des meurtres Bright-Tranh qu'a rédigé le shérif Wendell Salmey.

J'y apprends quelques faits que DV Zapper n'a pas signalés : le salon de Leonora Bright s'appelait Dame Chic. Elle avait trente-trois ans à sa mort. Vicki Trinh, récemment arrivée d'Anaheim, n'en avait que dix-neuf. Pas de désordre dans la boutique, en dehors des deux cadavres et d'une grande quantité de sang. Les deux femmes avaient toujours leurs bijoux et la recette de la journée était encore dans la caisse, ce qui excluait l'hypothèse du vol.

L'orthographe de Salmey est juste un peu meilleure que celle du gamin.

— C'est tout ce qu'il y a, dit Cardenas.

Il essuie un semblant de poussière sur son pantalon.

— Lorsque j'ai pris le poste, tous les dossiers du shérif Salmey se trouvaient dans des cartons au fond d'un entrepôt de Los Alamos. J'ai commencé à les éplucher pour essayer de me faire une idée de la ville. Pour l'essentiel, il s'occupait de machins sans importance – pommes chapardées sur l'arbre, chiens perdus, de temps à autre une dispute. Plus partisan de la diplomatie que de la force.

— Il y allait doucement avec les gens du cru ?

Cardenas montre la cellule d'un geste du pouce par-dessus son épaule.

— Les gens m'ont dit que les seules fois où elle servait, c'était quand un intérimaire avait besoin de dormir après une cuite. La femme du shérif est morte il y a onze ans, puis son fils un an plus tard, dans un accident de voiture sur la 101, près de Buellton. Après ça, le shérif s'est beaucoup fermé.

— Dix ans, c'est juste avant les meurtres, dis-je. Vous pensez qu'il n'était pas au sommet de sa forme ?

Cardenas s'adosse à sa chaise et croise les jambes.

— Je ne veux pas dire du mal des morts, et tout le monde affirme

que le shérif était un type formidable. Mais depuis que l'autoroute a été détournée, Ojos Negros est une nature morte. Moi, ça me va, mais tout le monde n'aime pas la peinture.

— Vous aimez la tranquillité.

— Parfois ça me porte sur les nerfs et j'appelle ma sœur, je lui demande de venir passer un moment ici... On est jumeaux, elle est infirmière au Cottage Hospital de Santa Barbara, elle a pas mal de congés. Mais la plupart du temps je travaille, alors la tranquillité me convient très bien.

— Vous travaillez sur des affaires ?

Il regarde son ordinateur.

— Ça va vous paraître idiot, mais j'écris. Ou du moins j'essaie.

— Des romans ?

Détournant le visage, il s'adresse à une affiche sur les alertes d'incendie.

— J'ai commencé par des nouvelles, puis j'ai lu dans une revue littéraire que personne n'en veut plus, alors j'essaie un roman. Je ne l'ai pas encore commencé, je travaille toujours à trouver ce qu'ils appellent mon « angle ».

— Roman policier ?

— Ça dépend de ce qui sortira quand j'aurai mis au point l'histoire dans ma tête. J'étais étudiant en anglais et en droit pénal à l'université du Nouveau-Mexique. Impossible de déterminer lequel des deux je préférerais, alors j'ai décidé de faire l'expérience de la police – dans l'espoir d'avoir quelque chose à dire dans un livre. Après deux ans dans la police régionale, le poste d'Ojos Negros s'est présenté ; sans shérif depuis cinq ans, ils avaient obtenu une subvention pour en payer un pendant deux ans. Ma sœur et ses gosses ne sont pas loin, elle a divorcé et son ex est sorti de sa vie. J'ai pensé que je pourrais peut-être avoir une bonne influence sur eux. (Haussement d'épaules.) L'occasion semblait bonne.

— J'ai parlé à deux inspecteurs de Santa Fe. Steve Katz et Darrell Two Moons [12] ../MEP/Kellerman, Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark16.

— Je les connais de vue, mais je n'ai jamais travaillé avec eux. J'étais la plupart du temps à Albuquerque, dans la répression des gangs de jeunes. Ça m'a amené à voir de près deux ou trois affaires de meurtre, j'ai observé les pros, je me suis rendu compte que c'était pas mon truc. Malheureusement, je ne vais pas pouvoir beaucoup vous aider. Ce papier est tout ce que j'ai trouvé.

— Il y a quelqu'un à qui je pourrais parler, qui était là il y a neuf ans ?

— À peu près tous ceux qui vivent encore à Ojos Negros y étaient il y a neuf ans. La plupart sont des personnes âgées qui ne veulent pas

s'en aller ou qui n'ont pas les moyens de le faire. L'épicerie prépare de la soupe maison quand il y a assez de demande et c'est Noël quand les chèques de l'aide sociale arrivent.

— À votre avis, par qui je pourrais commencer ?

Il décroise les jambes.

— Le lieutenant Sturgis pense vraiment que ça peut être relié à une affaire de L.A. ?

— Difficile à dire. Le principal lien est une voiture noire volée.

— Mercedes et Bentley, oui oui, il m'a dit. Le dossier du vol de la Lincoln dépend de Santa Barbara parce que c'est là qu'elle a été empruntée. J'ai vérifié et il est archivé. Tout ce que j'ai pu trouver, c'est un rapport sommaire sur le vol et la récupération du véhicule. Quand on a fait le rapprochement avec ce rôdeur style Clint Eastwood, la voiture avait été nettoyée et relouée, elle avait plus de cent cinquante kilomètres supplémentaires au compteur. Il n'y avait aucune raison plausible de l'examiner et c'en est resté là. Quant aux gens qui pourraient se souvenir, j'ai demandé un peu partout et, c'est sûr, tous ceux qui ont la mémoire en état de marche se rappellent l'affaire. C'était le premier meurtre depuis quarante ans. Mais personne n'a de détail à donner sur le rôdeur, en dehors du fait qu'il était blanc, grand, et portait un long manteau et un chapeau de cow-boy. Et je n'ai pu trouver personne qui l'ait effectivement vu.

— L'inconnu mystérieux.

— Il n'y a pas beaucoup de passage, ici, et ça devait être pareil il y a neuf ans – à cause du détournement de l'autoroute. Rien ne lie vraiment cet individu au crime, si ce n'est qu'il traînait par ici et que personne ne le connaissait.

— Le manteau et le chapeau étaient peut-être un déguisement, dis-je.

— Possible.

— Quoi qu'il en soit, ça ne pouvait être quelqu'un d'ici ?

— Hors de question, docteur. C'est une toute petite ville. (Il boit son café à petites gorgées.) Désolé de vous le dire, mais toute l'affaire me semble passablement au point mort. Je lui trouverai peut-être un dénouement et je le mettrai dans mon livre.

— La fiction dépasse la réalité.

Il donne une tape sur son clavier.

— Vous, ce que vous faites a l'air intéressant. Je pourrais peut-être vous piquer des informations un de ces jours.

— Bien sûr. J'ai remarqué un salon de coiffure de ce côté-ci de la rue. C'était celui de Leonora Bright ?

— Non, Cosy Coiffure a remplacé autre chose... Un restaurant, je crois. Les Ramirez gèrent l'affaire. Estella et Ramon, pas d'enfants. Ils sont venus de Ventura trois ans après le meurtre de Leonora. Il a fallu

tout ce temps pour qu'on trouve quelqu'un, en passant des annonces dans les journaux d'autres villes. Avant ça, il fallait prendre la voiture pour aller se faire couper les cheveux à Los Alamos. Le lieu du crime était la dernière boutique en sortant de la ville. Vous voulez y jeter un coup d'œil ? J'ai besoin de me dégourdir les jambes.

On sort du bureau et on traverse la rue. Je l'interroge sur l'administration de la ville.

— Pas de maire, pas de conseil municipal, nous dépendons uniquement du comté. Au fond, nos problèmes sont ceux du comté, la ville est une sorte d'enfant adoptif de Los Alamos ou de quiconque veut bien s'occuper d'elle.

— Combien de résidents ?

— D'après le panneau, quasi un millier, mais c'est beaucoup moins. Je dirais deux cents, au plus. Au train où ça va, il ne restera bientôt plus personne... C'est là.

Il s'est arrêté devant l'une des devantures de magasin condamnées par des planches. Le plâtre rose d'origine apparaît à travers la couche de peinture brun chocolat écaillée par plaques, comme une maladie de peau.

— Qui est le propriétaire maintenant ?

— C'est condamné à la démolition par le comté, qui n'a jamais rien fait pour le mettre aux enchères ; personne n'en veut, on dirait.

La serrure est intégrée au bouton de porte. Cardenas le tourne et la porte s'ouvre.

— Elle n'est jamais fermée à clé ? demandé-je.

— Bien sûr que si. Mais la serrure ne vaut pas grand-chose. J'ai ouvert ce matin avec une lime à ongles. Entrez.

Il ne reste plus de Dame Chic qu'une pièce vide aux murs lambrissés de panneaux gauchis en faux bois de rose. Cette pièce est sombre à cause des planches sur la vitrine et des stores en toile cirée crasseux qui cachent une fenêtre haute, sur l'arrière.

Cardenas reste appuyé à la porte pour la maintenir ouverte.

— Sinon elle se ferme toute seule et il fait noir comme dans un four.

Je le remercie et j'explore les lieux. Sous la fenêtre haute, la porte de derrière est en matériau alvéolé, donc peu solide. Le bruit de mes pas est amorti. Le sol en béton absorbe tous les sons. Je pense aux deux femmes massacrées, à leurs cris que personne n'a entendus.

Dans les mauvais films, de savants détectives apprennent des tas de choses en revenant longtemps après sur le lieu du crime. Ici, dans la pénombre mortelle, je n'ai rien à dire.

— Où mène la porte de derrière ?

— Sur une sorte de ruelle. Allez voir.

Derrière la boutique, un ruban de terre rocailleuse court

parallèlement à Ojos Negros Avenue, à peine assez large pour une voiture. Cul-de-sac au sud, sortie au nord.

Je reviens auprès de Cardenas.

— On suppose que Leonora avait fermé boutique et remettait de l'ordre.

— Ça se tient, dit-il.

— Dans une ville si tranquille, elle n'avait évidemment aucune raison de fermer à clé tant qu'elle restait dans son salon.

— Les gens continuent de tout laisser ouvert, docteur. L'année dernière, juste après mon arrivée ici, un lynx a fait irruption chez Mme Wembley, il a réussi à ouvrir le réfrigérateur et il s'est bourré de salade de thon. Elle a quatre-vingt-neuf ans ; essayez toujours de la faire changer !

— C'est la dame au coyote ?

— Vous êtes au courant ?

— J'ai rencontré votre sœur en arrivant. Elle venait de relâcher un coyote piégé sur le terrain d'une femme de quatre-vingt-neuf ans.

— Où l'a-t-elle relâchée, cette satanée bestiole ?

— À deux ou trois kilomètres de la ville.

— Ça veut dire qu'il va revenir vite fait. (Il hausse les épaules.) Si c'était moi, je l'aurais abattu. Ricki milite pour les droits des animaux... vous voyez le genre. Oui oui, c'est effectivement Mme Wembley. Les bêtes l'aiment bien parce qu'elle laisse toujours traîner de la nourriture.

— C'est une des personnes à qui vous avez parlé ce matin ?

— Non, elle faisait un somme sur sa véranda quand je suis venu chercher le piège et elle a le sommeil lourd. On peut aller la voir, si vous voulez. Elle a son avis sur à peu près tout.

— Exactement comme je les aime.

— Mon ex était comme ça, dit-il. Au début, on trouve que c'est stimulant. Et puis, les stimulants, on s'en lasse.

Je ris.

— Ricki et moi, on a divorcé à trois mois d'intervalle. Nos parents se sont séparés quand on avait neuf ans et je crois que notre frère cadet est sur le point d'en faire autant. J'ai l'impression que le mariage n'est pas notre fort – si vous ne voyez rien d'autre, docteur, je vais fermer.

On monte dans la Bronco ; il fait demi-tour et prend la route que sa sœur a suivie après le centre-ville, jusqu'à des maisons dispersées, pour la plupart des préfabriqués ou des caravanes montées sur parpaings.

Personne en vue, mais Cardenas conduit lentement en regardant partout, comme font les flics.

— Alors, dit-il, le lieu du crime vous a donné des idées ?
— Seulement que ça a dû être facile, surtout après la tombée de la nuit.

— Comment ça ?

— Le meurtrier a pu entrer par l'une ou l'autre porte et s'en aller par celle de derrière. Quelqu'un a une théorie sur la vraie cible ?

— Vous voulez dire Bright *ou* Trinh ? Pas que je sache. J'ai toujours supposé que c'était Bright, parce que l'inconnu était blanc, pas asiatique, et que la plupart des cinglés tuent des gens de leur race. Mais le raisonnement est peut-être un peu court.

— Vous avez une idée de la raison pour laquelle Vicki est venue s'installer ici ?

Il sourit.

— Vous voulez dire pourquoi, entre tous les bleds paumés, elle s'est arrêtée à Ojos Negros ? Je ne pourrais pas vous répondre. De temps en temps, des immigrants arrivent ici, surtout des Latinos. Tous ces ranchs et ce vignoble, c'est parfait pour ceux qui veulent travailler dur et ne tiennent pas à être regardés de trop près.

— Par qui ?

— Les services d'immigration, pour commencer. Prenez les Ramirez. Lorsqu'ils sont arrivés ici, ils parlaient à peine anglais, mais est-ce que quelqu'un a vérifié leur visa, salvadorien ou autre ? Ils coupent très bien les cheveux, tout le monde est content qu'ils soient là. (Il passe la main sur la peau grise et lisse de son crâne.) Encore que je ne sois pas expert en la matière.

Il tourne le volant avec décontraction et s'engage dans une allée de terre battue vers une caravane super longue installée bien en retrait de la route et précédée par un demi-hectare de mauvaises herbes.

— C'est ici qu'habite M^{me} Wembley... et elle est là. On dirait qu'elle a la pêche.

La caravane est ombragée par un auvent en aluminium. À notre approche, une forme rose et rondelette installée dans un fauteuil lève les yeux. À trois mètres, une bouche s'ouvre dans un visage évoquant un pudding à la fraise et un magazine est brandi dans notre direction.

— Accélérez, George. Vous êtes le représentant de la loi, vous ne risquez pas de PV.

— Je ne veux pas soulever la poussière de votre allée, répond Cardenas.

— Dépoussiérez donc, réplique-t-elle. Peut-être que ça fera pousser quelque chose.

Après avoir garé la voiture, on traverse les broussailles mortes. Mme Wembley ne bouge pas de son fauteuil. Un sweat-shirt rose « Las Vegas : Fun Fun Fun !!! » est assorti à son teint. Un jogging gris endigue péniblement l'expansion de ses cuisses. Ses pieds pendent à trois centimètres du plancher de la véranda. Le reste de son corps déborde du fauteuil.

Quand Cardenas commence à faire les présentations, un grand sourire découvre son dentier.

— Je m'appelle Mavis ; « madame », c'était pour ma belle-mère, et elle n'a pas laissé un souvenir agréable. (Ses doigts boudinés serrent fortement ma main.) Vous êtes mignon, dit-elle.

— Merci, madame.

— George aussi. Vous voyez pourquoi j'attire les bêtes ici : comme ça je vois mon chevalier en armure beige... Cette fois, vous avez envoyé votre sœur, George. J'ai mauvaise haleine ?

— Ricki avait un peu de temps et...

— Je blague, Galahad. Ce qu'il est sérieux ! Alors dites-moi, c'était quelque chose, ce coyote, hein ? Des sacrées dents. Où est-ce qu'elle l'a laissé filer ?

— Assez loin d'ici.

— Je crois qu'elle m'en veut de vous appeler tout le temps.

Elle lisse la mise en plis de ses cheveux blancs, tord son gros nez. Elle a des joues d'enfant, luisantes et rebondies. La graisse, ça lifte.

— Mais non, voyons, dit Cardenas.

— Je suis sûre que si, rétorque Mavis Wembley en caressant un bras de son trône.

Le fauteuil est recouvert d'une housse en coutil bleu et blanc, genre station balnéaire. Tout le reste, sous l'auvent, est en tubes d'aluminium et bandes de plastique.

— Un nouveau tissu ? demande Cardenas.

Mavis Wembley donne un petit coup de magazine sur son genou à fossettes.

— Ça vous plaît ?

— Très joli.

— Pottery Barn[13] [../MEP/Kellerman, Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm](http://../MEP/Kellerman,Jonathan/Habille%20pour%20tuer/Untitled.FR11.htm) - [bookmark17](#), George. J'adore ces catalogues, c'est le monde entier qui s'ouvre à vous. Surtout à nous autres habitants des grandes cités, dit-elle en se donnant une autre tape avec le magazine – *The New Yorker*.

— Je ne savais pas que vous étiez abonnée, dit Cardenas.

— Je ne le suis pas. Ils m'ont envoyé une offre : quatre mois gratuits et ensuite on peut annuler, mais je ne sais pas trop. Ils ont tendance à en écrire des tonnes – évitez ça quand vous écrirez votre livre, George ; l'essentiel est de communiquer, pas de pontifier. Mais il y a des entrefilets intéressants. Par exemple, dans ce numéro, un article sur le juif new-yorkais qui a confectionné des manteaux de fourrure pour les rappers noirs. Malgré ces agitateurs qui pleurent sur la cruauté envers les animaux, ce juif continue à faire des sweat-shirts en hermine et autres trucs du même genre. Il a du cran.

— Continuez à laisser de la nourriture dehors, Mavis, et nous pourrons lui envoyer une cargaison de peaux, dit Cardenas.

— Un joli petit manteau en coyote pour les rappers. (Elle glousse.) Ça serait pas mignon ? À propos, qui c'est, votre ami ? Policier, encore, ou écrivain ?

— Il est psychologue, Mavis.

Elle lève les yeux vers moi.

— J'ai connu des gens qui auraient eu besoin de vos services ! Comme ma belle-mère. Qu'est-ce qui vous amène ?

— J'enquête sur les meurtres de Leonora Bright et Vicki...

— Tranh. Alors vous avez sonné à la bonne porte, parce que je sais qui a fait ça.

Cardenas remonte son pantalon. Son revolver oscille dans son étui.

— Vraiment ?

— Vraiment, George. Et je l'ai dit à Wendell Salmey dès le début. Mais il n'a strictement rien fait. (Elle se tourne vers moi.) En dépression chronique, celui-là. Et plus fainéant qu'un assisté social qui arnaque l'État. Toujours le moral à zéro, marchant les yeux baissés, comme si la clé des énigmes traînait par terre. (Elle s'évente avec le magazine.) Après que son fils s'est pulvérisé sur l'autoroute avec de l'alcool dans le sang, ça a été encore pire ; il restait assis là à rien faire

toute la sainte journée. Avant de me marier, j'ai un peu enseigné et Wendell était un de mes élèves. Un de ceux qui préféraient se la couler douce plutôt que de travailler. La seule raison pour laquelle il a pris la charge de shérif est qu'il s'imaginait qu'il n'y avait rien à faire... sans vouloir vous offenser, George. (Vision panoramique du dentier.) L'un des avantages d'avoir quatre-vingt-dix ans, c'est qu'on peut dire ce qui nous passe par la tête.

— Je ne savais pas que vous aviez fêté votre anniversaire, Mavis.

— J'avance un peu. C'est le mois prochain, George, le 16, au cas où vous auriez l'intention de m'envoyer des fleurs. Wendell Salmey est mort jeune. Ulcère gastrique perforé à cinquante-neuf ans. Au fait, pourquoi un psychologue au sujet de Leonora et de la jeune Asiatique ?

— Les meurtres pourraient être liés à une affaire en cours à L.A.

— Ça ne répond pas à ma question.

— J'agis parfois comme conseil auprès de la police.

— Un de ces télépathes, comme à la télé.

— Pas vraiment...

— Je blague. Je sais ce qu'ils font, les psychologues. Décidément, ils sont d'un sérieux mortel, les gens de votre génération ! Alors, il a assassiné quelqu'un d'autre, c'est ça ?

— Qui ?

— Le frère de Leonora. Son demi-frère. C'est lui qui l'a tuée, en plus de la manucure. George, vous auriez la gentillesse d'aller me chercher un Fresca et une tranche de fromage américain à la cuisine ? Prenez-en deux tranches, le paquet est sur le plan de travail avec un joli petit couteau de chez Fines Lames.

Cardenas s'acquitte de sa mission.

Je prends une chaise.

Mavis Wembley grignote son fromage et lampe son soda. Elle tend la canette vide à Cardenas, s'essuie la bouche et regarde avec satisfaction sa parcelle envahie par les mauvaises herbes.

— Je sais que c'est le frère qui l'a fait parce que Leonora m'a confié, quelques semaines avant, qu'il lui faisait peur. Ils n'étaient pas de la même mère mais du même père ; c'est le père qui avait de l'argent et il était mort quelques mois avant qu'elle me confie qu'elle avait peur.

— Elle se faisait du souci au cas où les questions d'héritage auraient provoqué un conflit ?

— Elle ne se faisait pas de souci, elle avait peur. C'est le mot qu'elle a utilisé.

— Comment s'appelle son frère ? demande Cardenas.

— J'en sais rien, elle ne me l'a pas dit, elle l'appelait toujours « mon demi-frère ». En insistant sur « demi ». Ce qui montrait clairement

qu'ils n'étaient vraiment pas proches.

— Comment vous en êtes venues à parler de lui ?

— Elle me faisait un rinçage et tout ce qu'elle tenait lui tombait des mains. Ce qui ne lui ressemblait pas. Elle avait toujours été adroite ; des mains de magicienne. Elle me faisait parfois un massage du cou et du cuir chevelu et c'était meilleur que... En tout cas, quand elle est arrivée de Frisco pour s'installer ici, toutes les copines étaient contentes de ses services. Avant elle, on avait eu Sarah Burkhardt, une fille d'ici, limite débile mentale à mon avis ; elle avait appris dans les livres et elle avait à peu près autant de style qu'un sac-poubelle. On s'en est contentées parce qu'on n'avait qu'elle. Grâce à Dieu, elle a épousé un chauffeur de poids lourd, elle a déménagé et on a eu droit à Leonora. Qui avait appris le métier à Frisco auprès d'un coiffeur gay parmi les meilleurs.

— Donc, « mains magiques », mais pas ce jour-là, dis-je.

— Maladroite au possible. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Elle n'a pas répondu. Je lui ai dit : « Allez, pas de secrets, on est entre nous. » C'est vrai, il n'y avait qu'elle et moi dans le salon. C'était une bonne coiffeuse, mais il n'y avait pas beaucoup de demande pour ses services, les femmes du coin estimant qu'elles pouvaient faire tout aussi bien avec un flacon de teinture. Si vous les aviez vues, vous auriez rigolé.

Elle demande à Cardenas un autre soda. Pendant qu'il est à l'intérieur de la maison, elle me dit :

— On va attendre George. Je n'aurai pas à me répéter.

— Bien sûr. Je vous suis très reconnaissant.

— Alors vous croyez que c'est une bonne piste, le frère ?

— La meilleure, jusqu'ici.

Cardenas revient et décapsule la canette.

— Merci, George. Revenons à Leonora. Je voyais bien qu'elle avait vraiment envie de parler, alors je l'ai asticotée jusqu'à ce qu'elle dise que son père avait une fortune assez importante, que sa mère était déjà morte et que sa belle-mère était malade. L'argent allait donc être partagé en deux, entre elle et son demi-frère, ce qui lui convenait très bien, il y en avait assez pour chacun. Mais elle savait que, lui, il ne se contenterait pas de la moitié. J'ai dit : « Quoi, c'est un type intéressé ? » C'est là qu'elle a craqué et qu'elle s'est mise à pleurer. Elle a dit : « Oh, Mavis, si vous saviez... Il se donne des airs gentils, toujours à vouloir rendre service ; il donne à manger aux SDF, sourit aux enfants, leur offre des bonbons. Mais c'est une façade. Profondément, il n'y en a que pour lui, et depuis toujours ; je sais qu'il va me causer de gros ennuis à cause de cet argent et ça me fait peur. »

Elle boit une gorgée. Elle essuie vite le liquide qui a coulé sur son menton.

— Je lui ai demandé quel genre de gros ennuis. « Je ne sais pas, c'est ce qui me fait peur, vous ne savez pas de quoi il est capable. » Je lui ai dit que si elle avait peur il fallait appeler la police. Elle a répondu qu'ils se moqueraient d'elle parce qu'elle n'avait aucune preuve, seulement un pressentiment. Je lui ai dit : « Parlez-en au moins à un avocat. On les paie d'avance, il ne se moquera pas de vous. » Mais c'était comme si elle ne m'avait pas entendue, elle répétait que son demi-frère allait commencer à lui faire des ennuis, que personne ne savait comment il était vraiment. À la fin, je lui ai fait observer que, puisqu'elle l'accusait, elle pouvait me dire de quoi. Elle m'a répondu : « Il vaut mieux qu'on n'en parle pas, Mavis. » Je lui ai dit : « Mais si, puisque je vous le demande ! » (Elle tend à Cardenas la deuxième canette.) J'en ai assez. Vous pouvez verser ça par terre ou le finir vous-même. (Une lueur de gaieté passe dans ses yeux.) N'ayez crainte, je n'ai pas de microbes.

— Je ne compte pas repartir, Mavis. Votre histoire est trop belle.

— Ce n'est pas une histoire, George. C'est un compte rendu.

— Encore mieux.

— Ce sera mieux encore quand je vous aurai répété ce qu'elle a dit – à savoir qu'il avait appris à crocheter les serrures. Elle savait que c'était pour s'introduire quelque part par effraction. En plus de ça, il torturait et tuait des animaux. D'abord des bestioles, puis des petites bêtes, puis Dieu sait quoi. Il pratiquait ce genre de cruautés depuis qu'il était petit. Leonora adorait les animaux. Elle avait deux bichons maltés ou maltais, je n'ai jamais su exactement ; elle aurait fait n'importe quoi pour ces chiens. Après son assassinat, ils ont tout bonnement disparu. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

— Elle les gardait avec elle dans la boutique ? demandé-je.

— Parfois elle les amenait avec elle, parfois elle les laissait à la maison. Mais le fait est que personne ne les a plus revus. Je l'ai fait remarquer à Wendell quand il est apparu clairement qu'il ne me prenait pas au sérieux. Voilà ce que j'entends par « fainéant » : une femme se fait massacrer, elle a des chiens et ils ne sont plus à la maison... Ça ne vous donnerait pas envie d'en savoir plus, George ?

— Si, absolument.

— Wendell n'avait aucune curiosité. C'est l'effet de la dépression, pas vrai, docteur ?

J'acquiesce. Elle dit :

— Je sais que la curiosité peut tuer les chats, peut-être même les chiens. Mais on peut mourir aussi du manque de curiosité. Wendell se fichait de tout et l'inspecteur de Santa Barbara qu'ils ont envoyé, c'était pareil.

— Donald Bragen, dis-je.

— Oui, lui. Très macho, comme Broderick Crawford dans *Highway*

Patrol – vous n'étiez nés ni l'un ni l'autre. « Oui, madame, merci, madame », il notait tout dans un petit calepin. Mais Broderick écoutait. Bragen, lui, était un imbécile qui n'écoutait rien. Dites-moi, un suspect principal – mobile financier – qui torture les animaux et deux chiens qui s'évaporent, à quoi ça vous fait penser ?

— À quoi, en effet ?

Mavis Wembley pose la main sur mon genou.

— J'aime bien votre style.

Cardenas et moi restons encore une demi-heure avec elle et c'est surtout moi qui parle, dans l'espoir de lui soutirer d'autres détails sur le demi-frère tant redouté de Leonora Bright. Je n'obtiens que des redites et des approximations : soit plus âgé, soit plus jeune que Leonora, probablement de San Francisco « parce que c'est de là qu'était Leonora et elle n'a jamais dit qu'il n'était pas de là-bas ». Je la remercie et me lève pour partir. Elle dit :

— Heureuse d'avoir fait votre connaissance. (Elle prend Cardenas par la manche.) George, la nuit dernière, j'ai entendu des rats laveurs grattouiller là-derrrière, près des ordures. Si on posait aussi quelques pièges pour eux ?

— C'est quelqu'un, hein ? dit Cardenas en faisant marche arrière dans l'allée. Pour elle, battre les cartes est ce qui se rapproche le plus de l'aérobic, mais elle n'est jamais malade. Elle affirme que sa mère a vécu cent quatre ans.

— Bon ADN, dis-je. Les autres, comme nous, font du jogging, dans l'espoir d'afficher moins que leur âge.

— Vous avez raison. Vous pensez que la piste du frère mérite d'être suivie ?

— On n'a rien d'autre.

— Ce qu'elle a dit de Wendell est cohérent avec ce qu'on m'a raconté par ailleurs. Si je n'ai pas creusé, c'est par respect pour le mort.

— Il n'y a pas de raison. Ce n'est pas lui le problème.

— Alors, où vous allez, maintenant ?

— Je retourne à L.A., sauf si vous avez une idée.

— Désolé, non. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Si vous avez le temps, rechercher les adresses de Leonora à San Francisco. Ce serait formidable.

— Bien sûr. Je pensais également qu'on pourrait essayer de trouver le certificat de décès du père, voir si le nom du frère apparaît quelque part. Comme c'est juste avant d'être assassinée que Leonora parlait de graves ennuis à propos de l'héritage, ça permet de resserrer l'intervalle de recherche.

— Très juste. Un passage en revue des notices nécrologiques est peut-être le moyen le plus facile. Bright était son nom de jeune fille ?

— Je crois. (Il se redresse sur son siège et appuie sur l'accélérateur.) Et ça change tout.

— Comment ça ?

— Voilà que je sers à quelque chose.

Je m'arrête à Santa Barbara pour un déjeuner tardif là où aurait dû avoir lieu mon rendez-vous avec Donald Bragen.

Le flot de touristes est maigre, mais ce sont des gens au sourire enthousiaste, qui se gavent et croient en l'immortalité. Canards et mouettes, qui les suivent à la trace, se contentent des restes. Les gros pélicans gris qui flottent dans le port scrutent la surface, dans l'attente d'une proie. Leurs cousins bruns, plus petits, descendent en piqué, plongent sous l'eau et réémergent parfois avec un poisson qui se tortille.

Il y en a, des façons de chasser.

Je finis mon repas et continue sur le quai, après l'endroit où Bragen avait proposé que nous nous rencontrions pour le petit déjeuner. Peut-être avait-il examiné de plus près la piste indiquée par Mavis Wembley et en était-il revenu bredouille. Ou bien elle avait raison et il n'en avait pas tenu compte. Les retours sur le passé séduisent moins qu'une partie de pêche.

Appuyé au garde-fou et respirant l'air marin, j'appelle Milo sur son portable. C'est Rick qui répond.

— Salut, Alex. La batterie de son téléphone était à plat et on a fait l'échange. Il m'a demandé de te dire, si tu appelles, qu'il sera occupé jusque vers dix heures, peut-être plus tard.

— Tu as une idée de l'endroit où il peut être ?

— Parti travailler, c'est tout ce qu'il m'a dit. Comme j'avais pris ma journée, on avait prévu de déjeuner ensemble. À peine avait-on commandé qu'il a reçu un appel et fichu le camp. Une histoire de voiture retrouvée. Ça l'a mis de mauvais poil.

— Normal, quand on saute un repas.

— Il a demandé qu'on emballe le sien pour l'emporter.

Pas de réponse sur le portable de Rick. Milo éteint parfois son téléphone quand il doit se concentrer. Je reprends la route et réessaie quelques kilomètres plus loin.

Ses beuglements ébranlent les osselets de mon oreille interne.

— J'ai retrouvé cette putain de Mustang, celle de Kat Shonsky.

— Tu n'as pas l'air content.

— Devine où elle était pendant tout ce temps ? À la fourrière.

Classée « véhicule abandonné » à cinq heures du matin, la nuit même de sa disparition. Trouvée à mi-chemin sur la Pass, exactement comme tu le supposais.

— Tu as une idée de qui a appelé ?

— Aucune trace, grommelle-t-il. Ils ont traité l'appel comme l'enquiquinement habituel et envoyé une remorque. Il n'y avait ni carte grise ni assurance dans la voiture et les plaques d'immatriculation avaient disparu. Le gars l'a embarquée quand même et laissée à la fourrière. Où elle se trouve encore.

— Et le numéro d'identification du véhicule ?

— Ils ont trouvé le temps de faire une recherche informatique sur le numéro quelques jours plus tard, classé et oublié le dossier. Pendant ce temps-là, je consulte les communiqués, je perds mon temps au téléphone alors que cette saloperie de bagnole est exposée à quelques rues de mon bureau, à accumuler les fientes d'oiseaux et les frais de garde. Si je n'avais pas harcelé toutes les fourrières sous contrat avec la police, elle aurait probablement fini aux enchères. Dans l'état actuel des choses, je viens de passer une heure à remplir la paperasse pour la faire transporter au labo automobile. Je l'ai d'abord zieutée. Pas de traces de sang évidentes ni de dégâts. Et, autre bonne hypothèse de ta part, professeur : le réservoir d'essence est complètement à sec ; elle est tombée en panne au mauvais endroit et au mauvais moment.

— Ou quelqu'un l'a siphonné sur le parking de la discothèque et a suivi la bagnole jusqu'à ce qu'elle s'arrête.

— Et voilà ! dit-il. C'est pour ça qu'on est copains !

— Mon côté parano ?

— Tu sais te mettre dans la peau d'un vrai malfaisant. Voyons ce que trouvent les gars du labo. Mais après que le conducteur de la fourrière et Dieu sait qui ont mis leurs pattes dessus, et avec un suspect assez prudent pour embarquer les papiers et les plaques, je n'attends rien de mirobolant. Là, je retourne à l'endroit où on a trouvé la voiture. Après ça, je vais refaire les routes en lacet dans le coin. Si je peux avoir un maître-chien en renfort, on fera un Truffothon demain. Alors, qu'est-ce qui se passe au bled ?

Je lui parle du tuyau donné par Mavis Wembley.

— Il fait peur, le gars, dit-il.

— Un crocheteur a pu toucher à la chaîne du parking et embarquer la Mercedes. Ajoutes-y Mancusi et on a deux crimes avec voitures de luxe noires volées, un massacre au couteau et un mobile possible lié à des questions d'héritage.

— Malheureusement, Tony est un pantouflard qui ne nous mène nulle part et le tuyau ne vaut plus rien. Quant à son côté pervers sur les bords, je ne serais pas surpris que le type des luminaires – Hochswelder, ou un autre parent bien intentionné – ait mouchardé

parce qu'il est gay, au cas où on n'aurait pas compris du premier coup. Maintenant qu'on a mis la main sur la Mustang, je vais me concentrer sur l'affaire Shonsky en tant que possible homicide corollaire, ce qui me permettra d'avoir un mandat de perquisition pour son appart. Le juge Feldman fait campagne pour collecter des fonds, il a dit que si je le retrouvais chez lui à dix heures il signerait les papiers. Avec un peu de chance, la mère de Kat n'a pas trop rangé. À propos, si j'ai le temps, je vais lui demander un petit échantillon, parce que, si le chef tient ses promesses, je réussirai à avoir une analyse des mitochondries en priorité. Mais même si ça correspond à la tâche, ça nous dira seulement ce que nous savons déjà.

— Que Kat est morte.

— Je ne donnerais pas cher de son assurance vie. Mon Dieu, j'ai du pain sur la planche !

Ce n'est pas le moment de lui rappeler ses jérémiades de la semaine passée.

— Si le chef tient ses promesses, tu pourras peut-être avoir du renfort pour surveiller Tony.

— Difficile d'imaginer qu'il ait quelque chose à voir avec Shonsky.

— Le lien n'est pas forcément direct, dis-je. Si Tony a passé un contrat pour tuer sa mère, quelqu'un a pu engager le même tueur pour supprimer Kat. Et les deux filles d'Ojos Negros.

— Un pro itinérant amateur de bagnoles volées ? Où est le mobile financier dans le cas de Kat ? C'était pas vraiment une héritière.

— D'après ce qu'on sait, elle pouvait avoir la dent dure. On ne peut pas exclure le mobile personnel.

— Elle fait prendre un râteau à un type rancunier, qui lui paie une exécution sophistiquée ?

— Ou bien elle a envoyé promener le tueur lui-même, dis-je. Si Clive l'a draguée dans un bar, il n'a probablement pas été le seul à tenter sa chance.

— Même les salopards ont des sentiments.

— Tout le monde en a. Tout dépend de ce qu'on en fait.

Les encombrements du périph extérieur et les lubies des services de la voirie font traîner en longueur le retour à L.A. et la nuit est tombée quand j'arrive à la maison. Je bois un Chivas dehors près de la pièce d'eau. Je prends Blanche sur mes genoux et jette de la nourriture aux poissons. Elle veut les regarder manger, alors je m'agenouille au bord du rocher. Les bébés sont presque assez gros pour avaler les boulettes ; ils les prennent entre leurs dents et les secouent jusqu'à ce qu'elles se désagrègent. Les adultes les laissent faire et se retiennent de les gober.

Robin sort de la maison et se joint à nous, mangeant des restes avec des baguettes. Elle renonce à son verre parce qu'elle a l'intention de

travailler encore un peu. Plus silencieuse que d'habitude. Je dis :

— M. point.com a encore appelé ?

Elle secoue la tête.

— Il y a une quinte que je n'arrive pas à accorder sur la touche de la mandoline. Si je n'arrange pas ça, je n'arriverai pas à fermer l'œil.

— Mon âme sœur.

Je l'embrasse, l'accompagne jusqu'à son atelier puis ramène Blanche endormie à la maison.

Mes e-mails sont le bla-bla habituel, à l'exception d'un message, envoyé quelques minutes plus tôt :

Dr Delaware : trouvé nom du frère de Leonora Bright dans la notice nécrologique de son père. Jusqu'ici rien de criminel le concernant et il était trop tard pour accéder aux hypothèques de S.F. et voir s'il y est propriétaire d'une maison. Verrai ce que je peux faire demain. George Cardenas.

Je le remercie et je télécharge la pièce jointe. C'est la page « Disparitions » du *San Francisco Chronicle*. Quelqu'un d'assez important pour mériter un article signé.

Feu le docteur Whittaker Bright, né à New York, après des études à Cornell et Columbia, avait enseigné l'ingénierie à l'université de Californie à Berkeley. Spécialiste des transformateurs, détenteur d'un brevet pour un dispositif de commande maintenant obsolète qui lui avait rapporté des royalties pendant plus de dix ans. La mort faisait suite à une longue maladie. Veuf et remarié, « Whit » Bright laissait sa seconde femme, Bonnie, une fille, Leonora, à Ojos Negros, et un fils, Ansell, à San Francisco. Pas de fleurs, mais on pouvait adresser des dons à la Société américaine de cardiologie.

La date du décès attire mon attention : huit jours avant la boucherie d'Ojos Negros. De plus en plus l'histoire de Mavis Wembley a l'air de tenir debout.

Juste au moment où je m'apprête à lancer une recherche sur Ansell Bright, mon téléphone sonne.

— Docteur, c'est Amber, de votre service. J'ai eu au téléphone un M. Bragen, qui appelait de l'Alaska. Il n'a pas voulu rester en ligne, il a dit que vous pouviez le rappeler si vous vouliez. Si vous ne le faisiez pas, j'ai l'impression que ça lui serait égal.

Le numéro de Bragen a un préfixe 805. Il pêche dans le Nord mais se sert d'un portable avec le code de Ventura-Santa Barbara.

— Ouais, répond une voix bourrue.

— Sergent Bragen ? Alex Delaware.

— Le psychologue, dit-il, comme si le titre l'amusait. J'ai trouvé un vol plus tôt. Le temps change vite par ici, les liaisons aériennes sont incertaines. J'ai passé trop de temps dans l'aéroport à attendre la fin

de tempêtes.

— Je comprends.

— Vous voulez en savoir plus sur Bright et Trinh... Il n'y a pas grand-chose à savoir. L'enquête était vouée à l'échec depuis le début, et s'il y avait quelque chose d'intéressant sur le plan médico-légal, le crétin qu'ils ont engagé comme shérif a tout fichu en l'air. On avait un suspect, mais ça n'a rien donné.

— Qui était-ce ?

— L'ex-mari de Bright. Un alibi en béton et il a été passé au détecteur de mensonges.

— Pourquoi vous le soupçonniez ?

— Parce que c'était l'ex. Mais laissez tomber, ce n'est pas lui.

— Je peux avoir son nom, juste pour le rapport ?

— José quelque chose. Un Mexicain, probablement clandestin... À l'époque on n'avait pas le droit de poser la question. Il travaillait au magasin d'aliments pour animaux, il manutentionnait le foin et Dieu sait quoi. Il prétendait qu'il était un chef de cuisine renommé à Guadalajara ou ailleurs, mais ils disent tous ça.

— Les immigrants...

— S'ils s'en sortent si bien là-bas, pourquoi ils viennent ? De toute manière, ce n'est pas notre homme... Ça aurait pourtant été bien. Lui et Bright sont restés mariés six mois, ils ont divorcé, il est parti s'installer à Oxnard, où il a trouvé un boulot de cuisinier dans un hôtel. C'est là qu'une vingtaine de personnes l'ont vu pendant la période où le meurtre a été commis. On avait aussi d'autres témoins qui l'ont aperçu avant et après – dans son immeuble, puis dans un bar, où il dansait ce soir-là avec sa nouvelle petite amie. Donc rien à faire. Je lui ai quand même demandé de passer au détecteur et il a accepté. Il s'en est sorti brillamment. Il a affirmé que Leonora et lui s'étaient quittés bons amis ; il avait une carte de Noël d'elle pour le prouver. Et puis il semblait vraiment effondré par sa mort. D'après ce que je sais, la cible n'était même pas Bright, mais peut-être Trinh. Encore que personne ne m'ait jamais rien dit sur elle. J'ai pris la peine d'aller voir sa famille... un vrai clan, là-bas à Anaheim. Tout le monde pleurait et allumait des bougies en l'honneur de Bouddha. À les entendre, Vicki était une sainte femme, totalement privée d'ennemis.

— Vous aviez des raisons d'en douter ?

— Non. Mais je ne suis pas confiant de nature. Vous êtes allé là-bas aujourd'hui ?

— Bien sûr.

— Toujours trois pelés et un tondu ?

— Peut-être deux pelés seulement.

— Dans un bled aussi minuscule, on aurait pu penser que quelqu'un saurait quelque chose. À part qu'elles étaient gentilles toutes les deux,

rien à tirer de ces ploucs. (Rire rauque.) Les gens gentils sont la plaie des enquêtes.

— Quand j'étais là-bas, j'ai fait la connaissance d'une certaine Mavis Wembley...

— Oh, la vieille ! La grosse bouffie... Fourre son nez partout, celle-là, impossible de la faire taire. Alors qu'elle a rien à dire.

— Vous ne croyez pas à son histoire sur le frère de Leonora ?

— Pas une seconde. Vous voulez travailler là-dessus ? Bonne chance, mon vieux. J'arrive pas à croire qu'elle soit encore vivante. Même à côté d'une vache elle aurait l'air grosse. Comme cet extraterrestre dans *Star Wars*... Jabba le je-sais-plus-quoi. Elle me donnait rendez-vous ; c'était son mot : « Inspecteur Bragen, puis-je vous donner rendez-vous, qu'on parle un peu ? » On travaille sur une affaire, on ne peut rien écarter *a priori*, alors j'allais la voir ; elle était installée dans son fauteuil et essayait de me tirer les vers du nez. Mais comme je l'ai dit, il faut suivre toutes les pistes, alors je suis allé parler au frère. Lui aussi avait un alibi – il travaillait, un job de gay. Un vrai poids mouche. Encore plus émotif que José... José Castro, voilà le nom que je cherchais. Castro, comme Fidel.

— Voilà Ansell hors de cause.

— Ansell ?

— C'est son nom, d'après la notice nécrologique de son père.

— Le type à qui j'ai parlé s'est présenté sous le nom de Dale. Et c'est comme ça que l'appelait aussi sa mère... J'imagine qu'elle était bien placée pour savoir. C'est par elle que j'avais eu son numéro. Et ne perdez pas de temps avec elle, elle est morte quelques mois après Leonora. Cancer ; le père, lui, avait des problèmes cardiaques, je crois. Pas de pot dans la famille. Dale s'occupait d'elle, il était chez elle quand j'ai appelé.

— « Dale » était peut-être son surnom, dis-je.

— Allez savoir ! Le gars avait la voix qui *papillonnait* au téléphone. J'avais l'impression de parler à une fille. Il n'avait pas le calibre pour maîtriser deux femmes en bonne santé et leur faire ce qu'on leur a fait. Si vous voulez rendre votre déjeuner, regardez les photos du rapport d'autopsie.

Au téléphone. Il n'a jamais rencontré Ansell « Dale » Bright en personne, n'a donc aucune idée de sa taille ni de sa force.

— Je vois ce que vous voulez dire.

— J'ai tout mis dans le dossier, docteur.

— Où il est ?

— Probablement aux archives. On a tout déménagé il y a quelques années, beaucoup de choses sont tombées du camion. C'est pas mon problème. Ça ne devrait pas être le vôtre non plus. C'est une affaire morte et enterrée.

Mavis Wembley n'a pas parlé de José Castro. Je trouve son numéro dans mes notes.

Il est près de dix heures du soir, mais j'ai d'elle l'image d'une couche-tard. Elle décroche à la première sonnerie.

— Mon mignon ! Vous avez trouvé quelque chose ?

— Loin de là. Mais j'ai appris que Leonora avait été mariée...

— Avec José. Vous avez parlé avec Bragen, c'est ça ? Cet imbécile a fait une fixation sur José avant même d'avoir posé les yeux sur lui. Vous savez pourquoi...

— Pourquoi ?

— José est mexicain. Les gens tenaient des propos inconsidérés, comme quoi il avait commis des meurtres au Mexique... Tous ces racontars sur la drogue, les gangs.

— On avait une raison d'en faire ?

— À l'époque, la ville était carrément raciste. La plupart des habitants sont maintenant des Mexicains et personne ne dit plus rien, sauf quelques vieux cow-boys lorsqu'ils viennent en ville et boivent un coup de trop. Mon second mari était mexicain et il fallait voir comment on me regardait. José était un jeune type sympa.

— Plus jeune que Leonora ?

— Entre vingt et trente. Beau gars.

— Vous n'avez jamais pensé qu'il était responsable ?

— C'était le type le plus gentil que vous ayez jamais rencontré, docteur. Des muscles comme ça ! Après leur séparation, Leonora disait qu'elle avait toujours de l'amitié pour lui, que leur mariage n'avait tout simplement pas marché. Vous voulez mon avis ? Ils n'ont jamais été qu'amis, c'était un mariage de complaisance pour lui permettre d'obtenir le statut d'immigré.

— Leonora aurait fait cela pour un ami ?

— Elle était comme ça. Et José a fini par avoir ses papiers, Leonora en était tout émue. Peu après, ils se sont séparés et José a déménagé quelque part dans le Sud et ça n'a pas semblé la contrarier. Et puis, quelle raison aurait eue José de lui faire du mal ? Aucun des deux n'avait d'argent à proprement parler. Contrairement à la famille de Leonora. Qui en avait plein. Je vous dis que c'est du côté du frère qu'il faut regarder. Bragen a probablement dit que j'étais une vieille cinglée qui fourre son nez partout, mais si ça lui chante de faire un concours de QI, c'est quand il veut.

Je ris. Elle dit :

— Vous croyez que je blague ?

Le lendemain à midi, je retrouve Milo dans les collines derrière Sepulveda Pass.

Terrain vague, environ un kilomètre et demi au-dessus de l'endroit où la voiture de Kat Shonsky a été retrouvée. Deux maîtres-chiens arpentent les broussailles entre deux maisons sur pilotis dans le style minimaliste contemporain, l'un avec un retriever chocolat, l'autre avec un border collie.

Des chiens à la vue perçante, magnifiquement soignés. Tous les deux avec un faible pour la chair morte.

— En réponse à la question que tu ne m'as pas posée, dit Milo, c'est l'un des seuls endroits ouverts, non clôturés, du coin. Ce qui ne veut rien dire, elle pourrait être aussi bien à l'Alhambra. Mais ce matin de bonne heure on a fait sentir ses vêtements à une meute de chiens pisteurs et on les a baladés dans tout le quartier. Rien pendant la première heure, jusqu'à ce que l'un d'eux fonce ici, plutôt excité.

— « Plutôt » ?

— Il a changé d'avis, il avait l'air ailleurs. Ça arrive plus souvent que tu ne le penses. N'empêche, mieux vaut être prudent. On a mis le corniaud à cadavres sur le coup.

— Qui est propriétaire du terrain ?

— Il est partagé par les deux maisons voisines. Deux sœurs mariées à des avocats, elles projettent de construire une piscine commune. Elles font une croisière ensemble en Amérique du Sud depuis deux semaines.

— La voilà, ta famille heureuse, dis-je.

— Elle le sera moins si Lassie et Rintintin trouvent un machin plein d'asticots.

Il a la peau flasque et ses vêtements sont dérangés au-delà du fripé ou du chiffonné, comme s'il s'était battu avec un rôdeur.

— Nuit blanche ?

— Je me suis ennuyé à surveiller l'appartement de Tony, puis je suis allé chez Kat à sept heures du mat. On aurait dit que Martha Stewart venait d'y tourner un film.

— La tornade blanche maternelle.

— J'ai quand même fait venir les techniciens. Aucune trace de violence ou de lutte. Mais une chose que maman n'a pas trouvée, une

pochette pleine d'herbe au fond d'une boîte de tampons hygiéniques. Pas de reçus de carte de crédit, ce qui colle bien avec le fait que cette bonne Monica avait fermé le robinet. Pas de factures de téléphone, ni de déclarations de revenus non plus. Mais Kat ne gardait aucun papier, point barre. Pas un seul bouquin dans l'appartement, et les seuls magazines étaient des vieux numéros de *Us* et *ELLE*. Elle a conservé quelques souvenirs de voyage... des saloperies bon marché rapportées de Hawaï, Tahiti, Cozumel. Quelques photos aussi. Elle en bikini, trop souriante, pas d'amis hommes à l'horizon. Comme si elle s'était fait prendre en photo pour prouver qu'elle était heureuse.

— Une fille solitaire, apparemment.

Il bâille.

— Bref, j'ai pris un chemisier.

Il retourne regarder les chiens. Le retriever fait le tour du terrain avec l'acharnement d'un sprinter s'entraînant pour un championnat. Il s'arrête. Recommence à tourner. Le border collie s'est désintéressé de la question et son maître-chien le ramène à la voiture.

— Une vie de chien, dit Milo. Si rien ne se passe bientôt, je vais faire un saut à la boutique où travaillait Kat. Il doit bien y avoir quelqu'un qui sait quelque chose sur sa vie privée.

— J'ai réfléchi aux meurtres d'Ojos Negros, dis-je. Leonora Bright a été assassinée huit jours seulement après la mort de son père. Sa belle-mère était condamnée, en phase terminale, ce qui faisait que le frère et la sœur allaient hériter bientôt. Un testament bateau devait normalement répartir les biens à parts égales, avec réversion au survivant. Leonora avait dans la trentaine, il y a donc de fortes chances qu'elle-même n'ait jamais rédigé de testament.

— Le redoutable frère se débarrasse d'elle pour s'assurer qu'elle n'ira jamais voir un homme de loi...

— C'est un mobile possible. Et pas très différent de celui que nous avons évoqué pour Tony Mancusi : trucider maman avant qu'elle modifie son testament.

— On aurait affaire à un tueur à gages spécialisé dans le règlement des problèmes d'héritage et Ansell et Tony l'auraient tous les deux dégoté ?

— Je sais que ça paraît mince, mais songe aux voitures noires volées et aux déguisements.

— Un tueur genre comédien ambulancier... On ne peut pas écarter l'hypothèse, mais avant de passer à l'histoire ancienne j'ai besoin de me concentrer sur l'ici et maintenant. Si on arrive à établir un lien quelconque entre Tony et Ansell, je commencerai peut-être à m'exciter.

— Donald Bragen pensait qu'Ansell était incapable d'une telle violence parce qu'il avait l'air efféminé au téléphone.

— Et Tony joue les femmes fatales. Bon, un tueur dont la spécialité est de louer ses services à des folles perdues. Bragen a cherché à en savoir plus sur Ansell au-delà de la qualité de sa voix ?

— Il ne connaissait même pas son vrai nom – Ansell se faisait appeler Dale. Et il a un alibi au moment du meurtre... il travaillait. Bragen l'a pris pour argent comptant.

— Oh, Seigneur !

— Le shérif Cardenas dit qu'il a voulu vérifier les antécédents d'Ansell. Il a fait une recherche rapide hier soir, rien n'est sorti sous ce nom-là. Les « Dale Bright » que j'ai trouvés sont une gamine de quatorze ans qui joue au hockey dans une école secondaire privée de Floride, une femme agent d'assurances de soixante ans dans l'Ohio et un ecclésiastique et agriculteur, mort en 1876, qui a écrit un bouquin sur le blé.

— Je parierais plutôt sur la fille... Bon, assurons-nous d'avoir tout...

Il s'interrompt au milieu de sa phrase.

Le retriever s'est immobilisé.

À l'arrêt.

La tête apparaît d'abord.

Kat Shonsky a été enterrée à un mètre de profondeur, dépouillée de ses vêtements, étendue sur le dos les jambes légèrement écartées. Sa peau, gris verdâtre, marbrée, s'est libérée de ses attaches et s'est décalée par rapport au squelette. Des vers nichent dans ses cheveux blond-blanc. Là où la putréfaction n'a pas eu le dessus, de fines marques noires sont évidentes.

Probablement des blessures faites par des coups de couteau. Je m'arrête de les compter à vingt-trois.

Un foulard en soie mauve a été placé en diagonale sur l'abdomen et le haut des cuisses. Quand on l'enlève, on voit le permis de conduire de Kat Shonsky pincé entre les lèvres de la vulve.

— C'est ce qui s'appelle un message, dit Diana Ponce, de la PJ, agenouillée près du corps.

— « Regardez ce que j'ai fait », dit Milo.

— « Et je veux que le monde entier le sache. »

Ponce place le permis dans une pochette et réclame une grande enveloppe pour le foulard. En attendant, elle inspecte le cou de Katrina Shonsky. Pas de trace évidente de strangulation, mais il ne reste plus grand-chose du cou et c'est l'autopsie qui aura le dernier mot.

Après avoir replacé le foulard sur le corps, elle prend doucement la tête dans le creux d'une main et la tête de l'autre.

— Il y a rupture de l'os à l'arrière du crâne, Milo. Vous voulez le toucher ?

Milo se baisse à côté d'elle et elle guide sa main gantée.

— Ah, c'est exact, dit-il. Comme une coquille d'œuf fêlée.

— Quelqu'un l'a proprement estourbie, dit Ponce. Peut-être pour l'assommer avant de la poignarder ? (Elle lève les yeux vers les deux maisons.) On est tout près des habitations, il ne fallait pas faire de bruit.

— Vous devriez être inspectrice, Diana, dit Milo en se relevant.

Elle sourit jusqu'aux oreilles.

— D'après la télé, je le suis déjà.

L'enveloppe arrive. Après avoir reposé la tête avec mille précautions, Ponce enlève le foulard et le déploie. Diaphane, il flotte dans la brise.

— Louis Vuitton.

— Je croyais que c'étaient des bagages.

— Ils font de tout, lieutenant.

Ponce admire la soie. La brise souffle plus fort et quelques grains de poussière glissent de l'étoffe et tombent sur le corps. Ponce tend le foulard à un assistant et se sert d'une pince à épiler pour les enlever.

— Il coûte une fortune, mais il a été laissé là, fait remarquer Milo.

Perche parfaitement tendue pour une de ces plaisanteries de flics et de techniciens destinées à atténuer l'horreur.

Cette fois, personne ne la saisit.

Les employés de la morgue enveloppent le corps dans du plastique et l'emportent. Quelques instants plus tard, Ponce s'en va et les techniciens se mettent au travail.

— C'est le moment d'aller voir Monica Hedges. Tu peux me retrouver là-bas si tu veux, dit Milo.

— Bien sûr.

Je le suis jusqu'à Wilshire, je tourne à gauche. Arrivé à Warner, il se range sur le côté et me fait signe de l'imiter.

— Mission annulée. Ça ne répond pas chez les Hedges et c'est pas vraiment le moment de laisser un message. Allons jeter un œil à l'endroit où travaillait Kat. Tu es un garçon à la mode...

— Pas vraiment.

— Dommage. J'espérais que tu pourrais servir d'interprète.

La boutique La Femme est dans San Vincente, à l'ouest de Barrington, coincée entre une grande cafétéria spécialisée dans le café d'Indonésie et un salon de coiffure plein de belles têtes.

La boutique est haute de plafond, étroite et blanche, décorée d'anciennes affiches publicitaires pour l'absinthe, et le sol, en marbre lie-de-vin patiné par le temps. Les rares meubles sont lourds et victoriens, les vêtements exposés dans la vitrine, vaporeux et taillés

pour des mannequins anorexiques.

Pas de clientes en vue. Nous longeons, Milo et moi, une allée bordée de hauts casiers. Certaines robes et certains hauts sont en solde, ce qui limite leur prix à un nombre à trois chiffres.

Édith Piaf dans les haut-parleurs, *Made in France* sur les étiquettes.

Des stylistes dont je n'ai jamais entendu parler, mais cela ne veut rien dire.

— Je n'ai pas regardé de très près les fringues dans la piaule de Kat, mais elles n'étaient pas comme ça, dit Milo. Et puis elle n'avait pas de foulard... Comment ça va ?

Ces dernières paroles adressées à une brune aux joues creuses, au buste habillé de dentelle noire, et qui, assise derrière le comptoir, boit de l'Évian en lisant *InStyle*. Derrière elle, sur une étagère haute, des jouets en celluloïd, des bougies en forme de fruits, des crèmes et des gels qui ne franchiraient pas le service de sécurité d'un aéroport.

Elle se lève et contourne le comptoir avec grâce, la tête rejetée en arrière, les hanches en avant, comme un mannequin sur le podium. La trentaine, des yeux sombres très ombrés. Le maquillage aussi épais qu'un glaçage de pâtisserie s'efforce de masquer un teint guère plus florissant que celui de Milo. Le haut noir est rentré dans un jean en veau crème.

— Bonjour, messieurs. Vous voulez faire un cadeau pour vous déculpabiliser ou c'est pour un anniversaire ?

Milo écarte le revers de sa veste pour découvrir sa plaque.

— Police. Le corps de Katrina Shonsky vient d'être retrouvé à quelques kilomètres d'ici. Elle a été assassinée.

Elle gonfle ses joues creuses. Bat des paupières.

— Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu... Kat !

Ses genoux fléchissent, je la prends par le coude, je l'accompagne jusqu'à un divan en velours gris. Milo va chercher sa bouteille d'eau et en fait couler un peu entre ses lèvres.

Elle essaie d'avaler. Elle halète. Pour corriger son hyperventilation, je vais chercher un sac en plastique marqué du nom de la boutique. À mon retour, elle respire normalement et parle avec Milo.

Elle s'appelle Amy Koutsakas mais se fait appeler Amélie, elle a travaillé avec Kat Shonsky pendant un peu plus d'un an. Au début, elle fait l'éloge de la morte. Nous attendons qu'elle ait fini, que les effets du choc se dissipent, et elle ne tarde pas à nous confier qu'elle et Kat n'étaient pas très copines.

— Loin de moi l'idée de dire du mal d'elle. Grands dieux, non !

— Ça ne collait pas entre vous, dit Milo.

— On ne se disputait jamais, mais, honnêtement, lieutenant, on n'avait pas les mêmes conceptions professionnelles.

— Sur quoi ?

— Sur le travail. Il arrivait à Kat de manquer de tact.
— Avec vous ou avec les clientes ?
— Les deux, répond Amélie. Je ne veux pas dire qu'elle cherchait à être déplaisante, c'est seulement... Je ne sais plus ce que je voulais dire. Désolée. Je n'arrive pas à y croire...

— Kat avait la dent dure, dis-je.
— Elle était... Quelquefois, c'était ce qu'elle *ne disait pas*. Aux clientes.

— Elle ne savait pas flatter leur amour-propre.
Elle se redresse.
— Je vais être franche : ce commerce est fondé sur la peur. La majeure partie de notre clientèle est composée de femmes mûres... Qui d'autre pourrait se payer ça ? Elles faisaient du 40 et il leur faut maintenant du 52. Quand on vieillit, le corps change. Je le sais parce que ma mère était danseuse et ça lui est arrivé, dit-elle en caressant son ventre plat.

— Kat ne comprenait pas cela, dit Milo.
— Beaucoup de femmes viennent s'habiller ici pour de grandes occasions. Elles veulent se faire vraiment belles et elles sont prêtes à payer pour ça. Parfois, c'est mission impossible, mais il faut savoir coopérer avec la cliente. Examiner discrètement ses atouts et ses handicaps, l'aiguiller vers des trucs qui minimisent ses problèmes. Si elle essaie un article qui lui va horriblement mal, vous dites quelque chose de gentil et vous la guidez en douceur vers quelque chose d'autre.

— De la psychologie appliquée, dit Milo.
— J'étais étudiante en psy à la fac et, croyez-moi, ça aide.
— Kat s'y prenait aussi de cette façon ? demandé-je.
— Kat pensait que son boulot consistait à aider à porter les vêtements jusqu'à la cabine et à rester là à s'examiner les ongles pendant l'essayage. Elle ne donnait jamais spontanément son opinion. Jamais. Même lorsque la cliente avait manifestement besoin d'attention... qu'elle implorait un encouragement. J'essayais de lui dire que nous n'étions pas simplement des vendeuses. Sa réponse était : « Elles sont adultes, donc assez grandes pour choisir elles-mêmes. » Mais ce n'est pas comme ça que ça se passe. Les gens ont besoin de soutien, non ? Même quand quelque chose leur allait bien, Kat restait là sans rien dire. Elle ne donnait pas de conseils et, résultat, beaucoup de clientes venaient rendre les articles. Les retours sont déduits de la commission.

— Vous partagiez la commission ?
— C'est ce qui se faisait, mais j'ai dit aux propriétaires qu'il était hors de question que je partage avec quelqu'un comme Kat. Ils m'apprécient, ils ont accepté et, pour finir, je gagne trois fois plus

qu'elle.

— La commission représente une part importante du revenu ?

— Soixante-dix pour cent.

— Kat ne touchait donc pas grand-chose.

— Et elle n'arrêtait pas de s'en plaindre. C'était absurde, il lui suffisait d'être aimable. (Elle se mord la lèvre.) Je sais que je donne l'impression de la débiter, mais c'était comme ça. C'est pourquoi, quand elle a cessé de venir et n'a pas répondu aux appels, les propriétaires ont cru qu'elle avait laissé tomber. Au bout de trois jours, ils l'ont virée.

— Qui sont les propriétaires ? demande Milo.

— M. et Mme Leibowitz. Ils ont gagné de l'argent comme fleuristes et ont pris leur retraite. Ça a commencé comme un passe-temps pour Laura... Mme Leibowitz. Ils vont à Paris chaque année et elle en rapporte des fringues que ses amies adorent.

— Des propriétaires absentéistes, on dirait.

— Pour l'essentiel. Je suis la gérante et Kat est... était la gérante adjointe. (L'emploi de l'imparfait la fait soudain hésiter.) Vous avez une idée de qui a fait ça ?

— Pas encore, dit Milo. C'est pour ça qu'on est venus.

— Je n'arrive pas à imaginer qu'on ait pu lui faire une chose pareille.

— Il est arrivé à Kat d'avoir une altercation avec une cliente ? Ou avec quelqu'un d'autre ?

— Non, non, notre clientèle est raffinée. Des femmes *comme il faut*.

— Et les hommes dans la vie de Kat ?

— Je n'en ai jamais rencontré, mais, d'après ce qu'elle disait, elle avait affaire à des tas de minables et elle jurait de renoncer aux hommes.

— Un en particulier ?

— Nous n'en sommes jamais arrivées à de telles confidences. Elle faisait seulement des remarques. Elle était forte, pour les remarques.

— Sur les hommes ?

— Les hommes, son travail, la vie en général. Sa mère... Elle parlait beaucoup de sa mère. Elle disait que sa mère faisait pression pour qu'elle ait une vie plus rangée et elle détestait ça. D'après ce que je sais, elle a eu une enfance malheureuse. En fond, elle me faisait l'effet d'être malheureuse. C'est sans doute pour ça qu'elle buvait.

— Pendant le travail ?

Silence.

— Amélie ?

— Elle arrivait parfois avec une haleine qui sentait beaucoup trop la menthe. Une ou deux fois elle a oublié de sucer ses pastilles et j'ai senti l'alcool. J'ai commencé à garder toujours un bain de bouche

pour elle.

— Elle faisait beaucoup la fête ?

— Je suppose. Vous savez qui peut répondre à ces questions mieux que moi ? Son amie Beth. Elle travaille dans une bijouterie, un peu plus loin dans la rue. C'est elle qui a dit à Kat que la boutique cherchait quelqu'un.

— Merci pour le tuyau, dit Milo.

— Si je peux être utile...

Elle nous raccompagne jusqu'à la sortie, rectifiant la présentation de quelques vêtements au passage.

Avant que la main de Milo ait touché la poignée de la porte, elle ajoute :

— C'est probablement sans importance, mais je devrais vous dire quelque chose. À propos d'un client.

Nous nous immobilisons.

— Ce n'est pas vraiment un accrochage, mais... Je suis certaine que ce n'est rien.

— Tout est utile, Amélie.

— Bon... Il y a environ un mois, peut-être cinq ou six semaines, j'avais pris ma matinée, je suis arrivée après le déjeuner et j'ai trouvé Kat d'humeur particulièrement gaie. Elle n'arrêtait pas de glousser, ce qui ne lui ressemblait pas. Je lui ai demandé ce qu'elle avait et elle m'a répondu qu'il s'était passé quelque chose de « désopilant ». Un client était entré dans la boutique et avait commencé à tripoter les articles en solde. Kat a supposé, comme je l'ai fait avec vous, qu'il voulait faire un cadeau. Elle l'a ignoré, comme à son habitude. Le type n'arrêtait pas d'examiner surtout les grandes tailles. Au bout d'un moment, Kat, énervée, est allée lui demander si elle pouvait l'aider.

— Qu'est-ce qui l'énervait ?

— Le fait d'être seule avec lui, le temps qu'il prenait. Ça n'est pas un grand magasin, ici, combien de temps faut-il pour passer en revue toute la marchandise ? Et la plupart des hommes n'ont aucune patience ; ils entrent et ressortent vite ou demandent qu'on les aide. N'importe comment, celui-là a dit qu'il n'avait besoin de personne et Kat est retournée au comptoir. Mais il y avait quelque chose de bizarre. Elle est revenue jeter un œil. Elle ne le voyait pas, mais elle l'entendait derrière les casiers ; elle s'est approchée pour regarder en douce. Le type avait pris une robe et la tenait contre lui. Il la lissait, comme s'il l'avait essayée. Kat a dit qu'elle n'avait pas pu se retenir, elle a éclaté de rire, le type l'a entendue et il a failli tomber par terre en remettant la robe en place. Au lieu de s'excuser, Kat est restée plantée là. Et au lieu de se précipiter dehors le type s'est retourné et l'a regardée fixement. Ouvertement. Comme s'il voulait montrer qu'il n'avait pas honte. Kat m'a dit que ça l'avait exaspérée, qu'elle n'avait

pas eu envie de s'aplatir devant un détraqué, et elle l'a fixé à son tour. Je suppose que, là, on peut parler de conflit.

— Il semble que le détraqué en question ait un certain aplomb, dit Milo.

— Kat a trouvé ça désopilant, dit Amélie. J'étais abasourdie. Tous les gens ont des petits secrets, pourquoi leur faire perdre la face ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Le type l'a regardée encore un moment. Finalement il a laissé tomber et il est sorti en vitesse. Kat disait qu'elle avait continué à rire exprès. Il l'a donc entendue en s'en allant. C'est probablement insignifiant, mais c'est vous qui avez posé la question des... des altercations.

— Kat a décrit le bonhomme ?

Elle écarquille ses yeux cernés.

— Vous pensez que ça peut être lui ? Oh, non ! Et s'il revient ?

— Je suis certain qu'il n'y a aucun lien, Amélie. On a seulement besoin de rassembler le plus grand nombre de faits.

— Ça me ferait vraiment flipper. La pensée d'être ici avec...

— Il ne vous arrivera rien, Amélie. Est-ce que Kat l'a décrit ?

— Non, non. Elle m'a seulement raconté l'histoire et elle a ri. Elle n'a pas cessé de rire bêtement tout le reste de la journée.

Une bijouterie appelée Cachet est visible au bout de la rue.

— Étant un fameux limier, je suis prêt à parier que c'est là que travaille Beth Holloway, dit Milo. Tout d'abord, réglage des glycémies.

Je le suis dans la cafétéria. L'endroit est désert, mais il faut un moment pour attirer l'attention du jeune à iPod planqué derrière la machine à café.

Milo achète deux bagels de la taille d'un Frisbee nappés de crème fraîche, il emplit un petit gobelet en carton d'eau et rapporte son butin à un tabouret d'angle.

Un bagel englouti. Il s'essuie le menton.

— Ça faisait un bout de temps que je n'avais pas travaillé sur une affaire connotée.

Des années plus tôt, il a travaillé sous les ordres d'un commissaire qui faisait en sorte de lui confier tous les crimes du secteur à « connotations sortant de l'ordinaire ». Autrement dit, tous ceux qui n'étaient pas commis par un homme sur une femme, et les plus gore possible.

Le corps de Kat Shonsky présentait des connotations sexuelles – blessure à la tête provoquée par une attaque-surprise, massacre à coups de couteau, position suggestive, mépris exprimé par l'emplacement du permis de conduire –, mais tout semblait indiquer l'agression d'une femme par un homme.

— Je ne suis pas sûr de voir des connotations, grand chef.

Il sourit.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Toutes ces connotations.

La vitrine de la bijouterie n'est que scintillement et tentation. Un jeune homme au visage impassible vêtu d'un costume sombre nous étudie avant de libérer le verrou électrique et garde les mains sous le comptoir quand on entre.

Milo se présente, demande à voir Beth Holloway et le type se détend.

— C'est elle, dit-il, indiquant du regard une petite blonde occupée à montrer des bagues de cocktail disposées sur un plateau recouvert de velours gris à un octogénaire chenu.

Beth Holloway, grands yeux clairs, peau sans défaut, bras lisses et bronzés, petite collection de bracelets autour de ses poignets délicats, porte une robe taupe moulante et décolletée. Elle se penche souvent, ce qui laisse entrevoir, semée de taches de rousseur, une poitrine généreuse. L'attention du client est ballottée entre cet aperçu et les bricoles posées sur le plateau. Elle dit :

— Magnifique, monsieur Wein, non ?

Le vieillard soupire.

— C'est toujours difficile.

Beth lui touche le poignet.

— Vous savez toujours ce qu'il faut faire, monsieur Wein.

— Si vous le dites... (Il soulève une pièce en platine et saphir.)

Qu'en pensez-vous ?

— Parfait, si elle aime ça.

Wein tient la bague à la lumière et la fait tourner.

— Voulez-vous une loupe, monsieur ?

— Pour faire comme si je m'y connaissais.

Beth rit.

— Croyez-moi, monsieur Wein, ce sont des pierres vraiment superbes. Et celles-là sont de minuscules baguettes, pas des éclats.

Quelques autres tours entre les doigts.

— D'accord, je la prends.

— Parfait ! Je vais la faire mettre à la taille de Mme Wein pour qu'elle soit prête après-demain. Voulez-vous que je la fasse livrer chez vous ?

— Non, pas cette fois, je vais la lui offrir au cours d'un dîner.

Beth joint ses mains dans un petit claquement.

— Comme c'est romantique ! Elle a bien de la chance, Mme Wein.

— Ça dépend du jour où vous lui posez la question.

Il s'en va. Elle se tourne vers nous en lissant sa robe.

— Bonjour !

Milo se présente et lui dit pourquoi on est là.

Elle se fige. Fond en larmes. Se couvre le visage d'une main et s'appuie de l'autre sur le comptoir.

L'homme en costume sombre prend le plateau de bagues et nous regarde avec curiosité.

— Désolé d'avoir dû vous annoncer ça, dit Milo.

Beth Holloway se précipite vers l'arrière du magasin, ouvre la porte à la volée et disparaît.

— Il s'agit de Kat, de La Femme ? demande l'homme au costume sombre.

— Vous la connaissiez ?

— Waouh !

Milo répète la question.

— Je suis allé là-bas une fois ou deux, j'ai peut-être acheté quelque chose pour ma femme.

— C'est Kat qui s'est occupée de vous ?

— Elle était là, mais elle n'a pas fait grand-chose. C'est elle, hein ? Bizarre.

— Qu'est-ce qui est bizarre ?

— De connaître quelqu'un qui se fait tuer.

— Qu'est-ce que vous pouvez nous dire sur elle ?

— Rien. C'est tout ce que je dis.

— Vous dites quoi ?

Il tord ses lèvres.

— Qu'elle n'était pas une vendeuse très coopérative, suggéré-je.

— Exact, mais ça ne me dérangeait pas. J'aime choisir tranquillement. Avec les bijoux, il faut guider les gens. Les vêtements... vous prenez ce qui vous plaît.

Beth Holloway réapparaît. Elle a passé un pull chocolat par-dessus sa robe. Les yeux gonflés, les lèvres comme tuméfiées.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Kat ? demande-t-elle.

— On n'en sait pas grand-chose encore, répond Milo. Vous pouvez nous accorder un peu de temps ?

— Bien sûr. Tout ce qu'il faudra pour trouver l'animal qui a fait ça.

— Vous avez une idée ?

Le jeune homme en costume sombre s'approche, mine de rien.

— J'aimerais bien, mais non, répond Beth Holloway.

— Si on sortait ? suggère Milo.

Une fois tous les trois dehors, il montre la cafétéria.

— Ça me ferait vomir, dit Beth Holloway. Marchons, seulement. (Elle démarre en balançant les bras.) Ce qu'il me faudrait vraiment, c'est courir quinze kilomètres, dit-elle.

— Pour moi, il faudrait appeler le SAMU, fait Milo.

— Vous devriez vous y mettre. C'est une bonne thérapie.

— Kat faisait de l'exercice ?

— Strictement aucun. Pourtant j'ai essayé.

Elle ralentit, repart de plus belle. Nous longeons les vitrines à toute allure, esquivant les passants. Beth Holloway fonce à travers la foule comme si elle avait un train à prendre. Milo la laisse libérer son énergie sur une centaine de mètres.

— Vous auriez quelque chose à nous dire avant qu'on commence à vous poser des questions ?

— Kat avait un faible pour les losers, mais je ne vois personne d'assez sadique.

— Vous avez des noms ?

— Il y a eu Rory... Rory Cline. Avec un C, pas un K. Il bosse au service courrier de l'agence CRP, il pense qu'il a un avenir de cadre.

La quarantaine, mais qui se donne un genre jeune. Kat l'a rencontré en boîte, je ne sais où. Elle était un peu séduite, mais, lui, le sexe ne l'intéressait pas ; il voulait juste lui tenir la main et écouter de la musique. Kat en arrivait à croire qu'elle n'était pas attirante.

Milo note le nom.

— Et puis ?

— Et puis il y a eu Michael... je ne sais plus comment. (Elle se tapote les cheveux.) Désolée, ça m'échappe. Michael, contrairement à Rory, adorait le sexe. Tout le temps. Kat disait que c'était un bon coup, mais elle s'est aperçue qu'il était marié. Un comptable ou quelque chose comme ça... Michael Browning, voilà, ça me revient.

— Kat a cessé de le voir quand elle a découvert qu'il était marié ?

— Non. Mais elle a fini par se lasser. De lui et du sexe. « Uniquement la quantité, pas la qualité », disait-elle. Le troisième était un vrai con... un plouc qui travaillait sur des Rolls-Royce.

— Clive Hatfield, dit Milo.

Les épaules de Beth se raidissent.

— Vous le soupçonnez ?

— Rianna nous a donné son nom et nous sommes allés parler avec lui.

— Et ?

— Ce n'est pas le prince charmant. Malheureusement, il a un solide alibi. Il y en a d'autres ?

— Non. Rory, Michael et Clive, la brigade des minus.

Milo lui demande de raconter la dernière soirée de Kat Shonsky. Elle parle ouvertement de sa liaison « de plus en plus sérieuse » avec Sean, le ponceur de planches de surf.

— C'est une vraie relation, vous savez ? Je veux dire, je suis désolée que Kat ait dû repartir seule chez elle en voiture, mais ce n'est pas ma faute.

— Bien sûr que non.

— Elle était furieuse. Ce qui lui est arrivé, c'est en partie parce qu'elle a conduit avec de l'alcool dans le sang ?

— Il semble que non.

— Dieu merci. Je m'en serais beaucoup voulu.

— Beth, en dehors de Rory Cline et Michael Browning, est-ce que vous verriez quelqu'un d'autre à qui on pourrait s'intéresser ?

— Non, je ne vois pas.

— Kat n'a rencontré personne dans la boîte cette nuit-là ?

— Non. C'est pour ça qu'elle était furieuse. On a pensé lui dire de venir avec nous, mais ça aurait cassé l'ambiance.

Elle marche plus vite, grince des dents, pleure en silence.

— Beth, Kat vous a parlé de problèmes avec quelqu'un ?

— Seulement avec sa mère. Elles ne s'entendaient pas.

- Et les gens avec qui elle travaillait ?
- Elle détestait son travail, elle trouvait que la fille avec qui elle bossait était une lèche-bottes. Ça me gênait un peu parce que c'est moi qui lui avais parlé de ce boulot.
- Qu'est-ce qui ne lui plaisait pas dans ce boulot ?
- Salaire minable, ennuyeux, toutes les raisons possibles et imaginables. Kat a eu la vie dure. Son père est mort quand elle était petite. Sa mère est une salope, c'est un va-et-vient d'hommes continuel. Finalement, elle a trouvé un type riche.
- Comment Kat s'entendait-elle avec lui ?
- Elle le préférait en fait à sa mère. Disait qu'il était plus relax, qu'il lui mettait moins la pression. Sa mère n'arrêtait pas de la critiquer. (Elle prend une profonde inspiration et retient longuement l'air avant de souffler.) Kat était belle mais elle ne le savait pas. La vérité – je m'en rends compte maintenant –, c'est que je ne l'ai jamais vue vraiment heureuse.
- Comment elle combattait sa tristesse ?
- Qu'est-ce que vous voulez dire ?
- Les gens cherchent parfois à s'évader.
- Oh ! L'alcool. Oui, il lui arrivait de se cuiter. Mais vous venez de dire que la conduite en état d'ivresse n'a rien à voir là-dedans.
- C'est vrai. Donc, pas de conflit, pas de différend avec qui que ce soit, récemment ?
- Non, je ne vois pas.
- On nous a raconté une drôle d'histoire, Beth.
- Laquelle ?
- Milo rapporte l'incident de l'homme surpris en train d'essayer une robe.
- Ah, ça.
- Kat vous en avait parlé.
- Elle avait trouvé ça « désopilant ».
- Une esquisse de sourire montre que Beth est aussi de cet avis.
- Elle vous a décrit le personnage ?
- Oh, mon Dieu... Vous pensez qu'il pourrait... ?
- On se contente de rassembler des faits, Beth.
- Est-ce qu'elle l'a décrit ? Elle a seulement dit qu'il n'avait pas l'air pédé et qu'on n'aurait jamais deviné.
- Masculin.
- Je suppose.
- Permettez-moi de vous demander autre chose, Beth. Est-ce que Kat était impressionnée par l'argent ?
- C'est assez répandu, non ?
- Est-ce qu'elle était *particulièrement* attirée ?
- Son joli visage s'avachit sous l'effet de la confusion.

— Maisons luxueuses, frais de représentation... voitures d'exception. Ça la branchait ?

— Évidemment, dit Beth Holloway. C'était une fille normale.

Milo fait une recherche d'antécédents sur Rory Cline et Michael Browning.

C'est facile avec Cline. Un automobiliste de ce nom dans le comté de L.A. Appartement à Studio City, pas de casier judiciaire, pas d'avis de recherche ni de mandats d'arrêt, une Audi de onze ans.

Seize Michael Browning. En limitant la recherche aux trois qui habitent dans la Vallée et en recoupant des listings commerciaux, il aboutit à un comptable : Michael J. Browning, bureau dans Lankershim Boulevard, près des studios Universal, Saab d'un an, casier judiciaire vierge également.

— Un grouillot du service courrier et un mec qui passe sa vie dans les chiffres, dit Milo. Il n'y a aucune raison que l'un ou l'autre sache piquer une bagnole, mais allons leur parler quand même.

Creative Representation and Promotion occupe une forteresse en travertin et verre vert près du carrefour de Wilshire Boulevard et de Santa Monica. On retrouve le beige du travertin à l'intérieur. Sous la verrière du hall haut de trois étages, une fresque représente des gens raides regardant un film. Le dôme de verre laiteux peine à produire un effet d'intérieur-extérieur. Mussolini aussi aimait beaucoup le travertin, mais on l'a pendu à un croc de boucher avant qu'il ait eu le temps de remodeler Rome.

À la réception, deux hommes en chemise de soie vert-de-gris se cachent derrière un haut comptoir et chuchotent dans des mini téléphones collés à leur oreille. Un Noir baraqué, habillé d'un costume navrant, debout, leur tient compagnie.

Milo se dirige à grands pas vers l'un des deux réceptionnistes et tend sa plaque. Le vigile sourit et ne bouge pas. Le réceptionniste continue de parler. Conversation personnelle, d'après le ton de sa voix.

Milo attend, tape sur le comptoir. Le réceptionniste sursaute, ce qui élargit le sourire du vigile.

— Quitte pas. (Sourire subit, sincère comme une prothèse mammaire.) Vous avez rendez-vous ?

— On vient voir Rory Cline.

— Qui est-ce ?

— Il travaille au service courrier.

- Le service courrier ne prend pas d'appels.
- Il va prendre celui-là.
- Oui oui. Les heures de travail sont...
- Aucune importance. Appelez-le.

Mouvement de recul de Chemise Vert-de-Gris et coup d'œil au vigile, qui n'est qu'un large dos tourné.

— Écoutez, je ne sais même pas comment faire pour joindre le service.

— C'est le moment d'apprendre, dit Milo.

Après plusieurs appels chuchotés sur un ton perplexe et ponctués du mot « police » répété avec frénésie, Chemise Vert-de-Gris annonce :

— Il arrive, vous pouvez attendre là.

On poireaute près des fauteuils marron. Cinq minutes plus tard, la porte d'un ascenseur coulisse et un brun étroit de carrure, le dos rond, se dirige vers nous à grandes enjambées.

Rory Cline fait bien ses quarante et quelques années. Les joues creuses, les yeux à l'avenant. Sa coiffure hérissée lui va comme un maillot de bain à un poisson rouge. Sa chemise blanche est fripée comme un kleenex usagé. Sa mince cravate noire pendille sous la ceinture d'un pantalon slim gris. Il montre la porte principale, nous dépasse précipitamment et sort de l'immeuble.

On le retrouve trente mètres plus loin dans Linden Drive, les mains fourrées dans les poches, en train de faire les cent pas.

— Monsieur Cline ?

— Qu'est-ce que vous me faites, là ? Tout le monde va penser que je suis un criminel !

— Dans votre métier, ça peut favoriser votre carrière, dit Milo.

Les yeux exorbités, Cline répond :

— Très drôle. Je n'arrive pas à croire qu'elle vous ait envoyés ici. J'ai déjà donné ma version à vos collègues et ils ont compris, eux, que son histoire était entièrement de la foutaise. Et vous revenez ? Pourquoi ? Parce qu'elle a beaucoup de fric ? Vous fonctionnez comme dans un film d'Eddie Murphy. On tourne dans une putain de comédie genre *Beverly Hills* ou quoi ?

Mouvements saccadés, élocution en rafales, pupilles contractées.

— Elle ? dit Milo.

— Oui, elle. Laissez-moi vous mettre au courant : la seule raison pour laquelle elle fait ça est qu'elle a probablement entendu dire que je suis appelé à avoir de l'avancement et elle veut en profiter.

— Félicitations pour votre promotion, dit Milo.

— Oui, c'est en cours. Ou ça l'était jusqu'à ce que vous vous pointiez et fichiez peut-être tout en l'air. Je suis pressenti pour être

l'assistant d'Ed LaMoca. Ed LaMoca ! Vous saisissez ?

— Un type super important.

— Comme... (Et Cline débite une liste de stars de cinéma.) Tout le monde veut travailler pour lui. J'ai dû me faire chier pendant des années pour me placer et maintenant vous vous amenez et ils vont penser... Comment pouvez-vous faire ça uniquement parce que ces cons vous ont dit de le faire ? Ils mentent, nom de Dieu, tout est complètement inventé.

Son débit s'accélère, passant de frénétique à quasi inintelligible. J'en arrive à me demander si un laboratoire clandestin d'amphètes ne se cache pas dans les vastitudes de l'immeuble.

— À votre avis, qui nous a appelés ? demande Milo.

— Qui ? Eux. Cette salope d'Iranienne et son putain de mari iranien. Ils peuvent tourner ça dans tous les sens, c'est elle qui m'a rentré dedans, qui a démolé mon pare-chocs, démolé mon coffre, démolé un de mes feux arrière. J'étais devant, elle me suivait et il y avait pas moyen que je recule, on n'était même pas en côte. Je vous ai pas appelés parce qu'il y avait pas de blessés et qu'elle a reconnu que c'était de sa faute, elle a promis de payer dès que possible. En rentrant chez elle, elle en a parlé à son connard de marchand de tapis de mari et il a commencé à monter ce tissu de mensonges. Très bien, ils veulent la bagarre, ils l'auront. Ce que je pige pas, c'est que vous perdiez votre temps alors que j'ai déjà envoyé une déclaration à son assurance et qu'ils ont dit qu'ils me croyaient, que c'était évident, je l'avais pas percutée en reculant. La seule raison pour laquelle j'avais pas mon assurance, c'est qu'elle était plus valable après mon départ d'ICM pour venir ici, et si vous lisez les bulletins d'assurance, vous devez le savoir. (Il s'éloigne de dix pas, revient.) Je vais peut-être retourner travailler pour essayer de ne pas être mis dans la merde...

Milo dit :

— Il ne s'agit pas de votre collision.

— De quoi, alors ? Je suis à la bourre !

— Calmez-vous, monsieur.

— Ne me dites pas ça. Vous avez probablement foutu ma vie en l'air, alors ne...

— Cessez.

— À vous de cesser...

— Taisez-vous. Immédiatement.

Quelque chose dans la voix de Milo coupe court à la diatribe. Cline se tord les mains.

— Reprenons...

— Qu'est-ce qu'y a encore ? dit Cline. Oh, mon vieux, j'ai pas dormi depuis je ne sais...

— Nous avons donc quelque chose en commun, monsieur Cline.

J'enquête sur un homicide.

— Homi... Qui ? Qui a été tué ? Qui ?

— Kat Shonsky.

La posture de Cline se détend comme s'il s'était shooté au Valium.

— Vous plaisantez, fait-il en souriant.

— Vous trouvez ça drôle ?

— Non, non, c'est que... c'est totalement bizarre. Vous m'avez vraiment pris au dépourvu. Qui l'a tuée ?

— C'est ce que nous cherchons à découvrir. Qu'est-ce qui est bizarre ?

— Que quelqu'un se fasse tuer. (La bouche de Cline se durcit.) Pourquoi m'en parler à moi ?

— Nous en parlons à tous ceux avec qui elle est sortie.

— Vous pouvez me rayer de la liste, on n'est jamais sortis ensemble. Elle m'a dragué dans une boîte, on a couché ensemble pendant quelques mois, puis on s'est tous les deux rendu compte qu'on faisait semblant et on s'est dit : « Pourquoi s'emmerder ? »

— Difficile pour un homme de faire semblant.

— Vous prenez les choses au premier degré, dit Cline. Ne me dites pas que vous ne connaissez pas ça... Je ne veux pas dire ne pas y arriver, je veux dire en pensant à autre chose.

Milo ne répond rien.

— Très bien. Vous êtes macho et cool, vous vous contenteriez d'une boîte de langue sauce piquante. Pour moi, ça ne rimait plus à rien. Parce qu'elle n'était jamais là. On a décidé d'être amis, seulement de se voir comme ça. Ça n'a pas marché non plus.

— Comment ça ?

— Parce qu'on ne s'aimait pas. (Cline a un mouvement de recul quand il comprend ce qu'il vient de dire.) Écoutez, la dernière fois que je l'ai vue, c'était il y a à peu près six mois. J'ai eu deux petites amies depuis, si vous voulez leur parler, je vous en prie, faites, elles vous diront que je suis doux comme un agneau.

Cline balance des noms. Milo les note.

— Vous allez vraiment les appeler ? Incroyable. Très bien, allez-y, pourquoi pas ? Ça pourrait m'arranger avec Lori, elle s'intéressera peut-être de nouveau à moi.

— Pourquoi ?

— Ça me donnera un air dangereux et tout ça, dit Cline. Le gars inoffensif, voilà mon problème. Lori pensait que j'étais entre moyen et rien. En général, j'ai l'impression d'être rien. Je mange pas, je dors pas et maintenant vous avez fichu ma carrière en l'air. (Rire aigu.) Et merde ! Je vais peut-être m'ouvrir les veines. (Se frottant le bras.) Et ce sera de votre faute.

Milo ne dit rien.

— Je sais, je sais, reprend Cline. Se reposer, faire du yoga, prendre des vitamines. Désolé, Charlie, c'est comme la pub pour la gym : « Je me reposerai quand je serai mort. »

— Je suppose donc que Kat se repose.

Cline se tait. Essaie de rester immobile et, finalement, juge bon de se balancer sur ses talons.

— Incroyable, dit-il.

Milo lui demande où il se trouvait quand Kat Shonsky est sortie de la discothèque.

— Ici, dit Cline.

— À L.A. ?

— Ici. Au boulot. À bosser comme une merde dans les entrailles de la bête.

— En train de travailler le week-end ?

— Qu'est-ce que c'est, un week-end ? Vous voulez vérifier avec le registre de la sécurité ? Je peux pas vous en empêcher, mais, s'il vous plaît, ne le faites pas, ça va seulement m'enfoncer un peu plus.

— Cela vous arrive souvent ? demande Milo.

— Qu'est-ce qui m'arrive souvent ?

— De travailler le week-end ?

— Putain, ouais. Parfois, je rentre pas chez moi pendant plusieurs jours. Ed LaMoca a établi le record il y a vingt ans : dix jours sans prendre un bain. Il a enfoncé les nuls grâce à son ambition atomique et à son odeur corporelle cosmique. Ils s'effacent facilement, les nuls, pour la plupart des fils à papa sortis des grandes universités du Nord-Est qui pensent qu'ils vont arriver tranquillement de Harvard et devenir plus célèbres que Brad Pitt. Moi, je suis allé à Cal State Northridge. Avoir faim, ça m'avantage.

— Vous pouvez nous dire quelque chose sur Kat Shonsky ? demande Milo.

— Une grande simulatrice. Pas seulement au lit, pour tout. Comme si elle avait voulu vivre la vie d'une autre.

— De qui ?

— De quelqu'un de riche qui fout rien. Elle avait réussi à moitié.

— Vous ne l'aimiez pas.

— Je vous l'ai déjà dit.

On lui pose encore quelques questions en lui tendant des perches sur les voitures de luxe et les problèmes sexuels. Tout ça lui passe au-dessus de la tête. Il ne parle que de lui.

On tourne les talons pour s'en aller. Il reste là.

— Vous pouvez retourner travailler, dit Milo.

Cline ne bouge pas.

— Écoutez, si ça devient une histoire intéressante, faites-le-moi savoir. Si c'est quelque chose que Brad ou Will ou Russell [14] ../../MEP/

Kellerman, Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark18 peut utiliser, je m'assurerais que vous soyez dans le coup et que ça vous rapporte gros.

— Épatant ! Merci.

— Parfait.

Cline brandit le poing et retourne en courant dans l'immeuble.

Tandis que Milo part avec la voiture pour la Vallée, je joins une des anciennes petites amies de Rory Cline, une avocate du nom de Lori Bonhardt. Elle qualifie Cline de « lâcheur » et de « lavette », affirme ne jamais lui avoir vu un côté violent.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il connaît quelqu'un à qui l'on a fait du mal.

— Il connaît quelqu'un ? (Elle rit.) Si c'est tout, laissez tomber. Agresser quelqu'un, ça exige un effort. Les passe-temps de Rory, c'est boire et dormir. Je lui disais de prendre des amphétamines ou un truc de ce genre, que ça lui donnerait peut-être un peu d'ambition. Mon lhassa apso se branlait sur sa jambe, or Chi n'a jamais fait ça à personne d'autre. Vous savez ce que ça veut dire ?

— Personnalité soumise.

— Un second rôle-né. Un vice-président.

Les yeux de Michael Browning se mouillent quand on lui parle de Kat.

Type courtaud, torse puissant, barbe rousse, un mètre soixante-cinq, chaussures à semelles épaisses, poignets solides et velus, mains de bûcheron. Chemise à carreaux jaunes et bleus, cravate rouge à gros nœud en brocart de soie brillant. Aux pieds, des richelieus en daim moka impeccablement entretenus.

L'élégance d'un associé du cabinet Kaufler, Mandelbaum et Schlesinger, mais le bureau de Browning est un box au rez-de-chaussée, parmi deux douzaines d'autres dans un dédale de néons.

Il parle librement. Kat a cessé de le voir quatre mois plus tôt après avoir appris qu'il était marié.

— Je ne la trompais pas, ma femme. On avait des problèmes. Debbie allait de son côté et moi du mien. J'ai rencontré Kat au Leonardo's... La boîte qui a fermé, à Ventura. Kat a appris l'existence de Debbie à cause d'un appel sur mon portable un jour où j'étais chez elle. Debbie a pris ça cool, mais Kat m'a dit qu'elle ne voulait pas jouer les bouche-trous et elle m'a largué. Je ne lui en ai pas voulu. (Son pouce recourbé essuie le coin de l'œil.) C'est incroyablement triste. C'était une fille gentille.

C'est la première fois que quelqu'un emploie cet adjectif à son sujet.

— Vous vous êtes quittés bons amis ? dis-je.

— Bien sûr. Kat avait raison de ne pas vouloir servir d'intérimaire. Je lui ai demandé pardon. Elle m'a répondu qu'elle me pardonnait, mais on savait tous les deux que ce ne serait plus jamais pareil.

— Vous l'avez revue ensuite ?

Il fourre des poils raides de sa barbe dans sa bouche et les mâchouille. Il détourne les yeux vers la gauche.

— Pas souvent.

Milo attend et moi aussi.

— Dites rien à ma femme, d'accord ? dit Browning.

— Elle est moins cool ?

— On est de nouveau ensemble. Premier bébé dans deux mois.

— Félicitations, dit Milo. Vous et Kat, vous vous êtes vus souvent après la rupture ?

— On se voyait pas vraiment. Pas au sens d'une relation continue.

— Mais...

Browning lance un sourire qu'il voudrait charmant.

— Il y a eu deux week-ends... des séminaires payés par la boîte.

Il jette un coup d'œil alentour. La symphonie de cliquetis d'ordinateurs a ralenti à notre entrée, mais personne ne nous regarde plus.

— Où et quand, ces week-ends ? demande Milo.

— Palm Springs et Mission Bay. Quant à la date...

Browning consulte son agenda.

Neuf semaines et moins d'un mois plus tôt.

— Elle a fait le trajet en voiture de son côté et vous a retrouvé là-bas ou vous êtes partis ensemble ?

— Seule jusqu'à Palm Springs. Ensemble à San Diego. Ne le dites pas à Debbie. On est heureux maintenant, ça risquerait de tout gâcher.

— Certainement, dit Milo.

— Écoutez, dit Michael Browning, je suis totalement franc avec vous. Même si j'avais des raisons de mentir, je ne le ferais pas parce que je ne sais pas le faire. Debbie dit que je serais incapable de jouer au poker.

Milo lui demande où il était la nuit où Kat a disparu.

Il feuillette à nouveau son agenda. Les couleurs quittent ses joues. Milo prend l'agenda.

— Je lis : « Réunion déductions de fin d'année, T.L. » À quoi correspondent ces initiales ?

— Nom de code.

— De qui ?

— C'est vraiment important ? demande Browning.

— Maintenant, oui, dit Milo.

— Monsieur, je n'aurais jamais fait de mal à Kat. Il n'y a jamais eu entre nous que de l'affection.

— Jusqu'à ce qu'elle vous vire.

— Lorsque nous étions ensemble, j'ai toujours été aimant. Je le jure. Même si j'avais voulu, je n'aurais pas pu mentir et je n'avais aucune raison de le faire. Une partie de moi aimait sans doute Kat. Je ne lui aurais certainement pas fait de mal.

— « T. L. » ? insiste Milo.

Browning s'appuie au dossier de son fauteuil pivotant. Le siège grince.

— Du moment que Debbie n'est pas mêlée à ça.

— Une autre femme ?

— Rien de sérieux. Une passade. Il vous faut vraiment des détails ?

— Et comment, monsieur Browning ! On les aura de toute façon.

— D'accord, d'accord. Tenecia Lawrence. Une stagiaire de Valley College. Elle a passé un été à travailler pour moi. Elle est revenue chercher une lettre de recommandation pour l'école de commerce de l'université et, de fil en aiguille...

— Vous avez voulu faire le bilan de ses qualifications.

— C'était réciproque, dit Browning. Si elle avait juste voulu la lettre, elle se serait contentée de téléphoner.

Milo sourit.

— C'était votre premier rendez-vous avec elle ?

— À proprement parler, non. On a un peu traîné ensemble quand elle faisait son stage. (Il touche le bord de son bureau.) C'est une Black.

Un ange passe à côté de l'absurdité de la remarque.

— Elle a vingt ans, reprend Browning. Superbe, des jambes qui n'en finissent pas. Je ne cherche pas à m'excuser. Je suis fait comme ça.

— Son numéro de téléphone ? dit Milo.

— Et si je vous donnais seulement les faits ? Tenecia et moi avons passé ensemble tout ce week-end, je peux présenter les notes d'hôtel. Debbie était chez sa mère. Elle a des problèmes hormonaux, ça provoque des bouleversements.

— Le numéro ?

— Les notes d'hôtel ne suffisent pas ?

— Si Mlle Lawrence confirme vos dires, elles pourraient suffire.

— « Pourraient » ? (La sueur perle sur les méplats du front rougeaud de Browning.) Ce n'est pas Kat qui m'inquiète, mais Debbie...

— Si vous n'avez pas tué Kat, Debbie ne saura jamais qu'on est venus ici.

Browning souffle.

— Merci. Merci beaucoup, je vous en suis vraiment reconnaissant.

— N'appellez pas Mlle Lawrence avant nous, dit Milo. On le saura.

— Bien sûr que non. Loin de moi...

Browning tend la main. Milo regarde ailleurs.

— La dernière fois que vous avez vu Kat, vous a-t-elle dit quoi que ce soit à propos d'une rencontre avec un client ? demandé-je.

— Un client ?

— De la boutique où elle travaille.

— Ah, ça, dit Browning. Si on parle de la même chose...

Nous attendons.

— Le type bizarre, c'est ça ? Un travelo, quelque chose comme ça.

— Dites-nous ce que Kat a raconté.

— Un type est entré dans le magasin, a regardé la marchandise. Kat a supposé que c'était pour lui-même.

— Pourquoi ?

— Elle a dit qu'il avait l'air sournois et anxieux. Elle a trouvé ça désopilant. Elle a regardé le type bien en face, genre : « Vous vous rendez compte de ce que vous faites ? » Kat pouvait être comme ça.

— Comme quoi ?

— Agressive. (Autre haussement d'épaules.) Ça a des avantages.

— Comment il a réagi ?

— D'après elle, il était embêté et il est parti. Elle était contente de l'avoir contré de cette façon.

— Elle l'a décrit comment ?

— Euh... elle ne l'a pas vraiment fait.

— Rien du tout ?

— Si. Grand et fort. Il regardait les très grandes tailles. Elle se tordait de rire. Un type dans une robe de cocktail taille 58 !

— Quoi d'autre ?

— C'est tout. Je n'avais pas particulièrement envie d'en savoir plus.

— Pourquoi ?

— On baisait. Les machins pervers auraient été malvenus.

— Pour ne pas lui couper l'envie, dis-je.

— Pour ne pas me couper l'envie à moi, dit Browning. Kat était toujours partante. Elle faisait un bruit épouvantable. Si fort qu'on aurait pu croire qu'elle simulait, mais non.

— Comment vous pouviez savoir ?

— Les femmes ne simulent pas avec moi. Pas besoin.

— Speedy Gonzales et un demeuré amoral, dit Milo. Elle savait choisir. (Il revient vers la ville à toute allure, négociant durement les virages de Coldwater Canyon.) C'est bien que tu aies pensé à amener l'histoire du type qui voulait s'habiller en femme.

— Browning était son amant le plus récent, j'ai supposé que ça pouvait être mis sur le tapis.

— Conversation sur l'oreiller... On dirait qu'elle en a parlé à toutes les... oreilles complaisantes.

— Contente d'elle. De la façon dont elle a traité le type, dis-je.

— Agressive avec celui qu'il ne fallait pas. Mais, à part ça, est-ce que l'un de ces rigolos mérite qu'on s'intéresse encore à lui ?

— Cline marche au ressentiment et au speed, suffisamment pour s'en prendre à Kat si elle tombe au mauvais moment. Mais il n'a pas de mobile évident et il semble beaucoup trop stressé pour mettre au point quelque chose d'aussi organisé. D'après moi, les registres de la sécurité de son agence confirmeront son alibi, mais je poserais la question quand même. Browning fait l'effet d'être un type agréable, mais, à mon avis, il est plus redoutable. Il ment facilement, il passe son temps à manipuler les gens et je suis certain qu'il aurait pu éliminer Kat et tout ce qui se met en travers de son chemin. Son alibi est encore plus facile à vérifier.

— Tenecia Lawrence, dit Milo en tirant son bloc-notes de sa poche. Il faut l'appeler avant que Browning la briefe. À toi de jouer, j'ai besoin de mes deux mains sur le volant.

J'active le haut-parleur de mon portable et j'appelle le numéro qu'il a noté. Une voix féminine répond par un « Ici Tenecia » aigu et guilleret.

Lorsque je lui dis la raison de mon appel, elle passe du soprano à l'alto.

— J'ai des ennuis ?

Je lui donne la date.

— On a besoin de savoir si vous étiez avec Michael...

— Il vous a parlé ? (Sa voix se brise.) Ça devait rester totalement secret.

— Ça peut le rester.

— Je vous en prie. Mes parents...

— C'est vrai ou non, Tenecia ?

— Euh... comment je peux savoir que vous êtes de la police ?

— Si vous voulez, on peut passer vous voir.

— Non, non, ce n'est pas la peine.

— Vous étiez avec Michael ?

Silence.

— Tenecia ?

Une voix de petite fille apeurée répond :

— Oui. Mon père est capitaine des pompiers et, ce week-end-là, il est parti avec ma mère à une réunion à Lake Arrowhead, avec tous les bataillons qui avaient lutté contre le grand incendie de Laguna. Michael voulait venir à la maison, mais je n'ai pas voulu, c'était hors de question. On l'aurait remarqué.

— Pourquoi ?

— On habite à Ladera Heights.

Une banlieue noire prospère.

— Vous êtes allés où, Michael et vous ?

— Vous garderez vraiment le secret ?
— Si vous dites la vérité, il n'y a aucune raison pour qu'il soit divulgué.

— Bon. Euh... Michael est passé me chercher à l'école et on a pris la voiture pour aller à l'hôtel.

— Lequel ?

— Le Dayside Inn.

— Où est-ce ?

— Près de l'aéroport, je ne connais pas la rue. On y est restés toute la journée. À regarder des films. *Un mariage trop parfait* et *Petites Confidences (à ma Psy)*, avec Uma Thurman et Meryl Streep, parce que c'est un de mes préférés. Michael était pas contre, il aime bien les films où il y a des femmes.

— Et puis ?

— Le lendemain, on est allés à Long Beach, visiter l'aquarium. J'y étais jamais allée.

Silence.

— C'est vraiment joli, dit-elle. L'aquarium.

— Et ensuite, Tenecia ?

— Rien.

— Vous êtes restés à Long Beach.

— Je... Ça va paraître... On n'a fait que s'amuser.

— Vous êtes allés où ?

Soupir audible.

— Dans un autre hôtel. Le Best Western, près de l'aquarium. Le lendemain, on est rentrés. Enfin... pas tout de suite. D'abord on est allés dîner au Sizzler, puis on est passés par Palos Verdes pour voir la mer. Ensuite, on est allés chez Michael à Granada Hills. Ça m'angoissait un peu, mais il faisait nuit et pour Michael il n'y avait pas de problème. Le lendemain matin, il m'a reconduite à l'école. Je n'avais pas cours avant treize heures, alors on a pris le petit déjeuner sur le campus, on a traîné un peu, puis il est reparti travailler. Je vais avoir des ennuis ?

— Pas si vous avez dit la vérité.

— Je l'ai dite, je le jure.

— Vous avez donc bien passé tout le week-end avec M. Browning ?

— Je ne le vois plus. Il est trop vieux pour moi. Il a des ennuis ?

— Rien qui vous concerne, Tenecia.

— Bon. Mais, c'est sûr, je ne le verrai plus. Vous n'allez pas rappeler, hein ? Des fois, c'est mon père qui décroche.

— Tout ira bien, Tenecia.

— Merci beaucoup. Merci.

Milo dit :

— Pauvre gosse, tu lui as tellement fichu les jetons qu'elle va peut-

être rester célibataire.

— Si elle cesse de voir Browning, dis-je, on aura fait notre BÀ de la journée.

— Un sale type. Dommage que ce ne soit pas notre homme.

Il appelle pour prendre ses messages. Gordon Beverly veut savoir s'il y a quelque chose de neuf. Milo le rappelle, passe quelques minutes pénibles à essayer de jouer les thérapeutes.

Il tente encore une fois de joindre le contrôleur judiciaire de Bradley Maisonette et une fois de plus tombe sur la boîte vocale. Il laisse un message furieux et compose le numéro du domicile de Wilson Good.

— Personne. Qu'il aille se faire foutre avec sa grippe ! Allez, on va le travailler, le coach.

Pas de voiture derrière le portail grillagé chez Wilson Good. Pas de réponse au coup de sonnette.

Un appel à St. Xavier confirme que l'entraîneur Good est toujours en congé maladie.

— Il est peut-être allé consulter, dis-je.

Milo jette un coup d'œil à travers la brèche entre la maison de Good et celle de son voisin nord.

— Le mec s'est aménagé une vie agréable... Bon, retournons à nos moutons.

Sean Binchy agite la clé de la Bentley.

Sa présence dans le bureau de Milo réduit encore l'espace libre et raréfie rapidement l'oxygène.

— Heubel l'a donnée sans difficulté ? demande Milo.

— J'ai dû le travailler un peu, lieutenant. J'avais pensé que lui parler de Shonsky ferait l'affaire, mais il a flippé, genre : « Ne me parlez pas de ça. » Il n'aimait pas l'idée que la voiture soit mise sens dessus dessous, mais je lui ai fait comprendre que c'était important.

— Où elle est, la voiture ?

— De l'autre côté de la rue, sur le parking, dit Sean. Deux ou trois flics en uniforme m'ont vu y entrer. Il y a eu des moments marrants. C'est une expérience. Tout le monde vous regarde.

— Je suis sûr qu'elle a attiré l'œil de Kat Shonsky, dis-je.

— Des tas de filles feraient confiance au propriétaire d'une voiture comme celle-là, remarque Binchy.

— OK, Sean. Jusqu'au labo tu seras une vedette. Je vais préparer la paperasse.

Binchy sourit jusqu'aux oreilles et fait tourner un volant imaginaire.

— Autre chose, lieutenant ?

— Ce sera tout pour l'instant.

— J'ai l'impression que mon premier coup de téléphone a ouvert un sac d'embrouilles.

— C'était manifestement un sac à ouvrir, Sean.

— Puisque vous le dites. Bizarre, non ?

— Sans bizarrerie, la vie serait plate, Sean.

— À ce sujet, si je faisais en sorte de revenir à la brigade des

homicides, vous pensez que ce serait une bonne idée ?

— Je pense que tu dois faire ce qui est bon pour toi.

— Alors... vous ne faites pas d'objection ?

— Pourquoi j'en ferais ?

Binchy hoche la tête et sort.

— Il a peut-être un avenir, dis-je.

— D'où tu sors cette idée ?

— Du fait qu'il a ouvert un sac d'embrouilles tout seul.

Je rentre à la maison, je promène Blanche, je mange une pizza avec Robin, je regarde mes e-mails.

Beaucoup d'urgences : six conseils boursiers bidon, un allongement du pénis, deux sortes de Viagra bio et Jason Blasco, de DarkVisions, qui vient aux nouvelles sur les meurtres Bright-Tranh et m'informe qu'il a trouvé sur le Web les têtes que Jeffrey Dahmer[15].../.../MEP/Kellerman, Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark19 avait conservées dans son réfrigérateur (« totalement réel me demande pas d'où je les a »).

Le dernier message est envoyé par le shérif George Cardenas :

Dr Delaware, il ne semble pas qu'Ansell Bright ait jamais été propriétaire de biens immobiliers en Californie sous ce nom ou sous celui de « Dale ». La dernière fois qu'une voiture a été immatriculée à son nom, c'était l'année où ses parents sont morts et il était domicilié chez eux à San Francisco. Je vais essayer de vous envoyer demain sa photo du DMV[16]. La maison a été vendue 980 000 dollars peu après le décès de Mme Bright et elle a changé de mains à deux reprises depuis. J'ai réussi à trouver la personne qui l'a achetée la première fois. La transaction s'est effectuée par l'intermédiaire d'agents et l'acheteur n'a jamais rencontré Ansell. Il a confirmé qu'Ansell était le vendeur et on peut donc supposer qu'il a touché la totalité de la somme. Il a peut-être quitté l'État dans l'idée qu'il en aurait plus ailleurs pour son argent.

Je ne peux pas accéder aux archives de la sécurité sociale sans mandat, mais peut-être que la police de L.A. a plus de poids. L'unique autre chose à laquelle j'ai pensé est ce qu'a rapporté Mme Wembley à propos de Leonora lui disant qu'Ansell donnait à manger aux SDF. J'ai interrogé plusieurs associations de San Francisco, parlé avec quelques personnes, mais aucune ne se souvient d'Ansell ou Dale Bright.

Cordialement,

George Cardenas

980 000 dollars représentent un mobile sérieux. Sans compter les actions, obligations, espèces ou autres bien immobiliers éventuellement laissés par les parents d'Ansell.

Tony Mancusi lui aussi deviendra millionnaire dès que la succession de sa mère sera liquidée.

À ce niveau, payer un tueur à gages est un excellent investissement, si on balaie d'un revers de main le respect de la personne humaine et

autres fariboles.

Est-ce que cela cadre avec le meurtre de Kat Shonsky ?

Je retourne la question dans tous les sens et conclus que non. Si elle a eu affaire au même tueur, le mobile doit être personnel.

Une jeune femme qui n'a pas froid aux yeux défie un travesti détenteur de secrets bien plus lourds que ses choix vestimentaires.

Ce qui me ramène aux manières efféminées de Tony Mancusi. À la description de Bright donnée par Donald Bragen, qui l'a trouvé « papillonnant » au téléphone.

Dale : un prénom unisexe.

Un tueur à gages ayant un faible pour les robes françaises chic, qui rencontre des individus de même sensibilité et attire la clientèle ?

Connotations...

Si Tony a une vie secrète, la surveillance finira peut-être par porter ses fruits. Trouver Dale neuf ans après le meurtre de sa sœur sera beaucoup plus difficile.

Je retourne à mon ordinateur pour chercher les soupes populaires et les associations caritatives de L.A.

Un quart d'heure après, j'en ai imprimé trois pages. Rassurant, de savoir que dans cette ville il n'est pas seulement question d'ego et de tranches d'imposition. Je passe quelques appels. La plupart des bureaux sont fermés jusqu'au lendemain matin. Les personnes que j'ai au bout du fil n'ont jamais entendu parler d'Ansell ou de Dale Bright.

Je suis sur le point de laisser tomber quand un nouvel e-mail arrive.

Dr Delaware, c'est encore George. Je reviens de chez Mavis où je suis allé en vain relever le piège à raton laveur et ça m'a fait penser aux refuges pour animaux. Leonora disait que Dale était cruel avec les bêtes et faisait semblant de les aimer, alors est-ce qu'on n'a pas un cas parfait de dédoublement de la personnalité ? En tout cas, j'ai trouvé une association où il a été bénévole, Pattes et Griffes. La personne responsable de l'antenne de Berkeley se souvient de Bright parce qu'elle travaillait avec lui quand elle-même était bénévole. Elle m'a dit qu'il avait tout simplement cessé de venir un jour, ajoutant qu'elle avait téléphoné mais que la ligne était coupée. Elle se souvient très bien que c'était il y a neuf ans, juste après Pâques, parce que quelqu'un avait déposé des lapins abandonnés et que Bright s'était occupé d'eux, puis avait disparu de la circulation quelques jours plus tard. C'était donc un mois avant le meurtre de Leonora et Vicki Tranh et peut-être était-il parti préparer le crime. Ou bien Mavis se trompe et c'est simplement un type normal qui en avait marre de nettoyer les déjections animales. Si cela vous intéresse, l'informatrice s'appelle Shantee Moloney. Son numéro est 415...

Shantee Moloney dit :

— Waouh ! Le flic du bled m'a dit que vous appelleriez peut-être, mais vous avez fait vite.

— Je vous suis reconnaissant d'accepter de répondre à mes

questions, dis-je.

— Pour être honnête, je ne suis pas fana de la police ; quand j'étais à l'université, la défense de l'ordre, c'était matraques, lacrymos, etc. Mais si Dale s'est mal conduit à ce point... Vous pensez vraiment que c'est lui ? Parce qu'une partie de moi me dit que c'est impossible. Dale était très dévoué et non violent.

— Mais... dis-je.

— Mais quoi ?

— Une partie de vous...

— Oh ! fait Shantee Moloney. C'est juste bizarre qu'il ait disparu comme ça sans prévenir personne.

— Comment était-il ?

— Dévoué. Comme je l'ai dit. Il se disait végétarien, il ne portait même pas de cuir.

— « Il se disait » ?

— Rien de concret ne me permet d'en douter.

— Mais vous en doutez quand même.

— Qu'est-ce que vous êtes ? Télépathe ?

— Un simple mortel qui essaie de rassembler des faits. Dale a fait quelque chose qui vous a amenée à vous interroger sur sa crédibilité ?

— Non. Je ne suis même pas certaine que ce soit vrai.

J'attends.

— Et puis je n'aime pas les racontars, dit Shantee Moloney.

— Il est parfois difficile de savoir ce qui est insignifiant et ce qui est important.

Un ange passe.

— Mademoiselle Moloney...

— Oui oui. Quand Dale a cessé de venir, j'ai dit à un autre bénévole que j'avais essayé de l'appeler, que sa ligne était coupée, que je m'inquiétais de savoir s'il allait bien. Le bénévole m'a dit : « Oh, il va bien, je l'ai vu au Tadich Grill pas plus tard qu'il y a deux jours. » C'est un vieux restaurant de San Francisco. J'ai dit : « Bon, comme ça, je sais au moins qu'il ne lui est rien arrivé. Mais je continue à me demander pourquoi il a cessé brusquement de venir au refuge. » Et l'autre m'a répondu en rigolant : « J'ai l'impression que Dale s'est subitement converti. » Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire. Et il m'a raconté que Dale était seul dans un box et s'offrait un repas pantagruélique – un énorme plateau d'huîtres, un cocktail de crabe et une épaule d'agneau. Je n'en revenais pas. Je suis végétarienne, mais je mange des œufs et des produits laitiers. Dale, lui, prétendait être végétalien, il insistait continuellement sur les risques que les produits animaux font courir à la morale et à la santé. Et voilà qu'il se bourrait de viande !

— Il faisait semblant, dis-je.

— Je crois effectivement qu'il s'est foutu de moi. Si c'est vrai. Là où il n'a jamais fait semblant, c'est dans le dévouement aux animaux perdus. Personne ne s'en serait occupé avec plus de tendresse.

— Les lapins.

— L'idée stupide de quelqu'un pour un cadeau de Pâques. Des nouveau-nés, gros comme le pouce. Dale est resté debout toute la nuit pour les nourrir avec un compte-gouttes. Lorsque je suis partie, il était encore là.

— Pourquoi l'autre bénévole aurait-il inventé cette histoire ?

— Disons seulement que lui et Dale n'étaient pas vraiment copains.

— Je peux avoir le nom de cette personne ?

— Brian Leary. Mais ça ne vous servira à rien, il est mort. Du sida, il y a six ans.

— Il y a quelqu'un d'autre, au refuge, qui se souvienne de Dale ?

— Non. On n'était que trois dans l'équipe de nuit. Je travaille comme brodeuse free-lance, mes horaires sont flexibles, et Brian était infirmier à l'université de Californie à San Francisco, il était de service de quinze à vingt-trois heures, il n'avait pas besoin de beaucoup dormir, alors il venait après son travail.

— Et Dale ?

— Il passait plus de temps au refuge que n'importe qui. Il n'a jamais dit s'il avait un autre travail. J'ai l'impression qu'il avait de l'argent de sa famille.

— Pourquoi ?

— Sa façon de s'habiller... Ses vêtements pas repassés mais de bonne qualité. Un certain souci de soi. Je suis assez sensible aux différences de classe.

— Entre Leary et lui, où était le problème ?

— Je ne pourrais pas vraiment le dire. Brian s'occupait surtout des chats – il adorait les chats. Dale et moi on se chargeait de tout le reste.

— Brian n'a jamais dit pourquoi il n'aimait pas Dale ?

— Non. Je suppose que c'était simplement un manque d'atomes crochus. J'étais au milieu... je pensais que c'étaient tous les deux des types bien.

— C'est par hasard que Brian était au Tadich Grill ce soir-là ?

— Vous pensez qu'il aurait surveillé Dale ? Non, Brian avait rendez-vous, un toubib avec qui il sortait.

— Vous vous souvenez de son nom ?

— Vous rigolez ! D'abord, Brian ne m'a jamais donné de nom. Ensuite, c'était il y a près de dix ans.

— On a le droit d'essayer.

— Je n'arrive pas à imaginer Dale en criminel. Bon, il faut que je vous laisse...

— Vous vous rappelez comment Dale est venu travailler au refuge ?

— Il est entré, un soir, et il a proposé ses services. J'avais du boulot par-dessus la tête avec les chiots abandonnés et c'était une aubaine. Il s'est mis tout de suite au travail : nettoyer, nourrir, chercher des parasites. Il était très bien.

— Vous pouvez me le décrire ?

— Balèze, dit Shantee Moloney.

— Grand ou lourd ?

— Les deux. Au moins un mètre quatre-vingts, probablement plus. Il n'était pas vraiment gras, plutôt... enveloppé.

— Sa couleur de cheveux ?

— Clairs... Blonds avec des mèches. Teints. Longs, peignés n'importe comment – ils lui tombaient sur le front –, mais toujours propres et brillants. Vraiment brillants. C'est ça le souci de soi dont je vous parlais. Il portait des espadrilles et une ceinture en chanvre, mais il y avait toujours... je veux dire qu'il avait toujours un air soigné.

— Il parlait de sa famille ?

— Non.

— Aucun détail personnel ?

— L'autre flic m'a posé la même question et, du coup, je me suis rendu compte que Dale ne parlait jamais de sa famille. Il ne se confiait pas. Mais il n'était pas froid. Bien au contraire. Avenant. Et sérieux... attentif à rester efficace dans son travail.

— Il y a d'autres détails physiques dont vous vous souvenez ?

— Sa barbe était plus foncée que ses cheveux... châtain moyen.

Première mention d'une pilosité faciale.

— Collier ou bouc ?

— Non, barbe intégrale. Un peu comme ce type qu'on voyait à la télé, ce trappeur... Grizzly Je-ne-sais-quoi... Adams. Mais Dale n'était pas un trappeur.

— Trop soigné.

Elle rit.

— Vous pouvez le dire.

— Homo ?

— On l'est souvent, chez nous. Alors, où est-ce que Dale a atterri ?

— C'est la question que j'allais vous poser.

— Je devrais le savoir ? dit-elle.

— Il parlait de voyager ?

— Il aimait les grandes villes, d'après ce qu'il disait.

— Lesquelles ?

— Paris, Rome, Londres, New York. Peut-être Madrid, je ne me souviens pas. Je me rappelle cette conversation parce que c'est à ce sujet que Brian et lui se sont accrochés. Brian disait que, si on aime vraiment les animaux, on ne peut pas aimer les villes, que les villes détruisent les habitats, et Dale s'était lancé dans un speech sur les

chats de Rome, la façon dont ils s'étaient adaptés et avaient prospéré. Puis Brian avait dit que tout le bla-bla urbain – avril à Paris, etc. – était un cliché et Dale avait rétorqué que certains clichés contenaient une vérité, que les grandes villes étaient grandes dans tous les sens du terme, et que, si Brian pensait que San Francisco était un endroit chic, il était naïf. Ils ont continué là-dessus pendant un moment, puis ils sont retournés travailler.

— Dale a-t-il parlé d'autres endroits qu'il aimait ?

— Je ne me rappelle pas.

— Ce n'était pas Grizzly Adams, dis-je.

— Il avait toujours les ongles propres et manucurés et il mettait de la lotion après rasage. Je ne pourrais pas vous dire la marque, mais c'était quelque chose d'agréable, aux essences d'agrumes.

— Autre chose ?

— Ça ne suffit pas ? Après toutes ces années, débiter des pages de souvenirs, c'est pas mal, non ?

— C'est pour ça que je continue à feuilleter. Donc, Dale était gentil avec tous les animaux.

— Plus que gentil, dit Shantee Moloney. Tendre. Surtout avec les petits. Pas seulement les bébés, tout ce qui était petit... Il avait vraiment un faible pour les chiots et les chiens miniatures. N'importe quel sale petit cabot, il arrivait à le calmer. J'ai l'impression qu'il avait de l'expérience avec les petits.

La photo d'Ansell Dennond Bright transmise par le DMV arrive à dix heures le lendemain matin.

Un cliché vieux de treize ans, quand Bright en avait vingt-neuf. Un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-quinze kilos, blond et châtain, lunettes à verres correcteurs. Expression détendue, rien d'inquiétant dans le regard. Conformément à la description de Shantee Moloney, des mèches blondes et vagues cachent son front, couvrent ses oreilles et lui tombent sur les épaules. La barbe fournie enveloppe son visage entre la pomme d'Adam et les yeux.

On ne voit que des poils.

L'art de tromper.

Cela explique-t-il le mensonge de Bright quand il professait de ne pas manger des produits animaux ? Manipuler Shantee Moloney, mais dans quel but ? Bright n'a jamais touché un sou pour son travail au refuge.

Amour de l'intrigue ou besoin de passer pour vertueux ?

Ou les deux ?

Tous ces poils ; un déguisement naturel.

Je pense au cache-poussière des héros de westerns. À la casquette écossaise et à la démarche traînante de vieux bonhomme. À la voiture voyante. Tout ça, c'est théâtre et mise en scène.

Dans le cas de Kat Shonsky, la Bentley a dû suffire pour amadouer la jeune femme, mais je me demande si l'assassin est allé plus loin.

Un furieux, amateur de robes trapèzes et de talons hauts, qui rumine encore l'humiliation infligée par Kat. Quelle vengeance plus douce que de la traquer habillé en femme ?

J'imagine le passage silencieux de la grosse voiture noire pendant qu'elle flippe dans sa Mustang. La vitre côté passager qui s'abaisse, laissant voir la conductrice en perruque bouffante, robe de couturier, peut-être avec une discrète rangée de perles autour du cou.

Et la touche finale, le foulard vapoureux.

Le permis de conduire de Kat – symbole de son identité – fourré dans ses parties intimes.

Certains meurtriers emportent des souvenirs, d'autres en laissent. Il s'agit toujours d'un message.

Celui laissé par l'assassin de Kat était : « Tu n'es pas la femme que

tu crois être. Ceux qui se moquent de moi jouent avec leur vie. »

Kat. Un nom d'animal.

Trop parfait pour résister.

Milo appelle juste avant quatorze heures, me dit bonjour dans un bâillement suivi d'une quinte de toux.

— Pneumonie rock and roll ou grippe boogie-woogie ? demandé-je.

— Oh, trop tôt pour faire de l'humour, vieux.

— C'est l'après-midi.

— On se croirait aux aurores... Nom de Dieu, tu as raison ! J'ai encore bien perdu mon temps à surveiller Tony, je suis rentré chez moi à six heures du matin et je me suis pieuté jusqu'à ce qu'un appel urgent me tire du lit à sept heures. Le contrôleur judiciaire de Bradley Maisonette. « Vous aviez l'air dans tous vos états, lieutenant, j'ai donc pensé vous contacter à la première heure. » Mon moteur tournait sur trois pattes, ce salopard était trop content. Et quelle est la grande nouvelle ?... Bradley est *persona non visibla* depuis sept semaines. Mais pas de quoi s'inquiéter, ce n'est pas la première fois qu'il disparaît de la circulation et il est toujours revenu.

— Un drogué du trekking, dis-je.

— Il n'a pas l'air du genre musées-et-salles-obscuras. En même temps, pour le contrôleur ce n'est pas une priorité, vu la longue liste de types plus violents qui ne se pointent plus. Il dit que Maisonette ne « passe pas à l'acte » tant qu'il n'a pas épuisé tous les moyens légaux de gagner du fric.

— Il travaille ?

— Il fait la manche, il vend son sang. Son contrôleur diagnostique un « déficit d'amour-propre ».

— Tout le monde est psy, aujourd'hui, dis-je.

— J'ai finalement persuadé ce crétin d'accepter de faire semblant de le rechercher. Merci pour l'e-mail de Cardenas. Tu as pu parler avec l'amie des bêtes ?

Je résume ma conversation avec Shantee Moloney.

— Des petits chiens, dit-il. Comme les clebs disparus de Leonora.

— On serait rassurés de savoir que Dale les a adoptés, s'il est derrière les meurtres d'Ojos Negros.

— L'amour pour les chiens, la mort pour la sœur...

— Chaussé d'espadrilles de chanvre et repu de viande en douce.

Il chante le refrain de *Two Faces Have I* de Lou Christie.

— Il a aussi la même taille que l'assassin d'Ella, que le cow-boy et que le travelo de Kat.

— Et la taille a son importance... Il aime les grandes villes, hein ? Met la main sur un gros héritage, parcourt le monde, s'installe à L.A. ?

— Peut-être à cause du climat, dis-je avant de lui exposer ma

théorie de la femme au foulard.

— Une dame de la haute dans une voiture à 200000 dollars... Pourquoi pas ? Ce qu'il faudrait maintenant, c'est que Dale s'amène comme une fleur et déballe tout.

— À défaut, voilà ce qu'on pourrait faire : New York fait partie des villes dont Bright a parlé à Moloney. L'ancien territoire du chef. Pourquoi ne pas commencer par là et voir si on trouve des meurtres impliquant des voitures noires ? Ou si on peut suivre Bright à la trace depuis San Francisco grâce aux paperasses administratives ?

Il ne répond pas.

— Il y a un problème ?

— Non. Au contraire. L'occasion pour Sa Munificence de prouver son engagement.

— Tu doutes de lui ?

— Jusqu'ici il s'est montré aussi droit que peut l'être un politicien, mais je suis comme cet autocollant qu'on voit sur les pare-chocs : « Je remets en question l'autorité. » Niuouillauque Niuouillauque... Je pensais à Rome, mais mon français est un peu rouillé. D'accord, scanne la photo de Bright et envoie-la, je vais aller voir Sa Grandeur.

Trois heures plus tard, il est devant chez moi, rasé de frais, chemise bleu pétant, veste à chevrons gris en tweed, cravate verte imprimée d'ukulélés marron, pantalon beige et oxfords grises à gros bout et semelle de crêpe rouge.

Généralement, il va droit à la cuisine. Cette fois-ci, il reste à la porte, l'œil pétillant, les lèvres incurvées en forme de redoutable cimetière. C'est ça, son sourire. Je m'y suis habitué.

— Son Excellence a dû réveiller quelqu'un et, presto, on a reçu les copies des registres du service des hypothèques. M. Dale Bright n'a jamais été propriétaire de biens immobiliers, mais son nom apparaît sur une pétition datée d'il y a huit ans. Au sujet de la conversion d'un bâtiment industriel en immeuble d'appartements destinés à la vente.

— Il était pour ou contre ?

— Pour.

— Un an après avoir hérité, il essaie de s'introduire sur le marché immobilier dans sa ville américaine favorite ? dis-je.

Il bondit dans mon bureau, se met à mon ordinateur et saisit « 518 35^e Rue Ouest NY 10001 ».

Six résultats apparaissent à l'écran, tous extraits d'articles de journaux, tous des variantes sur le même thème. Il ouvre le fichier du *New York Post*.

conflit de longue durée entre propriétaire et locataires continue d'embarrasser la police new-yorkaise. Il y a trois semaines, Paul et Dorothy Safran, qui bénéficiaient d'un loyer encadré, sont sortis de leur appartement du 518 35e Rue Ouest pour assister à une pièce de théâtre expérimentale dans Manhattan. On ne les a pas revus et personne n'a reçu de leurs nouvelles.

Paul, 47 ans, lithographe, et Dorothy, 44 ans, enseignante suppléante, étaient en conflit depuis un an avec leur propriétaire, lequel leur avait coupé le chauffage et projetait de convertir en appartements l'ancien entrepôt dans lequel se trouvait leur domicile.

Les trois niveaux du bâtiment situé dans un quartier encore industriel avaient été divisés voilà vingt-deux ans sur le modèle de Soho en lofts destinés à la location et les Safran y ont vécu, protégés par des clauses d'encadrement des loyers. Peu après que l'immeuble eut changé de mains, le nouveau propriétaire, un promoteur d'Englewood, N.J., Roland Korvutz, a annoncé son projet de le diviser en appartements classiques qu'il comptait vendre en copropriété. En vertu d'un accord conclu entre Korvutz et un bureau représentant les locataires, élu peu avant, un relogement assorti d'une indemnité ou l'assurance d'être prioritaires à l'achat des appartements ont été proposés aux occupants.

La plupart des locataires ont opté pour le dédommagement, mais les Safran jugeaient que le bureau était à la solde du propriétaire et ils ont refusé de partir, entamant une action en justice contre Korvutz devant le tribunal du logement. Depuis six mois, ils ont suspendu le paiement de leur loyer et tenté de rallier d'autres locataires à leur cause.

Il y a trois jours, dans un premier article, le *Post* a rapporté les dires de la sœur de Paul Safran, Marjorie Bell, d'Elmhurst, selon qui, peu avant leur disparition, les Safran avaient exprimé des craintes quant à leur sécurité en raison de leur litige avec Korvutz. Bell reprochait en outre à la police de ne pas enquêter plus à fond sur Korvutz et alléguait que celui-ci, immigrant de Biélorussie, était connu pour s'être déjà livré à des manœuvres d'intimidation envers ses locataires.

Contactée hier par le *Post* pour un entretien complémentaire, Bell a refusé d'émettre un commentaire.

Les registres des tribunaux font état de onze procès intentés contre la société de Korvutz, RK Development, tous objet d'un règlement à l'amiable avant l'audience. L'avocat de Korvutz, Bernard Ring, a déclaré : « Quiconque tente d'embellir la ville rencontre ce genre de problèmes. Disons que c'est le prix à payer pour faire des affaires dans une société procédurière. »

Plusieurs messages laissés chez Korvutz à Englewood et aux bureaux de RK Development à Teterboro sont restés sans réponse. Selon des sources policières, l'enquête visant à retrouver les Safran « suit son cours ».

Cinq ans plus tard, un article rappelant l'affaire précisait que celle-ci n'avait pas été élucidée.

— Dale a signé la pétition, dis-je. Il habitait dans l'immeuble des Safran quand ils ont disparu.

— Il était président du conseil des locataires.

— Quand il est là, les problèmes disparaissent, mais aussi les gens qui en ont.

— S'il y avait un mobile financier, ce n'était pas non plus une

affaire immobilière exceptionnelle, Alex. Dale n'a jamais acheté d'appartement ni d'ailleurs de résidence où que ce soit à New York.

— Il a peut-être été payé pour faire le travail. Je me demande où il est allé après.

— Tu n'aurais pas envie de voir le monde, par hasard ?

Finalement, l'inévitable attaque du réfrigérateur a bien lieu. Milo se tartine une demi-douzaine de tranches de pain avec du beurre et de la confiture, plie la première en deux, se la fourre dans la bouche et mastique lentement.

— Voici la situation, dit-il tout en prenant des gorgées de lait à même le carton. Avec deux affaires sur les bras et l'obligation de suivre celle d'Antoine Beverly, je ne peux pas m'absenter. Le patron a proposé de me donner Sean ou un autre bleu, mais Sean n'est jamais allé plus loin que Phoenix et je ne veux pas me mettre à initier un débutant. Quand j'ai parlé de toi à Son Importance, il a trouvé que c'était une excellente idée à condition que tu ne t'écarteras pas de la procédure et que tu sois capable d'obéir aux consignes.

— C'est-à-dire ?

— La procédure : ne pas se faire arrêter. Les consignes : vol au rabais sur JetBlue, métro et pas de taxis, tickets-repas qui t'autorisent le McDo deux fois par jour et hôtel à quelques années-lumière du St. Regis – où tu comptais descendre voilà deux ou trois ans.

Un projet de vacances inabouti avec la femme que je voyais pendant ma rupture avec Robin. Par un ami commun, j'ai appris depuis qu'Allison était fiancée...

— Tu peux emmener Robin, si tu paies pour elle.

— Elle a une grosse commande en cours.

Il avale une autre tranche de pain.

— Alors, tu peux partir quand ?

Je réserve une place sur le vol de nuit pour l'aéroport Kennedy au départ de Burbank le lendemain à vingt et une heures. Le vol est retardé en raison d'« imprévus à New York » et, quand l'avion arrive enfin, l'hôtesse souriante derrière le comptoir annonce une escale à Salt Lake City pour se ravitailler en carburant à cause des pistes trop courtes de l'aéroport Bob Hope et de « problèmes de flux atmosphérique ».

On embarque une heure et demie plus tard et pendant six heures et demie je reste assis les genoux fléchis selon un angle bizarre, à côté d'un jeune couple tatoué qui flirte bruyamment. J'essaie de tuer le temps en regardant l'écran de télé satellite sur le dossier du siège devant moi – quand il fonctionne. Émissions sur le jardinage, concours de cuisine et tueurs en série m'abrutissent et je m'assoupis plusieurs fois, réveillé par des murmures amoureux et des bruits de baisers goulus.

La dernière fois que je me réveille, une demi-heure avant l'atterrissage, l'écran est neigeux. Je jette un nouveau coup d'œil au contenu de l'enveloppe format A4.

Une seule feuille de papier, l'écriture cursive penchée en arrière de Milo.

1. Domicile de Safran-Bright : 518 35e Rue Ouest, maintenant occupé par Lieber Braid et Trim (entre IXe Avenue et 10e Rue)
2. Inspecteur (retraité) Samuel Polito, portable 9175552396. Déjeune à 13 h 30, appelle-le pour obtenir des détails
3. Nouvelle adresse de RK Development : 420 VIP Avenue (entre 32e et 33e Rues)
4. Nouvelle adresse de Roland Korvutz : 762, Park Avenue (entre 72e et 73e Rues)
5. Restaurants favoris de Korvutz :
 - a) Lizabeth (petit déjeuner), 996 Lexington (entre 71e et 72e Rues)
 - b) La Bella, 933 Madison (entre 74e et 75e Rues)
 - c) Brasserie Madison, 1068 Madison (81e Rue)
6. Ton hôtel : The Midtown Executive, 152 48e Rue Ouest (entre 6e Rue et Broadway – transmets mon bon souvenir à...)

À neuf heures du matin, je me présente à un réceptionniste aux paupières tombantes dans le hall grand comme un placard à balais du Midtown Executive Hotel. L'endroit est éclairé au point d'endommager les rétines et orné d'un présentoir couvert de cartes postales, plans et

fanions miniatures « I N.Y. ».

Le réceptionniste remue les lèvres en examinant ma fiche de réservation.

- La note est payée par une sorte de bon...
- Du service de police de L.A.
- Possible. (Il vérifie sur un fichier.) Faux frais exclus.
- Vous avez un room-service ?
- Non, le téléphone. La facturation est une arnaque, à votre place je me servais de mon portable.
- Merci.
- Carte de crédit, s'il vous plaît... La 413. Quatrième niveau.

En entrouvrant la porte, je réussis à me faufiler dans la chambre.

Deux mètres cinquante sur deux, salle d'eau deux fois plus petite, le charme d'une cabine d'IRM.

Un matelas à une place aussi mince que celui du lit escamotable de Tony Mancusi est coincé contre la table de nuit en matériau blond rose assez mystérieux. Une télé (vingt centimètres de diagonale) vissée au mur dispute l'espace à un enchevêtrement de fils électriques. Un lampadaire boulonné au sol et une aquarelle défraîchie du Chrysler Building complètent le décor.

L'unique fenêtre, fixe, est à double vitrage, en verre assez épais pour réduire le fracas de la 48^e Ouest et de Broadway à un roulement maussade continu, ponctué de coups de klaxon et de sons métalliques. Les rideaux grisâtres, une fois tirés, font de la chambre une tombe, mais ne changent rien au bruit.

Je me déshabille, me mets sous les couvertures, règle l'alarme de ma montre de telle manière qu'elle sonne deux heures plus tard et ferme les yeux.

Une heure après, toujours bien éveillé, j'essaie de synchroniser mes ondes cérébrales avec la sono urbaine en contrebas. Je réussis finalement à m'assoupir, réveillé en sursaut à onze heures par l'alarme. J'appelle l'inspecteur (à la retraite) Samuel Polito, je tombe sur un répondeur qui m'autorise à laisser un message. Le temps de prendre une douche et de me raser, je suis rappelé.

- Polito.
- Inspecteur, c'est Alex Delaware...
- Le psy... Comment allez-vous ? J'ai un rendez-vous avant le vôtre. Vous êtes où ?

Je le lui dis.

— Là ? On y logeait des témoins, des numéros qu'il fallait garder au chaud mais qui ne seraient pas restés si on ne les avait pas maternés. On leur donnait une pizza géante, la télé à la carte, et une jolie

assistante du substitut pour les chaperonner.

— C'est royal. Moi, je n'ai pas droit à tout ça.

— L'Executive, dit-il. Ça me rajeunit... Écoutez, je ne peux pas décaler mon emploi du temps pour vous voir avant une heure et demie ; si vous voulez prendre un petit déjeuner sur le tard tout seul, allez-y.

— J'avais apporté ma Jelly-0 et mon porridge dans l'avion, mais les gars de la sécurité ont pensé que ça risquait d'exploser.

— Humour, hein ? Vous allez en avoir besoin... Bon, on se retrouve à la Petite Grenouille à la demie. 79^e, entre Lexington et la III^e. Français, mais sympa.

À midi, je suis dans la rue. L'air est vif, étonnamment pur, et le grondement de la circulation s'est mué en quelque chose de riche et de mélodieux. Il me reste une heure et demie avant mon rendez-vous à déjeuner ; j'en emploie un tiers à marcher jusqu'au dernier domicile connu de Paul et Dorothy Safran.

Quartier commerçant, plus de camions que de voitures. L'immeuble en brique de deux étages qui héberge Lieber Braid et Trim présente des rangées de fenêtres carrées miteuses. Une couche de crasse recouvre les carreaux de verre armé.

Sans cesser de me demander pourquoi Roland Korvutz a renoncé à son projet de convertir l'immeuble en appartements, je fais demi-tour et hâte le pas vers la V^e Avenue.

Être seul dans une grande ville inconnue modifie parfois le mental et déclenche des poussées d'euphorie sur un fond de mélancolie. En général, ça met du temps à venir. Cette fois, l'effet est instantané et, filant à travers les rues bruyantes de New York, je me sens léger comme l'air et anonyme.

Au croisement de la V^e Avenue et de la 42^e Rue, je suis aspiré dans la foule près de la bibliothèque publique, je fonce vers le nord en esquivant les piétons rapides comme des conducteurs de stock-cars, les colporteurs de prospectus, les badauds occupés à faire du lèche-vitrine, les pickpockets aux doigts lestes. Après avoir traversé la 59^e, je passe devant le chantier qui remplace l'ancien hôtel Plaza. Les cochers de fiacre attendent les clients. Bonne odeur de crottin de cheval. Je longe Central Park. Les arbres portent avec suffisance leurs couleurs automnales.

À une heure vingt-huit, je suis installé sur le siège raide d'un box de la Petite Grenouille, à boire de l'eau et du vin rouge en dégustant des olives âcres conservées dans l'huile.

Nappes blanches amidonnées, affiches publicitaires anciennes pour le tabac et murs couleur rouille sous un plafond noir métallisé constituent le décor du lieu. La moitié des boxes sont occupés par des

élégants. Une vitrine portant une inscription en lettres d'or fait face à l'animation de la rue. Pour retourner au restaurant, je suis passé devant l'hôtel particulier en pierre grise du maire sur la 79^e. Semblable à n'importe quelle autre baraque de milliardaire, à part les flics en civil au regard de laser qui montent la garde, réfractaires à toute intériorité.

Une serveuse souriante aux cheveux roux courts, plate, m'apporte un panier de petits pains et du beurre. J'attaque les petits pains pour me remonter et je jette un coup d'œil à ma montre.

À une heure quarante-sept, un sexagénaire trapu, mâchoire bleutée, entre dans le restaurant, dit quelque chose au patron et se dirige vers moi.

— Sam Polito.

— Alex Delaware.

Polito a la main ferme et rugueuse. Le peu de cheveux qui lui restent sont blancs et fins. Il porte un coupe-vent noir, un pull à col roulé à côtes gris, des mocassins noirs à boucles dorées Gucci, peut-être authentiques. Ses joues roses contrastent avec le bas de son visage, qui doit avoir toujours l'air mal rasé. Son œil droit est clair et marron. L'autre n'est qu'un iris laiteux resté là.

— Hé, Monique ! lance-t-il à la serveuse. C'est le jour du saumon sauvage ?

— Oui oui.

— Je vais en prendre. Avec les asperges blanches et un grand verre de ce médoc, château je-ne-sais-quoi.

— Pommes de terre ?

Polito réfléchit.

— Et puis flûte, pourquoi pas ? Mollo sur l'huile.

— Bon. Et pour monsieur ? demande Monique en français.

— Steak, à point, salade, frites.

Polito la regarde s'éloigner, orientant son visage de façon que son bon œil ait le meilleur point de vue possible.

— Viande rouge, hein ? dit-il. Pas de cholestérol ?

— Pour l'instant, non.

Son œil valide me parcourt.

— Moi, c'est tout le contraire. Tout le monde calanche à soixante ans dans ma famille. J'ai fait trois ans de plus jusqu'à maintenant ; j'ai eu un pontage à cinquante-huit ans. Le docteur m'a dit : « Je vous prescris un anti-cholestérol. Surveillez ce que vous mangez, buvez du vin. » Il y a une bonne chance que j'établisse un record.

— Tant mieux.

— Alors, dit-il, vous êtes quelqu'un d'important.

— Pour qui ?

— Le chef adjoint m'a appelé chez moi, j'allais partir pour Lake

George avec mon épouse ; il m'a dit : « Sam, je veux que vous rencontriez quelqu'un. » Comme si j'étais encore obligé de le faire.

— Désolé d'avoir gâché vos projets.

— Eh, j'ai accepté volontiers. Il m'a dit de quoi il s'agissait, je suis plus que content. (Il saisit un petit pain, le casse en deux, regarde les miettes pleuvoir.) Et pourtant, je n'ai pas fait fort sur ce coup-là.

— C'est une affaire difficile.

— On retrouvera Jimmy Hoffa avant les Safran. Peut-être au même endroit.

— Sous un immeuble. Ou dans l'East River.

— Plutôt sous un immeuble. Dans la rivière, on les aurait déjà trouvés. Cette saleté coule dans les deux sens, un tas de remous, les corps remontent, j'ai eu plus que ma part de cadavres qui flottaient à la surface. (Il prend une olive, ronge le noyau.) Croyez-moi, avec la rivière, ils auraient réapparu.

Son vin arrive. Il le hume, le fait tourner, le boit à petites gorgées.

— L'éllixir de vie. Ça et l'huile d'olive.

Il attire l'attention de la serveuse, articule « huile » en silence et mime le geste de verser. Après avoir saucé la moitié du liquide doré avec son pain, il dit :

— Quand on a travaillé dans cette ville assez longtemps, on prend goût à la bonne bouffe. Alors, parlez-moi de ces meurtres de L.A.

Je résume.

— C'est tout ?

— Malheureusement.

— Donc, ce Dale, la seule raison pour laquelle vous êtes ici, serait un coupable par recoupement de possibilités, de potentialités, de probabilités.

— Oui.

— Les belles bagnoles, hein ? Ça, c'est L.A., non ? Ils vous ont vraiment mis dans un avion pour ça ? Le LAPD doit être en train de se moderniser pour envoyer un psy... un psychologue. Comment avez-vous fait pour avoir le bras aussi long ?

— Être envoyé par un grand chef de centre-ville, c'est avoir le bras long ?

— Pas vraiment, je vous l'accorde.

Les plats arrivent. Polito dit :

— Sérieusement, docteur, tout ce machin psychologique m'intrigue. Nous aussi on en a, des psys, mais ce qu'ils font, c'est de la thérapie quand les huiles pensent qu'un gars a merdé. Vous faites ça ?

Je lui fais un exposé rapide de mon parcours et de mon rôle.

— Vous êtes indépendant, dit-il. Quand on y arrive, c'est la meilleure façon de s'y prendre. Bon, revenons aux Safran. On a tout de suite soupçonné Korvutz, parce que c'est le seul avec qui ils avaient un

conflit sérieux. En plus, il était connu pour ses coups en douce. Par exemple, amener une équipe de démolisseurs et abattre un immeuble en pleine nuit pour que les voisins ne puissent pas se plaindre. Puis, quand tout le monde se mettait à gueuler, ses avocats présentaient des excuses : « Oh, désolés, erreur de paperasserie, on vous dédommagera. » Ensuite, il fallait des mois pour évaluer le montant des indemnités, sans compter les retards, et à la fin tout le monde laissait tomber.

— D'après l'article que j'ai lu, il a eu beaucoup de procès.

— Le prix à payer pour faire des affaires.

— C'est ce qu'a dit son avocat.

— Son avocat avait raison, docteur. Dans cette ville, vous éternuez dans le vent, vous vous retrouvez au tribunal. Mon fils termine son droit à Brooklyn. Il a fait dix ans à la brigade des vols, il a vu de quel côté la tartine est beurrée. (Sourire.) Huilée.

Son assiette accapare son attention et il commence à manger avec un plaisir évident. Mon steak est excellent, mais j'ai l'esprit ailleurs. J'attends un peu avant de demander s'il y a eu d'autres suspects que Korvutz.

— Non. Et ça n'a abouti à rien avec Korvutz parce qu'on n'a pu trouver aucune association avec le milieu du crime – même russe. Il y a ici des quartiers, docteur, Brighton Beach et ainsi de suite, où vous entendez parler russe plus qu'anglais. Certains sont venus ici sans intentions bien pures. Nos inspecteurs russophones ne chôment pas. Nul d'entre eux ni aucun de nos indics n'a jamais entendu parler de Korvutz. Il n'était pas de Moscou ni d'Odessa, ni d'aucun des endroits d'où viennent la plupart.

— De Biélorussie.

— On l'appelait la Russie blanche, c'est un pays indépendant maintenant, dit Polito. Ce que je veux dire, c'est qu'on a eu beau creuser, Korvutz était sans tache. Évidemment, il est souvent en procès. Comme tous les promoteurs. Et chaque fois il s'arrange à l'amiable avant le tribunal.

— D'autres de ses locataires ont disparu ?

Polito secoue la tête.

— Et aucun de ceux avec lesquels il a eu un litige ne le débîne, parce que c'est une des conditions de l'accord amiable. Pour être franc, docteur, la seule raison pour laquelle on l'a soupçonné est qu'on n'avait personne d'autre dans le collimateur. Bon, vous me parlez de ce Bright.

— Vous vous souvenez de lui ?

— Vaguement, et uniquement parce qu'il était à la tête de ce conseil des locataires bidon.

— Il était vraiment bidon ?

— Écoutez, il n'y avait jamais eu de bureau avant que Korvutz achète l'immeuble et il n'y en avait toujours pas six mois après qu'il s'est porté acquéreur. Puis il dépose une demande de réaffectation et soudain il y a une élection, que personne ne se rappelle clairement, et un bureau de trois personnes, tous des locataires arrivés après l'achat de l'immeuble par Korvutz.

— Bright et deux autres.

— Une cousine éloignée de Korvutz et le fils du plombier chargé de l'entretien de ses immeubles dans le New Jersey. (Il sort une feuille de papier quadrillé pliée, de la même taille que le bloc-notes de Milo.) Je me suis souvenu des noms.

— C'est une bonne chose.

— Hé, fait-il, quand le chef adjoint appelle, comment dire non ? (Son sourire s'épanouit lentement.) Même si c'est le beau-frère de ma femme.

Le papier est soigneusement dactylographié.

Membres du bureau de l'association des locataires du 518 35e Rue Ouest :

1. Dale Bright
2. Sonia Glusevitch
3. Lino Mercurio

— Korvutz connaissait les deux autres avant d'acheter l'immeuble, dis-je. Rien n'indique qu'il ait eu une relation antérieure avec Bright ?

— Non. Et le fait est, docteur, que, même si c'était un bureau fantoche, du point de vue légal il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Tous les locataires s'en foutaient. Sauf les Safran. Ils criaient à la corruption.

Je mets le papier dans ma poche. Polito dit :

— En vérité, docteur, les Safran n'avaient aucun argument valable, ils faisaient seulement des histoires. Tous les autres étaient satisfaits de la transaction proposée par Korvutz parce que c'était mieux que ce qu'ils avaient dans ce trou à rats. Il ne s'agit pas de grands lofts, comme à Soho. C'était un truc merdique, une ancienne usine de chaussures qui avait été divisée en lots de rien du tout, une construction de très mauvaise qualité. Des studios, des deux pièces, ça craignait question plomberie et installation électrique. Sans parler des rats, parce que c'est un quartier commerçant, avec poubelles ouvertes et tout ce qui s'ensuit. Korvutz a fait une proposition que personne ne pouvait refuser.

— Sauf les Safran.

Polito pose sa fourchette.

— Je n'aime pas dire du mal des victimes, mais, d'après ce que j'ai pu en juger, ces deux-là cherchaient vraiment la bagarre. D'anciens

hippies des années 1960. À l'époque, lui était à City College, du genre SDS [17].../MEP/Kellerman, Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark21 radical. En ce temps-là, j'étais en uniforme, dans le service d'ordre. Si j'ai bien compris, c'était un de ces petits salopards d'enfants gâtés qui me gueulaient après.

— Et Dorothy ?

— Même chose.

— Des rebelles sans cause. La sœur de Dorothy a dit qu'ils se sentaient menacés...

— Margie Bell, coupe-t-il. Laissez-moi vous dire une chose à propos de Margie : dépression chronique et ainsi de suite. Elle prenait toutes sortes de médicaments et elle a été internée deux fois à Bellevue. Un an plus tard, elle s'est pendue.

— Suicide avéré ?

— Son gosse l'a trouvée dans la salle de bains avec un petit mot. Les Safran ont déclenché une tempête dans un verre d'eau. On vit pour pas cher ici, grâce à l'encadrement des loyers, on dit merci et on passe à autre chose. J'ai fouillé leur appartement, tout retourné pour essayer de trouver une piste. (Il secoue la tête.) J'aurais pas laissé mon chien vivre dans un tel foutoir. Eux si. Ils y ont fait vivre leur chien. Il y avait des journaux sales étalés dans un coin, des taches de pisse, des tas de merde de chien séchée. Ces gens-là ne savaient pas tenir une maison... Désolé, on est à table. Ce que je veux dire, c'est qu'ils vivaient comme des squatters, ils auraient dû accepter la proposition de Korvutz.

— Vous avez vu le chien ?

— Non, seulement ses traces. Pourquoi ?

Je lui parle des chiens de Leonora Bright et de Dale Bright, bénévole à Pattes et Griffes. Il fait tourner le vin dans son verre.

— Ce type aime bien les machins poilus, mais peut-être qu'il n'est pas aussi gentil avec les gens.

— Ça s'est déjà vu.

— Et comment ! dit-il. J'ai eu une affaire, quand j'ai commencé, là-bas à Ludlow Street, dans le Lower East Side. Un dingue de camé a fait la peau à sa vieille mère et l'a laissée assise bien calée à la table de la cuisine pendant deux semaines. C'était en plein été, un appartement sans air conditionné... je vous laisse imaginer. En même temps, il avait un pit-bull ; tout le monde dit que c'est un gentil clebs, mais faudrait me payer pour en caresser un. En tout cas, ce fou le choyait et il avait décidé d'augmenter la ration de protéines du bestiau. Quand on est arrivés... Pardon, on est encore à table.

— Pas de problème.

Je mange pour le lui prouver.

— Ça vous plaît de considérer Bright comme l'auteur du crime,

hein ? demande Polito.

— Il est mêlé à deux morts violentes, dont l'une l'a rendu riche. S'il a été payé pour éliminer les Safran, ça en fait deux de plus avec un mobile financier. Et, apparemment, après que les Safran ont disparu, lui aussi s'est volatilisé.

— Sans laisser de traces. (Il sourit.) Cela peut signifier autre chose, docteur.

— Qu'on l'a fait disparaître lui aussi, dis-je.

Polito hausse les épaules.

— Peut-être, reprends-je, mais pour le moment il n'y a personne d'autre sur l'écran du radar. Tout ce que vous pouvez me dire sur lui sera utile.

— Il n'y a pas grand-chose. Même avec mon beau-frère haut placé qui me fait profiter de son ordinateur. (Il claque des doigts.) Exactement comme vous l'avez dit : le type n'est nulle part. Une fois l'immeuble évacué, pas de nouvelle adresse. Je n'ai rien trouvé qui atteste sa présence dans la ville ni même dans l'État de New York. Je parle des registres fiscaux, d'actes notariés immobiliers, de permis de conduire et tout le tremblement. Tout ce que je peux vous dire, c'est à quoi il ressemblait il y a huit ans. Et aussi que, lorsque je l'ai interrogé, il s'est montré coopératif. Parce que, s'il ne l'avait pas été, je m'en souviendrais. Je ne lui ai parlé qu'une fois – un entretien de routine, comme avec tous les locataires.

— De quoi il a l'air ?

— Un grand gabarit, costaud, chauve.

— Le crâne rasé ?

— La boule de billard, pas un poil sur le caillou, rien.

Je sors ma copie du permis de conduire californien d'Ansell Bright. Polito la regarde du coin de son bon œil.

— Quelle toison ! On pourrait s'en faire un manteau... Possible que ce soit le même type, mais je n'en jurerais pas.

— C'est peut-être là l'important.

— Une sorte de Protée ?

— Il était homo ?

— Il n'était pas efféminé. Votre gars l'est ?

— Certains disent que oui.

— Certains... vous voulez dire que c'est un grand simulateur ?

Je lui parle de la tenue de cow-boy, du vieux à casquette écossaise, d'un lien possible avec un travesti, des voitures de luxe volées.

— Des voitures noires, dit-il. Peut-être comme un symbole de mort.

Il repousse son assiette, se touche la poitrine.

— Ça va ? lui demandé-je.

— Reflux œsophagien. S'il s'avère qu'il est le coupable, je l'avais là sous la main et il a continué à faire ses saloperies ? Ce n'est pas un

sujet de réflexion bien réjouissant.

— Il est peut-être hors de cause.

— Si vous le pensiez, vous ne seriez pas là. (Il examine encore la photo, me la rend.) Non, je ne peux pas dire si c'est lui ou non. Et le Dale Bright à qui j'ai parlé se comportait normalement. Absolument rien de bizarre.

Il finit son vin.

— Je dois vous dire, docteur, qu'en discutant avec vous je me rends compte à quel point je préférerais être sur le lac. Alors je vous sors le reste de ce que je sais et je file. D'abord, je suis allé à l'appartement de Korvutz ce matin... c'était le rendez-vous dont je vous ai parlé. J'ai bavardé avec le portier, qui se trouve être un ancien flic. N'allez pas l'ennuyer, si on apprend qu'il parle des résidents il aura des ennuis. Il m'a dit que Korvutz était peinarde, sans problèmes, marié, une même, bonnes étrennes à Noël. Dîne seul deux fois par semaine quand sa bourgeoise sort avec ses copines et, c'est votre chance, c'est justement le cas ce soir. Il a ses habitudes, va toujours au même endroit, aime la cuisine italienne.

— La Bella, dis-je. Il est sur ma liste.

Polito sourit.

— À votre avis, qui a dressé la liste ? En tout cas, Korvutz mange tôt, il y sera probablement à six heures, six heures et demie. La chance qu'il vous propose de partager un plat de spaghettis n'est pas très élevée, mais dans l'avion pour L.A. vous pourrez vous dire que vous avez essayé.

— Il a des gardes du corps ?

— Ce n'est ni Trump ni Macklowe [18] ../../MEP/Kellerman, Jonathan/ Habille♦ pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark22. C'est un petit. Relativement, je veux dire. Cela dit, il a tout de même réussi à habiter un appartement de dix pièces dans un immeuble d'avant guerre sur Park Avenue, acheté il y a des années.

— Qu'est-ce qu'il construit ces temps-ci ?

— Rien. Il encaisse les chèques des loyers.

— Il est à la retraite ? Comment ça ?

— Il l'a bien voulu, ou on le lui aura conseillé.

— C'est-à-dire ?

— Pour opérer dans cette ville, de nos jours, il faut énormément de fric. Un chiffre à neuf zéros, pas à six.

— Je comprends. À quoi ressemble-t-il ?

— Désolé, je n'ai pas de photo, dit-il. Il ne conduit pas. Ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a huit ans il en avait cinquante-trois. Petit modèle, des lunettes, cheveux brun-roux. Le Woody Allen russe typique.

— Merci. Je suis passé devant l'immeuble de la 35^e Ouest. C'est

redevenu une usine.

— À proprement parler, c'est un entrepôt, docteur. On y stocke de la passementerie fabriquée dans le Queens. Pourquoi, après tout ce cinéma, Korvutz n'y a-t-il jamais aménagé d'appartements ? Il paraît qu'il a traversé une mauvaise passe financière, qu'il s'est endetté, que le marché a plongé, qu'il a dû vendre à perte un paquet de biens, y compris celui-là. Tout est une question de moment, docteur. Le marché est redevenu fou, des immeubles merdiques du Lower East Side s'embourgeoisent, Hell's Kitchen est plein de yuppies – ça s'appelle Clinton maintenant.

— Le boom n'a pas touché la 35^e Ouest ?

— Ces immeubles valent pas mal de fric. Pour le moment, ça paie de les garder en commercial, mais donnez-leur le temps. Un de ces jours, il n'y aura plus sur cette île que des gens en limousine.

J'agite la liste des membres du conseil des locataires.

— Ça pose problème si je contacte Glusevitch et Mercurio ?

— Pas de mon côté, dit Polito, mais avec les deux autres, oui. Mercurio est mort. Une histoire de femme, il y a cinq ans – l'ex-mari l'a battu à mort, s'est débarrassé du corps dans le Bronx. Rien à voir avec Korvutz, l'ex avait déjà tabassé des petits amis de sa femme ; je n'en aurais jamais rien su si je n'avais pas repéré le nom de Mercurio sur une liste de victimes. Le gars était un crétin qui croyait tout savoir, un de ces types gominés au gel qui aimeraient passer pour des gangsters. Je l'imagine en parfait casse-couilles. Lui, j'aurais aimé qu'il soit suspect, je le voyais très bien gagner sa vie en exécutant des contrats. Le problème, c'est qu'il avait un solide alibi. Il était en vacances à Aruba avec une petite amie la semaine où les Safran ont disparu.

— Tout à fait à propos.

— Mais vrai, docteur. J'ai vérifié les registres de l'hôtel et de la compagnie aérienne, Lino Mercurio était bien là-bas. Il avait peut-être payé le voyage avec le fric donné par Korvutz pour siéger au bureau.

— Korvutz a acheté les membres du bureau ?

— Impossible à prouver. Mais sinon, pourquoi ils se seraient enquis ?

— Si Sonia Glusevitch est une cousine éloignée de Korvutz, pourquoi accepterait-elle de coopérer ?

Il lève les mains.

— Au cas où, vous avez une idée de l'endroit où elle est ? demandé-je.

— Voyons si je peux le trouver...

Il sort son portable, compose le numéro des renseignements, demande la liste des « Sonia Glusevitch », sans résultat, essaie avec « S ». D'une main, il fait le V de la victoire.

— 345 93^e Rue Ouest. Si vous voulez essayer d'abord avec Sonia, allez-y, mais je crois que ce serait une erreur. Mieux vaut bénéficier de l'effet de surprise avec Korvutz, ne pas risquer que Sonia le prévienne.

— D'accord. Comment était Sonia ?

— Pas mal quand elle était jeune. Un accent à couper au couteau. Fausse blonde, mais chouette, dit Polito dont les mains, à hauteur de poitrine, esquissent un relief généreux.

Monique, la serveuse, surprend sa pantomime et fronce les sourcils. Polito l'appelle du geste.

— Délicieux, le saumon. L'addition est pour lui.

Elle me jette un coup d'œil, s'éloigne.

— Si j'étais vous, docteur, je lui laisserais un bon pourboire. Je viens ici de temps en temps.

Lorsque Polito s'en va, à trois heures moins le quart, le restaurant est vide.

Monique boit un café au bar. Je paie et laisse trente pour cent de pourboire. Elle me remercie avec de grands yeux et de jolies dents.

— Ça vous dérange si je reste là un moment ?

— Je vous apporte du vin.

Il me reste plus de trois heures avant que Korvutz déplie sa serviette à La Bella. J'en tue une partie en buvant un bordeaux meilleur que celui du déjeuner et en pensant à la conversation avec le vieil inspecteur.

Ce qui préoccupe Polito, c'est d'avoir eu, peut-être, le principal suspect devant lui et d'avoir négligé quelque chose d'essentiel. Mais que Dale ait échappé au radar ne jette pas le discrédit sur les compétences de Polito ; si Bright est un psychopathe doué, il a dû se présenter sous un jour parfaitement normal.

Protée.

Si Bright n'est pas un cadavre incorporé aux fondations d'une tour de Manhattan, il vit probablement sous un nouveau nom à L.A., joue avec l'identité sexuelle, déploie son art des apparences, trompeuses, ou non, ou pire.

Je téléphone pour prendre connaissance de mes messages. J'en ai trois : Robin, Milo et un avocat qui, mauvais payeur névrotique, s' imagine toujours que je veux lui parler.

Je rappelle Robin.

— Tu me manques, me dit-elle, mais la plus angoissée par la séparation, c'est Blanche. Pas un sourire, et elle n'arrête pas de renifler partout dans ton bureau. Puis elle insiste pour descendre au bassin et grimper sur le banc exactement à l'endroit où tu t'assieds. Quand ça ne marche pas, elle saute par terre et regarde fixement les poissons jusqu'à ce que je les nourrisse. Si je ne leur donne pas assez à manger, elle pousse son petit aboiement féminin. Je lui répète que papa ne va pas tarder à revenir mais, à sa façon de me regarder, je vois qu'elle n'en croit pas un mot.

— Dis-lui que je lui rapporterai un souvenir.

— Les choses matérielles ne l'intéressent pas, mais, oui, je le lui dirai. Comment ça va ?

— Pas grand-chose jusqu'ici.
— J'ai regardé la météo sur Internet. Il a l'air de faire beau.
— Un temps superbe. Un jour, il faudra qu'on vienne ici tous les deux.

— Sûr. Tu as un bon hôtel ?
Je lui décris le Midtown Executive.
— L'avantage, c'est qu'il est difficile de ne pas se rentrer dedans.
— Je serai là demain, les occasions de se rentrer dedans ne manqueront pas. Comment va ton travail ?

— J'ai trouvé deux nouveaux boulots... des réparations faciles.
(Brève pause.) Il a appelé ce matin pour s'assurer que je serai à L.A. quand il viendra. Il n'était plus pareil.

— C'est-à-dire ?
— Distant... pas débordant d'enthousiasme comme d'habitude. Il prétendait qu'il était à fond dans le projet, mais le ton de sa voix ne suivait pas.

— Les remords de l'acheteur ? dis-je.
— Il s'est peut-être rendu compte que c'est très cher payé quand on est incapable de jouer une note.

— Si ça se gâte vraiment, tu pourras toujours vendre les instruments à quelqu'un d'autre.

— Je me demande seulement s'il a saisi que ses sentiments ne sont pas réciproques. J'ai évité tout bavardage futile.

— S'il se faisait des idées et qu'il laisse tomber, dis-toi que tu as de la chance.

— C'est sûr.
L'intonation de Robin ne s'accorde pas avec ses paroles.
— Tu as beaucoup travaillé là-dessus et voilà que ça se complique, dis-je.

— Peut-être seulement dans ma tête.
— Généralement, tu as de bonnes intuitions, Rob.
— Pas toujours... Je crois que je ferais bien de m'éclaircir les idées avant de brancher la scie à ruban. À demain, chéri.

Je raconte à Milo mon entrevue avec Polito. Il dit :
— Le beau-frère du n° 2 de la police, hein ? Et il se trouve que ce type-là est aussi l'ancien chauffeur de Sa Sainteté.
— Le monde est petit, on repère les escrocs, dis-je.
— Et on les produit. Donc, Bright n'a pas fait l'effet d'être homo à Polito ?

— Ajoute à ça ses changements spectaculaires d'apparence, le fait qu'il ait fait semblant d'être végétarien, le comportement style Dr Jekyll et Mr Hyde décrit par sa sœur, et on ne peut être sûrs de rien le concernant.

— Le monde entier est une scène.
— Un théâtre sanglant. Voyons ce que Roland Korvutz a à dire sur lui.

— Tu vas l'aborder directement ?

— Ce n'était pas pour ça que tu m'as donné les adresses de son domicile et de ses restos favoris ?

— Si, mais je me suis réveillé ce matin avec des doutes. Pourquoi Korvutz accepterait de te parler ?

— Si je parviens à mettre Dale Bright en avant, il s'effacera derrière une posture de comédien et il laissera peut-être échapper quelque chose d'intéressant.

— S'il a payé Bright pour liquider les Safran, il te foutra dehors, ou pire.

— Pourquoi choisir le pessimisme quand le fatalisme suffit ?

— Tu lis dans mes pensées. Ce mec peut causer de gros ennuis, *amigo*, et je ne vois pas l'intérêt de le braquer. Rentre à ton hôtel, mets quelques pièces dans le vibreur du lit et dors bien.

— Merci, maman.

— Je suis sérieux.

— Comment ça va sur le front local ?

— Changer de sujet ne modifie pas la réalité.

— Je vais surveiller mes arrières. Quelque chose de neuf ?

— Le front local est nul, dit-il. Pourquoi opter pour le fatalisme si je peux choisir l'inutile ? Où tu voulais le rencontrer, Korvutz ?

— À La Bella.

— Le resto italien.

— Upper East Side. Pas le genre d'endroit où de gros balèzes boivent des espressos dans un club.

— Dans le meilleur des cas, tu vas rater ton coup, Alex. Pourquoi Korvutz t'accorderait un regard ?

— À un moment ou à un autre, est-ce que tout le monde n'a pas envie d'être une star ? (Mon cou se raidit.) Je viens de penser à quelque chose : si Dale joue les Lawrence Olivier, c'est peut-être ce qui l'a amené à New York au départ.

— L'appel du fard, dit Milo.

— Les Safran étaient allés au théâtre le soir où ils ont disparu. Un truc ultra-avant-gardiste dans le centre-ville. Et si Bright leur avait tendu un piège en leur offrant un rameau d'olivier ? « Je joue dans une pièce, j'ai inscrit votre nom sur la liste des invitations, je serais honoré si vous veniez me voir brûler les planches. Ensuite, nous irons boire un verre, enterrer la hache de guerre à propos de l'histoire de l'immeuble. »

— Et il se ramène avec une vraie hache... Ce serait vraiment dur. Le problème est qu'on a déjà effectué toutes les recherches possibles et

imaginables sur Bright et que son nom n'apparaît dans aucune distribution. Ni ailleurs.

— Il se peut que la pièce ne soit pas restée assez longtemps à l'affiche ou ait été trop confidentielle, dis-je. Ou qu'il ait utilisé un nom de scène. En allant dans le centre-ville, je suis passé devant la bibliothèque principale. C'était peut-être karmique. J'ai du temps avant d'essayer de voir Korvutz. Voyons ce que disent les archives des journaux.

— Bonne idée. Si tu trouves quelque chose, oublie Korvutz et rentre à la maison.

— C'est une obsession.

— On voit la paille dans l'œil du prochain...

Je me dépêche de retourner à la Ve à travers la cohue de l'après-midi, je gravis quatre à quatre l'escalier de la bibliothèque.

La salle de lecture des microfilms est équipée d'une douzaine d'écrans, de deux fois plus de lecteurs multiformats et de deux ou trois visionneuses de microfiches. Des tas de chercheurs studieux attendent d'y accéder, dont un SDF qui, son tour venu, s'assied et déroule des microfilms au hasard.

Je trouve les programmes de théâtre de la semaine précédant la disparition des Safran dans le *Times*, le *Post*, *Daily News* et *Village Voice*, j'attends qu'une machine se libère, je me mets au travail.

Une heure plus tard, j'ai réduit la liste à neuf pièces suffisamment obscures. Un quart d'heure d'attente met à ma disposition un ordinateur avec liaison Internet. Aucune mention de cinq des pièces. Pour les quatre restantes, je trouve la distribution de trois. Le nom d'Ansell / Dale Bright n'apparaît sur aucune, mais je les imprime et je sors de la bibliothèque.

Le ciel est bleu-noir. Les vitrines des magasins renvoient les reflets cuivre, bronze et argent de la Ve Avenue. La circulation automobile est un grouillement bourdonnant de taxis jaunes et de voitures en livrée noire. La foule des piétons s'est densifiée en quelque chose de résolu et polymorphe et j'ai l'impression d'être l'infime rouage d'une merveilleuse machine.

Pour changer, je prends Madison vers le nord, entrevois le clair de lune qui nimbe les gratte-ciel. Les promoteurs sont peut-être des vautours, mais New York, construit par l'homme, est aussi beau que tout ce que la nature peut produire.

De la 60e à la 70e Rue, les navires amiraux des grands architectes font place aux boutiques et aux cantines de luxe dont les vitrines servent d'écrin au beau monde.

L'Osteria La Bella est d'un autre style : façade de brique peinte en blanc, petites lettres beiges qui chuchotent le nom du restaurant au-

dessus d'une porte de verre si surchargée de dorures qu'elle en est presque opaque.

Derrière le verre, l'obscurité. Le genre d'endroit introuvable si on ne le connaît pas.

Je jette un coup d'œil dans la rue : personne qui ressemble à Roland Korvutz. Dix-huit heures vingt. S'il est déjà là, je veux le laisser s'installer dans ses habitudes gastronomiques. Je recommence à marcher, continue jusqu'à la 90^e Est, accélère l'allure dans la pente douce de Carnegie Hill pour m'oxygéner un peu. À dix-neuf heures dix, je suis de retour à La Bella, les poumons nettoyés et le système nerveux en ébullition.

Le panneau de verre s'ouvre sur un vestibule vert sombre brillant fermé au fond par une deuxième porte noire en noyer massif. De l'autre côté, un petit palier est annoncé par un écriteau en bronze gravé : « Attention à la marche. »

Trois marches plus bas, un virage à angle droit m'amène au comptoir de marbre blanc du maître d'hôtel, grand type épais vêtu d'un smoking, qui passe en revue ses réservations à la lumière ambrée d'une lampe Tiffany en forme de coquillage. Un ténor d'opéra, en fond sonore, vocalise une histoire triste. Mes narines s'emplissent alternativement d'effluves de fromage fait, de viande grillée, d'ail, de vinaigre balsamique.

Derrière Smoking, des casiers à bouteilles couvrent le mur jusqu'au plafond plâtré à la main, cachant tout le côté gauche de la salle. Une peinture murale occupe le mur de droite. Des paysans heureux rentrent la vendange. Les trois tables visibles sont rondes, recouvertes de lin rouge et inoccupées. De derrière les casiers à bouteilles proviennent des tintements de verre et le murmure feutré de conversations.

— Vous désirez, monsieur ?

— Je n'ai pas réservé, mais peut-être avez-vous une table. Je suis seul.

— Seul, répète-t-il comme s'il n'avait encore jamais entendu ça.

— Une impulsion.

— Nous aimons les impulsions, monsieur.

Il me conduit à l'une des tables libres, me tend la carte des vins et le menu, me recommande le plat du jour, un osso bucco à base de veau du Vermont, de ceux qu'on laisse profiter en liberté de leur courte vie.

Sa corpulence m'empêche de voir les dîneurs. Pendant qu'il me décrit une macédoine de « légumes maraîchers », je feins de m'intéresser et jette un coup d'œil à la carte. Vins rares, truffes blanches, poissons sauvages de lacs dont je n'ai jamais entendu parler. Le vinaigre balsamique a plus d'années que la plupart des mariages.

Prix à l'avenant.

— Et pour la boisson, monsieur ?

— De l'eau gazeuse.

— Parfait.

Il s'écarte, laissant voir les personnes assises à deux tables de distance, à l'autre bout de la salle sans fenêtres.

À la première, un homme et une femme dans la trentaine, très élégants, la main soudée à leur verre de vin, penchés l'un vers l'autre comme des pugilistes. Mâchoires serrées, lèvres entrouvertes et regards intenses. Au bord du coït ou hostilités mal camouflées.

Sur leur droite, un homme est assis avec une petite fille blonde et potelée. Elle me tourne le dos, courbée sur son assiette. D'après sa taille, six ou sept ans. L'homme se penche vers elle pour la regarder dans les yeux, le visage dans l'ombre. Il lui touche la joue. Elle l'écarte d'une secousse, continue à manger. Elle porte un pull blanc et une robe écossaise rose, des socquettes blanches – peut-être un uniforme scolaire – et des chaussures en cuir verni rouge. La veste sport grise et la chemise marron de son vis-à-vis semblent ternes, en comparaison.

Je le vois suffisamment bien pour me rendre compte que sa charpente est légère. Il est conforme, par son âge et par la présence de l'enfant, à la description donnée par Polito.

Il prend un bout de pain, se redresse pour mâcher et je vois mieux son visage. Pommettes hautes et plates, nez proéminent, menton étroit, lunettes à monture d'acier. Si c'est bien mon homme, ses cheveux brun-roux se sont clairsemés, et seul un code-barres gris est plaqué sur son crâne chauve.

Il prend sa fourchette, y enroule des pâtes, en propose à la fillette. Elle secoue la tête énergiquement.

Il dit quelque chose. Si la petite fille répond, je n'en perçois rien.

Le tissu noir du smoking bloque de nouveau mon champ visuel. Une grande bouteille d'*acqua minerale* Primo Fiorentina et un verre givré sont posés en douceur devant moi.

— Vous avez choisi, monsieur ?

Mon déjeuner tardif encore sur l'estomac, j'opte pour ce qu'il y a de plus léger, une salade de coquilles Saint-Jacques à 44 dollars. Avant que Smoking n'emporte la carte, je jette un coup d'œil au prix de l'eau minérale. Bien supérieur, à lui tout seul, à l'indemnité repas quotidienne accordée par le LAPD. Elle a peut-être été puisée artisanalement à un puits artésien par de doctes vestales certifiées vierges.

Je bois. Oui, au goût, c'est bien de l'eau.

De l'autre côté de la pièce, la petite fille dit quelque chose et l'homme en veste sport grise hausse les sourcils.

Il parle de nouveau. Elle secoue la tête. Se lève de sa chaise. Sa jupe est remontée et il tend la main pour la lisser. Celle de la fillette arrive

la première. Elle se campe sur ses pieds, fait bouffer ses cheveux. Se tourne.

Peau claire, yeux bleus, nez retroussé. Trisomique.

Plus âgée que je ne l'ai cru ; dix ou onze ans.

Elle me remarque. Sourit. Fait un signe de main. Dit « Hel-lo » assez fort pour que je l'entende par-dessus l'opéra.

— Bonjour.

— Je vais aux toilettes.

L'homme dit :

— Elena...

La fillette agite le doigt en un geste de réprimande.

— Je parle au monsieur, papa.

— Chérie, si tu dois aller...

Elle tape du pied.

— Je parle, papa.

— Je sais, chérie. Mais...

— Papa, dit-elle en tapant encore du pied. Papa est triste ?

Elle prend le visage de son père à deux mains, l'embrasse sur la joue, se dirige en gambadant gaïement vers la porte dans le fond de la salle.

Aucune indication sur la porte ; la gamine est une habituée de ce restaurant à 100 dollars le repas.

L'homme hausse les épaules et articule :

— Désolé.

— Elle est adorable.

Il recommence à enrouler des pâtes sur sa fourchette. Consulte sa montre en diamant. Pose sa fourchette, regarde encore l'heure. Smoking s'approche.

— Tout va bien, monsieur Korvutz ?

— Oui oui, merci, Gio.

— Ça fait plaisir de voir Elena. Son rhume est guéri ?

— Enfin.

— Une fillette intelligente, monsieur Korvutz. Elle aime l'école ?

Korvutz hoche la tête sans conviction.

— Un peu de vin pour accompagner le Coca light, monsieur Korvutz ?

— Non, je dois l'aider à faire devoirs, j'ai besoin de garder esprit clair.

— Les gamins... dit Gio.

Le visage de Korvutz devient triste.

— Ça vaut la peine.

Elena revient, jouant avec l'ourlet de son pull. Elle s'arrête à ma table, me montre du doigt.

— Il est tout seulitaire.

— Laisse le monsieur tranquille, dit Roland Korvutz.

— Il est seulitaire, papa.

— Je suis sûr qu'il veut seulement...

— Tu es seulitaire. Tu peux manger avec nous.

— Elena...

La fillette me tire par la manche.

— Mange avec nous !

— Si ton papa veut bien.

Le visage de Korvutz se durcit.

Elena applaudit.

— Chouette !

— Monsieur, c'est pas nécessaire, dit Korvutz.

— Ça ne me dérange pas, quelques minutes...

— Chouette !

Le couple passionné nous jette un coup d'œil. La femme chuchote quelque chose à son compagnon. Il hausse les épaules.

— C'est *vraiment* pas nécessaire, insiste Korvutz.

— C'est ncessaire, papa !

Sourire narquois du couple passionné.

— Elena...

— Necessaire !

— Chut, chut...

— Ness...

— Elena ! Tais-toi ! Qu'est-ce qu'on dit à propos de La Bella ?

L'enfant fait la moue.

— « À La Bella, nous devons... » Dis-le, chérie.

Une larme coule de l'œil droit d'Elena. Roland Korvutz la sèche et l'embrasse sur la joue.

— Chérie, « à La Bella, nous devons tenir tranquilles ».

— Chérie chérie, dit Elena. C'est maman.

— Toi aussi tu es ma chérie.

— Non !

Korvutz s'empourpre.

— Désolé de vous déranger, monsieur, vous pouvez retourner...

— Il est seulitaire. Mme Price dit qu'il faut être gentil avec les gens seulitaires.

— C'est à l'école, Elena.

— Mme Price dit d'être toujours gentil.

— Je peux m'asseoir jusqu'à l'arrivée de mon plat, dis-je.

— Elena, laisse ce monsieur en paix.

Korvutz a élevé la voix. Le visage d'Elena se décompose. Il murmure quelque chose, apparemment en russe, et tend la main vers elle. Elle se lève d'un bond de sa chaise en sanglotant. La jeune femme à la table d'à côté roule des yeux.

— Elena...

L'enfant se précipite vers la porte du fond.

— J'y vais, encore !

— Je vous présente excuses, monsieur. Elle est très affectueuse, dit Korvutz en roulant les « r ».

Je réponds que je la trouve adorable en tâchant de ne pas avoir l'air condescendant. Je vois dans le regard de Korvutz que c'est raté.

— Je travaille avec les enfants, reprends-je.

— Vous faites quoi ?

— Psychologie infantile.

— Très bien, dit-il avec une indifférence totale, avant d'ajouter « Bon appétit » en lorgnant vers ma table.

Je sors la plaque flambant neuve de consultant du LAPD envoyée *in extremis* par le Grand Chef la veille et je la pose sur la table devant lui.

— Quand vous aurez un moment, monsieur Korvutz...

Il reste bouche bée. Ses yeux gris lui sortent de la tête derrière les verres épais de ses lunettes. Malgré la lumière tamisée, ses pupilles ne sont plus qu'un point au milieu de l'iris.

— Qu'est-ce que... ?

Je remets la plaque dans ma poche.

— Il faut qu'on parle. Pas de vous. De Dale Bright.

Il commence à se lever de sa chaise, se ravise. Il serre les poings mais laisse les mains sur la table.

— Fichez-moi le camp...

— J'ai fait cinq mille kilomètres pour venir vous parler. Il se peut que Dale Bright ait tué d'autres gens. Des meurtres particulièrement immondes.

— Je sais pas de quoi vous parler.

Je me lève pour le cacher aux regards curieux du couple voisin ou de Gio, mais sans cesser de sourire, afin de simuler une conversation amicale.

— Dale Bright. L'ancien secrétaire du bureau des locataires de la 35^e Ouest.

Korvutz rentre le cou dans les épaules. Ses doigts effleurent un couteau à beurre.

— Vous n'êtes soupçonné de rien. Bright l'est. J'ai besoin de détails, de quoi que ce soit qui puisse m'aider à le retrouver.

De la salive apparaît à la commissure des lèvres de Korvutz.

— Je sais rien.

— Juste un bref entretien à votre convenance.

— Ils recommencent à me harceler.

— Si vous coopérez et si vous nous aidez à retrouver Bright, cela mettra fin à toute...

— Je sais rien de rien, répète-t-il, les lèvres serrées.

— Même des impressions. À quoi il ressemblait, ses habitudes...

— Séché l'œil ! annonce une voix derrière nous.

Elena arrive en sautillant à mon côté, un mouchoir en papier chiffonné à la main.

— Ce monsieur doit s'en aller, dit Roland Korvutz.

— Non, pa...

— Si !

— Papa me rend triste !

Korvutz se lève brusquement et la prend par le bras.

— La vie est triste. Même toi, tu peux apprendre ça.

Il entraîne la fillette en pleurs hors du restaurant. Perplexe, Gio regarde la porte se refermer en claquant.

Le ténor en fond sonore continue de gémir.

La jeune femme dit :

— Emmener un enfant dans un endroit comme celui-là...

Son compagnon lisse le revers de sa veste cousue main.

— Surtout ce genre d'enfant. On se tire.

Des élégants promènent des chiens racés dans Park Avenue.

Dans l'immeuble de Roland Korvutz, sur le côté ouest de la rue, dix étages en pierre gris sombre, il n'y a qu'un appartement par niveau.

Des barres de cuivre étincelantes soutiennent une marquise bordeaux immaculée. Un tapis résistant aux intempéries (qui ferait très bien chez moi) mène à des portes de verre à châssis en cuivre et serrure de sécurité. L'écriteau « Tout visiteur doit être annoncé » est du même métal brillant. Le bouton d'appel aussi.

Dans le hall, un concierge en uniforme bordeaux se prélassait dans un fauteuil de bois sculpté et me regarde le regarder. Hispano-américain, moustachu, trop jeune pour être le flic à la retraite dont a parlé Polito.

Il reste où il est quand je m'approche. La lumière d'un lustre en cristal ambre le damier de marbre blanc et noir du sol. Des panneaux de bois sombre luisent comme du chocolat fondu.

Le concierge ne bouge pas avant que j'appuie sur le bouton. Même après, ses mouvements sont languissants. Il ouvre la porte de quelques centimètres.

— Vous désirez ?

— Je suis venu voir M. Korvutz.

— Il vous attend ?

— Je l'espère bien.

— Votre nom ?

— Docteur Delaware.

Il referme la porte, décroche un téléphone. Je poireaute patiemment sous l'auvent, me préparant à un refus, peut-être à l'ordre de le laisser tranquille. Je culpabilise à l'idée d'avoir écourté le dîner d'Elena, puis je pense aux Safran et je chasse mes regrets.

Le portier raccroche, entrebâille à nouveau la porte.

— Il descend.

Roland Korvutz apparaît quelques instants plus tard en bras de chemise, ample pantalon gris et tennis blanches, un minuscule loulou de Poméranie blanc dans les bras.

Je m'attendais à ce qu'il soit furieux. Son visage est inexpressif.

Le portier remplit sa fonction première et Korvutz franchit la porte. Il indique le sud, continue sans s'arrêter, tenant toujours le chien.

Petit, mais marche rapide.

Je le rattrape. Le loulou jappe joyeusement. Me lèche la main.

— On vous apprécie, dit Korvutz.

Petit, mais forte voix de baryton. Dans le silence relatif, son accent semble plus prononcé.

— Les gamins et les chiens, dis-je. Parfois, ils sont bons juges du caractère.

— Des conneries. J'avais rottweiler, il aimait tout le monde, même pires salauds.

— Cette chienne est peut-être plus intelligente.

— Gigi. C'est son nom.

Il attache une laisse rose au collier en diamant fantaisie de l'animal, le dépose par terre.

— Comme dans le film.

— Ma femme aime le film, fait-il en secouant la tête.

Gigi part comme une flèche. Nous parcourons un pâté de maisons. Korvutz attend tandis qu'elle inspecte un lampadaire.

— Merci d'avoir accepté de me rencontrer, dis-je.

Pas de réponse.

— Désolé d'avoir gâché votre dîner.

— Si ç'avait pas été vous, ç'aurait été autre. Ma fille. Elle adore ce restaurant, mais elle est pas mûre pour ce genre d'endroit.

— Trop de pression pour rester tranquille.

— Elle devient parfois sur-stimulée, comme ils disent.

— Je pensais ce que je disais. Une enfant mignonne à tout point de vue.

Korvutz me dévisage.

— Vous êtes vraiment psy ?

— Vous voulez voir mon titre d'habilitation ?

Il rit.

— C'est ma seule enfant. Je me suis marié tard.

Le chien tire sur sa laisse rose.

— D'accord, d'accord, dit Korvutz en se laissant mener.

Dix pas plus loin :

— Ce Bright a vraiment tué quelqu'un ?

— Peut-être un tas de gens.

— Dingue !

— Vous ne l'avez jamais soupçonné à propos des Safran ?

Il lève la main.

— Eh, eux, il est hors de question que j'en parle. Ils m'ont fait que emmerdements.

— Tout ce qui m'intéresse, c'est Bright...

— Bright, je rencontré deux fois, d'accord ? La seule chose que je me souviens, c'est un lèche-cul. « Monsieur Korvutz » ceci, « monsieur

Korvutz » cela. À ce moment, j'avais quatre cent cinquante, quatre cent soixante-quinze locataires dans mes immeubles. Qu'est-ce que j'en ai à foutre de ses « monsieur Korvutz » ?

— À quel propos était-il lèche-cul ?

— Il essaye de faire ami avec moi, comme si je comprends pas quand on me fait de la lèche.

Korvutz ralentit le pas, regarde le chien renifler un autre lampadaire. Remet en place ses lunettes. Gigi change d'avis. Nous recommençons à marcher.

— Ça prend des heures sa petite affaire. Allez, le chien ! J'ai des devoirs à faire.

Je répète ma question.

— Bright avait des idées. Pour mon intérêt. « Créez une assemblée et un bureau des locataires, monsieur Korvutz, ça sera plus simple. » Je pense que c'était des conneries.

— Mais vous avez accepté.

— Un type qui veut aider, c'est pas problème. J'ai cru Bright va me demander quelque chose : « Je veux », je réponds « non ». Mais il a rien demandé.

— Jamais ?

— Trop bizarre !

— Pas de remise de loyer ?

— Ça, j'ai déjà fait.

— Combien ?

— Me souviens pas... Peut-être deux ou trois mille en tout.

— Par pure générosité.

Korvutz se tourne vers moi.

— Comme j'ai dit, je l'ai rencontré deux fois. Il veut se rendre utile, pourquoi pas ? Finalement, ça sert à rien. Connerie de bureau de locataires.

— Ça n'a pas facilité la conversion en appartements ?

Le sourcil froncé, il accélère le pas.

— Cet immeuble m'a mis dans la merde. Je l'ai financé avec d'autres propriétés, j'aurais mieux fait pas investir dans cette saloperie. Puis je me trouve à sec, les taux augmentent, les banques prêtent plus que si elles vous tiennent par les... la papperasse a tout bouffé... Dingue, le temps qu'il faut dans cette ville pour faire choses ! Mais qu'est-ce que vous avez à foutre de tout ça ? Vous voulez plus sur ce lèche-cul de Bright ? J'ai tout dit. Point final.

— Comment en est-il venu à vous louer quelque chose ?

— Il a été envoyé.

— Par qui ?

— Qu'est-ce que ça change ?

On marche jusqu'à ce que Gigi soit captivée par les odeurs émanant

d'une poubelle au coin de la 69^e.

— Allez, vas-y, dépêche-toi, dit Korvutz.

— Qui vous a envoyé Bright ? insisté-je.

— Encore !

— Qu'est-ce que ça a de si secret ?

— Je veux même pas de locataires. Quand on change immeuble en appartements, il faut qu'il soit vide. Bright a bonne caution – pas de souci –, je dis bon OK. C'est mon problème : j'ai le cœur tendre.

Gigi s'éloigne de la poubelle. On va jusqu'au coin de rue suivant et je demande :

— Qui l'a cautionné ?

— Ça vous intéresse, hein ?

— Sonia Glusevitch ?

Korvutz passe la langue sur ses lèvres.

— Vous connaissez Sonia ?

— Je sais qu'elle est votre cousine et qu'elle a siégé au bureau avec Dale.

— Cousine... répète-t-il comme s'il apprenait un mot nouveau. Le deuxième mari de sa mère est neveu d'une demi-sœur à moi.

— Elle connaissait Dale et vous l'a recommandé ?

Hochement de tête réticent.

— Elle avait une liaison avec lui ?

— Sonia était mariée.

— Même question.

— Je m'occupe pas des affaires des autres.

— Je prends ça pour un oui.

— Écoutez, dit Korvutz, Sonia vient me voir, elle dit qu'elle a un ami qui a besoin d'un logement. Je dis : six mois, maximum.

— Ce qui devait parfaitement convenir à Dale Bright.

— Vous voulez dire quoi ?

— Il déménage beaucoup.

— Tant mieux pour lui.

— Il n'y a plus trace de lui après son départ de votre immeuble. Vous sauriez où il est allé ?

— Je devrais savoir ?

— Où est-ce que Sonia l'a rencontré ?

— Ça, je sais. En faisant spectacle.

— Quel genre de spectacle ?

— Sonia veut être actrice. À ce moment, elle parle anglais affreux, elle est mieux maintenant. Un an après que je viens de Biélorussie, je parle bien anglais. Deux ans après, j'avais l'espagnol portoricain, cinq ans après, je parle aux Chinois. *Hasta luego ying chang chung*.

— Mais Sonia pensait pouvoir jouer sur scène.

— Elle veut devenir une grande star.

— Cinéma ou théâtre ?

— Même maintenant, elle va à des cours à New School. Elle peint tableaux, fait pots, cendriers, chandeliers.

— Elle a des dispositions pour l'art.

— L'argent du divorce, ça laisse temps de prendre des cours.

— Un riche ex.

— Chirurgien esthétique. Il lui refait les nichons, il aime le résultat, il épouse, il arrête pas de les regarder.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Aucune idée !

— Il épouse votre cousine et vous ne vous souvenez plus de son nom ?

— Un juif. Ils sont mariés à Anguilla, aucun invité. Cinq ans après, elle déménage dans grande maison à Lawrence, puis le divorce.

— Elle reçoit toujours une pension alimentaire ?

— Elle vit bien.

— Où est le cabinet de ce médecin ?

— Aussi dans Five Towns[19].././MEP/Kellerman, Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark23.

— Laquelle ?

— Peut-être Lawrence, peut-être Cedarhurst.

— Vous ne vous rappelez pas son nom ?

— Un nom juif, « witz »... peut-être Leibowitz... Non... Lefkowitz. Bob Lefkowitz. Il joue tennis, précise-t-il en mimant un grand swing.

— Sonia voyait donc Dale alors qu'elle était mariée avec le docteur Lefkowitz.

Silence.

— Vous m'avez déjà dit qu'elle l'était.

— Ce que je dis, c'est qu'elle dit que Bright a besoin appartement.

— Elle habitait avec son mari mais elle conservait un appartement dans la 35^e Ouest ?

Korvutz regarde au loin. Les tendons de son cou ressemblent à des piles de pont miniatures.

— Je lui donne appartement, et alors ?

Gigi se lance à l'assaut d'une autre poubelle.

— Et ça recommence, dit Korvutz.

— Dans quelle pièce jouait Sonia quand elle a fait la connaissance de Dale Bright ?

— Aucune idée.

— Vous avez vu la pièce ?

— Elle arrête pas de me dire de venir. Gratuit. Finalement, j'y vais. Un endroit débile.

— Dans le centre ?

— L'East Village, pas un théâtre. Une pièce au-dessus restaurant

mexicain. Ils installent des chaises, un piano, des tentures noires. Ils sont tous en noir, peignoirs noirs, capuchons noirs. Pendant tout le temps ils courent dans tous les sens en chantant. Finalement, quelqu'un vomit. Puis on applaudit.

— Quel était le titre de la pièce ?

— Peut-être *Peignoirs noirs et vomi* ? fait-il, riant doucement d'être si drôle.

Je sors la liste que j'ai établie à partir des archives de journaux et j'entreprends de lire les titres.

— Voilà, dit Korvutz. C'est ça, *Vacances au noir du nez*. Qu'est-ce que ça veut dire, « noir du nez » ? Je demande à Sonia. Elle répond que c'est descente dans le cerveau de quelqu'un. Comme par un tunnel ici. (Il fait palpiter ses narines.) C'est là-dedans que la vérité se trouve. (Rire.) Atchoum – ça y est, plus de vérité.

Gigi jette un œil au parterre de fleurs d'un grand immeuble en brique. J'examine les programmes parus à l'époque dans la presse. Le *Times* était le seul journal à donner un résumé de la pièce : « Drame néo-absurde explorant les métamotivations mystiques. »

— Combien de personnes jouaient dans la pièce ? demandé-je.

— C'est important ?

— Ça pourrait l'être.

— Combien ? Quatre ? Je sais pas. Pas beaucoup.

— Dale était-il l'un des comédiens ?

— Peut-être.

— Peut-être ?

— Je vous l'ai dit, des cagoules, on voit pas visages, c'était peut-être lui, peut-être Mickey Mouse.

— Sonia a bien dit qu'elle l'avait rencontré à cette occasion ?

— Oui oui.

— Qu'est-ce que vous savez d'autre sur lui ?

— Rien.

— Lorsque les Safran ont disparu...

— Ah, non ! Je vous ai dit, on parle pas d'eux. Ils ont presque foutre ma vie en l'air.

— Les Safran ?

— Les flics. Ils m'ont harcelé. J'essaie de faire affaires, ils arrivent dans le bureau avec plaques, adieu les affaires. Cet Italien, on dirait un gangster. Tout ça parce que je suis biélorusse, veulent savoir sur la contrebande, la mafia de Moscou. Débile.

— Pleins de préjugés.

— J'arrêtais pas de répéter : « Écoutez, vous allez rien trouver, parce qu'il y a rien. »

Gigi trotte jusqu'à une boîte en carton et s'assied. Korvutz salue l'air au-dessus de sa tête.

— Ah, ça y est !
— Les Safran m'intéressent seulement parce que...
— Bonsoir et bonne chance. La seule raison pour laquelle je vous parle est que je veux pas vous embêtez encore ma gamine. Et puis, j'ai rien à cacher. Vos repartez bientôt Los Angeles ?
— Dans pas très longtemps.
— Dites bonjour palmiers de ma part.
— Parler des Safran vous ennue vraiment.
Mimique excédée : bouche fermée, joues gonflées.
— Si vous n'avez rien à cacher... insisté-je.
Il laisse l'air s'échapper en sifflant.
— Ils sont peut-être sur Lune. Peut-être Lèche-Cul leur a fait quelque chose. En quoi c'est mes affaires ?
— Bon débarras...
— Hé, j'ai pas dit ça. Pourquoi je pleure sur eux ? Ils ont voulu bagarre avec moi pour le plaisir se bagarrer. Je fuis tout ça.
— Les conflits ?
— Non, le communisme... Qu'est-ce que tu fais, chien ? Allez, on termine ce qu'on commence !
— Les Safran étaient communistes.
— Emmerdez quelqu'un d'autre, monsieur.
— Sonia habite à New York ?
— Comment je sais ?
— Appelez-la. Si elle peut me parler maintenant, j'ai fini avec vous.
— Vous avez fini pareil.
— Appelez-la.
— Pourquoi je vous fais plaisir ?
— Votre fille et votre chien m'aiment bien.
Il me lance un regard noir. Puis rit.
— Pourquoi pas ? Sonia recommande ce débile de lèche-cul, moi je recommande vous à elle.

Il me laisse devant l'immeuble, tend le loulou au portier, appelle du téléphone du hall. Brève conversation, geste du pouce levé : c'est d'accord.

J'articule :

— Merci.

Korvutz, qui traverse l'entrée, ne semble pas m'avoir entendu.

Le portier le suit. Impassible alors que le chien lui lèche la figure.

Sonia Glusevitch habite un immeuble de brique jaune style forteresse qui occupe le tiers d'un pâté de maisons dans la 93^e Rue Est.

Les portes du hall sont ouvertes en grand. Les murs couverts de miroirs alternent avec des panneaux de velours moucheté d'or. Sous les rampes de spots, les palmiers souffreteux rêvent d'une autre lumière.

Derrière un comptoir en formica, deux portiers tête nue en chemise blanche se désintéressent complètement de la batterie d'écrans de surveillance. Au nom de Sonia Glusevitch, l'un me fait signe de passer pendant qu'ils continuent à étudier une brochure de paris mutuels.

— Quel appartement ?

Consultation laborieuse d'un registre relié en plastique noir.

— Vingt-six onze.

Un ascenseur revêtu de métal monte en grinçant jusqu'au vingt-sixième étage. Du cuivre faussement patiné recouvre les murs. La moquette rouille a depuis longtemps perdu son moelleux.

Je frappe à l'appartement de Sonia Glusevitch. La femme qui m'ouvre porte un kimono orange et vert acide et des sandales dorées à talons hauts.

Quarante ans et des poussières, charnue, jolie, longs cheveux trop noirs, cils hyper arachnéens et lèvres cramoisies.

Elle vient de se poudrer le visage. Un parfum vanillé se répand, dans le couloir.

— Madame Glusevitch ? Alex Delaware.

— Sonia. (Deux mains douces serrent la mienne. Nouvel effluve vanillé tandis qu'elle me pétrit les articulations.) Entrez, je vous prie.

Des sièges tapissés de velours noir, des tapis blancs et des tables baroques recouvertes de miroirs dorés encombrant son living bleu pâle. Des scènes de rue parisiennes – excès de pigments, manque d'équilibre – sont accrochées aux murs. Une console laquée noire supporte une collection de formes en céramique plus ou moins abstraites.

Elle s'assied au bord d'une causeuse, m'indique une chaise qui place nos genoux à quelques centimètres de distance les uns des autres. Les fenêtres dépourvues de rideaux donnent sur l'East River et le rougeoiement nocturne du Queens.

— Merci d'avoir accepté de me recevoir, dis-je.

Froufrou soyeux quand elle croise les jambes. Une chaîne en or entoure son cou blanc et lisse. D'énormes anneaux aux oreilles, une grosse améthyste montée en bague, une Rolex Lady en or et diamant additionnent leurs éclats.

— Alex. C'est un nom russe répandu. Vous avez du sang russe ?

— Pas à ma connaissance.

— Servez-vous.

Elle montre une table basse sur laquelle sont disposés des crackers, des carrés de fromage traversés d'une pique, une bouteille débouchée de riesling, deux coupes en cristal taillé. La lumière tamisée rehausse la vue sur le fleuve et flatte son teint.

Je remplis les verres. Sa première gorgée ne modifie pas le niveau du liquide dans le verre. Je bois moins encore.

Échanges de sourires, mimiques voulant exprimer le plaisir d'être l'un en face de l'autre. Comme lors d'un rendez-vous raté.

Il m'a fallu un quart d'heure pour venir à pied de chez Korvutz, temps qu'elle a mis à profit pour se refaire une beauté et préparer des amuse-gueule.

— M. Korvutz vous a mise au courant ? demandé-je.

— Oh, oui, bien sûr. (Voix musicale, accent slave, « r » roulés. Petites dents blanches découvertes par un sourire en coin qui révèle la chipie qu'elle a dû être, enfant.) Roland a dit que vous étiez très curieux. Il n'a pas dit que vous étiez très beau.

Elle place un carré de fromage sur un cracker qu'elle grignote. Joue avec la pique en bois.

— Vous pensez que Dale a tué quelqu'un ?

— C'est possible.

— Ah, d'accord.

— Cela ne vous choque pas ?

— Bien sûr que si. Du fromage ? Il est bon.

J'ai payé ma salade à 44 dollars au La Bella mais je suis parti avant qu'on me la serve. N'empêche, je n'ai toujours envie de rien, sauf d'informations. Je prends quand même un cracker.

— Parlez-moi de Dale, s'il vous plaît.

— Que dire ?

— Il était comment ?

— Sympa. Serviable. Il aimait aider les gens.

— Il vous a aidée ?

— Oh, oui !

— En quoi ?

— Mes textes, ma façon de parler, de me faire les yeux. C'est différent.

— Qu'est-ce qui est différent ?

— Le maquillage pour le théâtre. On doit exprimer quelque chose.

— Dale vous a dit ça.

Hochement de tête.

— Dale avait de l'expérience en matière de maquillage de théâtre ?

— De l'expérience, je sais pas. Il était très, très bon. Il avait le sens artistique.

— Vous vous êtes rencontrés en jouant dans *Vacances au noir du nez* ?

— Oui. J'étais Neurona – je voyageais dans le cerveau – et Dale, Sir Axon. Il m'a montré comment utiliser le clair et l'obscur, précise-t-elle en désignant sa paupière. Avoir l'air mystérieux sur scène. Rendre le visage dramatique. Roland Korvutz disait, lui, que les acteurs étaient complètement masqués par leurs peignoirs sombres.

— Vous êtes donc devenus amis.

Sonia Glusevitch boit du vin.

— Dale était un type vraiment gentil.

— Vous ne semblez pas tellement surprise qu'il soit soupçonné de meurtre.

— Tout peut être surprenant. Ou rien. Ça dépend.

— De quoi ?

Elle penche la tête de côté.

— Si on a confiance en quelqu'un, on a des surprises.

— Vous n'avez pas confiance ?

— Plus maintenant. Tous les jours, mon mari me disait qu'il m'aimait. Tous les jours, à six heures et demie, c'était la première chose qu'il faisait en se réveillant, avant même de se brosser les dents. « Je t'aime, Sonny. » (Sa main glisse vers son ventre, continue jusqu'au genou.) Il était chirurgien. Chaque vendredi, il m'offrait des fleurs, toutes les femmes étaient jalouses. Il travaillait dur. Un chirurgien esthétique. De longues heures. De longues, longues, longues heures. (Grand sourire.) Il avait engagé de jolies petites Portoricaines comme infirmières. Il en a épousé une.

— Ah.

Elle recroise les jambes. L'étoffe glisse, découvrant le côté d'une cuisse blanche plantureuse. Elle agite sa sandale de haut en bas.

— Vous connaissiez déjà Dale quand vous étiez mariée ?

— Oh, oui.

— Quel genre de relation aviez-vous ?

Sourire en coin.

— Vous voulez savoir si je couchais avec lui ? Un peu, oui, c'est arrivé. Mon mari s'amusait avec ses infirmières. Le coq – pourquoi pas la poule ?

— Seulement un peu ?

— J'aimais bien ça. Dale, pas tellement.

- Manque d'enthousiasme.
- De l'enthousiasme, si, il en avait. Quand il le faisait. Et il n'était pas impuissant. Pas de problème d'impuissance, juste un problème de fréquence.
- Quelque chose pouvait faire penser qu'il était homosexuel ?
- Il m'a dit que non.
- Vous le lui avez demandé ?
- C'était une période sombre pour moi. (Ses épaules s'affaissent.) J'avais trouvé un petit reçu de carte American Express Platinum dans la veste de mon mari pour un grand dîner très cher dans un restaurant des Hamptons où je lui avais demandé de m'emmener. Il ne l'a jamais fait.
- Quel chameau !
- Oh, oui, Alex ! Un vrai chameau. J'étais triste. J'ai pleuré sur l'épaule de Dale, je lui ai dit : « S'il te plaît, traite-moi comme une femme. » Au lieu de ça, il a été simplement gentil.
- Gentil ?
- Comme une bonne copine.
- Il savait écouter ?
- Il m'a tenu la main, m'a écoutée, m'a serrée dans ses bras. Le petit baiser ici. (Elle tapote le bout de son nez.) La chose ? Non. Elle change de position, découvrant un peu plus sa cuisse.
- Difficile de croire qu'il n'ait pas voulu de vous. Ses yeux s'embuent.
- Vous mentez probablement, mais ça me fait quand même plaisir. Elle boit du vin, regarde le plafond. Son menton tremble. Elle couvre sa cuisse.
- Vous lui avez donc demandé s'il était homosexuel et il a répondu que non.
- Un « non » tout à fait spontané.
- La question l'a gêné ?
- Pas du tout. Il a ri. Il a changé de sujet.
- Quel sujet ?
- « Tu es si belle, Sonny. » Profond soupir.
- Il était efféminé ?
- Non. Je dirais que non.
- Vous n'en êtes pas sûre.
- Si, j'en suis sûre, un « non » catégorique. Dale n'était pas comme une fille, c'était seulement un type sensible.
- Serviable.
- Elle cligne de l'œil.
- C'est pas très masculin, hein ?
- Je ris.

— Il était différent d'une autre façon, dit-elle. Très soigné et propre, il sentait toujours bon. Et pas de jouets. Je ne parle pas de jouets sexuels, je veux dire des voitures rapides, des grosses montres, des grandes télévisions, des grosses stéréos. Par contre, mon mari, lui, il aime les jouets.

— Dale n'avait rien de tout ça.

— Dale n'avait rien. Un futon pour dormir, des jeans et des pulls dans son placard, pas grand-chose à manger dans son réfrigérateur, seulement du jus de fruits et de l'eau, un sac à dos, une malle.

— Une malle ?

— Une malle verte. De l'armée.

— Dale vous a dit qu'il avait été militaire ?

— Capitaine, pendant cinq ans.

— Où a-t-il servi ?

— En Allemagne. Il réparait des tanks.

— La mécanique.

— Il est habile de ses mains. Un jour, il a réparé mon poêle, un autre, la veilleuse. Et les toilettes. Deux fois, les toilettes.

— C'était dans votre appartement de la 35^e Rue ?

Elle donne un petit coup de son ongle rouge sur le verre.

— J'étais très, très seule dans la grande maison, il travaillait tout le temps avec les petites infirmières. Roland avait un nouvel immeuble, je jouais au théâtre, pourquoi rentrer à Long Island tous les soirs ?

— Vous avez pris un appartement, puis vous en avez obtenu un pour Dale.

— Moi aussi j'aime rendre service. (Sourire.) Je parle avec vous.

— Je vous en remercie. Donc...

— Combien de temps allez-vous rester à New York, Alex ?

— Je pars demain.

Elle fait claquer sa langue.

— Vous venez souvent ?

— De temps en temps.

— C'est une chouette ville. Toujours quelque chose d'intéressant.

— Où habitait Dale avant de s'installer dans l'immeuble de Roland ?

— À l'hôtel.

— Vous vous souvenez du nom ?

— Je ne l'ai jamais connu. Dale m'a dit que c'était pas terrible. Je lui ai dit : « Tu sais quoi ? J'ai une solution pour toi. » J'ai parlé à Roland et Dale a emménagé dans l'appartement voisin du mien.

— Que vous a-t-il dit d'autre sur lui ?

— C'est-à-dire ?

— Sur sa famille, par exemple.

— Il disait qu'il n'avait pas de famille.

— Ah bon ?

— Ses parents étaient morts. C'est pour ça qu'il était venu ici.
— De Californie.
— De Californie ? Non, de Washington.
— Il vous a dit qu'il était de Washington ?
— Il parlait de la capitale, de tous les hommes politiques qui mentent tout le temps. Peut-être qu'il était un homme politique lui aussi, hein ?

— Avant de s'installer ici, il vivait à San Francisco.
— Il ne m'a jamais parlé de la Californie.
— Vous a-t-il parlé de sœurs ou de frères ?
— Il disait qu'il était fils unique. (Sourire.) Encore un bobard ?
Je hoche la tête.
— Dale, Dale, Dale... dit Sonia Glusevitch. Vous voyez ce que je veux dire à propos de la confiance ?

— Il vous a raconté quoi, encore ?
— Je vous l'ai dit, Alex, rien d'autre. Vous n'avez pas pris de fromage... Il est bon.

Je mords un coin d'un cube. Caoutchouteux et dur sur les bords.
— Qu'est-ce que vous pourriez me dire d'autre sur Dale ?
— La plupart du temps, je parlais et Dale écoutait. C'était un bon ami quand j'avais besoin d'un bon ami. Et maintenant, voilà qu'il a peut-être tué quelqu'un... Qui ?

— Plusieurs personnes peut-être.
Elle vacille.
— J'ai été seule avec lui des tas de fois. Il a toujours été gentil.
— Serviable.
— Très serviable. L'homme le plus serviable que j'aie jamais rencontré.

Elle s'absente dans la salle de bains, revient quelques instants plus tard sans ses bijoux, légèrement démaquillée, les cheveux relevés. L'air plus ordinaire mais plus jeune.

— Vous n'avez pas bougé, fait-elle remarquer en restant debout. Pas d'un centimètre.

— Vous aviez peur que je file avec l'argenterie ?
Elle rit.
— Vous partez demain. Le matin ou le soir ?
— Un vol de bonne heure.
Cillement.

— Faites bon voyage, Alex, dit-elle en me tendant la main.
— Si ça ne vous ennuie pas, j'ai encore quelques questions à vous poser.

Elle soupire et s'assied.
— Vous allez parler des Safran, non ? D'après Roland, vous pensez

que Dale les a tués.

— Ça vous surprendrait ?

— Ah, ces deux-là ! Comment savoir avec des gens comme eux ?

— Des gens comment ?

— Toujours comme ça. (Elle prend un air grincheux.) Négligés, sales, comme s'ils se lavaient pas. Dale disait que c'étaient des vrais cafards.

— Des nuisibles.

— Ils salissaient le loft que leur avait loué Roland, ils n'étaient pas honnêtes avec lui. La façon dont ils traitaient leur chien...

— Cruels avec leur chien ?

— Dale disait qu'ils le sortaient jamais et qu'il faisait ses saletés à l'intérieur.

— Dale était allé chez les Safran ?

Sa bouche s'ouvre, mais ses yeux se plissent.

— C'est la première fois que je pense à ça.

— Dale et les Safran ne s'entendaient pas, il n'y avait aucune raison qu'il y aille.

— De toute façon, Roland n'a jamais demandé à Dale de l'aider, jamais.

— Roland tenait à ce que vous me disiez cette phrase.

— Roland n'est pas un gangster. En Biélorussie, il était employé dans un hôpital, il aidait les vieilles personnes à obtenir des médicaments.

— Le soir de leur disparition, les Safran étaient allés au théâtre dans le centre. *Vacances au noir du nez* marchait toujours ?

— « Marchait » ? (Petit rire.) Boitait, plutôt. La pièce est restée à l'affiche quatre jours.

— Les Safran l'ont vue ?

Lent hochement de tête.

— Dale les avait invités, dis-je.

— Je lui ai demandé pourquoi, il a répondu : « Pourquoi ne pas être gentil ? »

— La pièce leur a plu ?

— Je ne sais pas.

— Vous les avez vus avec Dale après le spectacle ?

— Non. J'étais en train de me démaquiller. Ça prend du temps.

— Dale était déjà parti.

— Oui.

— Vous avez revu les Safran ?

Long silence. Tête secouée de gauche à droite.

— Mon Dieu. Dale...

— Dale a joué dans une autre pièce après ça ?

— Non.

- À quoi passait-il son temps ?
- J'étais le plus souvent à Long Island. Je me servais de l'appartement quand je ne voulais pas rentrer là-bas.
- Dale avait un travail ?
- Il disait qu'il allait en chercher un, mais plus tard. Il avait de l'argent. De ses parents, juste un peu... C'était un mensonge, encore ?
- Il a fait un héritage pas insignifiant. Après qu'il a quitté l'immeuble de Roland, il n'a laissé aucune trace de travail où que ce soit. Il cherchait dans quel secteur ?
- Il ne l'a pas... Ah, je pense à autre chose : il disait qu'il allait voyager.
- Où ?
- Dans le monde. Comme si c'était un seul endroit. Je lui ai dit : « Dale, crois-moi, le monde n'est pas un endroit unique, c'est des petits compartiments de gens qui se haïssent les uns les autres et personne n'aime ceux qui sont différents. Tu veux aller en Biélorussie et voir pourquoi je suis partie ? » Il a dit : « Non, Sonny, je veux aller dans des grandes villes. Paris, Londres, Rome. » Je lui ai demandé pourquoi il n'y était pas allé quand il était capitaine en Allemagne. Il a répondu qu'il était trop occupé par l'armée. Mais peut-être qu'il n'était pas en Allemagne, hein ?
- C'est ce que je pense.
- Que des mensonges, dit-elle. Bon, et à part ça ?
- Vous avez des photos de lui ?
- Je ne garde pas de souvenirs.
- Je lui demande de me le décrire physiquement. Le portrait qu'elle en fait – grand et costaud, chauve – correspond point par point à la description donnée par Korvutz.
- Les yeux marron, ajoute-t-elle. Les yeux doux. Des fois, il portait des lunettes, des fois, des verres de contact.
- La question peut paraître étrange, mais est-ce qu'il lui arrivait de mettre des vêtements de femme ?
- Pas dans la rue.
- La question ne vous surprend pas ?
- Dans *Vacances au noir du nez*, l'une des filles – elle jouait le rôle de Systema – était grande et forte, taille 52, 54. De temps en temps, ça faisait rire Dale.
- La taille de la fille ?
- Non, non, les vêtements. Il les mettait, puis coiffait une perruque, parlait d'une voix aiguë. Très rigolo.
- Il faisait l'idiot.
- C'était pervers ?
- Je hausse les épaules.
- C'est un meurtre de pervers sexuel ? demande-t-elle.

— Difficile de dire ce que c'est.

— Oh, grand Dieu... Je crois que j'ai eu de la chance. Dale a toujours été gentil avec moi, mais qui sait, hein ? Je suis fatiguée maintenant, Alex. J'ai trop parlé.

Elle me raccompagne à la porte, se penche vers moi, m'embrasse sur la joue dans une bouffée de vanille.

Je la remercie à nouveau.

— Pourquoi je n'aurais pas répondu à vos questions ? Peut-être qu'un jour j'irai voir la Californie, dit-elle.

— Est-ce que le chef en a eu pour son argent ? demandé-je à Milo.

— Je te le dirai quand je lui aurai parlé.

— Quand ?

— Quand le palais me convoquera.

Cinq heures de l'après-midi, ciel lugubre, air lourd à L.A. Nous sommes dans une cafétéria de Santa Monica Boulevard renommée pour ses omelettes de la taille d'une plaque d'égout. Café pour moi, café et assiette de beignets à la cannelle pour lui. Deux heures plus tôt, il a achevé un déjeuner tardif au Moghul. Un intéressant mélange de cumin et de tabac provenant de son cigarillo digestif s'attarde sur ses vêtements.

Avant d'aller me coucher la veille au soir, j'ai laissé sur sa messagerie un résumé de ce que j'ai appris à New York. Il ne m'a pas rappelé parce qu'il a planqué devant chez Tony Mancusi jusqu'au lever du soleil. Il se frotte les yeux.

— Dale a occis les Safran... D'accord, j'en ai pour mon argent. Laisse-moi payer la salade verte à 100 dollars que tu n'as pas mangée.

— 44 dollars, corrigé-je. Salade verte et coquilles Saint-Jacques.

— Super.

Je suis de retour depuis midi. Il est resté injoignable jusqu'à seize heures. Retourné voir Gilbert Chacon au parking de la société de location Prestige et parvenu à lui faire avouer qu'il était arrivé en retard à son travail, avait trouvé la chaîne en place mais sans le cadenas, et s'était précipité au magasin de bricolage pour acheter le modèle bon marché que nous avions vu.

— Tu penses qu'il y a autre chose là-dessous ? lui demandé-je.

— Que quelqu'un l'aurait payé pour oublier de mettre le cadenas ? Je ne pense pas ; il a proposé de passer au détecteur. Il craignait plus de perdre sa place que d'être accusé de complicité.

— En tout cas, celui qui a forcé le cadenas l'a gardé.

— En souvenir. Un sentimental.

Après avoir quitté Chacon, il a participé à une téléconférence avec les autorités du Texas et les inspecteurs de six villes où Cuz Jackson prétend avoir commis des atrocités. Trois impasses, un cas peu probable, deux possibles.

Plus Antoine Beverly, gros point d'interrogation.

Les exécuteurs, au Texas, veulent faire avancer les choses. Le bureau du chef a demandé à Milo de mettre le paquet sur cette affaire, mais il n'y a pas de piste à remonter en dehors des copains d'enfance d'Antoine. Et aucun signe ni de l'un ni de l'autre.

— Les banalisées de Hollywood tournent du côté de chez Wilson Good depuis quarante-huit heures. C'est sûr, personne n'est là, et à St. Xavier ils commencent à s'inquiéter.

— Il est peut-être vraiment malade et a fini par entrer à l'hôpital, fais-je observer.

— On y a pensé. Rien.

— L'entraîneur a quitté le terrain.

— C'est drôle, non ? Comme je l'ai dit, il suffisait à cet imbécile de coopérer. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque chose là-dessous ? Antoine resté sur le carreau à la suite d'une embrouille entre mômes ?

Rien que d'y penser, je suis fatigué. À moins que ce ne soit la nuit blanche dans ma cellule-chambre d'hôtel, suivie par un vol de six heures qui m'a vidé.

Je lampe mon café. Milo ouvre un paquet de sucrettes mais n'y touche pas.

— Good avait l'âge d'Antoine au moment de sa disparition. Tu vois un gamin de quinze ans capable d'une chose pareille ?

— Ils ne sont pas myélinisés.

— Kézaco ?

— La myéline. C'est une substance qui gaine les cellules nerveuses et joue un rôle dans le processus logique. Les ados n'en ont pas autant que les adultes. Certains estiment que c'est une bonne raison pour ne pas exécuter les jeunes criminels.

— À quel âge ça devient normal ?

— C'est variable d'une personne à l'autre. Parfois pas avant la cinquantaine.

— « Vie de merde ? Cherchez pas, docteur, c'est la chimie. » Mais il n'est pas question ici de meurtre idiot pour une bricole. Les jeunes des bandes, les tout jeunes, en commettent tout le temps. Si Good a fait un sale coup à Antoine, on se trouve en présence d'un ado assez dissimulé pour assassiner son meilleur pote, cacher son forfait habilement et continuer à vivre en bon citoyen. Pour porter le deuil et pleurer comme une madeleine.

— Se voir en personnage honorable et vivre avec une telle souillure doit représenter un sacré fardeau, mais certains y arrivent. Ou bien Good est l'un de ces psychopathes surdoués qui parviennent à éviter les ennuis.

— Et voilà les ennuis qui se présentent. Alors il flippe et met les bouts.

— Ou alors la mort d'Antoine n'était pas préméditée. Deux mômes qui chahutent et les choses tournent horriblement mal. Good panique et cache le corps d'Antoine. Et maintenant il est terrifié.

— Ils étaient peut-être trois. L'autre pote d'Antoine est un junkie et un criminel de carrière. Cela pourrait être une autopunition.

— Gordon Beverly a dit que Maisonette avait des problèmes familiaux et avait survécu à des coups de feu tirés d'une bagnole. Ses ressources psychiques n'étaient peut-être pas aussi solides que celles de Good.

— Bradley se condamne à une vie minable, Wilson s'offre une maison dans les collines. Le sang-froid est peut-être du côté de Good... Bon sang, le crime a pu effectivement être prémédité. Les Beverly nous ont dit qu'Antoine avait vendu plus d'abonnements que les deux autres. Et si ces petits salauds avaient voulu mettre la main sur son pognon et qu'il ne se soit pas laissé faire ?

— Généralement, les mômes rapportent les formulaires et sont payés ensuite par la boîte.

— Bon, d'accord. Mais mon petit doigt me dit qu'il s'est passé quelque chose entre les trois jeunes. Il faut retrouver M. Good et commencer à démolir ses illusions, mais je ne peux pas perdre le fil des affaires Mancusi et Shonsky. À propos, Tony a appelé Jean Barone hier pour savoir quand la succession de maman serait liquidée.

— Qu'est-ce qu'elle lui a répondu ?

— Ce que je lui ai dit de répondre : que les rouages de la justice tournent lentement. Le Tony a raccroché sans même dire au revoir. Peut-être qu'en mettant la pression on va l'amener à faire une connerie. Par exemple, rencontrer celui que Dale Bright prétend être. (Il prend un beignet, mord dedans à belles dents en faisant voler des miettes.) Merci d'avoir fait le voyage, Alex. Tu crois Korvutz quand il se dit en dehors de la disparition des Safran ?

— Il n'avait pas de mobile, l'immeuble allait être vidé avec ou sans leur consentement.

— Et le mobile de Bright ?

— Le plaisir de tuer pour rendre service. D'après Sonia Glusevitch, c'est le type le plus serviable qu'elle ait jamais rencontré.

— La bonne copine, dit-il. C'est crédible ?

— Je le crois.

— Pas impuissant, mais pas disposé à le faire souvent. Et pas gay pour autant.

— Ce type défie toute classification.

Il achève le beignet, en prend un autre.

— Il batifole en robe, s'y connaît en maquillage. Aucune trace d'un domicile à Washington, dans le Maryland ou en Virginie. Pareil pour le service militaire en Allemagne.

— Tu m'étonnes !

— Se réinventer. Le passe-temps du nouveau millénaire. Pourquoi il ne s'est pas plutôt présenté aux élections ? Ça nous aurait épargné bien des soucis.

— Il n'est pas fait pour la politique. Il aime vraiment aider son prochain.

Il rit si fort que des miettes rebondissent sur son ventre.

— Dale et Tony ont pu faire connaissance à une quelconque réunion de travelos, dis-je. Tony se plaint de problèmes d'argent – sa mère habite une jolie maison à Westwood et lui, dans un trou à rats depuis qu'elle lui a coupé les vivres. Dale décide d'y remédier. Peut-être que Tony n'avait aucune idée de ce qu'il avait mis en branle, mais qu'après avoir entendu les détails – un assassin déguisé – il soupçonne quelque chose.

— La casquette écossaise... Il a dit que son père en portait une pareille. Si c'est une des petites plaisanteries de Dale, d'où est-ce qu'il connaît les goûts vestimentaires de Tony père ?

— Tony papote, Dale sait écouter. Si Tony se dit qu'il est en partie responsable du massacre de sa mère par Dale, ça explique qu'on l'ait vu bouleversé.

— Au point de dégueuler. Mais il ne dénonce pas Dale parce qu'il a peur d'être considéré comme complice.

— Ce qui m'intéresse, c'est que Dale a agi sans craindre que Tony le dénonce. Il a bien compris le fonctionnement de Tony.

— Ou bien il attend son heure.

— Tony menacé ? C'est possible. De toute façon, si la planque ne donne rien bientôt, je crois que je vais aller le voir directement. (Il achève le deuxième beignet.) Tu crois vraiment que c'est de l'altruisme pervers, que Dale ne se fait pas payer pour tuer ?

— Si nous ne nous trompons pas à propos de ceux d'Ojos Negros, il a assassiné sa sœur et Vicki Trinh et s'est retrouvé plein aux as. Mais si le fric était sa seule raison d'éliminer Leonora, il lui suffisait de l'attendre au coin d'un bois et de la flinguer. Au lieu de cela, il s'est déguisé, s'est fait voir, il a volé une voiture et les a tuées avec une sauvagerie incroyable. À mes yeux, ça veut dire qu'il y prenait son pied. C'est cohérent avec ce que Leonora disait à Mavis Wembley sur Dale : il se montrait cruel en secret quand il était petit.

— Il torture des bêtes et travaille bénévolement dans un refuge pour animaux. Il se moque du monde, non ?

— Ironie et mise en scène, dis-je. Imagine tout ce qu'il a dû mettre en œuvre pour Kat Shonsky : voler une voiture tape-à-l'œil, traquer sa proie, puis l'enlever, peut-être en s'habillant en femme. Ensuite, laisser la voiture à un endroit où il était sûr qu'on la trouverait et une trace de sang symbolique sur le siège. Placer le foulard là où on le verrait

immanquablement si le corps de Kat était déterré.

— Il allait l'être de façon certaine, dit Milo, puisque le permis de construire de la piscine venait d'être accordé aux deux sœurs.

— Ce serait intéressant de savoir si Dale était au courant.

Il hausse les sourcils.

— Une relation des sœurs ? Je me demande si elles sont revenues de leur croisière.

Il fait signe à la serveuse, lui tend quelques billets.

— C'est beaucoup trop, lieutenant.

— Profitez de ma faiblesse, Marissa.

— Franchement, lieu...

Il pose sa grosse main sur la sienne.

— Emmenez vos gamins au cinéma.

— Oh, vous êtes adorable.

Elle se met sur la pointe des pieds pour lui embrasser la joue et s'éloigne d'un pas ultraléger.

— Des gentillesse gratuites, dis-je.

— Comme Dale.

Directement du bureau dans la poubelle, les notes de service non lues sont balayées d'un revers de main. Il cherche dans le dossier « Kat Shonsky » les noms des sœurs propriétaires de la parcelle où on a retrouvé le corps.

— Susan Appel et Barbara Bruno... Appelons-les dans l'ordre alphabétique, dit-il en composant le numéro si vite qu'il appuie sur une mauvaise touche et doit recommencer. Madame Appel ? Lieutenant Sturgis... Je suis... Oui, je sais, c'est traumatisant, madame, vraiment désolé que ce soit dans votre... Non, inutile d'effectuer d'autres fouilles, ce n'est pas ce que je... Absolument, madame Appel, merci. Mais je dois vous poser une autre question...

Il raccroche enfin en se frottant le visage.

— Elle ne connaît personne du nom de Bright, Dale, Ansell ou autre. Elle ne connaîtrait personne capable de faire une chose aussi « terrible ». Idem pour sa sœur parce qu'elles fréquentent « exactement » les mêmes gens.

— Elles sont très unies.

— Elles partagent la même propriété et ne sont pas en procès. Elles pourraient carrément former un couple. Essayons quand même Bruno... Boîte vocale. Inutile de laisser un message, Appel va sûrement la joindre la première. Merci pour le petit déj. Je vais m'acheter mon Red Bull et des provisions de bouche et me préparer aux merveilles de Rodney Drive.

— C'est toi qui as payé le petit déjeuner.

— Je faisais allusion à la stimulation mentale.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Robin travaille toujours à sa commande ?

— On dîne à sept heures et elle s'y remet.

— Alors amuse-toi bien avec la chienne... Merci pour ta proposition, Alex, mais cet aller-retour en quarante-huit heures à New York est déjà plus que ce qu'on pouvait te demander. Et puis, traîner avec moi quand j'ai la cervelle HS n'a rien de distrayant. Attention, me dis pas que c'est pas la première fois que ça arrive !

Le dîner consiste en côtelettes d'agneau, salade et bière. À vingt et une heures, Robin est de retour à son établi et je lis le journal allongé

sur le canapé de mon bureau. Pelotonnée près de moi, Blanche fait semblant de s'intéresser aux nouvelles. À vingt-deux heures trente, je me réveille brusquement, parcouru de picotements et avec l'impression d'être à l'étroit dans ma peau. Blanche ronfle avec entrain. Je la mets au lit et je retourne à l'atelier.

Assise à son établi, Robin tape et taille.

— Oh, non ! Pauvre de toi.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu t'es endormi et voilà que tu as le visage marqué.

— J'ai mauvaise mine à ce point ?

Elle pose son ciseau, me touche le visage.

— Non, c'est le canapé en cuir. On voit les coutures.

— Ah, Sherlocka !

— Tu veux que j'aïlle avec toi ?

— Où ?

— Je ne sais pas, t'accompagner dans une de tes virées.

— Je n'ai rien de prévu.

— Non ? Alors je m'arrête et on peut faire un Scrabble.

Le dos en érable à grain très fin de la mandoline du type de point.com est posé sur l'établi impeccablement rangé. Tas de copeaux bien net par terre.

— Je ne veux pas contrarier le génie.

— Arrête ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Peut-être rejoindre Milo. Il fait une planque devant chez Tony Mancusi et va sans doute l'embarquer pour l'interroger.

Elle sourit.

— Maintenant, je sais que c'est vraiment toi et pas ton clone venu de l'espace. Embrasse-moi et file.

J'appelle de la voiture.

— Attention, tu vas miter la myéline, dit Milo.

— J'en ai sans doute trop, de toute façon.

— Monsieur est très mûr.

— C'est inné.

La Camaro marron cabossée empruntée au parc de la police est garée à dix mètres de la face nord de l'immeuble de Tony Mancusi, de façon que la lumière du réverbère tombe sur l'arrière de la voiture sans éclairer le siège du conducteur.

Il me voit, déverrouille la portière.

L'intérieur sent la sueur, le tabac et le porc. Trois cartons de côtes rongées jusqu'à l'os côtoient sur la banquette arrière un récipient où sont restés collés quelques grains de riz frit, une collection de petites tasses en plastique qui ont contenu de la sauce aigre-douce, des

serviettes en papier tachées de gras, des lingettes usagées, une paire de baguettes cassées. Trois canettes de Red Bull ont été aplaties comme des galettes. Une Thermos à motif écossais repose sur les genoux de Milo.

Son visage et son corps se fondent en une unique masse sombre. Quand mes yeux se sont habitués à l'obscurité, je vois qu'il s'est changé : survêt en velours noir, étui en nylon à l'épaule pour son 9 mm et Keds apparemment neuves.

— Très élégant.

Il retire les écouteurs de son iPod, arrête l'appareil.

— Tu as dit quelque chose ?

— Juste salut.

— Je t'offrirais bien quelque chose, sauf que...

— J'ai mangé.

— Encore une salade pour tranche à hauts revenus ?

— On a fait la cuisine.

— Un vrai homme du peuple.

— Tu écoutais quoi ?

— Du contre-stéréotype. Pas Judy ni Bette ni Liza ni Barbra [20] ../.. /

MEP/Kellerman, Jonathan/Habilleï pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark24. Devine.

— Du doo-wop [21].

— Beethoven. *L'Héroïque*.

— La classe !

— Je me suis trompé d'iPod, c'est celui de Rick.

On reste là une heure. Une patrouille de Hollywood appelle. Pas trace de Wilson Good.

À une heure et demie, le côté assommant de la planque commence à me porter sur le système. Je me donne encore une heure avant de rentrer me coucher pour rattraper le décalage horaire.

— Puisque tu es là, au cas où il se passerait quelque chose, tu me cognes.

Il recule le siège baquet au maximum, appuie la tête sur le dossier. Vingt minutes plus tard, il se réveille en sursaut avec un grognement effroyablement guttural, les yeux fous.

— Quelle heure il est ?

— Deux heures moins dix.

— Tu veux pioncer un peu toi aussi ?

— Non, merci.

— Tu veux te barrer ?

— Peut-être, dans un moment.

— C'est chiant, je te l'avais dit. Bon dodo.

— Ça doit faire du bien d'avoir raison une fois de temps en temps, dis-je.

Avec accent sur « une fois ».

— Regardez-moi ça, comme le manque de sommeil fait ressortir le côté méchant...

Quelque chose sur sa gauche le fait se tourner brusquement. Je suis son regard, ne vois rien. Puis la porte de l'immeuble de Tony Mancusi s'ouvre. Comme si Milo l'avait senti.

Un homme sort dans la rue. Le dos rond, grassouillet, le pas traînant.

Tony Mancusi se dirige vers sa Toyota, monte dedans et part en direction de Sunset Boulevard.

Milo baisse la glace de son côté et regarde. Des voitures stationnées m'empêchent de bien voir, mais j'aperçois les deux points lumineux des feux arrière vingt mètres plus loin.

Mancusi atteint l'intersection et grille le stop.

— Première infraction, dit Milo en démarrant. Avec un peu de bol, il y en aura d'autres.

La Toyota se dirige vers l'ouest sur Sunset, elle passe devant le Western Pediatric Medical Center et traverse Hospital Row. À cette heure, le boulevard est désert jusqu'à Vine Street, avec juste ses glandeurs, ses drogués, ses smicards qui attendent le bus.

Le peu de circulation oblige Milo à rester loin derrière la Toyota, mais augmente l'impact visuel des feux arrière de Mancusi. L'enseigne lumineuse d'un magasin de fournitures de bureau éclaire une tache de sauce rouge au coin de sa bouche. Ajoutez à ça les cheveux noirs et le teint gris, et vous avez un Dracula avec une prédilection pour les acides gras trans.

Mancusi tombe sur un feu rouge à Highland, commet une autre infraction en reculant et s'engage dans la voie qui permet de tourner à gauche.

Milo marmonne « Tony, Tony... », tout en restant à vingt mètres derrière lui.

La flèche verte clignote, Mancusi entre dans un parking sur le côté est de l'avenue. Les phares éteints, il s'arrête près d'un stand de restauration rapide aux volets clos.

Milo éteint les feux de la Camaro et, de l'autre côté de Highland, observe la scène. Sur le toit du stand, l'énorme enseigne montre un cochon béat portant sombrero et poncho : Gordito's Tacos. Mancusi reste dans la voiture. Très vite, trois filles sortent de l'ombre. Chevelures volumineuses, microjupes, talons aiguilles, sacs au bout d'une chaîne. D'un pas léger, elles s'approchent en se déhanchant de la vitre baissée de la voiture de Mancusi.

Conversation à voix basse, rires la tête renversée en arrière.

Deux des filles s'en vont. Celle qui reste a les cheveux blond platine

crêpés, une poitrine généreuse, les jambes maigres. Son ventre plat apparaît entre le débardeur rouge et la jupe archicourte rose bonbon. Disons un minishort, par respect pour les traditions.

Elle fait le tour de la voiture en se tortillant jusqu'à la portière du passager, se tripote les cheveux, tire sur le bas de son débardeur et monte à bord.

— J'ai l'impression que Tony n'est pas gay, dis-je.

Milo sourit.

Mancusi conduit plus vite. Il prend Highland vers le sud jusqu'à la 6^e Rue, tourne à gauche et dépasse rapidement Hancock Park pour entrer dans Windsor Square – arbres centenaires, vastes pelouses et villas monumentales.

Un virage brusque l'emmène vers le nord dans Arden Boulevard, où il parcourt une vingtaine de mètres avant de stationner devant une boutique Mini-Tara.

Silence, rue sombre. Aménagement paysager ouvert, et un vide là où un arbre a succombé.

Les stops de la Toyota restent allumés. À peine dix secondes plus tard, elle redémarre, parcourt encore quelques dizaines de mètres vers le nord et stationne à nouveau, cette fois-ci devant un chef-d'œuvre architectural de style George III ou IV à demi caché par trois gigantesques cèdres déodars.

En bordure de la rue, un sycamore tout aussi imposant se déploie au-dessus de la voiture. Les feux s'éteignent. La Toyota reste là une dizaine de minutes, puis repart et retourne au Gordito's Tacos.

Mancusi laisse le moteur tourner au bord du trottoir tandis que la blonde descend de la voiture. Elle ajuste la ceinture de son short, se penche et dit quelque chose à travers la vitre baissée. Elle tire vivement une cigarette de son sac et l'allume. La Toyota s'éloigne.

Milo traverse la rue au petit trot, montre rapidement son insigne. La blonde se frappe la cuisse du poing. Milo lui parle. Elle rit comme elle l'a fait en abordant Mancusi. Milo montre sa cigarette. Elle l'écrase. Il la fouille, prend son sac.

Il lui fait traverser Highland droit vers la Camaro en la tenant par le coude. Son visage n'exprime rien. Par contre, une sorte de curiosité ouvre grands les yeux de la fille.

Milo sort un rasoir à manche en acier du sac de la pute.

— Les mains sur la voiture.

— C'est pour me protéger, monsieur l'inspecteur.

Voix rauque.

— Sur la voiture.

Après avoir fourré le coupe-chou dans sa poche, il balance le sac dans le coffre, fait entrer la pute à l'arrière de la Camaro, trouve une petite place à côté.

— À toi de conduire, collègue.

Je me glisse derrière le volant.

— J'aime la compagnie, dit la blonde.

Elle semble toute petite et frêle à côté de Milo. Entre trente-cinq et quarante ans, les cheveux longs en dégradé, platine aux racines, cuivre aux pointes. Visage boutonneux en lame de couteau tentant de percer l'épais glaçage de fard brun. Nez mutin, lèvres charnues, décolleté semé de paillettes, grands anneaux aux oreilles.

Derrière les cils longs d'un centimètre et plus, chargés d'un mascara grumeleux, les yeux cobalt s'efforcent de rester sereins.

Au-dessous, un cou musclé. Une pomme d'Adam proéminente. Elle cache ses mains, trop grandes, quand elle voit que je les regarde.

— Je te présente Tasha LaBelle, dit Milo.

— Salut, Tasha.

— Tout le plaisir est pour moi.

— On reste pas là, dit Milo.

— On va où ? demande Tasha.

— Nulle part en particulier.

— Disneyland ouvre dans quelques heures.

— C'est ton truc, les univers imaginaires ? demande Milo.

Pas de réponse.

Je remonte Highland, passe sur un nid-de-poule qui ébranle les suspensions.

— Aïe ! Trop petite, la voiture, pour des *hommes* comme vous !

Après avoir dépassé Sunset et Hollywood Boulevard, je mets le cap à l'est sur Franklin, passe devant des immeubles plongés dans l'obscurité. Vieux arbres. Personne dans la rue. Un chien solitaire farfouille le long d'une haie.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Vous m'emmenez faire un tour ? demande Tasha.

— On aime la compagnie, dit Milo. Quand on fera une recherche sur tes empreintes digitales, on va voir quel nom ?

— Mes empreintes ? J'ai rien fait.

Sous l'effet de la tension, sa voix est montée de quelques tons.

— Il faut ton nom pour le rapport.

— Quel rapport ?

Une pointe d'agressivité abaisse son timbre. J'entends maintenant un type des rues à la voix nasale, acculé, prêt à lutter ou à fuir.

— Celui de notre enquête. Et puis il y a aussi la question de ta petite lime à ongles.

— C'est un vieux machin, monsieur l'inspecteur. Je l'ai trouvé sur eBay.

— Ton nom de naissance ?

Elle renifle.

— Je m'appelle... je suis *moi*.

— Je n'en doute pas, dit Milo. On n'en fera pas un plat non plus.

— Vous ne comprenez pas.

— Mais si. Le passé est le passé. Pas vrai ?

À mi-voix :

— Oui, monsieur.

— Mais l'histoire, c'est important, non ?

— Qu'est-ce que j'ai fait pour que vous m'emmeniez ?

— En dehors du rasoir, tu as été vue en train de te livrer au racolage et à la prostitution. Mais tu peux être de retour au Gordito's dans un quart d'heure au lieu de te retrouver à l'ombre. À toi de voir.

— Vous enquêtez sur quoi, monsieur l'inspecteur ?

Déclic du stylo de Milo.

— D'abord ton nom de famille. Pas un des surnoms que tu donnes quand tu te fais embarquer.

— J'ai pas été arrêtée depuis... un mois... Disons, depuis une semaine. Et c'était à Burbank. Seulement pour vol à l'étalage. Poursuites abandonnées.

— Poursuites contre qui ?

Le silence dure un certain temps.

— Contre Mary Ellen Smithfield.

— Comme le jambon, dit Milo.

— Hein ?

— Qu'est-ce qui est écrit sur ton acte de naissance, Tasha ?

— Vous n'allez pas m'arrêter ?

— Ça dépend de toi.

Long soupir. Dans un murmure :

— Robert Gillaloy.

J'entends crisser le stylo de Milo.

— Quel âge as-tu, Tasha ?

— Vingt-deux ans.

Milo se racle la gorge.

— Vingt-neuf. (Rire voilé.) Et c'est mon dernier mot.

— Adresse ?

— Kenmore Avenue, mais c'est temporaire.

— Jusqu'à ?

— Jusqu'à ce que je trouve un manoir à Bel Air.

— Depuis combien de temps tu vis à L.A. ?

— Je suis de Californie, monsieur.

— D'où ?

— De Fontana. Mes parents travaillaient dans les poulets. (Petit rire.) Pour de vrai. J'en ai eu marre des plumes et de l'odeur.

— Quand ?

— Il y a treize ans, peut-être.

Je me représente un ado paumé passant du comté rural de San Bernardino à Hollywood.

— Numéro de téléphone ? demande Milo.

— Je suis entre plusieurs numéros.

— Cartes prépayées ?

Pas de réponse.

— On te joint comment, Tasha ?

— Les amis savent où me trouver.

— Les amis comme Tony Mancusi.

Silence.

— Parle-nous de Tony, Tasha.

— De Tony Pas-Pizza ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il a pas l'air italien. Il fait plutôt penser à ce gélifiant pour desserts, vous savez, on dirait des œufs... Le tapioca.

— C'est un client régulier, Tasha ?

— Tony est un voyou ?

Sa voix a pris une vibration nasillarde. De nouveau une voix de fille, la voix de celle qui a peur.

— Ça t'étonnerait ?

— Il s'est jamais mal conduit avec moi.

— Mais ?

— Mais rien.

— Tu le vois souvent ?

— De temps en temps. C'est pas un client régulier... C'est un irrégulier.

— Tony change de fille ?

— Non, il m'aime bien. C'est pas un gros jouisseur. Le problème,

c'est « Montre le fric, chéri ».

— Tony est fauché ?

— Il le dit.

— Il se plaint beaucoup.

— Comme tous les hommes, non ? De leur femme, de leur prostate, de la pluie et du beau temps. (Rire.) Des Dodgers. Avec Tony, il y a aussi son disque.

— Son quoi ?

— Son disque vertébral. « J'ai mal ici, j'ai mal là. » Je lui dis « Mon pauvre chou ». Mais pas de massage, les faux ongles sont fragiles.

— Tant qu'à faire, toutes ces jérémiades, tu pourrais les avoir avec un mari.

— Vous êtes gentil, monsieur l'inspecteur, et très drôle. Vous, de quoi vous vous plaignez ?

— Des salopards qui nous échappent, répond Milo. Où est-ce que tu as rencontré Tony ? Et ne réponds pas « Par ici ».

— Par ici. Hi hi... OK, OK, ne me regardez pas comme ça. Je l'ai rencontré à une fête. La fête d'un michou, là-haut dans les collines.

— C'est quoi un michou ?

— Un mi-chèvre mi-chou, un monsieur qui fait semblant de faire semblant.

— D'être une fille ? Par opposition à tes copines du Gordito's ?

— Mes copines sont des filles même si les autorités disent le contraire. Mes copines sont femmes dans leur tête, c'est ça qui compte.

— Les michous...

— Les michous n'essaient même pas. Chez eux, tout est affreux. Perruques affreuses, robes affreuses, barbe mal rasée, godasses rétro affreuses affreuses. Ils comprennent pas le truc. La dé-li-ca-tesse. Pour les michous, c'est comme se déguiser pour Halloween, puis retour au costard-cravate le lundi.

— Un bal costumé.

— Même pas. Ils essaient même pas.

— Où avait lieu cette fête ?

— Une maison près du panneau « Hollywood ».

— Au-dessus de Beachwood Drive ?

— Je connais pas les rues. C'était il y a longtemps.

— C'est-à-dire ?

— Six mois ? Peut-être cinq ? J'ai parlé avec Tony, mais je suis partie avec un avocat. Il avait une sacrée baraque ! À Oxnard, près de l'eau ; pour y aller, on a roulé et roulé et l'air était salé. Vous aurez beau faire, je vous donnerai pas son nom, parce qu'il était gentil comme tout. Gentil, vieux et seul – sa femme était à l'hosto. Le lendemain matin, il a préparé des gaufres avec des bananes fraîches et j'ai regardé le soleil se lever sur la mer.

— Un michou ?
— Non, un hétéro.
— Il y avait aussi des hétéros à la fête ?
— Des filles, des michous, des hétéros. (Petit rire.) Peut-être aussi des kangourous.

— Et Tony, il était quoi ?
— Hétéro. Je croyais que c'était le jardinier, le plombier ou un type dans ce genre. Venu réparer les toilettes.

— Il portait un uniforme ?
— Il était débraillé, répond Tasha comme si c'était un crime. Des Dockers chiffonnés, un sweatshirt avec « Aloha » imprimé dessus. Très bas de gamme.

— Comment t'es-tu retrouvée à cette fête ?
— C'est une fille qui m'a invitée. Germania, c'est le seul nom que j'aie. Un cul de black, mais c'est une Blanche. Elle est repartie chez elle il y a quelques mois. Elle disait que son père avait deux femmes dans l'Utah. La belle-mère était consentante, mais sa mère...

— Combien vous étiez à la fête ?
— Trente ? Cinquante ? Il y avait des gens partout dans la maison. Les filles étaient chaudes, les michous, on aurait dit un collectif de grand-mères, les hétéros, eux, ils se demandaient quoi faire.

— Qui était le propriétaire de la maison ?
— J'ai jamais pu le savoir.
— Comment tu t'es branchée sur Tony ?
— Il était triste.
— Et... ?

— Tous les autres faisaient la java, il était assis là à se plaindre à un michou. Le michou l'a écouté un moment, puis il s'est levé et a laissé Tony seul. Tony avait l'air triste et, comme je suis très maternelle, je me suis assise à côté de ce pauvre garçon. Il a commencé à se plaindre, alors on est allés marcher. On a remonté la rue, mais on a entendu des coyotes. J'ai eu peur et on est rentrés.

— Il n'y a pas de coyotes à Fontana ?
— Des tas, c'est pour ça que j'ai eu peur. J'ai vu ce qu'ils faisaient aux poulets.

— De quoi se plaignait Tony ?
— Je vous l'ai dit. Le fric. Il habitait un chouette appart, mais sa hernie discale l'avait foutu en l'air et sa mère l'aidait plus, elle le traitait de bon à rien.

— Il a dit tout ça au michou ?
— Avant de m'asseoir, j'ai entendu le mot « fric ». Il me fait toujours tendre l'oreille. Quand on s'est promenés, il m'a raconté que sa mère le traitait pas bien. Il disait qu'elle lui coupait les vivres, qu'il était fils unique, pourquoi elle le traitait comme ça ?

- Il était en colère ?
- Plutôt triste. Déprimé, même. Je lui ai dit : « Tu devrais essayer le Prozac ou un truc dans ce genre. » Il a pas répondu.
- Lorsqu'il s'est plaint au michou, est-ce que le michou semblait l'écouter ?
- Apparemment... oui, oui. Il fixait Tony, hochait la tête, l'air de dire : « Je te comprends, camarade. » Puis, d'un seul coup, il s'est levé, comme s'il en avait assez entendu.
- Comme si ça l'ennuyait ?
- Non non. Plutôt comme... comme s'il était triste, lui aussi.
- Décris-nous le michou.
- Plus grand et plus costaud que Tony. Pas autant que vous, monsieur l'inspecteur.
- Lourd ?
- Difficile à dire, avec ses fringues. Du tweed, et il faisait chaud. Habillé comme... une grand-mère dans les films où il y a une vieille salope glaciale. Il avait des bas avec une couture au milieu.
- Quel âge ?
- Il essayait d'avoir l'air d'une vieille bonne femme – tout ce maquillage, la moumoute grise. Trente, cinquante peut-être. Beaucoup font ça, style « Viens voir mamie ». Comme le chocolat antidépresseur, vous savez ? Si ça guérit la dépression d'avoir une grand-mère qui a du poil aux pattes et une tête en couvercle de chiottes, où va-t-on ? Je suis jamais allée jusque-là.
- On a parcouru trois kilomètres à l'est du terrain de chasse de Tasha.
- Pourquoi tu ne tournes pas, collègue ? dit Milo à l'approche de Rodney.
- Je passe devant l'immeuble de Tony Mancusi. Milo observe le visage de Tasha. Elle semble endormie.
- C'est assez intéressant, Tasha, dis-je en prenant à gauche dans Sunset. Tony se plaint de sa mère à un type qui essaie de se donner un air maternel.
- Ouais, dit-elle. J'avais pas pensé à ça.
- Comment s'appelait ce type ?
- Si je le savais, je vous le dirais, vraiment, monsieur l'inspecteur.
- Grand et costaud, de trente à cinquante ans. Donne-moi d'autres détails.
- Très laid. Visage bouffi, le nez rouge et luisant comme s'il avait picolé toute la journée et toute la nuit... Euh... des lunettes. Des lunettes en plastique rose. Avec des faux diams. Des lunettes de vieille... Ah oui ! Du vernis à ongles incolore.
- Les yeux de quelle couleur ?
- Je sais pas. C'était pas hier. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'il était laid. Il faisait tout pour, vous savez ? Moumoute grise un peu

serpillière, tailleur en tweed, trop large et lourd... Avec des fioritures en velours vert. (Bruit de haut-le-cœur.) Des chaussures à vomir. Il aurait marché dans la merde, on n'aurait pas vu la différence. Comme si un foulard pouvait sauver tout ça !

— Il portait un foulard...

— Le seul truc joli de l'ensemble, dit Tasha. Mauve, super. Du Vuitton. Quel gâchis !

Tandis que je roule à travers Hollywood Est et que j'entre dans Silver Lake et Echo Park, Milo insiste en vain pour obtenir plus de détails sur le confident de Tony Mancusi. On commence à apercevoir les lumières du centre. Tasha bâille.

— Voilà une photo d'un type qu'on connaît, dit Milo.

— Il a une grande barbe, fait Tasha.

— Ça pourrait être le michou ?

— Passez-lui la tondeuse, je pourrai peut-être vous dire.

— Essaie de voir derrière la barbe.

— Désolée, je veux pas vous raconter n'importe quoi. Trop de poils.

— Tu avais l'impression que Tony et Tweed se connaissaient avant la fête ?

— « Tweed »... Ça lui va bien. Je l'avais jamais vu, ni lui ni Tony, avant et je l'ai jamais revu après. Je suis jamais allée à une autre fête là-haut. Parce que mon vieil avocat m'a dit de pas y aller. Il me veut à lui tout seul quand il vient. Pour ça, il a passé la monnaie. Et il continue.

— Mais tu vois quand même Tony.

— Trop de temps à rien faire, c'est pas bon. On n'a rien pour rien.

— Qu'est-ce qui excite Tony ?

— D'être désolé.

— Il s'apitoie sur son sort ?

— Oui, bien sûr. Mais je pensais plutôt à des excuses.

— À quel propos ?

— De tout. De me prendre mon temps. Il vient pour avoir ce qu'il veut et, quand il l'a eu, il est tout déprimé-désinhibé, tout prozaqueux, quoi... Ce qu'il a fait, fallait pas le faire, il est pas ce genre de mec, etc.

— Il dément être gay.

— Dans sa tête, il ne l'est pas. Si vous le traitez de gay, il se braque. Il s'imagine qu'il m'aime bien parce que je suis une fille, qu'il aime seulement les filles. Il y en a beaucoup comme ça. (Rire.) La chèvre *et* le chou.

— Il vient te voir souvent ?

— Au plus une fois par mois. Puis il arrête de venir. Ce soir, c'était la première fois depuis... disons, trois mois ? Je peux rentrer ? S'il

vous plaît... Je connais pas cette partie de la ville, j'aime pas les endroits que je connais pas.

— Bien sûr, dit Milo.

Je trouve une allée et je fais demi-tour.

— Merci. Je peux récupérer mon petit ustensile ?

— Du calme. Tony est donc en conflit avec lui-même...

— Appelez ça comme vous voulez. Avant d'avoir ce qu'ils veulent, ils sont tous affamés. Quand c'est fini, patatras, c'est comme s'ils y voyaient clair au fond d'eux-mêmes et que le spectacle leur plaisait pas. Celui qui vient pour la première fois, on sait jamais comment il va réagir à cette découverte. C'est pour ça que j'ai besoin de mon ustensile.

— Faire semblant, voilà où ça mène, réplique Milo.

— Ça, c'est votre univers imaginaire. Tony est vraiment un voyou ?

— On ne le sait pas encore.

— Le michou en est un ? Pourquoi vous posez toutes ces questions sur lui ?

— On ne fait que rassembler des informations, Tasha.

— Quelqu'un a été tué ? Je suis dans la rue, j'ai besoin de savoir.

— La mère de Tony.

— Non ! J'avais bien remarqué qu'il était un peu nerveux ce soir.

Mais il ne m'a rien dit.

— Comment ça, nerveux ?

— Aux aguets. On l'aurait cru entouré d'ennemis. Il s'est garé dans un endroit où il y a jamais de problème, ensuite, complètement parano – ça se voyait bien –, il a changé de coin, toujours aussi nerveux. Il aurait pu faire ça ? À sa mère ?

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je sais pas, monsieur... Ça me laisse sans voix.

— Sa mère a été assassinée et il n'en a pas parlé, fait remarquer Milo.

— Pas un mot. Nerveux, comme j'ai dit, mais à part ça comme d'hab.

— C'est-à-dire ?

— Crac crac. Après, dans un premier temps, pas un mot. Puis les excuses.

À deux rues du Gordito's, Tasha demande qu'on la dépose.

Milo lui rend son sac et on la regarde s'éloigner sur Highland en roulant des hanches. Un autre transsexuel qui traîne près d'une cabine téléphonique la salue de la main. Tasha répond par un signe de tête à peine visible et poursuit son chemin.

— « Michou », dis-je en démarrant. J'ai dû passer à côté de celle-là.

— Tu n'es passé à côté de rien. Elle a inventé. Jusqu'où tu crois à son histoire ?

— Si elle voulait raconter des bobards, elle n'avait pas besoin de se lancer dans tout ça.

— Tweed, dit-il. Le type serviable.

— Si Korvutz a été franc avec moi, il a rencontré Bright deux fois et celui-ci a commis seul un double meurtre sans qu'on lui demande rien. C'est le prince des contes de fées qui aime couper tout ce qui dépasse.

— Tony est un faible. Faut que je trouve le moyen de le décoincer. Comment je peux le faire passer au bureau ?

— Ella gardait les cartes que les artisans mettent dans les boîtes aux lettres. Dis-lui que tu as fait le lien entre le meurtre de sa mère et une bande de soi-disant plombiers ou autres, spécialisée dans l'escroquerie des personnes âgées, et que tu voudrais lui montrer quelques photos d'identité. À un certain moment, tu pourrais lui montrer celle de Bright, lâcher son nom et voir comment il réagit.

— Créatif... D'accord, on essaie de se retrouver à neuf heures... disons, neuf heures et demie, pour mettre ça au point. Une fois qu'on aura bouclé le scénario, j'appellerai Tony et lui demanderai de passer au commissariat. Il ne sort jamais avant trois heures. On aura fini à midi, on le joindra à ce moment-là.

À neuf heures quinze le lendemain matin, j'avale un café fort pendant que Milo farfouille dans une nouvelle pile de messages. Le contrôleur judiciaire a réussi à trouver Bradley Maisonette et il « diligente une enquête ».

Wilson Good reste introuvable et on est « extrêmement inquiet » à St. Xavier. L'assistant de Good, un certain Pat Crohan, a tenté de joindre Andrea Good à son travail, dans une boîte de graphisme. Mme Good a brusquement donné sa démission quatre jours plus tôt.

— Le mari et sa petite femme sont morts de trouille et se sont fait la malle.

— Ils ont un chien, fais-je remarquer. S'ils sont partis pour longtemps, ils l'ont emmené avec eux. Mais s'ils se planquent temporairement pour peser les solutions, ils l'ont peut-être mis en pension. Tu veux que j'essaie de le savoir ?

— Oui, d'accord... Fichue affaire ! Seize ans... Deux messages de Gordon Beverly, qui souhaite seulement savoir où on en est... Le bureau du chef veut une réunion dans trois jours pour faire le point sur toutes les affaires en cours. (Il sort un panatela.) Parlons de Tony.

Le téléphone sonne.

— Quoi ? Je suis occupé... Qui ?... Est-ce qu'elles ont rendez-vous ?... D'accord, d'accord, aucune importance, faites-les monter... Quoi ?... Très bien. Je descends. (Il se lève d'un bond, se dirige à grands pas vers la porte, l'ouvre à la volée.) Reste là.

Cinq minutes plus tard, il n'est toujours pas de retour. J'en profite pour rechercher les pensions pour chiens dans la zone de Hollywood : j'en trouve huit. En me faisant passer pour un vétérinaire, « le docteur Dichter », je commence à appeler les numéros de la liste pour m'enquérir de la santé de mon patient, Indy Good, le teckel acrobate.

À ma quatrième tentative, au Critterland Pet Hotel, une femme aimable répond.

— Oh, il va bien. Andy s'inquiète ?

— Elle a appelé mon cabinet pour s'assurer que ses vaccinations étaient à jour.

— Ah bon... Indy est fougueux, comme toujours. Andy a-t-elle dit quand elle viendrait le chercher ?

— Pas à moi. Elle n'a pas fixé de délai ?

— Oh, ne vous faites pas de souci pour ça, docteur, tout se passera bien. Vous savez comment va son mari ?

— Il ne va pas bien ?

— C'est pour ça qu'elle a mis Indy en pension, pour s'occuper de M. Good. Une sorte de mauvaise grippe. Et vous savez comment est Indy...

— Fougueux.

— Il a besoin de beaucoup d'attention.

— Je croyais qu'ils étaient partis en vacances. Maintenant que j'y pense, Andy paraissait tendue. En tout cas, donc, Indy ne s'ennuie pas ?

— Super ! Andy est si chouette. Je n'ai jamais rencontré son mari, mais il a de la veine de l'avoir.

Au moment où je raccroche, un agent frappe à la porte.

— Le lieutenant est à la salle 5, il vous demande de le rejoindre.

J'y vais. Milo, qui a repoussé la table, fait face à deux femmes.

— Mesdames, je vous présente le docteur Delaware, notre conseiller psychologique. Docteur, Mme Appel et Mme Bruno.

Une brune et une blonde. Sourires nerveux des deux.

Elles ont la quarantaine, un pull en cachemire ras du cou, des jeans de marque, une bague ornée d'une pierre d'un bon carat, une bande élastique de joueur de tennis au poignet, des boucles d'oreilles en bouton, des diamants véritables sur tous les bijoux.

La brune tiraille sur son cachemire prune. Visage ovale, teint clair, corps tonique, yeux bleus, cheveux coupés à la garçonne.

La blonde est plus ronde, un peu plus jeune, sourcils soulignés au crayon, yeux marron et vifs, cachemire couleur citrouille, cheveux teints aux extrémités. Elle me tend la main la première.

— Barb Bruno.

— Susan Appel, dit la brune, quelques décibels en dessous.

— On est sœurs.

— Susan et Barb sont propriétaires du terrain où Kat Shonsky a...

— Un désastre, coupe Barb Bruno. Nous avons été prévenues pendant notre croisière. Nous sommes encore traumatisées.

— On avait le projet de construire là une piscine olympique pour nos familles. Penser que...

— Pas question de changer d'avis, on ne peut pas laisser quelque chose d'aussi affreux nous empêcher de vivre. On a toujours eu l'esprit de famille, nos parents nous ont élevées comme ça. L'un de vous se souvient du Circle F Ranch Market de Brentwood ? C'est notre père, Reuben Fleisher, qui l'avait créé.

— Ah bon.

Je n'ai jamais entendu parler de l'endroit.

Susan Appel tortille une mèche de cheveux derrière l'oreille. Un regard de sa sœur cadette lui fait baisser la main et j'imagine une voix de fillette faisant une remontrance : « Arrête de te tripoter les cheveux. »

— On n'est pas encore sûres d'avoir bien fait de venir vous voir, dit Barb Bruno. Vous avez appelé Susan, elle m'a téléphoné et on s'est dit, toutes les deux, que c'était probablement sans importance. Puis on y a repensé... J'y ai repensé, j'ai rappelé Susan, on en a rediscuté et on a décidé que, quoi qu'il arrive, notre devoir était de vous téléphoner.

— Nous vous en sommes très reconnaissants, dit Milo. Si vous voulez bien nous expliquer...

— Ça ne veut pas dire que nos maris approuvent – en fait, ils désapprouvent, fait remarquer Susan Appel, qui recommence à tortiller sa mèche en évitant le regard de sa sœur.

— Ils sont avocats tous les deux et dirigent chacun un cabinet.

— Avocats d'affaires, précise Susan Appel. Hal et Mike seront les premiers à vous dire qu'ils n'ont aucune expérience en droit pénal,

mais ils veulent s'assurer qu'on est protégées.

— Les mâles dominants de la meute, dit Barb en sortant d'un sac en daim tressé un papier au format officiel mais plié.

Milo le lit, le pose.

— Vous voulez une garantie de confidentialité.

— Ça ne paraît pas trop demander étant donné qu'on s'est présentées spontanément, dit Barb.

— On n'est même pas certaines de savoir quelque chose d'utile, ajoute sa sœur. Franchement, on espère que non. Mais au cas où.

— On court un risque, dit Barb, si on a mis le doigt sur quelque chose.

— En connaissant le coupable, explique Sue, puis en le dénonçant.

— Mesdames, ce genre d'engagement citoyen est très important, dit Milo. Mais, même si je signais ce papier, il serait sans valeur parce que je n'ai pas le pouvoir d'accorder...

— Qui l'a, alors ? demande Barb.

— Je ne sais vraiment pas, madame. Le cas ne s'est jamais présenté.

— Dites donc, je vois ça sans arrêt. *Law and Order, Crossing Jordan*[22]../MEP/Kellerman, Jonathan/Habilleï pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark26...

— Parfois, dans les affaires fédérales, il y a un accord de confiden...

— Tu vois ? (Barb se tourne brusquement vers sa sœur et lui donne une tape sur le genou.) C'est exactement ce que disait Mike.

— Hal estime que ça peut quand même s'appliquer aux affaires non fédérales, dit Susan.

Barb roule des yeux.

— Mesdames, je vous promets de faire tout mon possible pour vous garantir la sécurité la plus absolue. Vos noms ne seront mentionnés dans aucun document public, à moins qu'il n'y ait un procès et qu'un avocat de la défense demande...

— C'est exactement ce que disait Mike.

— Hal ne nie pas que...

— Mesdames, si vous avez vu juste – avec un grand « si » –, le suspect sera maintenu en garde à vue.

— Et la mise en liberté sous caution ? objecte Susan.

— Contrairement à ce qu'on voit à la télévision, la mise en liberté sous caution n'est pas accordée aux meurtriers, madame.

— Les meurtriers, dit Barb Bruno. Difficile à croire que ça se soit passé sur notre propriété. C'est si... dégradant... Vous êtes en train de nous dire que vous ne voulez pas signer, lieutenant ?

— Je peux signer, mais ce serait vous tromper, madame. Et si vous avez des informations pertinentes, vous devez vraiment m'en faire part.

Silence.

— Mesdames, vous savez aussi bien que moi que vous êtes tenues de le faire.

— On dirait qu'on est punies d'avoir accompli notre devoir civique, dit Barb. Si on ne s'était pas présentées de notre propre gré, on ne serait pas dans cette position.

— C'est vrai de tous les héros, fait remarquer Milo.

Barb rougit. La couleur se répand sur le visage de sa sœur, comme par osmose.

— Héroïnes... On n'a pas cette ambition, dit Susan, mais...

— Je suppose que, d'une certaine manière, on en est, conclut Barb.

Milo plie la feuille de papier et la met dans la poche de sa veste.

— Je vous en prie, dites-moi pourquoi vous êtes ici.

À son tour, Barb se tripote les cheveux. Susan l'observe, captivée.

Les deux sœurs se regardent.

— Si vous ne pouvez pas signer, dit Barb, imaginons plutôt ceci : lorsque cette lamentable histoire sera finie, nous construirons notre piscine. D'un point de vue Feng Shui, c'est la chose évidente à faire : la nature purificatrice de l'eau... Le code d'urbanisme de la ville est devenu complètement dingue et les services d'urbanisme nous rendent littéralement folles parce qu'ils n'arrivent pas à comprendre la notion de propriété commune et de double responsabilité. Ils veulent nous imposer des limites grotesques de taille et de profondeur, ils exigent une clôture ridicule alors que tous nos enfants sont d'excellents nageurs et que le but est de construire une piscine de dimension olympique. Ce qui ne gênera en rien les voisins parce qu'on a des projets d'aménagements paysagers fabuleux et que notre clôture semble sortir droit d'un jardin zen de Niigata, au Japon.

— Où se reproduisent les koï, dis-je.

Son visage s'épanouit en un large sourire.

— Oui, exactement. On a une pièce d'eau fabuleuse, digne d'un salon d'exposition.

— Ma fille fait partie de l'équipe de natation de l'Archer School et elle a besoin d'un grand bassin pour travailler ses mouvements de bras, dit Susan.

— Tous nos enfants ont largement dépassé l'âge où il existe un risque de noyade. Nous satisferons même à l'exigence de déclaration écrite sous serment pour la parcelle. Bien que ce ne soit pas nécessaire, selon nous. Mais on aimerait que vous exerciez une influence et facilitiez les choses.

— Auprès des services d'urbanisme, dit Milo.

— Une administration en touche un mot à une autre, fait Susan. C'est ce que dit Hal.

— Demandez à une grosse légume de votre service ou, encore mieux, au service des pompiers, parce qu'on va devoir aussi détruire

les mauvaises herbes pour empêcher les incendies. Demandez à quelqu'un d'appeler le directeur de la division de la construction et d'arrondir les angles. C'est le moins que vous puissiez faire.

— C'est faisable, dit Milo.

— Vraiment ? fait Susan.

Sa sœur lui lance un regard appuyé.

— Bien sûr que oui. Quand il y a la volonté.

— Je parlerai personnellement au chef de la police. On a une réunion demain.

— Formidable, dit Barb en changeant de position pour se rapprocher de lui.

— Maintenant, avançons, je vous prie, dit Milo.

— D'accord, reprend Barb. Lorsque vous avez téléphoné à Sue et lui avez demandé si elle connaissait ce Bright, elle vous a répondu que non. Ce qui est exact. Aucune de nous deux ne le connaît. Mais ensuite on a parlé et on s'est rendu compte qu'il s'était passé quelque chose d'un peu inquiétant, à notre avis.

Elle lève la main pour passer le relais à Susan.

— Un homme a tenté d'intéresser nos maris à un investissement qu'il veut faire. Il nous a emmenés dîner au Cut – le nouveau restaurant de Wolfgang au Beverly Wilshire. Il a dépensé beaucoup pour le vin, très classe.

— Le Four Seasons du Beverly Wilshire, dit Barb. Maintenant, nous avons deux Four Seasons, à deux kilomètres l'un de l'autre. Les touristes doivent s'y perdre.

— Ce monsieur nous a vraiment fait l'article, reprend Susan. Il est venu nous voir à la maison. Chez moi, parce que Barb fait réaménager sa cuisine et que Mike et Lacey prennent tous leurs repas avec nous. Nos maris étaient encore en train d'examiner sa proposition quand on a donné un cocktail, si bien qu'il a été invité.

— Au profit du MOCA [23] [../../MEP/Kellerman, Jonathan/Habille](#) pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark27, précise Barb. Ma sœur et moi avons tout organisé. On avait installé un pavillon, fait venir un orchestre, ça a été une réussite.

— Tout a été préparé dans ma cuisine, continue Susan. Nous avons déplacé les meubles, les invités avaient la possibilité de monter à l'étage et de profiter de la vue depuis le living.

— Une superbe fête. Les gens en ont parlé pendant des semaines. La seule fausse note, c'était lui. Il nous a dit la même chose à toutes les deux, et ce qui est dingue, c'est qu'on ne s'en est rendu compte qu'hier en échangeant nos impressions.

— À l'évidence, ce n'étaient pas des paroles en l'air, dit Susan.

— À l'évidence, répète Milo.

— Il a commencé par nous poser des questions sur la parcelle – elle

semblait vraiment l'intéresser, dit Barb. Mais beaucoup de gens sont comme ça, parce que, de nos jours, qui a un terrain non bâti en plein Bel Air ? Et personne ne peut comprendre comment Sue et moi le partageons en nous entendant si merveilleusement. Ça n'était donc pas remarquable en soi. Mais ensuite, après avoir appris tous les détails...

— Sur la piscine, intervient Susan. Alors que je lui en avais déjà parlé, il a eu la même conversation avec Barb...

— Il nous a prises pour des connes. Comme si nous n'échangions jamais nos impressions ! dit Barb.

— Là, on ne l'a pas fait...

— Peu importe. L'essentiel, c'est qu'après avoir parlé de la piscine il a eu un sourire bizarre, à vous donner la chair de poule.

— Lubrique, je dirais. J'ai eu le sentiment d'avoir été draguée toute la soirée.

— Moi aussi, dit Susan.

— Pas de quoi le remettre à sa place, lieutenant, mais vous savez... la poignée de main qui dure trop longtemps, le baiser sur la joue qui glisse un peu trop près des lèvres.

— Ce n'était pas très malin de sa part, vu qu'il courtisait Hal et Mike pour qu'ils investissent avec lui. Il croyait que ça allait nous exciter et qu'on allait influencer nos hommes ?

— J'ai vraiment cru une seconde qu'il allait m'en rouler une, dit Barb. Au lieu de cela, il m'a chuchoté à l'oreille : « Ça ferait une belle concession familiale. » J'ai dit : « Pardon ? » Il a répondu : « Une concession funéraire. En Europe, beaucoup de familles riches en ont, c'est un signe d'aristocratie. »

— Comme si ça nous impressionnait. (Susan ouvre de grands yeux.) Il m'a dit exactement la même chose, mot pour mot.

— Nous l'avons toutes les deux ignoré et n'en avons parlé à personne. C'était inutile, car Hal et Mike avaient décidé de ne pas investir dans son projet. Ils s'étaient renseignés pour savoir ce qu'il avait fait avant et n'avaient rien trouvé.

— Rien du tout ? demande Milo.

— Exactement. Son explication était qu'il avait vécu en Europe, qu'il avait effectué toutes ces opérations à l'étranger. D'après Mike, c'est de la pure foutaise.

— D'après Hal aussi. Il n'y avait donc aucune raison de penser à ce qu'il avait dit. Il était rayé de la liste.

— Mais maintenant, vu que cette pauvre fille a été... commence Barb.

— Comment s'appelle ce type ?

— Nos identités resteront vraiment confidentielles à moins qu'il n'y ait un procès ? dit Susan.

— Je vous le certifie.

Nouvelle consultation silencieuse entre les deux sœurs.

— C'est un beau parleur, dit Barb Bruno. Il a une Bentley, il porte des costumes bien coupés. Pour autant que nous le savons, ce n'est même pas son vrai nom.

Milo attend.

— Dis-leur, fait Susan Appel.

— Il se fait appeler Nick. Nicholas Saint Heubel.

Milo arpente la salle des interrogatoires.

Les sœurs viennent de s'en aller en lui rappelant de ne pas oublier leur « problème d'urbanisme ».

Il les a poussées à donner des détails concernant celui qu'elles appellent Nicholas Saint Heubel. Barb Appel pense que le malappris joue au tennis ; au golf, selon Susan Appel. Les deux femmes admirent ses vêtements, mais estiment qu'il est « beaucoup trop mielleux ». Toutes deux ont jeté son adresse et son numéro de téléphone.

Milo a mentionné la rue de Brentwood où on a vu Heubel et sa Bentley et elles ont dit en chœur : « C'est ça. » On leur a demandé les numéros de téléphone professionnels des maris.

« Mike ne veut rien avoir à faire là-dedans.

— Hal non plus.

— Merci, mesdames, vous êtes vraiment des héroïnes. »

— Heubel, fait Milo en se malaxant l'épaule et en se torturant les cheveux.

— Il a le bon âge et la bonne taille, dis-je. Plus mince que dans les descriptions qu'on nous a données de Bright, mais un régime a pu suffire.

— Capable de se restreindre, commente Milo en s'écrasant le ventre. Ça suffit à faire de lui un sacré criminel.

— Tasha a dit de Tweed qu'il avait le visage bouffi et Heubel a la bouche en cul-de-poule comme si quelqu'un lui appuyait sur les joues.

— Ouais, « mon cul vous bise ».

— Voilà. D'un baiser, il envoie chier le monde.

Il tape sur le mur du plat de la main, si fort que le plancher vibre.

— Ce salaud s'est servi de la Bentley pour provoquer la confrontation. Il est convaincu que les flics sont des cons.

— Il fait des saloperies depuis qu'il est môme et s'en est tiré, il se croit invincible.

— Plus de « Saint » à Heubel... Qu'est-ce que c'est que ça ? Une nouvelle provocation ? « Je ne suis vraiment pas si pur » ?

— Tout ça n'est qu'un jeu pervers, dis-je. Il s'est payé la tête des deux sœurs, il est revenu quelques mois plus tard et a enterré un corps sous leur nez. L'idée qu'une pelleteuse remonte les os de Kat l'excitait.

— Il nous a fait le numéro du bon citoyen effrayé. Et moi qui essayais de le calmer ! (Froncement de sourcils.) J'avais peur qu'il connaisse le maire.

— Il le connaît peut-être. Rosalynn Carter faisait la bringue avec John Gacy [24] .././MEP/Kellerman, Jonathan/Habille pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark28.

— Eh ben... (Trois autres tours de la pièce.) Cet enfoiré a suivi Kat dans sa propre bagnole, il a tissé une histoire de vol et de voiture retrouvée, a laissé un peu de sang dedans. Tout ça uniquement pour nous mener en bateau.

— Se servir de sa bagnole, c'était la couverture idéale, dis-je. Une Bentley, ça se remarque ; même à une heure pareille, il a dû envisager que quelqu'un puisse la voir. Et puis après ? Il était la dernière personne qu'on soupçonnerait. S'il n'avait pas agacé les deux sœurs, on n'aurait jamais fait le lien entre lui et tout ça.

— C'est vrai. À quoi rime cette histoire de concession familiale ?

— Provocation, arrogance.

— Pourquoi faire peur aux sœurs s'il voulait que leurs maris investissent dans un de ses projets, Alex ?

— À ce moment-là, il devait déjà savoir que les maris ne mordraient pas à l'hameçon, et provoquer leurs femmes était une forme subtile de représailles. Ou bien il se sentait tout simplement d'humeur à être très vilain. Ce qui fait de lui un client coriace, c'est qu'il est difficile de savoir ce qu'il veut. Je ne suis pas certain qu'il le sache toujours lui-même.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Je vois son cerveau comme un champ de bataille, ou la logique et les pulsions s'affrontent constamment. Son mode de vie – il sait s'adapter, vivre simplement si nécessaire –, son mode de vie donne à penser que la logique l'emporte. Puis viennent les périodes où il a besoin de libérer un peu d'énergie et alors les gens meurent.

— C'est en s'étant approprié un héritage de plus de 1 million de dollars à coups de couteau qu'il finance ce mode de vie.

— La plupart des psychopathes auraient flambé le fric. Il a réussi à le faire fructifier au point de devenir riche. Je ne serais pas surpris qu'il opère effectivement en Bourse. C'est une occupation de solitaire, et particulièrement excitante.

Milo se frotte le visage.

— Huit ans entre les Safran et Kat, c'est beaucoup trop long.

— Je suis bien d'accord. Il doit y avoir d'autres cadavres.

— Pas d'autres meurtres en voiture noire jusqu'ici, mais ça ne veut rien dire. Il y a un tas d'affaires dont on ne parle jamais aux infos.

— Les voitures sont des accessoires, pas sa signature. Il s'en sert dans les endroits où tout le monde conduit. Il est adaptable. Il n'a pas fait immatriculer un seul véhicule à New York.

— Il aurait emmené les Safran faire une balade à pied pour les zigouiller... Et puis quoi... Départ pour l'Europe ? Une chose sur laquelle il aurait pour une fois dit la vérité ?

— Les bons menteurs en saupoudrent leurs mensonges. Il s'est servi de son vrai nom à New York, mais il a pris une nouvelle identité à son retour en Californie. Ça pourrait brouiller les pistes pour les crimes qu'il a commis entre-temps.

— Nick Saint Heubel, vilain garçon qui a fait du continent son terrain de jeu... Je me demande où il est allé pêcher ce nom.

— Un côté vieux jeu, peut-être.

Il effectue une recherche sur « Heubel » dans les banques de données criminelles. Rien. Une autre sur le Web n'est pas plus fructueuse.

— D'accord pour le côté suranné, dit-il.

La secrétaire du chef lui dit que le patron est à Sacramento, en train de fumer des cigares avec le gouverneur, et qu'elle va transmettre le message.

J'appelle Sam Polito, qui me facilite l'accès à son beau-frère, le chef adjoint de la police de Manhattan. La secrétaire du chef adjoint note l'information et, dix minutes plus tard, un gratte-papier d'Albany téléphone.

Nicholas Heubel, né à Yonkers la même année qu'Ansell « Dale » Bright, est mort d'une méningite à l'âge tendre de cinq ans. La première fois qu'un numéro de sécurité sociale a été enregistré sous ce nom, c'était il y a vingt-cinq mois.

Milo bataille avec le fisc pendant une demi-heure pour apprendre que Heubel a rempli des déclarations de revenus au cours des deux dernières années.

— Six ans hors du pays. À son retour, il marche dans la légalité, dis-je.

— Je vais mettre Interpol sur le coup, mais avec la priorité donnée au terrorisme, ça va prendre du temps. Et en attendant Nicky nous nique en petit-déjeunant tranquillement au Country Mart de Brentwood.

Il se lève, empoigne sa veste, s'assure que son revolver est chargé et le fourre dans son étui.

Il demande six hommes en civil et trois véhicules banalisés au responsable de service. Il faut quarante-cinq minutes pour les rassembler et il est près de quatorze heures quand le convoi part pour Brentwood.

Pas de groupe d'intervention spéciale – trop voyant dans le charmant quartier verdoyant de Nicholas Heubel –, mais tout le

monde en gilet pare-balles, et paré à faire feu.

Milo fait stationner les voitures, se gare au croisement suivant, à une dizaine de maisons de celle de Heubel, me dit de ne pas bouger et continue à pied. Sans se presser, comme pour une petite visite ordinaire.

Il passe devant six maisons, s'arrête, montre quelque chose du doigt. Un panneau « À louer » est planté dans la pelouse de la maison crème. Il sort son arme et la tient contre sa cuisse. Sur son pantalon noir, le revolver est à peine visible. Il fait une brève halte à la porte d'entrée et sonne.

Silence, comme il fallait s'y attendre. Il fait le tour de la maison. L'année précédente, dans les mêmes conditions, il s'est retrouvé face à un fusil de chasse.

Je reste où je suis, comme il l'a demandé.

Il réapparaît, secoue la tête. Remet l'arme dans son étui.

Son portable dans la paume de la main, il tape sur les touches assez fort pour le bousiller.

Dix minutes plus tard, une Jaguar blanche arrive et une petite femme à la peau sombre en tailleur-pantalon aubergine en sort.

Milo la salue.

— Madame Hamidpour ?

— Je m'appelle Soraya. Vous êtes le lieutenant ? demande-t-elle en redressant le panneau « À louer ».

— Lieutenant Sturgis, madame. Merci d'être venue.

— Vous dites qu'il y a un problème avec la maison, je viens. Quel est le problème ?

— Elle est à louer depuis combien de temps ?

— Deux jours.

— Libre depuis combien de temps ?

— Le propriétaire ne sait pas exactement. Quel est le problème ?

— Quand est-ce que le propriétaire a eu des nouvelles du locataire pour la dernière fois ?

— Le propriétaire n'a pas affaire au locataire. Il a donné la maison en gérance.

— À votre société.

— Oui, aujourd'hui, à nous.

— Qui était-ce avant ?

Elle mentionne un concurrent.

— Le propriétaire n'était pas content de leurs services ?

— Pas du tout. Le locataire est parti sans prévenir. Deux mois de loyer impayés. Au moins, il l'a laissée propre.

Milo se frotte le visage.

— Vous avez fait faire le ménage quand même ?

— Hier, répond Soraya Hamidpour. Le nettoyage habituel.
— L'aspirateur ?
— Shampooing de la moquette, pour la rendre super belle. Ça nettoie bien en profondeur. On a même l'impression que la plupart des pièces n'ont jamais été habitées.

— Qui est le propriétaire, madame ?

— Il vit en Floride.

Milo sort son bloc-notes.

— Son nom, s'il vous plaît.

Soraya Hamidpour serre les lèvres.

— C'est un peu... délicat.

— Comment ça ?

— Le propriétaire tient à préserver sa vie privée.

— Un ermite ?

— Pas exactement.

Elle se tourne à nouveau vers le panneau, gratte quelque chose dans un coin.

— Madame...

— C'est bien nécessaire ?

— Tout à fait nécessaire, madame.

— Le problème avec la maison est...

— Que le locataire n'était pas quelqu'un de recommandable.

— Je vois... Mon problème à moi, c'est le propriétaire... Un certain genre de publicité, il aime bien, mais...

— Lieutenant ?

Un flic blond, grand et fort, vêtu d'une chemise en jean qu'il n'a pas rentrée dans son jean, arrive en lui faisant signe. Le pan de la chemise s'écarte, découvrant une arme de poing.

Soraya Hamidpour semble transportée par la vue du revolver.

— Qu'est-ce qui se passe, Greg ? demande Milo.

— Désolé de vous déranger, mais les coups de fil affluent et le patron veut savoir combien de temps encore vous allez avoir besoin de nous.

— Qu'une voiture reste là pour l'instant, les autres, vous pouvez y aller. Appelez une équipe de techniciens. On va désosser cette maison.

— Désosser ? répète Hamidpour.

— Le mandat... dit Greg.

— Signé, tamponné, délivré.

Clin d'œil dans le dos de l'agent immobilier. Greg sourit.

— C'est comme s'ils étaient là, dit-il en retournant en hâte vers les autres voitures.

— Vous ne pouvez pas désosser la maison, proteste Soraya Hamidpour.

— Il se pourrait qu'un crime ait été commis là, madame.

- Oh, non. Ce n'est pas possible, c'est si propre...
- Nous disposons de produits chimiques qui pénètrent sous la surface.
- Mais j'ai déjà quelqu'un d'intéressé...
- On fera le plus vite possible, madame.
- C'est une catastrophe ! s'exclame Soraya Hamidpour en levant les bras au ciel.
- Écoutez, si on peut parler avec le propriétaire, obtenir quelques renseignements sur le locataire, cela permettra peut-être de limiter...
- Le propriétaire est... Je peux vous obtenir des renseignements, mais le propriétaire n'aime pas...
- Elle prend une profonde inspiration et donne le nom d'un acteur bien connu.
- Il connaît M. Heubel ? demande Milo.
- Non, non, il ne l'a jamais rencontré. C'est en gérance. Il habite en Floride. (Elle met ses mains en cornet autour de sa bouche et ajoute sur le ton de la confiance :) C'est une histoire de communauté de biens entre époux. Son dernier divorce. Et puis il dispose maintenant d'un endroit où mettre son avion.

Un coup de téléphone à la société qui a loué la maison à Nicholas Heubel permet d'obtenir des précisions.

Le Grand Acteur en est propriétaire depuis cinq ans. Il l'a achetée dans le cadre d'un arrangement à l'amiable, en conclusion du divorce avec sa quatrième femme, qui devait l'habiter. Celle-ci a changé d'avis et s'est installée avec un comédien plus jeune, dans le Colorado, dans un ranch offert par le Grand Acteur ; le conseiller financier de celui-ci a proposé la mise en location de la maison.

Depuis, trois locataires s'y sont succédé. Deux jeunes familles « du milieu de l'entreprise » et, au cours des vingt-deux derniers mois, Nicholas Heubel.

Heubel a appelé la société de gérance, s'est présenté comme un investisseur indépendant, a fourni des références bancaires « plus que suffisantes pour être agréé ». Il a payé deux mois d'avance et versé un dépôt de garantie de 24 000 dollars par mandat postal.

L'agent immobilier, encore fâché d'avoir été évincé, promet de faxer la demande de location de Heubel et tous les autres documents du dossier.

— Il est temps d'aller bavarder avec Tony Mancusi, dit Milo.

Tandis que nous prenons la voiture pour nous rendre à Hollywood, il téléphone à Sean Binchy :

— Oublie les chromes. J'ai quelque chose de concret pour toi.

Après avoir énoncé avec précision les termes du mandat de perquisition de la maison crème, il nomme un juge susceptible d'accélérer le processus.

— Vois si tu peux te procurer une photo récente de Heubel. Ce salopard est un vrai Protée, mais on aura peut-être quelque chose de ressemblant... Ouais, c'est un détraqué. Et tout ça, c'est de ta faute, Sean... Je rigole. Tu as fait ce qu'il fallait.

La Toyota de Tony Mancusi est restée là où on l'a vue la dernière fois.

Pas de réponse au coup de sonnette. On se faufile à travers un passage exigü, encore rétréci par des plantations anarchiques, pour gagner l'arrière de l'immeuble. Une porte étroite sur une venelle bordée de bennes à ordures. Elles débordent et des détritiques volent sur

l'asphalte un peu plus loin.

— Ça me rappelle l'arrière du salon de coiffure de Leonora Bright, dis-je.

— Ah bon.

Il scrute l'allée, s'approche de la porte.

Bois massif, gros verrou.

Un écriteau fixé en plein milieu : « Prière de refermer le verrou. »

Le bouton tourne facilement. La porte s'ouvre.

La musique mariachi qui vient des étages est suffisamment forte pour sonoriser l'entrée d'un blanc éclatant où les portes sont peintes sommairement en bleu.

Comme on arrive devant celle de Tony Mancusi, une femme sort d'un autre appartement en portant deux sacs en plastique transparent.

Elle nous lance un regard, puis continue vers la porte de devant.

— Madame ?

Elle s'arrête. La plaque de police la fait tressaillir. Quinquagénaire, petite et solide, peau muscade, cheveux noirs tirés en un chignon serré. Les sacs contiennent des petits cadeaux, des décorations de fête et des paquets de bonbons.

— *¿ El señor esta aqui ?* demande Milo en montrant la porte.

Elle secoue la tête et file.

Les coups frappés par Milo à la porte de Mancusi concurrencent le rythme de la musique. Pas de réponse. Des coups plus forts, suivis de « Monsieur Mancusi, c'est le lieutenant Sturgis ! », n'ont pas plus d'effet.

Il colle son oreille à la porte.

— S'il est là, il ne fait pas de bruit.

La porte de l'immeuble s'ouvre et la femme aux sacs rentre.

— *¿ Señora ?*

— Je parle anglais. Désolée de ne pas vous avoir répondu, mais vous m'avez fait peur. Comment êtes-vous entrés ?

— Le verrou de la porte de derrière n'était pas fermé, madame.

— Encore ! C'est pourtant pas le moment.

— Vous avez été cambriolés ?

— Des gens, à l'étage, l'ont été il y a quelques semaines. Je crois que c'est des dealers parce qu'ils n'ont pas appelé la police et juste après ils ont déménagé. Avant ça, il y a eu un ou deux autres incidents. Chaque fois que je vois la porte ouverte, je la ferme. Mais d'autres ne se donnent pas cette peine.

Milo lui demande son nom.

— Irma Duran.

— On dirait que quelqu'un a organisé une fête.

— La classe de mon petit-fils. En guise de récompense pour leurs

progrès en lecture. Je suis professeur assistante à son école, j'y allais. Je suis revenue parce que quelqu'un d'autre cherchait ce type. Sa mère. Elle avait l'air de se faire du souci.

— Sa mère... répète Milo. Quand est-elle venue ?

— Quand je suis sortie pour emmener mon petit-fils à l'école... vers six heures et demie. Raymond va dans une école prioritaire de la Vallée, nous devons partir tôt. Elle m'a demandé la même chose que vous : si je l'avais vu. Elle a dit qu'elle était sa mère et qu'il ne lui avait pas téléphoné, comme il devait le faire. Je lui ai répondu que je ne l'avais pas vu, elle a eu l'air soucieuse et elle est partie.

— Vous connaissez M. Mancusi ?

— Je le vois de temps en temps, on se dit bonjour, c'est tout. Il reste seul la plupart du temps.

— À quoi ressemblait sa mère, madame ?

— Je ne l'ai pas vraiment bien regardée parce que j'étais occupée avec Raymond et son sac à dos, à essayer de lui faire manger son petit pain et boire son lait. Elle paraissait inquiète, ça m'a fait de la peine. C'est pour ça que je suis revenue. Pour que vous puissiez la joindre.

— Je vous en suis reconnaissant, madame Duran. Elle ne vous a pas laissé un numéro, par hasard ?

— Non, désolée.

— Vous ne vous rappelez pas de quoi elle avait l'air ?

— Euh... grande. Et elle avait une belle voiture. Une Lexus blanche, je l'ai vue s'en aller avec. C'était un peu surprenant.

— Quoi donc ?

— Qu'elle ait de l'argent. Parce que j'ai l'impression que, lui, il achète tout d'occasion. Maintenant que j'y pense, elle, c'était tout le contraire.

— Bien habillée.

— Très classe. À l'ancienne mode. Comme ces femmes qu'on voit dans les vieux films. Tailleur, bas, chaussures, grand sac en cuir. Comme cette inspectrice d'Agatha Christie.

— Miss Marple.

— J'adore ce genre de livres, dit Irma Duran. Exactement comme ça : classique... pratique. Sauf son foulard, qui était différent... très coloré. Grand, avec toutes sortes de couleurs vives. Son fils est dealer ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Il ne fait rien de la journée. Je ne l'ai jamais vu recevoir une visite... oh, je suppose que ça signifie qu'il n'est pas dealer. Du moins qu'il ne deale pas dans son appartement.

— Sa mère est la première personne à venir le voir ?

— Les mères s'inquiètent. Elle semblait si... comme si elle se faisait du mauvais sang pour lui depuis un moment.

Milo donne un coup de pied à la porte. Le bruit du bois qui éclate perce les accents des trompettes et du guitarrón, mais le panneau résiste. Sa seconde tentative l'arrache du chambranle.

On recule.

Le lit escamotable de Mancusi, maintenu en place par une table de nuit, forme un angle aigu avec le mur. Deux bras tendus dépassent de chaque côté du matelas.

Un matelas gris, sauf là où il est marron rougeâtre, c'est-à-dire presque partout.

Des taches de la même teinte couvrent le dessus de la table de nuit ; elles ont coulé le long des tiroirs et se sont étalées sur la moquette.

Deux doigts manquent à l'une des mains. Ratatinés et blancs, ils baignent dans leur propre flaque de sang. Des traces sanglantes mènent à la kitchenette miteuse.

Milo s'approche du seuil, ses pieds restent dans le couloir, mais il passe la tête à l'intérieur de l'appartement.

Je l'entends prendre une brusque inspiration. Il regarde autour de lui.

Sur le plan de travail, près d'une boîte d'antalgiques, une grande bouteille vide de Schweppes basses calories. À gauche de la bouteille, une chose sphérique posée sur un plat.

Une chose avec des cheveux jaunasses pendants.

Tony a les yeux ouverts, mais la bouche fermée. Avec le plat, c'est encore pire : prêt à être servi, anthropophagique.

— Mon Dieu ! dit Milo.

Je n'ai rien à ajouter.

Milo enfle des gants, remet la porte de Mancusi en place, quitte l'immeuble, fume, se calme. Sort le ruban jaune du coffre.

Le soleil se dégage d'un nuage. Rodney Drive semble presque jolie. Je m'assieds au bord du trottoir, j'essaie de m'éclaircir les idées. Perte de temps ; aucune recette psy n'est vraiment opérationnelle.

Le meurtre de Tony Mancusi est le premier de l'année à Hollywood et Milo téléphone à l'inspectrice Petra Connor. Elle est en vacances en Grèce et son collègue, Raul Biro, appelle l'équipe de techniciens et le médecin légiste.

Biro, qui a combattu en Afghanistan, est jeune, réfléchi, perspicace, et d'une puissance de travail inouïe. Il sort, impassible, de l'appartement de Mancusi. Pendant que Milo résume, il tire sur sa cravate en brocart bleu pâle (qui n'a pourtant pas besoin d'être rajustée) tout en prenant des notes. Une laque maintient en place ses cheveux sombres qui grisonnent prématurément. Son costume bleu marine sur mesure est impeccable. Des chaussons en papier protègent ses mocassins cirés à la perfection.

— Laissez-moi mettre ça en ordre dans ma tête, dit-il lorsque Milo a fini. Vous pensez donc que Bright ou Heubel, comme vous préférez, est déjà venu ici et sait que la porte de derrière n'est généralement pas verrouillée. Ou bien qu'il a croché le verrou, ce qu'il sait faire. Même chose pour entrer dans l'appartement de Mancusi. Une fois à l'intérieur, il passe à l'acte. En partant, il croise la voisine, fait semblant de chercher Mancusi, s'en va... Ça semble logique.

— Mais ?...

— Je pense à une autre possibilité, lieutenant. Après avoir largué le travesti, Mancusi rencontre Bright et il revient ici avec lui.

Milo se gratte l'aile du nez.

— C'est possible. Bien que Mancusi ait pu se méfier de lui.

— Si Bright et Mancusi étaient vraiment de bons copains avant, Mancusi a pu donner une clé à Bright, dit Raul. Peut-être que Bright est venu ici sans être habillé en femme. Je verrai s'il y a une photo récente de lui dans l'appartement. J'irai la montrer aux locataires.

— Quelle que soit la façon dont Bright s'est introduit ici, nous avons une idée assez claire de l'heure à laquelle ça s'est passé. Nous avons

vu Mancusi s'en aller du Gordito's vers trois heures moins le quart du matin et la voisine a rencontré la prétendue mère ici à six heures et demie. Près de quatre heures : ça lui a suffi pour faire son travail et se nettoyer.

— Il balance ses instruments dans le grand sac en cuir qu'a décrit la voisine et file en plein jour. Pas de souci, il a une super couverture.

Biro referme son bloc-notes.

— Des vêtements de femme démodés, en dehors du foulard. Il y a beaucoup de sang là-dedans, mais je n'ai vu aucune éclaboussure d'impact. Comment expliquer ça ?

Milo secoue la tête.

— Je pense que Mancusi était déjà mort quand il a été découpé, lieutenant. Bright a pu se servir du foulard pour l'étrangler et disposer ainsi d'un cadavre à disséquer.

— Dans le cas de Shonsky, il a utilisé le foulard comme accessoire. Il l'a tuée à coups de couteau. Pour toutes les victimes dont nous avons connaissance, l'arme a été un couteau. Mais il brouille les pistes question identité, alors peut-être qu'il aime aussi varier ses méthodes.

— Une strangulation par surprise dans le cas de Mancusi, ça se tient, dis-je. Tony était lourd, ce qui le rendait difficile à maîtriser. Et sur ses gardes. Il savait ou suspectait ce dont Bright était capable.

— Il se glisse derrière lui, lui passe le foulard autour du cou, évite une lutte violente, poursuit Biro. De manière à ne pas faire de bruit à quatre heures du matin. (Il tripote encore sa cravate.) D'abord la mère, maintenant le fiston. Il a une dent contre cette famille ?

— Si seulement c'était aussi simple, Raul.

— Le truc du psychopathe qui veut faire le bien, hein ? Dans son esprit, il donne un coup de main, puis il frappe ?

— Le truc du psychopathe altruiste est un jeu de pouvoir. Il a été un gamin cruel, il a tué sa propre sœur pour toucher la grosse galette, il a pris goût à la toute-puissance.

— À faire sa loi, dit Biro. Il choisit qui, quand et où. Mais Mancusi s'est fait buter parce que Bright avait peur qu'il parle.

— C'est comme ça qu'on le voit, confirme Milo.

— Servir sa tête sur un plat. On entre dans une autre dimension du mal.

Milo allume un deuxième cigarillo. Il aspire longuement la fumée et la souffle vers le ciel.

— S'il m'a suivi quand je filais Tony et m'a vu embarquer Tasha, Tony était condamné. Sachant que Tasha était à la fête où Tony s'est plaint de sa mère, Bright aura jugé que le lien devenait visible, donc dangereux.

— Remarque, si Bright surveillait Tony, c'est qu'il pensait déjà à le supprimer, dis-je.

Il pousse un grognement.

— Comment on se partage les tâches ? demande Biro.

— Mancusi est pour toi, le reste, c'est mon casse-tête.

— Ça vous pose problème si ça prend de l'ampleur ?

— De quelle façon ?

Biro tire encore sur sa cravate.

— Ça fait beaucoup de cadavres sur des années, et on a un suspect super psychopathe. Quelqu'un a proposé un détachement spécial. Je ne vois vraiment pas comment on peut arrêter ça.

— Quoi qu'il en soit, on s'en occupe, Raul, dit Milo.

— En attendant, on travaille sur ce qu'on a, reprend Biro. Pour commencer, retrouver le travesti. Vous voulez que j'envoie la brigade des mœurs au Gordito's ce soir ?

— Laisse-moi m'occuper de ça, concentre-toi sur ce qu'on a ici.

Biro feuillette son bloc-notes.

— Nous savons donc qui a fait le coup et peut-être au moins en partie pourquoi et comment il l'a fait. Il ne nous reste plus qu'à mettre la main sur cet altruiste. (Un faible sourire éclaire son visage lisse.) Une vieille dame riche... Je devrais peut-être commencer par faire un tour dans ces clubs de femmes : bridge, bingo, thé, etc.

— C'est une génération disparue, Raul.

— Il y en a encore qui prennent le thé à Pasadena et San Marino, lieutenant.

— Tu as passé ta jeunesse là-bas ?

— Non, à L.A. Est. Ma mère faisait des ménages à Huntington.

Un technicien sort de l'appartement vêtu d'une tenue en matériau spécial, sans masque, et essuie la sueur de son visage.

— J'ai réussi à faire assez d'obscurité dans la salle de bains pour le luminol, inspecteurs. Nombreuses traces d'essuyage, et quelqu'un a utilisé un détergent en granulés. Mais il reste beaucoup d'hémoglobine. Dans la baignoire, par terre, dans le lavabo, des masses dans la douche.

— « Des masses », répète Milo.

— C'est un terme technique. Gros truc, hein ? Vous m'offrez un cigarillo ?

À quinze heures trente nous quittons le lieu du crime et passons devant le Gordito's. Deux tapins grands et élancés, sans même un atome de féminité, sont assis là à grignoter, boire et papoter. Trois ouvriers du bâtiment occupent une table voisine, personne ne fait attention à personne.

— Continue un peu puis fais demi-tour, on va essayer encore un moment, dit Milo. Lorsque Tasha apprendra que Tony s'est fait

massacrer, elle va sûrement prendre le large. (Son portable bipe.) Qu'est-ce qui se passe, Sean ?... C'est ressemblant ?... C'est mieux que rien. Fais passer une copie à Raul... Le type élégant qui travaille avec Petra... Oui, lui... Autre chose ?... Très bien, tu te rends dans la maison et ce sera toi le responsable pendant que les techniciens feront leur boulot... Je m'en fiche, Sean, si l'un de ces amateurs de chromes a un problème, qu'il m'appelle. Maintenant, lis-moi tout ce que tu as en main, va lentement et articule bien. Je deviens dur d'oreille.

Il écoute pendant quelques minutes, remue la mâchoire, coupe la communication.

— Il a obtenu du service des immatriculations une photo vieille de deux ans de Nicholas Heubel. Malheureusement, la photo le montre avec une grande barbe grise et le crâne rasé, et il a donné comme adresse une boîte postale à Brentwood qu'il n'a louée que pendant le mois où il a déposé sa demande de location de la maison. Il a fourni trois références : Ansell D. Bright à San Francisco, Roland Korvutz à New York et Mel Dabson ici à L.A.

— Déclarer une fausse identité et donner son vrai nom comme caution morale, bravo !

— Malin, non ? D'après l'agence immobilière, les renseignements sur Bright étaient « flatteurs ». Et le numéro auquel il était joignable correspond à un portable sans abonnement.

Korvutz n'a jamais répondu à la demande. Contrairement à ce Dabson, qui affirmait connaître Nick Heubel depuis des années et a dit qu'il était réglo, honnête et fiable. Deux cautions sur trois et 24 000 dollars en espèces ont suffi à conclure l'affaire.

— Il habite dans quelle partie de L.A., Dabson ?

Il consulte ses notes.

— Altair Terrace, d'après le code postal... C'est pas loin d'ici, dans les Hollywood Hills.

— Je me demande si on ne peut pas voir le panneau de là-bas, dis-je.

Je parcours Highland plusieurs fois dans les deux sens avant de rouler jusqu'à Santa Monica, où les tapins transsexuels et homo se partagent le trottoir de façon plus ou moins harmonieuse.

Milo cherche à repérer Tasha tout en téléphonant. Il essaie d'obtenir des renseignements sur « Melvin » puis « Mel Dabson ».

Personne sous ce nom.

— Ça pourrait être un autre alter ego, dis-je.

Il essaie avec AutoTracks et les autres bases de données criminelles en utilisant « Melford », « Melrose », « Meldrim » et « Melnick », s'enfonce dans son siège en jurant.

Un appel aux services fiscaux de Californie ne donne rien. Mais une

brève conversation avec un employé serviable au bureau du contrôleur des contributions directes amène un sourire sur son visage.

— Trammel Dabson. Il a payé la taxe foncière d'Altair Terrace pendant vingt et un mois.

Une nouvelle recherche au centre de renseignements criminels national se révèle infructueuse.

— *To trammel* veut dire « entraver », dis-je.

— Enrichissez chaque jour votre vocabulaire.

Il appelle Sean pour voir ce qu'a donné la fouille de la maison de Brentwood.

— Vide, propre, pas de voitures dans le garage.

Alors qu'il ferme les yeux et se renverse sur le dossier, quelque chose attire mon attention en bordure d'une galerie marchande près d'Orange Drive.

— Eh, réveille-toi, dis-je en lui montrant du doigt où regarder.

Il se redresse d'un seul coup.

— Gare-toi.

Cette fois, Tasha détaille.

— Manquait plus que ça ! s'exclame Milo tandis qu'elle se précipite dans Orange Boulevard, puis disparaît dans une ruelle.

Il saute de la voiture et je fais le tour du pâté de maisons pour rejoindre Mansfield Avenue. Comme j'arrive à l'autre bout de la ruelle, Tasha fonce dans ma direction sur ses jambes maigres, distançant facilement Milo, qui court pesamment, la bouche ouverte.

Chaussures à la main, collant qui part en charpie.

Milo, visage écarlate, bras battant l'air.

Tasha lui jette un coup d'œil par-dessus son épaule et accélère. Elle me voit. Regarde encore derrière. Et trébuche.

Elle atterrit lourdement sur le dos, son sac hors de portée de son bras tendu.

Milo, haletant, la rattrape au moment où elle se relève. Il l'envoie promener d'une petite bourrade, la fouille rapidement et la menotte, lui ordonne d'une voix rageuse de ne pas bouger. Il ramasse prestement le sac et en répand le contenu sur l'asphalte : mouchoirs en papier, préservatifs, cosmétiques et un paquet de biscuits Oreo. Puis un rasoir à manche en nacre tombe et tinte contre le sol.

Toujours haletant, Milo le piétine, réduit la nacre en poussière. Il relève Tasha sans ménagement et lui passe les menottes.

— Imbécile, dit-il.

Elle devient toute molle sous sa poigne. Son visage se décompose. Des gravillons sont incrustés dans sa couche de fond de teint.

Elle ébauche un sourire.

Le grondement de Milo l'efface. Il la met à l'arrière de la voiture, attache sa ceinture pour plus de sûreté. Cette fois, il monte devant.

Tasha fait sonner les menottes.

— Vous pouvez enlever ça. Je me tirerai pas. Je vous promets.

— Ouvre-la encore... (halètements)... et tu te retrouves mains et pieds entravés. (À moi :) Commissariat de Hollywood.

— C'est pas nécessaire, monsieur l'inspecteur !

Milo essaie si fort de reprendre sa respiration que sa masse se soulève du siège.

Je démarre.

— En tout cas, ça fait une bonne balade. J'aime ces vieilles voitures.

Elle a été confisquée à qui, celle-ci ?

— Ferme-la, bordel.

— Pardon.

— T'es sourde ?

À cinq rues de Wilcox Avenue :

— Ne vous mettez pas en rogne, mais vous avez vraiment du mal à respirer. Vous êtes sûr que ça va ?

— Pourquoi tu t'es barrée ?

— J'avais la trouille.

— On t'a maltraitée, la première fois ?

— Non, mais...

— Mais quoi ?

Silence.

— Tu voulais surtout pas rater une passe. Imbécile.

— Il faut bien gagner sa vie.

— Tu vas la perdre si t'arrêtes pas de te comporter comme une débile. Devine qui s'est fait poignarder après t'avoir quittée ?

— Quelqu'un s'est fait poignarder ?

— Tu as vraiment des problèmes d'audition.

Long silence.

— Vous parlez pas de Tony ?

— Tu es fin prête pour *Jeopardy* !, petit génie.

— Tony s'est fait poignarder ? Oh, mon Dieu ! Il va bien ?

— Ça pourrait aller mieux, dit Milo.

— Vous voulez dire... ?

— Qu'on lui a joué le genre de sale tour qui te laisse pas la possibilité de continuer le business.

— Oh, mon Dieu !

— C'est arrivé juste après qu'il t'a quittée, dit Milo. On suppose que quelqu'un lui filait le train en même temps que nous.

— Qui, qui, qui ?

— C'est ton numéro d'imitation du poussin, ou quoi ?

— Qui ? S'il vous plaît !

— Pense tailleur ringard et bas à couture.

— Lui ! Oh, mon Dieu, c'est pas possible !

— Tu sais quelque chose sur lui que nous on ne saurait pas ?

— Non, monsieur l'inspecteur, non...

— Mais ?

— C'est seulement que j'ai jamais connu quelqu'un... qui ait commis...

— Après tant d'années sur le trottoir ? s'étonne Milo. Ne me fais pas ton numéro de pucelle.

— J'ai vu des bagarres. J'ai vu des types se faire lyncher parce qu'ils

en avaient regardé un autre de travers. J'ai vu des mecs complètement camés clamser parce que... J'ai vu des tas de salopards, mais ça, jamais...

— « Ça » quoi ?

— Quelque chose... de bien calculé.

— Comment tu sais que c'était bien calculé ?

— Les michous, dit Tasha. Ça fait partie du jeu. Tony n'a rien fait à personne, pas vrai ?

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Tony était un faible, il n'était pas agressif, juste triste.

— Tu as raison sur un point, dit Milo. C'était vraiment bien calculé.

— Je veux pas savoir, s'il vous plaît, me donnez pas de détails.

— Très bien. Mais, nous, on aime les détails. Dis-nous tout ce que tu sais sur Tweed.

— Rien d'autre, je le jure, rien.

Milo se tourne vers moi.

— Ça se passe pas bien, collègue.

— Seulement ce que je vous ai dit, c'est tout ce que je sais ! insiste Tasha.

— À combien de fêtes tu es allée chez lui ?

— Juste à celle-là.

— Pourquoi pas à d'autres ?

Silence.

— Quel était le problème ? demande Milo.

— Je ne suis pas retournée là-bas.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est que... pour parler franchement, personne m'a invitée.

— Vous avez pas besoin de me boucler, promis, dit-elle lorsqu'on arrive à la porte de service du commissariat de Hollywood.

Milo marmonne :

— On connaît la chanson.

— Il y a un problème, explique Tasha, un gros problème : généralement, ils ont une seule cellule pour les filles, parce que tous les fouteurs de merde sont des mecs, et si la pièce pour les filles est pleine ils te mettent dans une cellule pour mecs et c'est dangereux.

— Tu as ce qu'il faut dans ta petite culotte pour la cellule des filles ?

Silence.

— Alors ?

À peine audible :

— Pas encore, j'économise pour ça.

— Alors, je peux rien faire. Tu connais le règlement.

— Je suis un être humain, pas une tuyauterie.

— Qu'est-ce que je peux te dire d'autre ?

Le ton est bourru, mais les muscles des mâchoires de Milo se contractent à un rythme rapide.

— S'il vous plaît. Les autres policiers sont gentils avec moi, je cause pas d'ennuis, ils me mettent dans la cellule des filles. Elles m'aiment bien. Demandez à n'importe qui, je cause pas de problèmes, regardez dans vos dossiers.

— C'est quand la dernière fois que tu es venue ici ?

— Un an. Peut-être plus. Je vous jure. Vous me mettez au bon endroit et je ferai tout ce que vous...

— Écoute, dit Milo, si tu coopères, je ne te colle pas de PV pour le rasoir, bien que tu aies déjà eu un avertissement. Ni même pour avoir résisté, bien que tu m'aies fait courir.

— Oui oui, d'accord... Ça veut dire quoi, « coopérer » ?

— Tu es témoin oculaire. Je pourrai peut-être même te faire porter un casse-croûte.

— C'est très gentil... Après tout, vous avez perdu mes Oreo.

Le commissariat de Hollywood nous fait la faveur d'une salle d'interrogatoire vide, où Milo emmène Tasha. Il lui apporte un beignet et un Coca, appelle Biro sur le lieu du crime, à Rodney Drive.

Biro attend toujours de pouvoir accéder à l'appartement, mais il a les premières conclusions des techniciens.

La tête de Tony Mancusi a été coupée juste sous le menton, ce qui a laissé intacte la majeure partie de la structure interne du cou. Le meurtrier a pris soin de disséquer les vertèbres sans les casser.

Du travail propre ; l'enquêtrice du médecin légiste estime qu'une grosse lame extrêmement bien aiguisée, sans dents de scie, a été utilisée, ce qui correspond à celle qui a tué Ella Mancusi. La même arme, probablement, a été employée pour sectionner les doigts de Tony.

Des essais d'incision sur l'autre main suggèrent une intention d'amputation bilatérale.

— Il en a peut-être eu assez, dit Biro. Ou il a manqué de temps.

Le dernier mot reviendra au médecin légiste, mais son enquêtrice, une infirmière diplômée forte de vingt ans d'expérience, a confié à titre purement confidentiel que l'os hyoïde semblait fracturé. De minuscules hémorragies dans les yeux pourraient être dues à un certain nombre de causes, mais, combinée à la blessure au cou, la strangulation est une « possibilité acceptable »... « Voyons si le toubib sera du même avis », a-t-elle dit.

Milo cherche l'adresse d'Altair Terrace sur un plan, trouve une rue en courbe et en impasse formant un seul îlot d'habitations, adjacente à Beachwood Drive, côté nord-est.

Pas loin d'un club hippique où j'allais faire de l'équitation quand je

travaillais au Pediatric Western. On pouvait facilement y aller à pied de Franklin Avenue, mais l'endroit était très boisé et anormalement silencieux. Je me souviens que les virages du chemin débouchaient brusquement sur un plateau aride. Le panneau annonçant « Hollywood » et son message vulgaire.

— Je crève de faim, dit Milo, qui commande quelque part dans Western Boulevard quatre sandwiches au bœuf sauce barbecue.

J'en prends un, lui, deux, et il donne le dernier à Tasha, qui dit :

— Normalement, j'évite la viande rouge, mais ça sent super bon.

À dix-huit heures quarante, le ciel anthracite vire au noir et on remet Tasha dans la Seville.

— J'ai encore le goût de cette sauce délicieuse dans la bouche, dit-elle.

— Si tu te tiens bien, tu auras droit à un dessert, promet Milo.

— C'est vraiment gentil. J'aime beaucoup cette voiture.

Je remonte Beachwood Drive et me gare à deux pâtés de maisons d'Altair Terrace. Milo déboucle sa ceinture.

— C'est le moment de faire un peu de rando, dit-il.

— Ça monte. Vous êtes sûr que ça va aller, monsieur l'inspecteur ?

— Touchante sollicitude. Allons-y.

— Il y a aucun danger ?

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Il pourrait me voir.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il est ici ?

— Si vous m'emmenez là...

— C'est seulement pour te rafraîchir la mémoire.

— Je vous l'ai déjà dit, c'est bien ici.

— On n'est pas encore dans la rue.

— C'est ici, je le sens.

— Perception extrasensorielle ?

— Je ressens des choses. Dans les cheveux, des picotements à la racine. Ça veut dire que je reçois un message.

— Allez, sors de la voiture.

Un pâté de maisons plus loin :

— Est-ce qu'on ne pourrait pas ralentir, au moins ? Mes pauvres petits pieds me font très mal.

— Je t'ai proposé de te trouver des tennis.

— Avec cette robe ? Tu parles ! Juste ralentir un peu ?

Milo soupire et modère l'allure. Tasha me fait un clin d'œil.

Nuit noire ; ni trottoirs ni réverbères, entre les propriétés, de grands espaces de végétation anarchique et d'arbres centenaires.

Un monde en ombres chinoises.

— C'est la maison où il y a eu la fête, j'en suis sûre. Allons-nous-en.

— Parle doucement.

— Désolée. C'est la maison...

— J'ai entendu. Laquelle ?

— Euh... on n'y est pas encore.

— En avant, marche.

Une minute et demie plus tard.

— C'est celle-là ! Tout en haut !

— Parle doucement, nom de Dieu !

— Pardon, pardon. C'est là. Sûr.

L'ongle long indique un cube bas et pâle perché à l'extrémité supérieure du cul-de-sac.

Milo nous fait signe de rester là, dépasse trois maisons, puis quatre autres. S'arrête juste avant le but. Attend. Risque un rapide balayage de la façade avec sa lampe électrique.

Aveugle en dehors d'une seule fenêtre aux volets clos. Garage sur la gauche, fermé par une porte en aluminium ondulé.

Le faisceau de la lampe descend vers une allée en ciment. Des pins et des eucalyptus dressent leurs silhouettes imposantes derrière le toit plat. Végétation clairsemée devant : un yucca grêle et un palmier rabougri.

Milo revient à pas de loup.

— Tu es sûre que c'est là ?

— Absolument. Cette saloperie de machin à feuilles pointues, il a filé mon bas. Et si vous allez là-bas derrière, vous pouvez voir le panneau, et c'est là que Tony... Dieu ait son âme... que Tony et moi on est allés marcher. (Elle montre la courbe du cul-de-sac.) Tout me revient maintenant... C'est de là-bas que venaient les cris de coyote, j'ai eu peur, monsieur l'inspecteur, c'était tout noir comme maintenant. Je déteste le noir. On peut s'en aller ?

— Reste avec mon collègue.

Il remonte vers la maison.

— Cette ascension, ça doit pas être bon pour son organisme.

Je ne réponds pas.

— Il devrait faire de la muscu... Vous parlez pas beaucoup... C'est trop bizarre ici, un silence qui fait froid dans le dos, voyez ce que je veux dire. Comme si quelque chose allait vous sauter dessus. Comme si quelque chose allait... Le silence, au fond, c'est pas bon. Le diable aime le silence. Le diable aime qu'on croie que tout est chouette et tranquille, puis il vous saute dessus. C'est un mauvais silence. Même à Fontana le silence était mieux qu'ici. Quand toutes les poules dormaient, on entendait le train. J'aimais bien être au lit à écouter le

train et je me demandais où il allait... Ah, tant mieux, le revoilà ; il en a peut-être vu assez et on va pouvoir fiche le camp.

— Impossible d'en être sûr, mais on dirait bien qu'il n'y a personne, dit Milo.

— Mes cheveux me disent que c'est un message de Dieu. On fiche le camp et on retrouve les bruits.

Dans la descente d'Altair Terrace, Milo téléphone pour organiser rapidement une planque ultérieure dans la nuit.

— Je sens que mon appétit revient, dit Tasha en arrivant à Beachwood. Vous pouvez me déposer au BaskinRobbins.

Avant que Milo ait le temps de répondre, des phares nous prennent dans leur faisceau.

Un véhicule monte du sud.

Milo pousse Tasha dans les buissons. Les phares arrivent au croisement. Un minibus Volkswagen d'une couleur sombre difficile à identifier dans l'obscurité. Grincement quand il bifurque dans Altair.

— Manque de liquide de transmission, remarque Tasha.

Milo se montre et tape sur la portière du passager au moment où le minibus tourne.

Une main sur l'étui de son revolver, l'autre agitant sa plaque.

Le minibus s'arrête. Milo fait signe de baisser la vitre.

La conductrice obtempère. Sa main reste sur la poignée tandis qu'elle se penche vers lui.

Une jeune femme, la trentaine, grands yeux surpris et cheveux bruns courts. De grands cartons sont entassés à l'arrière du minibus.

— Vous habitez dans la rue, madame ?

— Oui. Un problème.

— Rien d'alarmant. Est-ce que vous connaissez les occupants de la maison au bout de l'impasse ?

— Pas vraiment.

— Non ?

— Je... Ils ne sont pas là.

— Ils ne viennent pas souvent ?

Elle jette un rapide coup d'œil à l'arrière du minibus.

— Non.

— Tout va bien, madame ? demande Milo.

— Vous m'avez prise au dépourvu. Il faut que j'y aille, monsieur l'agent. J'ai un enfant, il faut que j'aie m'en occuper.

En se mordant les lèvres, elle fait ronfler le moteur et grincer la boîte de vitesses, démarre brusquement, manquant de peu le pied de Milo.

Il recule et, pour un peu, il perdrait l'équilibre.

Nous suivons des yeux le minibus qui gravit Altair dans un bruit de moteur poussif.

— Pour moi, cette fille a la frousse, dit Tasha.

Nous restons dans l'ombre, à regarder le minibus se garer entre la maison pâle et sa voisine la plus proche.

— Quand tu lui as demandé si elle habitait là, elle a répondu : « Un problème. » C'était une affirmation, pas une question, dis-je.

Milo reprend son téléphone, chuchote des ordres.

Il se passe quelques minutes avant que la femme descende du minibus et ouvre les portières arrière.

Elle secoue la tête, comme pour répondre à quelqu'un qu'on ne voit pas.

Une deuxième personne sort. Plus grande, cheveux courts, chemise et pantalon.

Un homme. Il fait signe à la femme et ils tirent quelque chose hors du minibus.

Quelque chose de rectangulaire ; une caisse en carton, d'un mètre, un mètre vingt de côté.

L'homme écarte la femme, d'une poussée de son bras tendu. Il finit de sortir le carton et le dépose au sol sans précaution.

Choc audible.

La femme laisse échapper un son aigu. L'homme lui prend l'épaule pour la faire taire.

Elle tend le bras vers le carton. D'une tape, il écarte sa main et lui fait à nouveau signe. Elle recule un peu. Et reste là. La main sur la bouche.

L'homme commence à secouer le carton.

Le lâche.

La femme se précipite, arrête sa chute, le redresse.

L'homme se met les mains sur les hanches. Son rire résonne jusqu'à nous.

La femme essaie de soulever le carton, n'y arrive pas. L'homme le prend par un bout et, à eux deux, ils le portent vers la maison pâle.

— Et c'est reparti pour l'aérobic, dit Milo qui s'élance, bien soutenu par ses grosses semelles de crêpe.

J'entends que ça tourne mal avant de voir quoi que ce soit.

Tasha frissonne, empoigne une branche pour se soutenir. Les feuilles bruissent. Je lui dis de ne pas bouger.

— Pas la peine d'insister.

Je suis le chemin emprunté par Milo vers le haut de la rue.

À cinq ou six mètres de la maison, la scène m'apparaît en détail.

Milo planté sur ses pieds. Tenant son 9 mm à deux mains. L'arme braquée sur le visage souriant de celui qui se fait appeler Nicholas Heubel.

Montée rapide au pas de course, mais pas du tout haletant.

Heubel porte une blouse de paysanne à encolure ronde, une jupe-culotte qui laisse voir ses chevilles velues, des boucles d'oreilles en bakélite rouge, du rouge à lèvres. Une barbe de deux jours et des lunettes de grand-mère complètent l'ensemble.

Ce ne serait qu'une mauvaise comédie si, le bras autour du cou de la femme à cheveux courts, il ne la tenait pas renversée en arrière, le dos cambré, les yeux dirigés vers le ciel.

De l'autre main, Heubel appuie un petit pistolet noir contre le haut du carton.

L'arme semble l'avoir percé et être enfoncée dans un trou sur le dessus.

— Je vous en prie, laissez-le sortir, il n'a pas beaucoup d'air, supplie la femme.

— C'est une bonne idée, Dale, dit Milo.

Heubel ne réagit pas.

— Mon bébé... dit la femme.

Heubel pousse sur le revolver pour enfoncer encore plus le canon dans le carton.

— Ce serait peut-être rendre service à ce marmot que de lui brûler la cervelle, dit-il.

— Je vous en prie ! hurle la femme.

Des lumières s'allument dans une maison à mi-hauteur d'Altair.

— Regarde ce que tu as fait, reprend Heubel en poussant le pistolet si profondément que le canon disparaît à l'intérieur.

La paroi commence à céder. Il y donne un coup de pied. Un bruit s'en échappe.

Des cris étouffés.

— Oh, mon Dieu, je vous en supplie, je vous en supplie, implore la femme.

Heubel la fait taire en lui serrant le cou.

— Mauvaise idée, Dale, dit Milo.

— Les idées, c'est mon domaine, réplique Heubel d'une voix bizarre, sans expression.

— J'ai demandé des renforts, Dale. Le plus sage est d'arrêter ça tout de suite.

— Dale, répète Heubel. Qui c'est, celui-là ?

Les cris redoublent dans le carton. Suivis d'une quinte de toux.

— Il n'arrive pas à respirer ! s'exclame la femme.

— La vie est précaire. C'est ça qui donne son prix à ce qu'on possède, ironise Heubel.

— Je vous en prie ! Il n'a que deux ans !

Milo s'approche d'un pas.

Heubel redonne un coup de pied au carton.

Milo s'approche encore.

— Recommencez et je fais pan-pan sur le poupon, dit Heubel.

— Il s'appelle Emilio, dit la femme. Il a un nom.

— Ne nous énervons pas, dit Milo.

— Bonne idée, rétorque Heubel. Je ne suis pas le Grand Méchant Loup – oh, si on faisait un concours de contrepèteries ?

La femme pousse un gémissement.

— Ils vont arriver d'un moment à l'autre, Dale.

— Ne faites pas injure à mon intelligence. Je sais que vous êtes seul et que vous n'avez pas de radio.

— J'ai téléphoné, Dale.

Rapide torsion du bras autour du cou. La femme étouffe.

— Silence, dit Heubel. Je crois aux dénouements heureux, pas toi, *chiquita* ?

— Si, si. S'il vous plaît, laissez-le partir...

— Je crois que ma définition diffère de la tienne.

— Je ne veux absolument pas faire injure à votre intelligence, mais... commence Milo.

— Votre présence lui fait injure, réplique Heubel en enfonçant encore le pistolet à l'intérieur du carton.

— Charmante tenue. Qui est votre couturier ? dit Milo.

Heubel sursaute. Sa main armée se détend une seconde.

Je bondis hors de l'ombre en criant :

— Ne bougez pas, lâchez votre arme, lâchez-la !

Ou quelque chose de ce genre – comment m'en souvenir ?

Heubel se tourne vivement en direction de l'intrus, desserrant suffisamment son emprise pour que la femme baisse un peu la tête.

Et lui morde le bras.

Il se dégage d'une secousse, dit :

— Adieu, Emilio.

Milo vide son chargeur.

Heubel reste debout un instant. Lève brusquement les mains comme pour se rendre. S'écroule.

L'une des boucles d'oreilles vole comme un grêlon.

La femme se rue sur le carton, réussit à le maintenir debout. En arrache le couvercle en hurlant.

Elle en sort un petit garçon qui sanglote et agite les bras en tous sens. Elle le serre contre sa poitrine.

Heubel émet un curieux petit couinement.

L'enfant s'est calmé. La femme, sans le lâcher, s'approche du corps de Heubel. Et lui décoche un méchant coup de pied.

La femme s'appelle Felicia Torres, elle a vingt-huit ans. Son mari, un paysagiste qui étudie la biologie le soir, a été envoyé en Irak par la Garde nationale trois mois plus tôt. Sans le salaire de Stuart, les économies de la jeune famille ont rapidement fondu et Felicia a dû chercher des jobs d'intérimaire. Sa méconnaissance de l'informatique l'a forcée à viser moins haut que le travail de bureau.

Un ou deux emplois de femme de ménage dans des bureaux du centre se sont révélés impraticables parce que la garde de son enfant engloutissait presque tout son salaire.

Une annonce dans la Craigslist[25] ../MEP/Kellerman, Jonathan/Habillel pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark30 – « emploi de deux jours pour la remise en état d'une maison » à Brentwood – lui a semblé prometteuse. Excellent quartier, « rémunération généreuse », et voix aimable au téléphone.

La rémunération, 20 dollars de l'heure, était encore plus généreuse que Felicia ne l'espérait. « Nick », sans discuter, lui permettait d'amener Emilio avec elle. Affaire conclue.

Comme sa Hyundai était en réparation, elle a dû faire le trajet en bus depuis son deux-pièces de Venice et marcher un moment dans Sunset Boulevard avec Emilio dans sa poussette. La rue était difficile à trouver et il n'y avait pas de trottoir, si bien que, ballotté dans la poussette, Emilio s'est endormi.

Arrivée enfin devant la maison, elle a pris conscience de sa chance : demeure splendide, immense, comme celles qu'on voit dans *House & Garden*, une Lexus d'un blanc étincelant garée devant.

Elle a frappé à la porte et entendu la même voix aimable :

— Entrez, c'est ouvert.

Nick était aussi sympa en vrai qu'au téléphone. Un peu dégingandé, bien bâti. Bel homme à la façon des types riches sur le retour. Il lui a tendu un billet de 100 dollars.

— C'est une avance. Faites le compte de vos heures et dites-moi quand je vous en devrai encore.

La maison était encore plus énorme qu'elle ne le paraissait de l'extérieur, avec des plafonds hauts comme une cathédrale et des murs blancs. Très claire, même les lumières éteintes. Probablement gaie une fois meublée.

À ce moment, à la grande surprise de Felicia, elle était entièrement vide et, apparemment, très propre. Mais c'était Nick qui payait et elle aimait sentir ce billet de 100 dollars dans la poche de son jean.

Emilio dormait toujours. Felicia a cherché un endroit où laisser la poussette.

Nick, souriant, a murmuré « Il est mignon » avant de la conduire dans une pièce, à l'arrière de la maison, où il avait installé une barrière de sécurité pour enfant et quelques jouets. Incroyable !

Lorsqu'elle a voulu le remercier, il a haussé les épaules et pris la poussette pour la rouler dans un coin.

Le soleil entraînait à flot par une grande fenêtre impeccablement propre et dorait le parquet en chêne. Il n'éblouissait pas Emilio, car Nick avait laissé la poussette à l'ombre et au frais – quel homme attentionné ! La fenêtre donnait sur un jardin tropical luxuriant et une grande piscine bleue. Elle s'est demandé ce que Stuart aurait pensé des plantations. Elles lui paraissaient bien, mais elle n'était pas difficile.

Des jolis jouets, certains encore dans leur boîte. Nick a souri.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez pris le temps, monsieur.

— Il n'y a pas de quoi s'extasier, Felicia.

Il l'appelait par son prénom, comme s'ils se connaissaient depuis longtemps.

— Pour moi, si. Ça a dû vous coûter...

Nick lui a posé un doigt sur les lèvres.

— En se réveillant, il sera tout content, c'est ce qui compte.

— Il le sera sûrement, c'est exactement ce qu'il aime... Vous avez des enfants, monsieur ?

— Pas encore. Je suis allé à Toyland et j'ai pris conseil auprès d'une vendeuse.

— C'est si...

— Felicia, si personne ne faisait un petit effort, le monde serait bien triste... Allez, venez, je vais vous montrer ce qu'il y a à faire. À tout moment, si vous avez envie de vous occuper du petit bonhomme, ne vous gênez pas.

Felicia en avait presque les larmes aux yeux. Nick s'en est aperçu.

— J'aime aider mon prochain, a-t-il dit. En réalité, c'est de l'égoïsme. Quand je le fais, je me sens bien.

Emilio s'est réveillé de bonne humeur. Abasourdi puis excité par les jouets, il s'est calmé et toute son attention s'est reportée sur des voitures en plastique. (Quand il fait cette tête de vieux monsieur sérieux, les traits crispés, ça rappelle à Felicia son père, qui vit en Floride.)

Seule chose étrange, Emilio semblait ne pas aimer Nick, il se mettait à pleurnicher quand ce dernier essayait de lui parler. Mais l'enfant

était timide, peu habitué à la présence d'inconnus.

L'important, c'est qu'il était occupé et que Felicia pouvait travailler sans avoir à s'interrompre.

D'ailleurs, on ne pouvait rêver travail plus facile.

Felicia se demandait juste pourquoi Nick payait quelqu'un à passer un chiffon sur chaque centimètre carré des murs et du plancher, à nettoyer à fond le plan de travail en granit et les appareils ménagers d'une cuisine qui, manifestement, n'était jamais utilisée.

Quand Nick lui a demandé de repasser sur les murs une deuxième, puis une troisième fois, lui a donné des T-shirts réduits en charpie en guise de chiffons et du spray à l'ammoniaque pour « vraiment aller dans les coins », elle l'a trouvé un peu bizarre, mais c'était son argent et les plats thaïs à emporter qu'il commandait au Country Mart étaient délicieux, sans parler des friandises pour Emilio.

Comment savait-il qu'elle adorait la cuisine thaïe ?

Elle aurait volontiers nettoyé la maison avec une brosse à dents et une loupe s'il l'avait demandé.

Pendant qu'elle faisait le ménage, Nick était occupé dans la chambre principale, dont il sortait de temps en temps pour demander si elle et Emilio n'avaient besoin de rien.

Entre le deuxième et le troisième nettoyage, elle a fait allusion en plaisantant aux polars de la télé, où il fallait effacer toutes les traces du crime ; Nick a trouvé ça désopilant.

Un jour, le bus était en retard, et donc elle aussi, mais Nick ne s'en est pas formalisé. Après avoir tapoté la tête d'Emilio et demandé à Felicia de revoir toute la salle à manger, il l'a emmenée dans la chambre principale, seule pièce de la maison où elle n'était pas entrée.

Le tableau était tout autre.

Des vêtements étaient entassés partout – sur le lit, le plancher, dans le placard –, sauf dans une partie de la chambre où des caisses en carton pliées bien à plat attendaient en piles d'être montées.

Comme si tout ce que contenait la maison avait été rassemblé là.

— Si vous voulez bien, il faut tout plier et emballer, mais pas trop serré, lui a-t-il dit. Si vous pouviez les ranger grosso modo par couleur, ce serait super, mais ne vous inquiétez pas si ça n'est pas parfait. Vous savez comment on fait, pour monter ces cartons ?

— Bien sûr.

— Alors, à vous de jouer. (Grand sourire.) Je sors un moment. J'ai laissé des boissons dans le réfrigérateur et quelques babioles à manger... C'est vraiment sympa que vous soyez là à me donner un coup de main, Felicia.

— Pour moi aussi. (Elle a trouvé cette réponse complètement

idiote.) Euh, après... quand le réfrigérateur sera vide, faut-il que je le nettoie encore ?

Nick a réfléchi un instant.

— Non. Ce n'est pas nécessaire.

Elle n'a pas mis longtemps à voir que c'étaient des vêtements de femme, grande et forte. Du cher et souvent très classique. Robes, jupes, chemisiers de soie, tailleurs en tweed – toute une collection de tweeds. Déshabillés en soie, collants, vrais bas de soie avec jarretelles – elle n'en avait encore jamais vu. Quantités de soutien-gorge taille 115 C.

Sur le dessus d'une pile, elle a trouvé plusieurs jolis petits coffrets en cuir remplis de bijoux fantaisie. Dans un coin, des boîtes à chapeaux anciennes vraiment charmantes, rondes ou hexagonales, qui contenaient des galurins à plumes, des melons, des bérêts, des chapeaux de paille délicats avec de fausses cerises en bois dépassant du ruban. Une casquette écossaise bleue, apparemment pour homme, mais très mignonne sur les femmes qui ont des têtes à chapeau.

Elle l'a essayée, inclinée de manière désinvolte, et a souri au miroir. On lui avait déjà dit qu'elle avait une tête à chapeau.

En écartant deux autres piles dans le coin, elle a découvert quantité de sacs en plastique contenant des cosmétiques haut de gamme en tubes et en pots. Certains avaient séché, elle les a emballés quand même. C'était Nick qui décidait.

Dans un énorme sac en plastique, elle a trouvé une douzaine de perruques séparées par du papier de soie. Toutes de couleurs et de styles différents. Dans un autre sac semblable, les formes en mousse sur lesquelles on pose les perruques.

Sa découverte la plus géniale : trente-trois foulards, les plus beaux qu'elle ait jamais vus. Vuitton, Armani, Chanel, Escada et d'autres marques dont elle n'avait jamais entendu parler. Elle les a comptés parce qu'elle n'avait jamais vu un tel assortiment d'aussi belles soieries peintes à la main.

Pas d'affaires d'homme, pas même une paire de chaussettes.

Felicia s'est demandé si Nick ne travaillait pas comme costumier de cinéma ou de théâtre. Ou s'il n'était pas marié à une actrice qui, souvent en déplacement, avait besoin de toutes ces tenues de rechange.

Une femme forte. Peut-être une actrice de genre. Elle la voyait : grande, formes généreuses, sans doute blonde. Forte, mais ferme et bien faite ; Nick, au moins, n'avait pas succombé à la mode des femmes-squelettes.

Felicia a naguère été très mince, taille 36. Elle a perdu tous les kilos accumulés pendant sa grossesse, mais, vingt-cinq mois après, elle a

encore le ventre un peu rond et porte de préférence des sweat-shirts amples.

Certainement pas une rivale pour l'épouse glamour de Nick.

Quelle idée stupide !

Comme les fantasmes qui ont commencé à lui occuper l'esprit depuis la dernière soirée.

Dans son lit, espérant qu'Emilio ne se réveillerait pas de la nuit. Pensant à Stuart à Fallouja. Depuis trois semaines, pas de nouvelles de lui. Pas question d'écouter les informations, qui ne font que noircir le tableau.

Le visage de Stuart s'est effacé, remplacé par celui de Nick – la honte !

Elle s'est efforcée de chasser la rêverie, décidément insistante, puis elle s'y est abandonnée.

Elle et Nick.

Ça commence de manière amicale, totalement innocente, lui et elle sont des gens comme il faut.

Ils sont dans cette maison couleur crème. Une belle journée ensoleillée.

Elle astique, essuie. Dehors, la poussière !

Elle sort et s'approche de la piscine pour nettoyer autour. Il fait très chaud. Elle retire son sweat-shirt. Dessous, elle porte son minuscule débardeur noir. Celui que Stuart lui demande de mettre quand ils...

Dieu sait pourquoi, elle l'a mis pour travailler.

Sans soutien-gorge.

Elle s'étire. Se penche, laisse voir accidentellement ses seins libres.

Pas grave, il n'y a personne.

Justement, si.

Nick. Qui se prélassait sous un palmier, occupé à lire.

En maillot de bain. Beau corps, pas un atome de graisse.

Il la voit, sourit.

Elle lui rend son sourire, timidement.

Les yeux de Felicia tombent sur son maillot de bain.

Hum. Difficile de ne pas voir ça.

Nick rougit. Essaie de cacher l'évidence sous son livre.

Elle sourit. Marche vers lui, très lentement.

Tous deux s'efforcent de se contrôler parce qu'ils sont des gens comme il faut.

Mais voilà...

Au souvenir de sa rêverie de la veille au soir, Felicia s'est senti le feu aux joues. Une faiblesse dans les genoux.

Dans la pièce d'angle où étaient ses jouets, Emilio s'est mis à pleurer. Dieu merci, une diversion.

Nick est rentré vers cinq heures, en sifflotant, l'air heureux, avec un grand sac en cuir marron, qui pouvait être un sac à main ou l'une de ces sacoches dont se servent les hommes.

— Vous voulez que je l'emballe aussi ? a demandé Felicia.

— Pas nécessaire. On dirait que vous avez bien avancé, Felicia.

C'était exact. Elle en avait fini avec la majeure partie de la garde-robe, chaque vêtement était plié et parfaitement classé, par couleur et étoffe. Elle en était fière et l'a laissé voir.

— La soie avec la soie, le lin avec le lin.

Nick l'a gratifiée de son grand sourire éclatant. Après avoir ôté ses lunettes, il l'a regardée de ses yeux marron limpides.

Felicia aime faire plaisir. Son bonheur commençait à se faire rare, elle savait que Stuart écrivait aussi souvent qu'il pouvait, mais...

— Pourquoi ne faites-vous pas une pause ? a dit Nick.

Ses doigts frais ont effleuré sa nuque. Quand s'était-il approché suffisamment pour cela ?

Felicia a reculé, ses joues la brûlaient. Qu'est-ce qu'elle avait donc fait, qui permettait à Nick de voir à quoi elle pensait ?...

Il souriait maintenant du coin des lèvres.

— Je vais jeter un coup d'œil à ces cartons, au cas où il y aurait quelque chose à changer.

— J'espère qu'il y aura encore du travail, a dit Felicia. Vous êtes un patron formidable.

Pourquoi a-t-elle dit cela ?

Nick a ri.

— Un patron ? Vous et moi, on est seulement deux personnes qui ont passé un accord. Faites une pause, Felicia.

Allez prendre le frais près de la piscine, buvez quelque chose, vous êtes en nage.

Caresse d'un doigt le long de son bras. Elle en a frissonné.

— Très bien !

Il a fermé la porte de la chambre et elle est allée à la cuisine, emportant dehors une bouteille de thé à la pêche basses calories et un carton de fraises choisi parmi les superbes fruits achetés le matin par Nick au Country Mart.

Elle s'est étendue sur une chaise longue. Celle sur laquelle elle avait imaginé Nick. Un étirement, un bâillement et, une demi-bouteille de thé et sept fraises plus tard, assommée de soleil, elle dormait.

Elle a dormi trente-cinq minutes, d'après sa montre, la nuit commençait à tomber.

Maintenant, il allait falloir reprendre le bus plus tard que prévu, marcher dans ces rues où passent parfois des jeunes en bande.

Mon Dieu ! Et Emilio qui n'avait pas dîné !

Pourquoi alors ne pleurait-il pas ?

Elle a couru dans la maison jusqu'à la pièce aux jouets.

Pas d'Emilio.

Elle l'a appelé.

À entendu un drôle de bruit... comme un oiseau aux ailes entravées.

Ça venait de la chambre principale.

Elle s'y est précipitée. La porte était fermée.

Elle a ouvert.

Nick avait repoussé les cartons qui formaient les trois côtés d'une niche pour Emilio dans sa poussette. Comme si on avait voulu l'emmururer.

En la voyant, il a crié « Maman ! » en pleurnichant.

— Pauvre petit gars, a dit Nick. Il s'est réveillé tout grincheux.

Elle s'est tournée vers lui. Sidérée.

C'était Nick dans une robe de bal en satin lavande très échancrée sur le devant, avec quelque chose qui rembourrait le haut pour gonfler la poitrine jusqu'au décolleté – un décolleté velu.

Boucles d'oreilles violettes, rouge à lèvres violacé vulgaire, faux cils très putain. Le tout, avec ses cheveux courts et le chaume de sa barbe, était... était...

Un mouvement circulaire du bassin et un tortillement des fesses, d'abord vers elle, puis vers Emilio.

— Maman !

— Voilà. Très chic, non ? a dit Nick en français.

Emilio hurlait, maintenant.

Pour Dieu sait quelle raison idiote, Felicia a éclaté de rire.

Pourquoi ? Elle a essayé cent fois de comprendre, l'explication lui a toujours échappé.

Parce que ça n'avait rien de drôle ; c'était répugnant, cauchemardesque et...

Ce rire.

Qui, pour Nick, changeait tout...

Et il était armé.

Je passe la majeure partie de la journée du lendemain au Western Pediatric Medical Center à écouter Felicia Torres, à la guider à travers le labyrinthe de l'hôpital. À observer Emilio.

Le petit garçon se cramponne à sa mère, muet et tendu.

Physiquement tout va bien, d'après le docteur Ruben Eagle, un vieil ami, chef du service des malades traités en ambulatoire. Nous convenons que Rochelle Kissler, une brillante jeune psychologue qui a été mon élève, sera parfaite pour le suivi à long terme.

Je les présente tous deux à Felicia, puis je reste avec elle après leur départ et je lui demande s'il y a autre chose dont elle voudrait parler.

— Non... Je suis très fatiguée.

— Il y a quelqu'un qui pourrait rester avec vous ?

— Ma mère. Elle habite Phoenix, mais elle viendra si je le lui demande.

Je compose le numéro et attends pendant qu'elle parle. Elle raccroche et sourit d'un air las.

— Elle sera là demain.

— Vous avez besoin de quelqu'un d'ici là ?

— Non, ça ira... C'est très gentil de votre part.

— On est tous là pour vous aider.

Elle se met à trembler.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— La façon dont vous avez dit ça, docteur Delaware. Aider son prochain... C'est ce qu'il prétendait faire. C'est possible, ce genre de plaisanterie cauchemardesque ?

Je ne réponds rien.

— Je n'ai jamais eu confiance en lui, docteur. Dès le moment où je l'ai rencontré.

Avec Milo, on décompresse dans un bar de Santa Monica. Onze heures du soir ; j'ai passé la journée avec Raul Biro et deux autres inspecteurs de Hollywood, à fouiller la maison d'Altair Terrace.

L'une de celles que Dale Bright a achetées sous le nom de Nicholas Heubel. Et l'autre, un bungalow près de Palmdale, où il a enfermé Felicia Torres dans une salle de bains. L'a obligée à imaginer ce qu'il faisait à Emilio.

La plupart du temps, il se désintéressait de l'enfant. Le laissant pleurer, puis crier. Sans rien lui donner à manger ni à boire. Et un beau jour il l'a enfermé dans un emballage en carton percé de petits trous d'aération pour faire durer le supplice.

— Je sais que ça devrait me faire quelque chose de descendre quelqu'un. Mais, Dieu me pardonne, Alex, cette fois-ci j'aurais aimé avoir plus de balles dans mon chargeur.

À Altair, trois des cinq pièces étaient pleines de souvenirs. Jolie vue sur le panneau de Hollywood depuis un coin de la véranda. Lexus blanche dans le garage.

On a conduit la Bentley du labo automobile du LAPD à cette même fourrière où la voiture de Kat Shonsky était restée incognito.

— Peut-être que le chef pourra s'en servir comme voiture officielle, dis-je.

— Avec deux pur-sang attelés au pare-chocs avant, ce sera parfait.

L'armoire à pharmacie d'Ansell « Dale » Bright ne contenait rien de plus actif que de l'aspirine et des remèdes contre la sinusite vendus sans ordonnance.

Sous le lavabo, on a trouvé une boîte en noyer verni pleine d'ampoules de testostérone synthétique. Une autre, en érable, recelait des seringues hypodermiques dans leur emballage plastique.

— Il faisait de la gonflette chimique ? dit Milo. Pour aller avec les robes ?

Je lève les paumes au ciel.

Il achève son martini et me parle des passeports établis sous une demi-douzaine de pseudonymes, une mine de documents qui retracent la trajectoire de Bright de New York à Londres, puis Paris, Lisbonne, de nouveau l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse. Destination finale : Zurich.

« Trammel Dabson » était une autre identité usurpée, celle d'un petit enfant enterré dans le cimetière de Morton Hall, à Édimbourg.

Bright avait fait une reproduction par frottage de la pierre tombale et l'avait placée dans un album.

Un des quinze albums.

Il n'y avait pas que des souvenirs sur papier. Dans un petit cellier creusé à flanc de colline derrière la maison, Milo a découvert trois cantines contenant des armes à feu, des couteaux, deux chalumeaux à acétylène, une grosse corde, des gants et instruments chirurgicaux – scalpels, sondes, écarteurs – et des fioles de poison.

Des coupures de journaux étrangers formaient une autre anthologie.

Meurtre non éclairci du propriétaire d'un meublé dans le XI^e arrondissement de Paris.

Disparition du patron d'un pub d'Oxford connu pour son mauvais caractère.

Un article en portugais non encore traduit. Mais la photo grossièrement tramée d'une femme corpulente et le mot « *assassinato* » répété en disaient long.

La maison de Brentwood servait de façade et on n'y a rien trouvé qui puisse faire avancer l'enquête. Une adresse prestigieuse pour la vie sociale que Bright, dans le rôle de Heubel, espérait mener en tant que conseiller financier. Soraya Hamidpour a un client du « monde de l'industrie » prêt à emménager.

L'accès à l'ordinateur n'a pas posé de problème. Pas de cryptage, et son mot de passe était « Bright Guy [26] ../../MEP/Kellerman, Jonathan/Habillel pour tuer/Untitled.FR11.htm - bookmark31 ».

Son disque dur contenait surtout des dossiers financiers – des algorithmes pour opérer en Bourse, des historiques de résultats, des liens avec des Bourses du monde entier – et un échantillonnage de pornographie sadique.

Dans un dossier à part, il avait classé cinq ébauches d'un prospectus que « Nicholas Saint Heubel III » avait composé et daté deux ans plus tôt. Le projet de lancement de Hydro-Worth, un fonds spéculatif spécialisé dans les transactions sur le pétrole. Bright y avait adjoint une biographie avantageuse, prétendant avoir étudié à Eton, Harvard et Wharton et se décrivant comme un « brillant tacticien et prescripteur financier ».

En fait, cette affabulation n'était pas dénuée de fondement. En arrivant de New York à Londres, il s'était servi de fausses références pour se faire engager par une maison de courtage de la capitale. Il y avait appris à opérer à terme bien assez pour obtenir d'énormes primes de rendement et une lettre de recommandation du directeur général.

Dix-huit mois plus tard, il avait démissionné et il investissait pour son propre compte. Ses économies s'élevaient à 7 100 000 dollars neuf ans après en avoir hérité 1 360 000.

Plus un compte en Suisse, dont l'accès va demander un certain temps.

Autre chose venait de Suisse : le reçu d'une clinique de Lugano, rédigé à la main d'une écriture élégante, rangé à la dernière page d'un des albums. La facture n'était pas détaillée ; la somme en francs suisses équivalait à 55000 dollars américains.

— Peut-être un problème de drogue, un de ces centres de désintoxication haut de gamme, dit Milo. Mais, en dehors du jus de macho, on n'a rien trouvé de pas catholique.

— La cure de désintoxication a peut-être réussi, dis-je. En ce cas, dommage pour la société.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Il avait les idées assez claires pour hacher menu d'autres gens.

Malgré son flair financier, Nicholas Saint Heubel III n'avait pas trouvé de clients et Hydro-Worth était resté à l'état de projet.

— Charmant au premier abord, mais peut-être que quand on le connaît mieux il fiche la frousse, comme aux deux sœurs, dis-je.

— Ça le desservait d'être aussi malin.

— Le jeu était trop amusant.

— Raul a trouvé quelque chose qu'il a écrit sur un tirage du prospectus : « Le moment est venu d'adopter un mode de vie frugal, de se canaliser sur ce qui est important. »

— Il mettait de l'ordre dans ses priorités, fais-je remarquer.

— Encore dommage, commente Milo.

Pendant que nous nous occupons de notre deuxième verre, le téléphone de Milo vibre sur le bar.

Inaudible à cause du brouhaha des conversations et d'un vieux match de football américain qui repasse sur ESPN Classic. Il le regarde tressauter comme un pois mexicain, mâchouille son olive et enfin prend la communication.

— Sturgis... Vous faites des heures supplémentaires, docteur ?... Ah bon ? Ça alors ! Je vous remercie. Rien d'autre ?... Exact... Je vais lui demander. Merci pour l'info.

Il vide son verre et fait signe au barman de lui en apporter un autre.

— Quel docteur était-ce ? demandé-je.

— Steinberg, du bureau du médecin légiste. L'autopsie de ce bon vieux Dale a été pratiquée en priorité, sur ordre du chef.

— Troué comme il était, une autopsie était nécessaire ?

— Les coups de feu tirés par la police doivent être traités avec la plus grande attention, dit-il, comme s'il parlait à quelqu'un d'autre.

Son verre arrive. Il boit à petites gorgées. Fredonne quelque chose que je ne saisis pas.

— Quoi ?

Il pose son verre sur le bar, en fait tourner le pied.

— Il s'avère que Dale-Nick-M. Bizarroïde n'avait pas de couilles. Au sens propre. Enlevées chirurgicalement, travail bien fait, cicatrisation parfaite.

— La clinique suisse.

— J'ai entendu dire qu'on pouvait tout obtenir avec de l'argent, là-bas.

— Il paie, pour se faire châtrer, dis-je, et prend de la testostérone pour rester masculin...

— Nul doute que tu as une explication, fondée sur ta formation et ton expérience.

Au-dessus de nous, sur l'écran, un joueur fait une course de trente mètres pour marquer un touchdown. De l'histoire ancienne, mais certains clients du bar s'enthousiasment.

— Je pourrais théoriser sur le désir de maîtrise totale. En contrôlant le dosage des injections, en jouissant des changements d'état, des alternances, dis-je.

— Mais ?...

J'attire l'attention du barman. Lui montre le verre de Milo. Articule en silence :

La même chose.

Deux jours après avoir délivré Felicia et Emilio Torres, Milo, appelé au bureau du chef, s'attend à être félicité.

Le matin, nous sommes allés tous deux chez le médecin légiste et je suis resté avec lui pendant le court trajet jusqu'à Parker Center.

On a demandé au pathologiste médico-légal d'effectuer une autopsie à visée psychologique et il veut mon opinion professionnelle sur ce qui a pu motiver cette mutilation volontaire, sur la manipulation hormonale et la fascination pour l'« altruisme macabre » d'Ansell « Dale » Bright.

Je sors quelques termes jargonneux qui semblent satisfaire tout le monde.

Comme Milo pénètre dans le parking réservé au personnel administratif, il me dit :

— Pourquoi tu ne montes pas ? Sa Majesté aimerait probablement faire ta connaissance.

— « Probablement » ?

— Elle a ses attirances.

— Merci, mais je vais prendre un peu l'air.

Il entre dans l'immeuble et je vais me balader. Pas grand-chose à voir, mais l'air automnal est propre, pour le centre de L.A., et les SDF que je croise paraissent tranquilles.

Une demi-heure plus tard, je suis de retour devant le quartier général et Milo fait les cent pas.

— Ça fait longtemps que tu es là, Grand Chef ?

— Vingt minutes.

— Entrevue rapide.

— Les autres cadavres revendiqués par Cuz Jackson étaient du vent, la seule chose qui retient les Texans de faire piquer ce salopard, c'est Antoine. (Doigt pointé et sourcils menaçants :) « Faites quelque chose, lieutenant. »

— Pas un mot sur Bright ?

— Si. « Ce salaud de travelo a eu ce qu'il méritait. »

Retour à Hollywood Hills.

En planque devant la maison de Wilson Good après la tombée de la nuit.

Une nuit pour rien, suivie d'une journée du même métal. Difficile de trouver à s'abriter dans cette rue ensoleillée sur les hauteurs, mais Milo n'y comptait pas trop.

La deuxième nuit, je lui propose de l'accompagner.

— Tu as trop de loisirs ?

— On peut dire ça.

La secrétaire de direction de M. point.com a téléphoné le matin pour annoncer que son patron avait « l'intention de venir voir où en était sa commande » dans trois jours. Robin travaille dur pour assembler la mandoline. Elle m'a dit :

« Tu es d'accord pour être là ?

— Je pourrai tenir tes outils ?

— Il y a des moments, avec toi, où tout ce que tu dis a l'air de dire autre chose.

— Et le problème est...

— Entièrement dans sa solution. »

Je gare la Seville à l'extrémité sud de la rue de Wilson Good. Assez près pour voir la maison et le portail électrique grillagé qui encage sa façade. Deux ou trois spots de faible voltage répandent d'inutiles flaques de lumière. La majeure partie de l'enceinte est dans l'obscurité.

— Où est le Red Bull ? demandé-je.

— J'ai bu du café toute la journée, répond Milo.

On se prépare à une longue attente.

Ce n'est pas nécessaire ; deux minutes plus tard, un mouvement derrière le grillage nous alerte.

Le type est pris au piège.

Milo reste hors de vue, la main sur son pistolet. Son arme lui a servi plus souvent cette semaine qu'au cours des mois précédents.

— Sors de là, camarade, qu'on te voie !

Vrombissement de l'autoroute.

Le gars se glisse furtivement dans un coin, ignorant l'ordre de se montrer donné par Milo, il se tapit en essayant de se faire tout petit.

— Mets les mains sur la tête et recule en direction de ma voix !

Exécution !

Gémissement bovin d'un klaxon de camion au loin.

Milo répète le commandement plus fort.

Rien.

— C'est comme tu voudras, l'ami. Mais, d'une façon ou d'une autre, tu sortiras d'ici.

Silence.

— Les lances à incendie, ça te branche ?

« Zoummm zoummm zoummm » incessant à des kilomètres de là.

Il demande trois voitures de police de Hollywood et un serrurier. Cinq policiers arrivent sous la tutelle d'un sergent qui évalue la situation d'un regard et dit :

— Je vois pas ce qu'on peut faire.

Le serrurier se présente dix minutes plus tard, jette un coup d'œil au portail à trois mètres de là.

— Le type est armé ?

— J'en sais rien.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? De toute façon, c'est un machin électrique, je peux rien y faire.

— Qu'est-ce que vous suggérez ?

— Utilisez une arme nucléaire tactique.

— Je vois. Merci.

— Pas de quoi. Je peux m'en aller ?

Au bout de cinq minutes, Milo lance :

— Tu es partant pour une escalade, mon pote ?

Pas de réponse.

— D'une manière ou d'une autre, on te chopera !

— Il est peut-être sourd, dit le sergent. Le commissariat central a eu affaire à un sourd l'année dernière, il s'est fait descendre... Grosses emmerdes.

Milo poursuit son monologue. Alternant cajoleries et menaces.

Lorsqu'il dit « Bon, balancez le gaz lacrymogène », une voix se fait entendre derrière le portail :

— Attendez, je sors.

Une silhouette émerge de l'ombre et s'avance vers le milieu de l'enceinte. La lune éclaire la moitié de son visage.

Un Noir maigre, décharné. Cheveux en bataille, barbe en broussaille, vêtements très fatigués.

— Les mains sur la tête !

Il lève rapidement ses bras maigres.

— Tourne-toi et viens vers moi. À reculons jusqu'au portail.

— Je connais la musique, dit le Noir.

Milo lui menotte les deux mains au grillage du portail.

— Je croyais que vous vouliez que je sorte. Je suis entré en l'escaladant, je peux sortir pareil.

Milo se tourne vers le sergent.

— Il doit y avoir une commande manuelle là-dérrière, près du moteur. On a un sportif avec nous ?

— Quelqu'un veut jouer les Tarzan ? demande le sergent.

— J'ai fait de la gym, répond une femme flic, petite et râblée.

— Allez-y, Kylie.

Après deux ou trois essais infructueux, Kylie prend pied sur le grillage. Quelques instants plus tard, elle l'a escaladé et elle saute de l'autre côté.

— C'est là, sur le boîtier.

— Écoute bien : le portail va s'ouvrir, déplace-toi avec lui, panique pas, dit Milo à l'homme menotte.

— Je panique jamais.

— Flegmatique.

— Complètement.

Détaché du portail et de nouveau menotté, l'homme regarde en l'air. Milo laisse partir les flics en uniforme, le fait asseoir au bord du trottoir.

— J'ai enfin réussi à faire ta connaissance, Bradley.

Bradley Maisonette fait à proprement parler profil bas.

— T'es venu voir ton vieux pote Will ? Façon intéressante de passer chez lui.

— Vous me connaissez ? dit Maisonette. Parce que, moi, je vous connais pas.

— On vous cherchait, monsieur.

Le titre de civilité fait tressaillir Maisonette. Il sourit, découvrant des dents cariées.

— Vous avez mis un bout de temps à me trouver.

— Félicitations. Parlons, maintenant.

— Comment vous vous y êtes pris ? Pour me chercher, je veux dire. C'est quoi, votre technique ? J'étais pas caché, je menais la bonne vie dans la 4^e Rue.

— Tent City ?

Maisonette sourit encore.

— On appelle ça la Banlieue Trottoir. J'y vais sans arrêt, vous n'aviez qu'à demander. Si vous aviez montré assez de came, un junkie m'aurait balancé.

Il parle doucement, distinctement. Ses vêtements sont en lambeaux, mais au téléphone il doit avoir l'air d'un homme raffiné.

— Ton contrôleur judiciaire se doutait que tu créchais là-bas ?

Bradley Maisonette rit.

— Ces gens-là ? Je leur parle jamais.

On ramène Maisonette au commissariat de Hollywood. Il demande :

— On m'inculpe de quoi ?

— Comme ça, je pense à violation de propriété, tentative de cambriolage, résistance aux forces de l'ordre, répond Milo.

— Des bricoles. Je m'en tirerai.

- Pas besoin si tu nous parles.
- Ce serait aussi simple que ça ?
- Pourquoi pas ?
- Parce que ça s'est jamais vu.

Maisonette se retrouve dans la salle où Tasha a laissé son sillage de parfums et de lotions. De lui émanent les relents aigres du type pas lavé qui déjà ont saturé la Seville pendant le trajet.

Il renifle, fronce les sourcils, comme s'il prenait conscience de son odeur pour la première fois.

Milo lui propose quelque chose à boire.

— Je prendrai un steak, répond Maisonette. Filet, à point à l'intérieur, bien grillé à l'extérieur, avec quelques bons oignons frits. Une salade César pour commencer, avec un supplément d'assaisonnement. Vin rouge. Je préfère le californien au français... un pinot noir...

- Coopère, Bradley, tu auras droit à du caviar.
- Je déteste ça. Ça a le goût de chatte pourrie.
- Tu as souvent l'occasion de faire la comparaison ?

Maisonette sourit.

— Tu essayais de t'introduire dans la crèche de Wilson Good. Pourquoi ?

— Personne essayait de s'introduire nulle part.

Sous la forte lumière, la peau de Maisonette est cireuse, striée, couverte de taches. Yeux tombants, bordés de rouge. Trente et un ans, mais on lui donnerait l'âge de son propre père. Bras brodés de tatouages grossiers qui cachent mal ses veines suppliciées et les traces noueuses des seringues.

- Qu'est-ce que tu faisais là ? demande Milo.
 - Je voulais voir Will.
 - Pourquoi ?
 - Il m'a appelé.
 - Quand ?
 - La semaine dernière.
 - Tu as le téléphone ?
 - Bien vu, dit Maisonette. Il a envoyé sa petite amie 4^e Rue et elle m'a invité. Elle a dit qu'il fallait qu'on parle, Will et moi.
 - De quoi ?
 - Elle l'a pas dit.
 - Tu y es allé quand même.
 - Une semaine après.
 - Elle n'avait pas besoin de te faire un dessin, tu savais, dit Milo.
- Une velléité de résistance passe dans les yeux de Maisonette.
- Oh, et puis... dit-il enfin avant de faire « oui » de la tête d'un air

las.

— Il était question de quoi ?

— De Toine. Il n'y a rien d'autre entre Will et moi.

— Good voulait parler d'Antoine Beverly.

— Tout le contraire. Sa petite amie a dit que Will voulait qu'on cause parce qu'il fallait surtout pas parler de Toine. Qu'il m'expliquerait quand je serais là.

— Qui est sa petite amie ?

— Une Blanche, taches de rousseur, elle se fait appeler Andy.

— C'est sa femme, fais-je remarquer.

Maisonnette sourit.

— Vous croyez tout ce qu'on vous dit ?

— Pourquoi elle mentirait là-dessus ? demande Milo.

— Will est avec elle depuis dix ans. Il est entraîneur dans une école catho, faut qu'il ait l'air respectable, alors il a dit aux curés qu'il était marié. Mais Andy et lui n'ont jamais régularisé.

— Dix ans. Eh ben !

— Will est comme ça. Il a peur de s'engager.

— Vous êtes en contact régulier, tous les deux ?

— Pas régulier, intermittent.

— La dernière fois que vous vous êtes vus, c'était quand ?

— Il y a longtemps, je tiens pas un calendrier.

— Il y a des années ? Des mois ?

— Peut-être un an. On s'est vus parce que j'avais besoin d'un prêt pour me retaper.

— Will te l'a accordé ?

— Bien sûr.

— Un bon ami.

— Pas d'hier.

— Revenons au présent, dit Milo. Andrea, la fausse épouse, est venue te dire que Will te paierait pour ne pas parler de Toine.

— De toute façon, je voulais pas le faire. Parler. Je l'ai appelé, pas de réponse. Ça me convenait bien.

— Pourquoi tout d'un coup Will a eu peur que tu parles ?

Maisonnette sourit.

— Pourquoi vous posez des questions dont vous connaissez la réponse ?

— La tienne me serait utile.

— Parce que les choses remontaient à la surface.

— Le dossier d'Antoine était rouvert...

Hochement de tête.

— Après la visite d'Andrea, tu t'es planqué.

Maisonnette lance un regard qui signifie : « Qui ? Moi ? »

— Bradley, je ne suis pas aussi con que j'en ai l'air. Je suis allé

4^e Rue des tas de fois, dit Milo, des junkies m'ont dit que tu t'étais fait la malle.

Mensonge en douceur ; rien dans sa voix ne le trahit. Maisonnette hausse les épaules.

— Je me suis un peu baladé. Vous avez pas bien cherché.

— Bon, au moins tu es là et on s'amuse comme des petits fous. Donc, Will s'inquiète à propos d'Antoine. Pourquoi ?

Maisonnette gratte la saignée de son bras ravagé.

— Vous n'allez pas m'inculper, hein ? Lorsque vous aurez mis la main sur Will, il vous dira qu'il m'avait invité à passer chez lui n'importe quand. Donc pas de violation de propriété, et certainement pas de tentative de cambriolage.

Milo rit.

— Tu as escaladé sa clôture !

— J'ai d'abord sonné. Je croyais qu'il était chez lui.

— Personne ne répond au coup de sonnette et il serait chez lui ?

— Ça lui arrive d'être comme ça, à Will.

— Comme quoi ?

— Déprimé. Il reste au pieu pendant des jours, veut parler à personne, voir personne. Ces dernières années, ça va mieux, il prend des médocs. Il aime son boulot, veut rien compromettre. Mais avant – quand on était à la fac –, il manquait des tas de cours, m'empruntait mes notes.

— Vous étiez à la fac ensemble ?

— À Cal State Long Beach. J'ai fait un an d'ingénierie électrique. Will a pris un truc pas sérieux comme matière principale. (Il fait jouer ses mains.) Éducation physique.

— Will est atteint de dépression depuis longtemps, dis-je.

— C'est une vieille histoire.

— Ça a commencé avant la disparition d'Antoine ou après ?

Maisonnette lève les yeux au plafond.

— C'est une question difficile, Bradley ? demande Milo.

Maisonnette se tortille sur sa chaise.

— Je mangerais bien quelque chose maintenant. Avec un Coca, un vrai, pas basses calories.

— Réponds d'abord à la question.

Maisonnette se frotte les paumes. Se fourre les mains dans les cheveux, tire dessus assez fort pour faire remonter ses sourcils.

— Avant ou après ? insisté-je.

— Après.

— Will avait toujours Antoine en tête. Ça ne lui rendait pas la vie facile.

— Vous parlez comme un psy.

— Ça m'arrive parfois. Et toi, l'histoire d'Antoine, qu'est-ce que ça

t'a fait ?

— Moi ? Je suis cool.

— Pas Will.

Maisonette se serre dans ses propres bras.

— Il fait froid là-dedans, vous voulez bien arrêter la clim, s'il vous plaît ?

— Qu'est-ce qui rongeaient Will ? demande Milo. Il avait fait quelque chose à Antoine ? Toi et lui, vous lui avez fait quelque chose ?

Maisonette tourne lentement la tête. Ses yeux s'emplissent de larmes.

— Vous pensez quoi ?

— Monsieur Maisonette, j'ai un homicide vieux de seize ans qui remonte à la surface, comme vous dites, et deux présumés amis de la victime qui se planquent.

— « Présumés » ? Voilà les faits : nous étions ses meilleurs amis. Les meilleurs. Je n'ai rien fait à Antoine, Will n'a rien fait à Antoine.

— Antoine s'est volatilisé ?

— C'est pas nous qui avons fait ça. Ni Will ni moi.

— Qui ?

Maisonette passe les mains dans ses cheveux. Une pluie de pellicules tombe sur la table.

Sur laquelle Milo tape assez fort pour la faire vibrer.

— Assez de conneries ! Qu'est-ce qui est arrivé à Antoine ?

Colère non feinte. Maisonette réplique par un long regard tranquille.

— Rien.

Milo se lève d'un bond. Se penche sur la table qui manque se renverser sous son poids.

— Seize ans, Bradley, que les parents d'Antoine vivent dans l'angoisse de ne pas savoir ! Toi et ton soi-disant ami vous étiez là, à simuler l'accablement. Putain, seize ans !

La maigre carcasse de Maisonette se met à trembler.

— Dis-le !

La tête de Maisonnette s'affaisse.

— Que Will aille au diable.

— Will a fait quelque chose.

— Il m'a fait jurer.

— Jurer quoi ?

— De rien dire. Pas parce que, nous, on aurait fait quelque chose, mais parce que quelqu'un d'autre l'a fait. (Un silence.) Et à moi aussi.

Il s'appelle Howard Ingles Zint.

Dit « Floyd Cooper Zindt ». Dit « Zane Lee Cooper ». Dit « Howard Cooper Sayder ».

Seize ans plus tôt, il était le « professionnel des ventes pour la côte Ouest » de Jeunes Actifs. La société, liquidée depuis plus d'une décennie, n'était qu'une couverture, qui recueillait les paiements en liquide pour des abonnements à des magazines rarement distribués.

Zint était arrivé à Los Angeles en mai, après avoir travaillé à Tucson, et il avait entrepris de recruter des élèves dans les écoles du coin. Il s'était focalisé sur les gamins appartenant à des minorités, conformément à la logique raciste selon laquelle peau sombre est synonyme de pauvreté, et la pauvreté, un puissant stimulant. Lorsque Antoine, Will et Bradley avaient rencontré Zint, c'était un homme de trente-cinq ans, beau parleur, qui se qualifiait d'« ancien sportif universitaire » capable de vendre n'importe quoi.

C'est maintenant un détenu quinquagénaire à la prison de haute sécurité de Florence, dans le Colorado.

Sa photo d'identité montre un spectre émacié à barbe blanche, aux yeux morts.

C'est ce qu'on peut devenir en passant vingt-trois heures par jour dans sa cellule, surtout quand il reste à accomplir quatre-vingt-douze années d'une peine de cent ans de réclusion pour enlèvement, coups et blessures et violences sexuelles sur des dizaines de jeunes garçons.

Seize ans plus tôt, Zint n'avait pas encore recouru à la force et il se contentait de séduire ses proies avec de l'argent et des promesses de jeux vidéo, de baskets, de vêtements de sport à logo prestigieux. Pour les plus âgés, des rendez-vous avec des « filles chaudes ».

Ça avait démarré simplement à L.A. : Zint passait prendre les trois jeunes Noirs rieurs à un coin de rue, leur expliquait sommairement le trajet qu'ils devaient suivre, les ramassait à la fin de leur tournée.

Après avoir gagné leur confiance, il avait commencé à leur faire arrêter le travail plus tôt, un à la fois, pour les emmener là où les attendaient des canettes de bière glacée, des joints et des comprimés, « juste pour se détendre », disait-il.

Il sortait de l'argent, puis mettait de la musique sur une grosse radio-CD portative et regardait en souriant les gamins qui ne tardaient

pas à être « dans les vapes ».

— Ce que je veux dire par là, explique Bradley Maisonette, c'est que, même maintenant, je ne suis pas encore sûr que ça soit vraiment arrivé. Même si je sais que oui. Tout seul, je serais peut-être jamais arrivé à cette conclusion, je sais pas, je sais vraiment pas.

— Mais quand Will t'a dit... commencé-je.

— Après avoir essayé de sauter de la jetée de Long Beach, c'est à ce moment-là qu'il me l'a dit. C'était pendant le deuxième semestre à la fac. Je l'ai retenu, j'ai dû me battre avec lui, et il a toujours été balèze. Je lui ai dit : « Qu'est-ce que tu fous, pourquoi tu fais ça ? » C'est à ce moment-là qu'il m'a parlé. (Profonde inspiration.) Je lui sauve la vie et lui, qu'est-ce qu'il fait ? Il se jette sur moi et me cogne. (Il se frotte la mâchoire.) Je dis : « Putain, mais t'es fou ! » Il me répond : « Qu'est-ce que t'es venu me faire chier ? Ma vie vaut pas d'être sauvée. » (Bradley Maisonette s'essuie les yeux.) Ce gros balèze, il chialait comme un bébé.

— Il t'a dit ce que Zint lui avait fait et tu t'es souvenu.

— Je l'ai toujours su, j'avais seulement mis tout ça sous le tapis. En écoutant Will, ça a réveillé quelque chose dans ma tête... soulevé le tapis. Et puis, qu'est-ce que ça peut bien faire maintenant ?

— Tu l'as fait savoir à Will ? demandé-je.

— Pas à ce moment-là, pas moyen. C'était trop... dur. C'était la semaine des examens. Will a été déprimé pendant tout le temps qu'on a passé à l'université. Il m'empruntait mes notes, il pompait mes copies d'anglais. Il avait vraiment l'air de pas aller bien. Et, en effet, la dépression a commencé après Toine, juste après. Je m'en rendais pas compte, mais...

— Tu as dit ensuite à Will ce qui t'était arrivé.

— Oui. (Il secoue la tête.) On était complètement défoncés au crack. Will est pas devenu accro, moi si. Il pompait ses contrôles sur les miens et le voilà qui est tout respectable. (Il lève les mains en l'air.) Et moi j'en suis là.

— Tu parles, maintenant, Bradley. Tu es un type bien, dit Milo.

— Ouais, je suis un saint.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Toine ?

— Ce qui lui est arrivé ? Il est allé avec Zint et il est pas revenu. Il est monté dans la fourgonnette de Zint et la fourgonnette est partie. Ce qui était pas comme d'habitude. Normalement, Zint se garait dans une rue tranquille et y restait pour s'éclater. Comme si la fourgonnette était sa maison... Il avait là un tas d'affaires. De la bouffe, des boissons, des livres, des disques, plein de trucs.

— Zint a changé ce jour-là et il est parti avec la fourgonnette.

— Me demandez pas où, ça fait seize ans que je me pose la question.

Maisonnette se lève d'un bond, fait le tour de la pièce, appuie la tête contre un coin du mur et reste comme ça un certain temps. Quand il revient à la table, il baisse la tête, ferme les yeux.

Ses lèvres remuent. Au bout d'un moment, le son en sort :

— La première fois.

— C'était la première fois que Toine montait dans la fourgonnette ? demandé-je.

Hochement de tête ; ses cheveux effleurent la table.

— Toine ne lui faisait pas confiance. Il était plus futé que nous. Mais ce jour-là... (Ses yeux se ferment.) Oh, putain, c'est tellement...

Il porte une main à sa joue. Milo lui touche l'épaule.

— Ce que tu fais, il faut le faire, lui dit-il.

Maisonnette se redresse, regarde fixement au loin. Ses joues creuses tremblotent. Ses yeux sont rouges et humides.

— Toine est monté là-dedans parce qu'on lui avait dit que tout baignait. Zint nous avait payé 50 dollars pour persuader Toine qu'il y avait pas de problème. Will ne voulait pas admettre ce qui lui était arrivé, moi non plus. On a dit à Toine que ça craignait pas d'aller là-dedans, il l'a fait, et on l'a jamais revu et maintenant personne va me pardonner.

Howard Zint, diabétique, tuberculeux, séropositif, conclut le marché sur un lit de l'infirmerie de la prison.

Deux Mars de plus par mois et pas de peine supplémentaire.

Il parle sobrement, froidement.

Antoine Beverly a résisté à ses avances, il a tenté de s'échapper de la fourgonnette. Zint l'a frappé au visage et la tête d'Antoine, projetée en arrière, a heurté le bord d'une machine à sous miniature que Zint venait d'acheter.

Zint a roulé jusqu'à la région inhabitée au nord des champs pétrolifères de La Cienega et enterré le jeune garçon dans une dune, quelque part à la lisière orientale de l'actuel parc de loisirs Kenneth Hahn.

Seize après, il dessine la carte.

La mise en valeur de la région a conduit à enlever de la terre en certains endroits, à remblayer dans d'autres. Il faut un certain temps pour trouver le lieu exact.

L'autopsie ne révèle pas de blessure grave à la tête, mais de multiples entailles sur les côtes d'Antoine.

Toujours aussi escroc, Zint a imaginé un nouveau mensonge minimisant sa culpabilité.

Il est question d'annuler l'accord et de lui intenter un procès pour meurtre.

Mais Sharna et Gordon Beverly ne veulent pas :

— Donnez-nous Antoine et laissez-nous en paix.

L'enterrement a lieu par un beau matin d'automne. Plus de deux cents amis, parents et bonnes âmes ; disséminés au milieu d'eux, comme il fallait s'y attendre, quelques hommes politiques, journalistes et « militants communautaires » guettent l'occasion de figurer sur la photo.

Bradley Maisonette n'est pas là, ni Wilson Good. Good et Andrea ont séjourné dans un motel de Tarzana, ils sont allés chercher leur chien la veille du jour où on a mis la main sur Maisonette et ils ont quitté la ville pour partir Dieu sait où.

— Pourvu que ce soit un endroit où il n'y a pas de jetée, dit Milo.

Après la cérémonie, nous faisons la queue pour présenter nos condoléances.

Gordon Beverly nous serre la main, s'avance comme pour nous embrasser, se retient.

Sharna Beverly écarte son voile. Son visage est comme de l'acajou sculpté, ses yeux sont limpides et secs.

— Vous avez réussi, lieutenant.

Elle prend le visage de Milo à deux mains et l'embrasse sur les joues avant de rabaisser son voile.

Elle se détourne et attend la personne qui vient après.

En une nuit blanche, Robin a monté et verni la mandoline. Le client doit arriver dans six heures.

Elle l'enveloppe dans du velours vert, la porte sur la table de la salle à manger.

— Superbe, dis-je.

— Il a téléphoné, il n'avait pas l'air bien du tout.

Elle prend une douche, se sèche les cheveux à la serviette, se dispense de maquillage, passe une robe marron qui lui descend aux genoux et que je ne lui ai pas vue depuis des années.

— Je sais, dit-elle.

— Tu sais quoi ?

— Que ce n'est pas vraiment ce que porterait Audrey.

Elle se tripote les cheveux.

Je fais du café. Elle dit :

— Du déca, hein ?

J'essaie de l'occuper en jouant aux devinettes.

— Dans quel genre de voiture il va arriver ?

J'ai fait une recherche Internet sur point.com, qu'il a contribué à développer. Trente-trois ans, diplômé de Stanford, célibataire, à la tête d'une fortune de 475 millions de dollars.

— Je pensais bien que c'était dans ces eaux-là, dit Robin.

— Alors, quel genre de bagnole ?

— Je me le demande.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses, ma blonde ?

Blanche lève les yeux.

— Ça peut être n'importe quoi... un extrême ou l'autre, dit Robin.

— Mais encore ?

— Ferrari ou hybride.

Je pense : Bentley ou minibus vw.

La machine à café bipe. Je remplis deux tasses. Elle boit une gorgée en murmurant « Quelle femmelette je fais », se lève et écarte les volets du living.

— Il fait beau. On pourrait attendre dehors.

— Tu veux emporter ton café ?

— Pardon ?... Oh, bien sûr, oui.

La réponse est : fourgonnette Ford Econoline bleue.

Un grand type en jean noir et T-shirt en sort. Logo de la société point.com sur le T-shirt.

Il nous voit sur la terrasse. Examine la maison. Va à l'arrière de la fourgonnette.

— Les gros bras, dis-je. Au cas où tu ne voudrais pas te défaire de la marchandise.

— C'est pas drôle, dit Robin.

Mais elle sourit.

Le grand type ouvre les portes arrière de la fourgonnette. Une rampe descend électriquement. Il tend le bras et guide un fauteuil roulant à l'extérieur.

Le personnage sur le fauteuil roulant est menu, pâle. Cheveux en brosse, visage de bébé.

Il porte un sweat-shirt noir orné du même logo et un jean dans lequel il n'y a pas grand-chose à mettre. Pendant que le fauteuil descend la rampe, son corps s'affaisse. Maintenu par une sangle de cuir autour du buste.

L'un de ses doigts appuie sur un bouton. Le fauteuil se met en marche. S'arrête.

Il étudie la maison, exactement comme l'a fait son chauffeur.

Embrassant du regard l'escalier de pierre raide qui mène à la terrasse. De l'autre côté, le sentier herbu et rocailleux, lui aussi très escarpé.

Robin et moi avons été séduits par la maison à cause de cette pente. On plaisantait sur le moment où l'ascenseur serait rendu inévitable par notre décrépitude.

L'homme sur le fauteuil roulant sourit.

Robin dévale la pente.

Elle me présente.

L'homme sur le fauteuil roulant dit :

— Ravi de faire votre connaissance, Alex. Dave Simmons.

Ne sachant trop que faire de ma main, je la tends à moitié.

Dave Simmons cille.

— Je suis vraiment désolé qu'il n'y ait pas d'accès, Dave, dit Robin.

— Tom peut toujours me porter.

— Un peu, oui ! gronde l'intéressé.

— Je plaisantais, Tom. Tout ce que je veux, c'est voir ce chef-d'œuvre.

— Je vais le chercher.

Robin monte l'escalier quatre à quatre.

— Attention de ne pas tomber ! lance Dave Simmons. (À moi :) Je

ne voulais pas la surprendre, mais généralement je ne parle pas de ça. La dernière fois qu'elle m'a vu, j'étais faible, mais je me maintenais, elle n'a probablement rien remarqué. Ça va, ça vient. En ce moment, ça vient.

— Sclérose en plaques ?

— Quelque chose de ce genre, mais pas exactement. (Simmons sourit. Visage sans une ride, grands yeux bleus rieurs.) J'ai toujours aimé ne pas être comme tout le monde, me voilà serv... Oh ! Magnifique.

Robin présente l'instrument à Simmons.

— Je ne peux pas, dit-il. Je n'ai pas assez de force dans les mains.

Elle le rapproche. Il retient son souffle.

— Incroyable, vous êtes une magicienne. Voulez-vous le tourner de l'autre côté, s'il vous plaît... Regardez cet érable. D'une seule pièce, ou bien c'est moi qui ne vois pas le joint ?

— D'une seule pièce.

— Ça devait être une planche hors du commun... Elle a le même grain que le bois des violons et en plus cette veine verticale qui le traverse... on dirait du caramel.

Simmons ferme brièvement les yeux, puis il les plisse pour mieux voir et réussit à approcher la tête de la surface brillante comme un miroir.

— On dirait une coulée de lave... Où avez-vous trouvé un bois aussi beau ?

— Chez un vieux luthier à la retraite. Je l'avais depuis des années. Il se bonifie en vieillissant.

— Évidemment : le séchage naturel. On ne peut pas reproduire ça avec un four... j'ai fait mes propres recherches sur le sujet. C'est étonnant, Robin. Merci de l'avoir conçue, et merci surtout de l'avoir finie aussi vite. J'ai l'intention de l'offrir à un musicien qui en soit digne. J'organise un concert de bienfaisance, avec tombola ; entrée gratuite. Pour se qualifier, il faut interpréter un morceau classique de blue-grass à un certain niveau. Nous allons composer un jury de virtuoses – peut-être Grisman ou Statman, des musiciens de ce calibre. Qu'en pensez-vous ?

— C'est une bonne idée, Dave.

— Je crois que c'est la meilleure, Robin. J'avais vraiment l'intention d'apprendre à jouer, j'avais trouvé un professeur... (Une petite secousse du bras tient lieu de haussement d'épaules.) Les projets les mieux conçus...

— Je suis désolée, Dave.

— Eh oui, ce sont des choses qui se présentent. Puis qui s'absentent. (Il accorde encore un long regard rêveur à la mandoline.) Absolument magistral, je suis sidéré... OK, Tom, on ferait bien d'y aller. J'ai eu

plaisir à vous revoir, Robin. Gardez-la jusqu'à ce que j'aie réglé les détails. Si vous avez d'autres idées, communiquez-les-moi. Content de vous avoir rencontré, Alex.

Tom pousse le fauteuil vers la rampe.

Robin les rattrape. Pose la main sur le bras de Simmons.

— Oh, encore une chose, dit-il. Puis-je vous demander quand vous pensez avoir fini les trois autres instruments ?

— Je me mets aujourd'hui à la mandoline ténor.

— Neuf mois, ça vous semble raisonnable ?

— Ce sera fini plus tôt, Dave.

Large sourire de Simmons.

— Le plus tôt sera le mieux.

[1] Premier lundi de septembre aux États-Unis. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

[2] Festins locaux.

[3] Une université de moyenne importance, en Pennsylvanie.

[4] Meyer Harris « Mickey » Cohen (1913-1976) est un gangster célèbre aux États-Unis, qui a sévi à Los Angeles des années 1930 aux années 1970.

[5] *Arabesque* est une série télévisée policière conventionnelle, diffusée aux États-Unis de 1984 à 1996. Créée par David Chase, la série télévisée américaine *The Sopranos*, diffusée aux États-Unis sur HBO de 1999 à 2007, a connu un très grand succès commercial et critique.

[6] Chaîne télévisée du câble américain, spécialisée dans le voyage.

[7] La NASCAR (National Association for Stock Car Auto Racing) est le principal organisme américain de course automobile de stock-car.

[8] *Needfor Speed ProStreet* est un jeu vidéo de courses automobiles. Dixie Sportsman Hunting Preserve est une réserve naturelle située en Floride, régie par une association de *game hunting* (chasse sportive aux animaux sauvages sans que les animaux soient blessés).

[9] Célèbre course qui se déroule tous les ans au mois de mai à Indianapolis.

[10] Charles Manson, Richard Ramirez et Zodiac ont commis des meurtres en série. Ramirez était surnommé Nightstalker parce qu'il opérait de nuit, dans le Skid Row, le quartier des clochards, de Los Angeles. Zodiac sévissait surtout dans le nord de la Californie.

[11] Allusion au Livre d'Isaïe, dans l'Ancien Testament.

[12] Darrell Deux Lunes : nom indien.

[13] Équivalent d'IKEA.

[14] Brad Pitt, Will Smith, Russell Crowe.

[15] Tueur en série surnommé le Cannibale de Milwaukee, célèbre pour la collection de têtes qu'il gardait chez lui et mort en prison en 1994.

[16] Bureau des immatriculations et des permis de conduire.

[17] Students for a Democratic Society.

[18] Donald Trump et Harry B. Macklowe, milliardaires américains de l'immobilier.

[19] Les « Cinq Villes », district résidentiel de l'État de New York.

[20] Allusion à Judy Garland, Bette Midler, Liza Minelli et Barbra Streisand.

[21] Style vocal caractérisé par des onomatopées chantées *a cappella* en soutien rythmique de la mélodie.

[22] Séries télévisées.

[23] Museum of Contemporary Art.

[24] John Wayne Gacy, autre célèbre tueur en série. Rosalynn Carter, la femme du président américain Jimmy Carter, fut prise en photo avec lui, lui serrant la main, en 1978, à l'occasion d'un défilé, organisé (par Gacy) chaque année pour commémorer l'avènement de la démocratie en Pologne.

[25] Site Internet de petites annonces.

[26] « Type intelligent ».

Table of Contents

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39